BIBLIOTHECA
Ottaviensis

4 1966

France
Coll. spéc.

POÉSIES

DE

LOUIS RACINE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI

A Lyon,	chez MM.	BARON et PACORET.
Rouen,	—	VALLÉE-EDET et Cie.
Angoulême,	—	LA ROCHE.
Marseille,	—	MASVERT.
Dijon,	—	VICTOR LAGIER.
Clermont-Ferrand,	—	THIBAULT LANDRIOT.
Nantes,	—	MELLINET MALASSIS.
Genève,	—	MANGET et CHERBULIEZ.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/posies00raci

V. Adam del. J.B. Pfitzer sc.

Sainte Religion, qu'à ta grandeur offerts
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers!

POÉSIES

DE

LOUIS RACINE.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ MASSON, FILS AINÉ, LIBRAIRE,

QUAI MALAQUAIS, N° 13.

1823.

PQ
2093
.R2AL
1823

ÉLOGE

DE

LOUIS RACINE,

PAR PALISSOT.

ÉLOGE

DE LOUIS RACINE.

Louis Racine, fils du célèbre Jean Racine et de Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France au bureau des finances d'Amiens, naquit à Paris le 2 novembre 1692. Son père commençoit alors à s'appliquer à l'étude des livres saints et de la morale chrétienne; et l'on ne peut douter qu'il ne fût encore dans toute la force de son génie, puisque ce fut dans ce temps-là même qu'il composa le plus sublime de ses ouvrages, la tragédie d'*Athalie*.

L'illustre Racine, peu de temps avant sa mort, avait recommandé son jeune fils à M. Rollin, principal du collége de Beauvais. Sa mère le mit entre les mains de cet habile maître, et il eut encore l'avantage de recevoir les instructions de M. de Mésangui. Son goût pour la poésie commença de bonne heure à se manifester, quoique sa mère l'en détournât, persuadée que cet art enrichit rarement

ceux qui le cultivent. Boileau lui disoit souvent que depuis que le monde existe on n'avoit point vu que le fils d'un grand poète fût un grand poète lui-même; mais ces remontrances furent inutiles : il fallait que le fils du grand Racine fît des vers. On dit qu'il se sentait dès-lors beaucoup d'attrait pour le théâtre; il est heureux pour sa gloire qu'il ait eu la force d'y résister. La réputation de son père eût été pour lui un fardeau trop difficile à soutenir, et la dévotion le déroba fort à propos à cette tentation délicate. Il est des noms que l'on ne porte pas impunément : celui de Racine est fait pour intimider long-temps quiconque entreprendroit de l'illustrer de nouveau dans la carrière dramatique. On sait ce que l'auteur d'*Ariane* a perdu en célébrité par l'honneur dangereux de s'appeler Corneille.

Au sortir du collége, le jeune Racine étudia en droit, et se fit ensuite recevoir avocat; mais, ne se sentant aucun goût pour cette profession, il prit l'habit ecclésiastique, et se retira chez les pères de l'Oratoire de Notre-Dame des Vertus. Pendant trois ans de séjour qu'il fit dans cette maison, il composa son poëme de *la Grace*, sujet que saint Prosper avoit aussi mis en vers dans le cinquième siècle.

Ayant quitté depuis l'habit ecclésiastique, M. D'Aguesseau, qui avoit eu pour son père la plus tendre

estime, le fit venir auprès de lui dans sa retraite de Fresne. Lorsque ce magistrat fut rappelé, M. Racine revint à Paris, et fut reçu à l'académie des inscriptions en 1719.

La médiocrité de sa fortune le détermina à accepter une place de directeur des fermes. Qui croirait que le fils de l'illustre Racine eût été réduit à n'avoir que cette ressource? C'est ce qu'on voudrait pouvoir dissimuler; mais ni les descendans de Corneille, ni ceux de nos plus grands hommes n'ont été plus heureux. Le monument élevé à la gloire de M. de Crébillon par Louis XV est le premier exemple que la France ait eu d'une marque de considération accordée à la mémoire d'un homme célèbre. Cet exemple sera imité sans doute, et pourra consoler du moins les héritiers d'un nom illustre du peu d'avantage qu'ils en retirent pour leur fortune.

Louis Racine partit donc pour Marseille : de là il passa à Salins, ensuite à Moulins, à Lyon, à Soissons. Il resta quinze ans dans cette dernière ville, pendant lesquels il se fit recevoir à la table de marbre maître particulier des eaux et forêts du duché de Valois. Ce fut au milieu de ces divers emplois qu'il composa le poème de *la Religion*, ses *Épîtres sur l'homme* et ses autres ouvrages. Il contribua

aussi à l'édition des lettres de Jean-Baptiste Rousseau. Il fut commis des finances pendant vingt-quatre ans, et n'eut jamais le moindre intérêt dans aucune affaire de finances. Il avoit épousé à Lyon mademoiselle de Presle, fille de M. de Presle, secrétaire du roi, dont la fortune mit M. Racine dans une situation plus commode et en état de quitter ses emplois.

Il donna en 1752 trois volumes de remarques sur les tragédies de son père, et traduisit ensuite *le Paradis perdu* de Milton; mais cette traduction est fort inférieure à celle de M. Dupré de Saint-Maur, et paroît servile à force d'être littérale. Peu de temps après la publication de cet ouvrage, il apprit l'événement funeste qui lui enleva son fils unique à Cadix, où il étoit lors du tremblement de terre de Lisbonne.

Ce jeune homme, par ses talens et ses mœurs, donnoit les plus grandes espérances. On a de lui des vers qui prouvent que le nom de Racine devait être toujours cher aux muses, et qui perpétueront les regrets de sa perte. M. Lebrun célébra ce triste événement dans une ode pleine de chaleur, dont on se rappelle cette strophe :

Reviens.... la mer s'élance.... arrête,
Vois, crains, fuis ces flots suspendus;

Ils retombent.... Dieu! la tempête
L'entraîne à mes yeux éperdus.
Divin Racine! ombre immortelle!
Ton fils.... il expire, il t'appelle;
Volez, Muses, Graces, Amours,
Volez; sa bouche vous implore!
Toi, déesse plus chère encore,
Amitié, vole à son secours.

Plongé dans la plus vive douleur, M. Racine abandonna ses études, vendit sa bibliothèque, ses estampes, et ne conserva que les livres saints. Il y avoit long-temps qu'il s'étoit interdit l'entrée des spectacles. Il vivoit solitairement, et composa quelques ouvrages de piété, qui n'ont pas encore été donnés au public. Deux ans avant sa mort, il ressentit quelques atteintes d'apoplexie, et ne songea plus qu'à se préparer à mourir. Il termina sa vie dans les sentimens de la résignation la plus chrétienne, le 29 janvier 1763.

M. Racine n'a eu contre lui que la gloire immortelle du nom de son père. On ne peut refuser au poème de *la Grace* le mérite de la difficulté vaincue, et peut-être n'étoit-ce pas une médiocre preuve de génie que d'avoir entrepris d'embellir un sujet aussi abstrait des plus brillantes couleurs de la poésie. Il faut avouer cependant que la matière toute théo-

logique de ce poème se trouve souvent rebelle aux efforts de l'écrivain.

Le poème de *la Religion*, beaucoup plus étendu que celui de *la Grace*, lui est encore infiniment supérieur, et rendra le nom de M. Racine célèbre à jamais. Le fameux Rousseau le regardoit comme un des plus beaux ouvrages de notre langue, et le croyoit en même temps un des plus solides et un des plus propres à ramener les incrédules au joug de la foi. Rousseau ne consultoit à cet égard que le sentiment. En effet, on n'est pas loin de persuader quand on sait plaire. En général, les vers de cet auteur sont harmonieux, et répondent à la majesté des sujets qu'il a traités. Son père n'a peut-être pas représenté la grandeur de Dieu d'une manière plus noble qu'elle n'est exprimée dans ce morceau :

Ce dieu d'un seul regard confond toute grandeur;
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux;
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux.
Il a dit à la mer « brise-toi sur ta rive »;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés.
. . . . . .

Notre globe à mes yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.

Ses épîtres sont fort inférieures à celles de Boileau et de Rousseau : ses odes manquent d'élévation et de chaleur, et ne sont point animées du souffle de vie; mais du moins son style est toujours pur, et ce mérite devient très-recommandable dans un temps où nos jeunes versificateurs semblent regarder comme un des priviléges de la poésie la liberté de s'affranchir du joug de la langue.

Il a publié des lettres et la vie de son père, monument précieux pour ceux à qui la gloire des arts est encore chère. La piété filiale ne justifieroit pas des louanges données à un homme médiocre; mais M. Racine, de quelque sentiment dont il fût pénétré pour son père, n'a trouvé que des lecteurs aussi jaloux que lui-même d'admirer ce grand poète. Ce n'est point là cette foiblesse reprochée aux éditeurs et aux commentateurs, toujours enivrés de la beauté des ouvrages qu'ils se proposent de mettre au jour. C'est le fils d'un grand homme qui sent toute la dignité du nom qu'il porte, et qui sait le faire valoir avec une noble confiance.

Ses réflexions sur la poésie sont le fruit d'une critique sage et éclairée. C'est en faire l'éloge que

de reconnoître que l'on peut encore y trouver de quoi s'instruire ; car il faut avouer que l'art n'est que trop surchargé de préceptes, et qu'il n'est guère aujourd'hui d'ouvrage plus inutile qu'une poétique. Dans les derniers écrits de ce genre qui ont paru, on ne s'est fait aucun scrupule de s'emparer des meilleures réflexions de Racine ; et l'on ne conçoit pas trop à quelle réputation on peut prétendre lorsqu'on ne fait que répéter ce qui a déjà été très-bien dit. Quand on veut, après Aristote, Horace, Boileau, Vida, Castelvetro, etc., écrire encore sur la poésie, il faut avoir des idées neuves à proposer, comme on vient de le faire, par exemple, dans un ouvrage très-estimable, intitulé *Essai sur la poésie rhythmique*, ouvrage dans lequel l'auteur a donné sur l'art des lumières nouvelles.

M. Racine joignoit à ses talens une modestie qui en augmentoit encore le prix. On sait qu'il s'étoit fait peindre les œuvres de son père à la main, et les regards fixés sur ce vers de *Phèdre* :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Il faut ajouter M. Racine au grand nombre des hommes illustres qui n'ont point été de l'académie, quelque droit que son nom lui donnât à cette distinction. Cette compagnie n'a pas toujours été aussi

attentive qu'elle auroit dû l'être à ne laisser échapper aucune occasion de s'attacher tous les écrivains d'un mérite reconnu. Parmi les auteurs comiques, Molière, Regnard et Dufresny n'ont jamais été dans ses fastes; Pascal, le créateur de la langue, n'y fut point admis, non plus que l'illustre Rousseau. On pourroit faire ici une énumération beaucoup plus longue; mais il faut convenir que plusieurs académiciens ont eux-mêmes témoigné souvent leurs regrets sur cet abus, et on a eu la satisfaction d'entendre à cet égard des réflexions infiniment judicieuses de M. l'abbé Trublet, de l'académie française.

LA RELIGION,

POÈME.

PRÉFACE.

La raison, qui me démontre avec tant de clarté l'existence d'un Dieu, me répond si obscurément lorsque je l'interroge sur la nature de mon ame, et garde un silence si profond quand je lui demande la cause des contrariétés qui sont en moi, qu'elle-même me fait sentir la nécessité d'une révélation, et me force à la désirer. Je cherche parmi les différentes religions celle dont cette révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les livres, que me donne le premier de tous les peuples, et par la suite de l'histoire du monde, je trouve à la religion chrétienne tous les caractères de certitude que je souhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y soumettrois aussitôt, si je n'étois arrêté par l'obscurité de ses mystères et par la sévérité de sa morale. J'examine la foiblesse de mon esprit, et je reconnois que ma raison ne doit pas être ma seule lumière. J'examine mon cœur, et je reconnois que la morale chrétienne est conforme à ses besoins. J'embrasse avec joie une religion aussi aimable que respectable.

Tel est le plan de cet ouvrage, que j'ai conduit sur cette courte pensée de M. Pascal : « A ceux qui ont de la « répugnance pour la religion, il faut commencer par leur « montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison, ensuite « qu'elle est vénérable ; après, la rendre aimable, faire

« souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, « et enfin qu'elle est aimable. »

Cette pensée est l'abrégé de tout ce poème, dans lequel j'ai souvent fait usage des autres pensées du même auteur, aussi-bien que des sublimes réflexions de M. de Meaux sur l'histoire universelle. En suivant ces deux grands maîtres, j'ai choisi les deux hommes qui ont écrit sur la religion de la manière la plus convaincante, la plus noble et la plus digne d'elle.

Quoique chaque chant contienne une matière différente, et fasse, pour ainsi dire, un poème particulier, ils doivent tous cependant répondre au dessein général, et être liés ensemble, de façon que le premier amène le second, celui-ci le troisième, et ainsi des autres.

CHANT I.

La vérité fondamentale de toutes les autres vérités est l'existence d'un Dieu. Elle fait le sujet du premier chant. J'en tire la preuve des merveilles de la nature et de l'harmonie de toutes ses parties, qui, concourant à la même fin, font voir l'unité du dessein de l'ouvrier. Je montrerai dans la suite que cette même unité de dessein règne aussi dans l'établissement de la religion, parce que ces deux grands ouvrages ont le même auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la seconde preuve. Cette idée est commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fausses divinités que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainsi l'idolâtrie me fournit une nouvelle preuve. La dernière preuve est prise de notre conscience intérieure, et de la loi naturelle, qui, avant toutes les autres lois, a

toujours forcé les hommes à condamner l'injustice et à admirer la vertu.

CHANT II.

La nécessité de se bien connoître soi-même, pour bien connoître Dieu, conduit au second chant. J'imite le langage d'un homme qui, après avoir perdu ses premières années dans des études frivoles, veut faire la plus importante des études, qui est celle de soi-même. J'ouvre les yeux sur moi, et je suis étonné des contrariétés que j'y trouve. Que suis-je? Mon bonheur ne peut être ici-bas, puisque j'y dois rester si peu. Quand j'en sortirai, où irai-je? Mon ame est-elle immortelle? Ma raison m'en donne des assurances que je saisis avec joie; cependant, comme je crains que mon intérêt à croire une vérité si consolante ne m'en ait fait trop aisément recevoir les preuves, je veux m'instruire de ce que la raison a dit aux plus fameux philosophes de l'antiquité. Je les vois tous divisés entre eux par des systèmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres; mais quand je lui demande la cause de mes malheurs, il se tait. Ces philosophes ont connu notre misère, et tous en ont ignoré la cause. Le silence de la raison m'alarme; mais lorsque je suis prêt à me désespérer, j'apprends que Dieu a parlé aux hommes. Quel est ce peuple dépositaire de sa parole? La raison, qui m'a fait sentir la nécessité d'une révélation, m'anime à la chercher.

CHANT III.

Cette recherche est la matière du troisième chant. Deux

religions partagent presque toute la terre : la chrétienne et la mahométane. Mahomet, en avouant qu'il n'est venu qu'après Jésus-Christ, par cet aveu favorable aux chrétiens me renvoie à eux. Les chrétiens, pour me faire connoître l'antiquité de leur religion, me renvoient aux Juifs, et les Juifs me renvoient à leurs livres sacrés. Le misérable état de ce peuple, et son obstination à attendre un messie, sont des preuves vivantes du livre qu'il conserve avec tant de soin, puisqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce livre m'explique l'énigme que la raison n'avait pu pénétrer. Ce livre m'apprend ensuite l'histoire de la naissance du monde, et celle du peuple favorisé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolâtrie, l'idée pure d'un seul être infini reste chez ce peuple plus ignorant que les autres. Mais une protection visible le sauve du naufrage : Dieu le rappelle sans cesse à lui, ou par des miracles, ou par des prophètes. Je m'arrête à ces prophètes. Surpris de leurs prédictions, ainsi que des figures aussi claires que les prophéties, je reconnois un Dieu toujours occupé de son grand ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inspire, et tantôt nous le fait envisager de loin dans des images si ressemblantes.

CHANT IV.

La venue d'un libérateur tant de fois prédit et figuré est le sujet du quatrième chant. L'enchaînement des révolutions des empires avec l'établissement de la religion chrétienne en prouve la divinité. Son histoire est celle du monde, parce que Dieu, par l'unité de son dessein, rap-

porte tous les événemens à son grand ouvrage. La réunion de presque tous les empires à l'empire romain, si favorable au progrès de l'Évangile, conduit à la paix générale de la terre sous Auguste. Cette paix prépare les païens au renouvellement des siècles prédit par leurs oracles, et les Juifs à la venue de ce messie prédit par leurs prophètes. Dans cette attente générale, Jésus-Christ paroît, prouve sa mission par ses miracles et par sa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime. Le rapide progrès de la religion, les martyrs et leurs miracles font tomber le paganisme en ruine; et il est entièrement aboli par les barbares que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du sang chrétien, et former une Rome nouvelle, dont la grandeur, qu'elle conserve jusqu'aujourd'hui, sert encore de preuve à une religion déja prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle soit par son histoire, elle semble par ses mystères et par sa morale révolter l'esprit et le cœur. Il me reste à parler à l'un et à l'autre.

CHANT V.

Je tâche dans ce cinquième chant d'humilier cet esprit si fier. Les mystères, il est vrai, paroissent contredire la raison; mais la raison ne doit pas être notre seule lumière: par elle seule nous ne sommes qu'ignorance; comment pourrions-nous lire dans le grand livre des secrets du ciel, puisque nous ne lisons presque rien dans le livre de la nature, qui semble ouvert à nos pieds? Qu'avons-nous appris depuis que nous l'étudions? Quelques faits, jamais les causes primitives. La nature ne nous laisse jamais entrer dans son sanctuaire. Une histoire abrégée de nos

progrès dans la physique en est la preuve. Le hasard, qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La raison a semblé établir son règne depuis Descartes et Newton ; mais toux deux, en nous montrant la grandeur de l'esprit humain, en ont aussi montré la foiblesse, puisqu'ils se sont égarés comme les autres quand ils ont voulu passer les bornes que Dieu a prescrites à notre curiosité. L'homme peut-il seulement savoir la cause de la pesanteur? Sait-il comment se fait la digestion ? Connoît-il la cause de la fièvre, et la vertu du quinquina ? Tout est voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'est qu'ignorance, pourquoi la terre est pleine de désordres et d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre son ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pu. Des deux côtés le déiste trouve un abîme, tandis que moi, pour qui la foi lève un coin du voile, j'en vois assez pour n'être plus dans les ténèbres. La religion, en m'apprenant les causes de tous les désordres et de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, et me montre que notre ignorance, peine du péché, doit nous engager à ne pas perdre un temps si court dans des recherches inutiles. Une religion qui me répond plus clairement que la philosophie, et qui se suit avec tant d'ordre, ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute, et ma raison n'en trouve point la lumière contraire à la sienne ; mais ces deux flambeaux se réunissent, et ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT VI.

Après avoir combattu les athées dans le premier chant, et les déistes dans les quatre suivans, j'attaque dans le dernier ceux qui ne sont incrédules que par lâcheté. Leur opposition à croire ne vient que de leur opposition à pratiquer : ils feroient à la religion le sacrifice de leurs lumières, si elle n'exigeoit pas encore le sacrifice des passions. Quand le cœur n'est point touché, l'esprit, qui en est toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuser sa révolte. C'est aussi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la raison avec celle de la religion. La première a été connue des poètes, même les plus voluptueux : mais elle n'a point été pratiquée par les philosophes, même les plus sévères ; au lieu que la morale de la religion a changé l'univers, parce qu'elle est fondée sur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour, qui a allumé la ferveur des premiers siècles, va toujours en s'affoiblissant, ainsi qu'il a été prédit. Quand il sera prêt à s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes ; et au dernier jour du monde sera consommé le grand ouvrage de la religion, qui commença le premier jour du monde.

Un sujet si vaste, si intéressant et si riche, n'a pas besoin, pour se soutenir, d'autres ornemens que de ceux qu'il fournit de son propre fonds. Je perdrois le respect que je dois à mon sujet, si je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre poème didactique, elles pourroient trouver place de temps en temps pour délasser de la froideur des préceptes et des raisonnemens ; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La religion est si

grave, que la fiction la plus sage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'est ce mélange monstrueux qu'on condamne avec raison dans le poème de Sannazar : on se rebute d'entendre les merveilles saintes dans la bouche de Protée, le catalogue des néréides qui environnent Jésus-Christ lorsqu'il marche sur les eaux ; et l'on méprise les hommages que lui rend Neptune lorsqu'à son aspect il baisse son trident. Cependant ce poème, qui coûta vingt ans de travail à l'auteur, lui attira des brefs honorables de deux souverains pontifes, dans l'un desquels Léon X remercie la Providence qui a permis que l'Église trouvât un si grand défenseur que Sannazar dans un temps où elle étoit attaquée par tant d'ennemis. *Divinâ factum Providentiâ ut divina sponsa, tot impiis oppugnatoribus laceratoribusque lacessita, talem tantumque nacta sit propugnatorem.* Non qu'un pape si éclairé pût approuver l'abus que le poète avait fait des ornemens de la fable, ni penser que le Jourdain, parlant de Jésus-Christ à ses nymphes, pût convertir les hérétiques et les incrédules, mais parce qu'on a toujours senti combien il étoit louable à un poète de consacrer son travail à des sujets utiles, et surtout à la gloire de la religion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction, il faut peut-être renoncer aussi au titre de poète, et se contenter du rang de versificateur ; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un écrivain sage, je serois assez récompensé de mon travail, si ma versification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire des vérités qui intéressent tous

les hommes. Quelquefois même la versification est gênée par la matière, qui ne permet pas qu'on se livre à toute son imagination, et dans laquelle on doit sacrifier, quand il le faut, les ornemens à la justesse du raisonnement.

Ce fut le seul amour de l'utilité publique, et non l'ambition de passer pour poète, qui engagea le célèbre Grotius à mettre d'abord en vers hollandais, quoique dans un style simple et à la portée du vulgaire, son excellent Traité de la vérité de la religion chrétienne, qu'il donna depuis en prose latine, et qui a été traduit en tant de langues. Il voulut fournir à ses compatriotes, que le commerce conduit parmi tant de nations, et par conséquent parmi tant d'opinions, un ouvrage dont la lecture servît à les affermir dans la foi, en même temps qu'elle les délasseroit pendant ces momens d'oisiveté que laisse une longue navigation. Et lorsqu'il osa mettre en vers un sujet pareil, il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les auteurs qui, suivant les paroles d'un ancien, dans une entreprise dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préféré le désir d'être utiles à l'ambition de plaire : *Qui, difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi* (1).

C'est encore à l'exemple de cet homme illustre que j'ai ajouté des notes, dont la plupart sont absolument nécessaires, ou pour développer les raisonnemens, ou pour autoriser les faits. J'établis presque tous ces faits sur le témoignage des écrivains païens, parce que les aveux de nos ennemis sont des preuves pour nous. Si je cite quel-

(1) Pline, nat.

quefois les poètes et les philosophes profanes, c'est pour faire voir que sur des vérités si importantes les plus grands génies de l'antiquité ont pensé comme nous, parce que la raison a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement; que, loin d'être contraire à la religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien consultée, c'est elle au contraire qui nous en fait sentir la nécessité, qui nous y conduit comme par la main, et qui, entrant avec nous dans le temple, s'y prosterne et écoute en silence.

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT PREMIER.

La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi.
C'est elle qui, portant son flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connoître, et me le rend aimable.

Faux sages, faux savans, indociles esprits,
Un moment, fiers mortels, suspendez vos mépris.
La raison, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas aussi cette raison préside.
Sous la divine loi que vous osez braver,
C'est elle-même ici qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs qu'elle invite à s'y rendre :
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre.

Et vous qui du saint joug connoissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son ivresse
Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur

Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur :
Doux trésor, qui d'une ame à ses biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive!
Et qui de nous, hélas! n'a jamais chancelé?
Le Prophète lui-même est souvent ébranlé.
Il n'est point ici-bas de lumière sans ombres.
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres:
La colonne qui luit dans ce désert affreux
Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
Puissent mes heureux chants consoler le fidèle!
Et puissent-ils aussi confondre le rebelle!

L'hommage t'en est dû, je te l'offre, ô grand roi!
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand, de l'impiété poursuivant l'insolence,
De la religion j'embrasse la défense,
Oserois-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés?
Ton nom, roi très-chrétien, fils aîné d'une mère
Qui t'inspire un respect si tendre et si sincère,
Ton nom seul me rassure, et, mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du maître que tu sers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine espérance,
Et du bonheur public la seconde assurance,
Cher prince, en qui le ciel fait croître chaque jour
Les graces et l'esprit autant que notre amour,
Dans le hardi projet de mon pénible ouvrage
Daigne au moins d'un regard animer mon courage.
C'est ta foi que je chante; et ceux dont tu la tiens

En furent de tous temps les augustes soutiens.
Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts:
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux,
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. « Est-ce moi, me dit-elle,
« Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
« C'est celui dont la main posa mes fondemens.
« Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
« Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne :
« Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
« Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
« Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
« C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
« Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
« Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
« A de moindres objets tu peux le reconnoître :
« Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
« Mon suc, dans la racine à peine répandu,
« Du tronc qui le reçoit, à la branche est rendu :
« La feuille le demande, et la branche fidèle,
« Prodigue de son bien, le partage avec elle.
« De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
« Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
« Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire.
« Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
« Elles pourront servir à prolonger tes jours.
« Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
« Toute plante en naissant déjà renferme en elle
« D'enfans qui la suivront une race immortelle :
« Chacun de ces enfans dans ma fécondité
« Trouve un gage nouveau de sa postérité. »

Ainsi parle la terre; et, charmé de l'entendre,

Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois partout la main qui les rassemble;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,

Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive : tout part; le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés?

A nos yeux attentifs que le spectacle change :
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison,
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,

Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.

Dans un champ de blés mûrs tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour!
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui,
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit, plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie.
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.

Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'ame se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,
Qu'en vain veut imiter dans son zèle perfide
La trahison, que suit l'envie au teint livide;
Un mot y fait rougir la timide pudeur;
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte, et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'ame, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux;
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,

M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir;
Mon ame les envoie; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur;
Il vient me réchauffer par sa rapide course;
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer leur barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment :
Changement que doit suivre un nouveau changement;
Il s'épaissit en chair dans mes chairs qu'il arrose;
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connois à peine. Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur.
Fut-il jamais des lois sans un législateur?
Stupide Impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits,

Est-il aveugle et sourd? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présens t'annoncent sa puissance!

Où sont-ils ces objets de ma reconnoissance?
Est-ce un coteau riant? est-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?
Des antres, des volcans et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre?

Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau :
Le reste t'est caché sous un épais rideau :
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leur pied descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers, le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie :
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes !

Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre, et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps : qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence:
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai malgré ma fierté senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir et de s'humilier!
Notre orgueil cependant est contraint de plier :
Devant l'être éternel tous les peuples s'abaissent;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes:
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.

A des dieux mugissans l'Égypte rend hommage;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare; et, follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés
Jamais impunément ne furent offensés:
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux;
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux,
Épicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.

Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Et que vois-je partout! La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage.

Aux pieds de son idole un barbare à genoux
D'un être destructeur vient fléchir le courroux.
Être altéré de sang, je te vais satisfaire,
Que cette autre victime apaise ta colère;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content? Te faut-il un taureau?
Faut-il une hécatombe à ta haine implacable?
Pour mieux me remplacer, te faut-il mon semblable?
Faut-il mon fils? Je viens l'égorger devant toi.
De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées
Par un vaste océan des nôtres séparées
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles?
Supposons cependant tous leurs rapports certains :
Comment opposerois-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure;
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans états, sans villes et sans lois?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Restes défigurés d'une illustre origine.

Il est une justice et des devoirs pour eux :
Du sang qui les unit ils connoissent les nœuds ;
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère ;
Il chérit son enfant, il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.

Mais ces droits que sont-ils ? D'imaginaires lois,
Quand d'un être vengeur j'ai secoué la crainte,
Ne peuvent sur mon ame établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie, et lui-même est esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave ;
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher ;
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés,
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel sans pâlir n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.

Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit, et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles:
Les dieux que révéra notre stupidité
N'obscurcirent jamais sa constante beauté;
Et les Romains, enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival: qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage
Que la sévérité de tout l'aréopage.

La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.

Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parois : que le méchant te regarde, et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non : tu seras toujours par ta seule présence
Ou notre désespoir, ou notre récompense.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces traits?
Tu nous parles sans cesse; et les hommes distraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller partout tes dons et tes merveilles;

Mais sur la terre, hélas! admirant tes bienfaits,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais :
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne,
Et d'objets en objets notre ame se promène
Tandis que de toi seul nous restons séparés!
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés?
Nos malheurs, ô mon Dieu! seroient-ils sans ressource?
Sondons leur profondeur, remontons à leur source.
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux :
Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT SECOND.

De tes lois dès l'enfance heureusement instruit,
Et par la foi, Seigneur, à la raison conduit,
Permets que dans mes vers, sous une feinte image,
J'ose pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
S'avance, et pas à pas cherche la vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'univers, escorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère
Qui me vendit son lait et son cœur mercenaire;
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zèle empressé,
De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma foible raison je fis l'apprentissage.
Frappé du son des mots, attentif aux objets,

Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon père;
J'écoutai tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur.
Des siècles reculés l'un me contoit l'histoire;
L'autre, plus importun, gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût : pour fruit de ces leçons,
D'Eschine j'admirai l'éloquente colère;
Je sentis la douceur des mensonges d'Homère;
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance et ses jeux insipides.
Mais ces amusemens étoient-ils plus solides?
D'arides vérités quelquefois trop épris,
J'espérois de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivois un stérile problème;
De Descartes tantôt renversant le système,
D'autres mondes en l'air s'élevoient à mes frais.
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais;
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon divisé
En sept rayons égaux étoit subtilisé;
Et, voulant remonter à la couleur première,
J'osois à mon calcul soumettre la lumière.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours!
Cherchant à tout savoir, et m'ignorant toujours,

Je n'avois point encor réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître : un espoir orgueilleux
Inspiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale et triste connoissance,
Tu m'as fait regretter ma première ignorance !

Je me figure, hélas! le terrible réveil
D'un homme qui, sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une île inconnue
Qui n'offre que déserts et rochers à sa vue :
Tremblant, il se soulève, et d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré;
Il retombe aussitôt; il se relève encore;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Égaré dans un coin de cet espace immense;
Ver impur de la terre, et roi de l'univers;
Riche, et vide de biens; libre, et chargé de fers.
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude;
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche; et déjà je le vois.
Tantôt le monde entier dans un profond silence
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
O nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix?
On parle clairement, on ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.

Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.

Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts :
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :
Je désire, j'obtiens, et je désire encore.
Grand Dieu! donne-moi donc des biens dignes de toi,
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi!
Que d'orgueil! C'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, sitôt que je me voi ;
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi,
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra : « *tout est bien.*
« Le grand ordonnateur, dont le dessein si sage
« De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
« Nous place à notre rang pour orner son tableau. »
Eh! quel triste ornement d'un spectacle si beau!
En me parlant ainsi, tu prouves bien toi-même
La grandeur du désordre, et ta misère extrême.
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé,
Dans tes raisonnemens que tout est dérangé!
Quoi! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire?)

D'un maître bienfaisant relèveroient la gloire?
Pour d'autres biens sans doute il nous a réservés :
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés :
Oui, je l'ose espérer. Juste arbitre du monde,
De la solide paix source pure et féconde,
Être partout présent, quoique toujours caché,
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché?
Tendre père, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser :
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.
Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent : la mort me les vient arrracher,
Et, frappés avant moi, le tombeau les dévore;
J'irai bientôt les joindre; où vont-ils? Je l'ignore.

Est-il vrai? N'est-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O Mort, est-il donc vrai que nos ames heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois! doux espoir! que j'aime à m'y livrer!

« De quelle ambition tu te vas enivrer!
« Dit l'impie. Est-ce à toi, vaine et foible étincelle,

« Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
« Le hasard nous forma; le hasard nous détruit;
« Et nous disparoissons comme l'ombre qui fuit.
« Malheureux, attendez la fin de vos souffrances;
« Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
« La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
« Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous?
« Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible?
« Une froide poussière, une cendre insensible.
« Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
« Un repos éternel est-il donc un malheur?
« Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme
« Où la vertu périt aussi-bien que le crime;
« Et, suivant du plaisir l'aimable mouvement,
« Laissons-nous au tombeau conduire mollement. »

A ces mots insensés le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens;
Lucrèce de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne et triste usage!
Épicure avec lui m'adresse ce langage :

« Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
« N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
« Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
« A sur un front hideux imprimé la tristesse,
« Que dans un corps courbé sous un amas de jours
« Le sang comme à regret semble achever son cours;
« Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage

« Il n'entre des objets qu'une infidèle image,
« Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
« En ruines aussi je vois tomber l'esprit :
« L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
« Jette par intervalle une lueur obscure.
« Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau
« Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
« La mort du coup fatal frappe enfin l'édifice :
« Dans un dernier soupir achevant son supplice,
« Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé,
« Son ame s'évapore, et tout l'homme est passé. »

Sur la foi de tes chants, o dangereux poète,
D'un maître trop fameux trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les momens de ma course rapide
A la divinité que tu choisis pour guide :
Et la mère des jeux, des ris et des amours,
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de sa carrière
N'a plus que le néant pour attente dernière,
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend foibles consolateurs?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur?
Rois, sujets, tout se plaint; et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles;

L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paroît si claire dans son cours :
C'est le sincère aveu que me fait Épicure.
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce maître. O raison, viens à moi !
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux :
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage ;
L'ame, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres, liés par des nœuds si secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs, aussi-bien que leurs peines.
L'ame, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
Mais, par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'ame quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périroit-il ? Le coup fatal au corps

Divise ses liens, dérange ses ressorts :
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'ame la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je! Tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre?
Tout en sort, rien n'y rentre; et la nature avare
Dans tous ces changemens ne perd jamais son bien.
Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste!
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une ame se délivre.
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.

Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit, plein de son origine,
Qui malgré son fardeau s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;

Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poètes enchanteurs, adorables génies;
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer;
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères?

Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous dont les grands noms sont exempts de la mort!
Eh pourquoi, dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie?
Par de brillans travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse.
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser; et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon ame est mécontente.
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente!
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Falloit-il pour si peu m'appeler du néant!
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle!
Que dis-je? Libre en tout, je fais ce que je veux;
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre;
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre,
Et qu'aspirant toujours à la félicité,
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon maître?

Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour l'être.
Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissant, et le vice en honneur;
Mais j'élève mes yeux vers ce maître suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps l'être juste et sévère,
Ainsi que sa bonté, réserve sa colère.

Pères des fictions, les poètes menteurs
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple, qu'effrayoient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant Élysée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Étendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui couloit sous leurs lois
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient sans cesse à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos et ses arrêts cruels
Ils jetèrent l'effroi dans l'ame des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écrioit : « Par les maux que je souffre en ces lieux,
« Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux ! »
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,

Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli.
Espérons et souffrons; tout sera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui console Socrate
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
Proscrit par l'injustice, il expire content;
Et je l'admirerois jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole!
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.
Que notre esprit est foible et s'égare aisément!

Mais que dis-je! le mien s'égare en ce moment :
De l'immortalité tes promesses pompeuses
A moi-même, ô raison, me deviennent douteuses!
Quoi! cette ame sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la Divinité?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image?
O parfait ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné;
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait? Par pitié, raison, sois mon soutien :
Réponds-moi. Mais, hélas! tu ne me dis plus rien!
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.

Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes;
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette;
Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un, jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre, assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux,
Et, risquant sans remords mon ame infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la vérité,
Dans un savant loisir ont long-temps médité;
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grèce:
Dans l'école d'Athène habita la sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau!

Que de héros fameux! quels graves personnages!
Que vois-je? la discorde au milieu de ces sages;
Et de maîtres entre eux sans cesse divisés
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux que des ris ou des pleurs!
Qu'ils en cherchent la cause et guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence?
« Les atomes erroient dans un espace immense;

« Déclinant de leur route, ils se sont approchés;
« Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés;
« Le hasard a rendu la nature parfaite;
« L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite;
« Les bras au haut du corps se trouvèrent liés;
« La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
« L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage;
« L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage. »
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène;
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène;
Et l'éternel pleureur assure que le feu
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon, qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route :
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort;
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main Diogène m'irrite :
Il cherche un homme; et lui n'est qu'un fou que j'évite.

C'est assez contempler ces astres si parfaits,
Anaxagore, enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Épicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,

Mollement étendus sur de tendres gazons!
Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hâtez-vous, le temps fuit; et la Parque ennemie
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le portique;
Je tremble en l'écoutant; sa vertu me fait peur;
Je ne puis comme lui rire dans la douleur;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin par la voix de Platon
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon;
Mais de Platon lui-même et qu'attendre et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.
Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner :
Mais à l'homme inquiet le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard m'appelle en Italie :
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger :
On ne périt jamais, on ne fait que changer;
Et l'homme, et l'animal, par un accord étrange,

De leurs ames entre eux font un bizarre échange ;
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour :
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austère et de tant de silence!

Philosophes, que dis-je! antiques discoureurs,
C'est prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs.
Ainsi donc, étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais, je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, et vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre :
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre;
Il tremble à chaque pas, et vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité;
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance;
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance;
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un sujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur et de tant de misère
Réunit-il en moi l'assemblage adultère?
Prodigue de ses biens, un père plein d'amour
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'être toujours heureux rend heureux ses ouvrages :
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit : de quoi? Nous l'a-t-il révélé?
La terre est un exil : pourquoi suis-je exilé?
Qui suis-je? Mais, hélas! plus je veux me connoître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître!

Qui suis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.
Vivre sans se connoître est un trop dur supplice.
Que, par pitié pour moi, la mort m'anéantisse!
O ciel! c'est ta rigueur que j'implore à genoux!
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi! terre, ouvre tes abîmes!
Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes;
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon père : «Un enfant vous est né! »

De mon état cruel quand je me désespère,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire,
J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le ciel dicta pour lui.
Ah! s'il est vrai, j'y cours! Quelle route ai-je à suivre?
Où faut-il s'adresser? à quel peuple? à quel livre?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Ensevelis, hélas! dans un repos stupide,

Ou plongés presque tous dans de frivoles soins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins!
Montaigne m'entretient de sa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pencher la balance?
Ce n'est pas vers le but que Bayle veut marcher :
C'est l'obstacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi, coupable auteur d'un ténébreux système
Qui de tout réuni formes l'être suprême,
Et qui, m'éblouissant par tes pompeux discours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours;
Caché dans ton nuage, impénétrable asile,
A l'abri de mes coups, tu peux rester tranquille.
Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité
Tes hardis sectateurs mettent leur vanité,
Et, jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre,
Se disputent entre eux la gloire de t'entendre.
Le déiste du moins me parle sans détours :
Content de sa raison qu'il me vante toujours,
Elle seule l'éclaire; il marche à sa lumière.

Ouvre les yeux, ingrat; connois-la tout entière.
Cette même raison m'éclaire comme toi :
Tu la verras bientôt me conduire à la foi.
Au jour dont j'ai besoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une religion je lui dois le désir.
C'est avec elle encor que je vais la choisir.

FIN DU CHANT SECOND.

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT TROISIÈME.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion
Avec plus de douceur, et non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Ces peuples que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.
Tout le Nord est chrétien ; tout l'Orient encore
Est semé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main, le superbe Ottoman
Opposer à ce nom celui de musulman.
Il me semble d'abord que, l'un et l'autre en guerre,
Mahomet et le Christ se disputent la terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ses bizarres lois tient l'Orient captif;
En vain près du tombeau dont Médine est si fière,
Turc, Arabe, Persan, tout baise la poussière :

Le livre dont l'aspect fait trembler le turban,
Et qui rend le muphti respectable au sultan,
Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète,
M'apprend qu'il n'est du ciel qu'un second interprète;
Que le Christ avant lui, premier ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O chrétien, je t'admire, et je reviens à toi :
L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi.
Des oracles du ciel es-tu dépositaire?
De ta religion quel est le caractère?

Si tu veux, répond-il, chercher sa vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendroit sa naissance et son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déja couloit pour lui le pur sang que j'adore;
Et mes premiers écrits, annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains.
Quand le ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimoit alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Son histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire étoit alors récente;
Et leur historien ne leur déguise pas

Qu'ils sont murmurateurs, séditieux, ingrats.
Son livre cependant fut le précieux gage
Qu'un père à ses enfans laissoit pour héritage.
Dans ce livre par eux de tout temps révéré,
Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne :
La loi qui de leur long et cruel châtiment
Montre à leurs ennemis le juste fondement,
Et nous apprend à nous par quels profonds mystères
Ces insensés (hélas! ils ont été nos pères!),
Ces gentils, qui n'étoient que les enfans d'Adam,
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels,
Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, et surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un sang qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long, n'a pu se mélanger;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur :
Ils respectent toujours le nom du même auteur;

Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne font qu'une famille éparse et vagabonde.
Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus;
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus;
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire?
Il ne reste de toi que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'états sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.

« Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,
« Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
« Non, non : le Dieu vivant, stable dans sa parole,
« A juré; son serment ne sera point frivole.
« Il n'a point déchiré le contrat solennel
« Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
« Sur ses heureux enfans une étoile doit luire,
« Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
« En vain par son oubli Dieu semble nous punir :
« Nous espérons toujours celui qui doit venir.
« Fidèles au milieu de nos longues misères,
« Nous attendons le roi qu'ont attendu nos pères.
« Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé
« Devroit briller sur nous, et son terme est passé.
« Gardons-nous toutefois, trop hardis interprètes,
« De supputer les temps marqués par les prophètes.
« Maudit soit le mortel par qui sont calculés
« Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés!
« Non que de ses sermens l'Éternel se repente;

« Mais, puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
« L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter?
« Ce calcul insolent vous osez le tenter,
« Sacriléges chrétiens, jaloux de nos richesses,
« Qui croyez posséder l'objet de nos promesses.
« Hélas! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,
« Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru!
« Qu'il vous feroit gémir sous le poids de ses armes,
« Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes! »

Ainsi parlent les Juifs. Terrible aveuglement,
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur roi promis du ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours : cet oracle est rendu.
Le voile tant prédit est sur eux étendu.
Des antiques auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui seul sait les temps, a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Respectant désormais sa vérité divine,
De la religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, et vois d'abord un ouvrier parfait,
Dont *au commencement* la parole a tout fait.
Le premier des humains qui lui doit sa naissance,
Par son souffle inspiré, fait à sa ressemblance,
Et que doivent servir tous les êtres divers,
Comme dans son domaine entre dans l'univers.
Il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire,

A l'ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité :
Droits qu'il auroit transmis à sa postérité;
Mais que révoqua tous la suprême justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Régloit déjà le sort de l'ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout pour nous punir s'armoit dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grâce future;
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence et se suit d'âge en âge
De l'homme réparé l'auguste et grand ouvrage;
Et son réparateur, alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platons comme à moi l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, et mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers;
J'y vois entrer le crime et son désordre extrême.
Enfin je ne suis plus un mystère à moi-même :
Le nœud se développe; un rayon qui me luit,
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage.....
Ce doute seul, hélas! ramène le nuage,
Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi!
Dieu, l'homme et l'univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumière aussitôt m'est rendue :

Dieu, l'homme et l'univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.

Le père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache;
Par le fer façonnée, elle allonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort;
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur, qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide,
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degrés tous les arts différens;
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'univers : le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur maître fut vengé.
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face :
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race;
Mais un juste épargné va rendre en peu de temps
A ce monde désert de nouveaux habitans.
La terre toutefois, jusque-là vigoureuse,
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours :
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Les poètes, dont l'art, par une audace étrange,
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
Les fidèles récits de tant d'événemens :
Et, pour mieux amuser les oisives oreilles,
Cherchèrent dans ces faits leurs premières merveilles.
De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor :
Doux empire de Rhée, âge pur, siècle d'or,
Où, sans qu'il fût besoin de lois ni de supplice,
L'amour de la vertu fit régner la justice :
Siècle d'or, sous ce nom puisqu'ils ont célébré

Ce siècle plus heureux où l'or fut ignoré!
Sobre dans ses désirs, l'homme, pour nourriture,
Se contentoit des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.
Mais, las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide;
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte;
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement :
Fable, histoire, physique, ont un même langage.
Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage;
Et même l'on diroit que, pour s'accréditer,
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes et les arts.
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble.
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs :
On creuse les fossés, on élève les murs.
Qu'une tour des mortels soit l'immortel ouvrage.
Dieu descend pour la voir, et confond leur langage.
Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.

D'un importun voisin on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que, dans son repentir,
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Egaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute en n'y possédant rien.
« Il est à moi ce champ, ce canton, c'est le mien.
« Ce ruisseau.... de mon bras il faut que tu l'obtiennes;
« S'il couloit sous tes lois, qu'il coule sous les miennes. »
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière :
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand :
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence.
La terre sur son sein ne voit que potentats
Qui partagent sa boue en superbes états;
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presqu'en oubli;
Et, recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,

L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière, il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnoissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Egypte est en prière :
Vainement un tombeau renferme sa poussière;
Grossièrement taillée, une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux,
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris!
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes,
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :

Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne; et les Romains, un jour
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même,
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière,
Quand la Divinité se rend si familière!
Courons l'argent en main entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure;
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure;
A Dodone sans peine on peut l'entretenir,
Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable?
Des maux que nous craignons pourquoi nous assurer?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare;
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O gravité de Rome! ô sagesse d'Athènes!
Quel culte extravagant! Que de fêtes obscènes!
Quels sont tous ces secrets dont on ne peut parler?
O mystères suspects qu'on n'ose révéler!

Tandis que sagement on cache leur folie,
Chez d'ignorans Hébreux, femme, enfant, tout publie :
« C'est de toute notre ame, et de tout notre cœur,
« Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur,
« L'être unique, qui fit le ciel, la terre et l'homme.
« JE SUIS CELUI QUI SUIS, c'est ainsi qu'il se nomme. »
Et sur l'homme et sur Dieu, sublimes vérités!
Dans un pays obscur, d'où viennent ces clartés?
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le dieu qui le protége en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix,
La nature est contrainte à s'écarter des lois
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère, attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le ciel fit pour lui,
Dans ses solennités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir et se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course.
Mais frappé tout à coup par l'éclat glorieux
Que les prophètes saints font briller à mes yeux,
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles,
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.

Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds
Il semble que le ciel ait borné ses promesses,

On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme ambassadeurs du souverain des rois,
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens, dans leur malheur,
De se rassasier du pain de la douleur;
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent que *Dieu rejettera sa vigne,*
Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau,
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répètent que *Dieu, las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissans sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux.
Du juste de Sion, que les îles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand, par un autre objet tout à coup détournés,
Ce juste à leurs regards n'est plus reconnoissable :
Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, et l'homme de douleurs,
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au supplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps

Présentoit à leurs yeux ces tableaux différens?
Ils nous font espérer *un maître redoutable*,
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'admirable.
Son trône est entouré de rois humiliés;
Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds;
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparoît, *et, couvert de blessures,*
C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement, un peuple est en alarmes :
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David, qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Éternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son fils qui s'avance,
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux : ce fils est immolé;
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé;
Le grand-prêtre éperdu dans la fange se roule.
Tout périt : l'autel tombe, et le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les conquérans.
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grèce et venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême;

Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome, tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes et des temps.

Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer:
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher
Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher:
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille
Va frapper sans pâlir sa victime immobile!
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères;
Pour le sang d'un agneau que rempli de respect,
L'ange exterminateur s'écarte à son aspect;
Que, de tant de maisons au glaive condamnées,
Celles que teint ce sang soient seules épargnées;
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé;
Que le jour de tristesse où le grand-prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grace et de félicité;
Que par les criminels proscrit pendant l'orage,
Le juste, en périssant, les sauve du naufrage;

Qu'il revive, et ne soit victime que trois jours
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projette ;
Et, sans cesse conduit par un peuple prophète,
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré
Doit de son règne saint établir la puissance,
Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui qui, maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs;
Et, de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérans n'ont fait, par leur ambition,
Que hâter les progrès de la religion;
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire :
C'est le prouver assez que conter son histoire.

Je sais bien que, féconde en agrémens divers,
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge; et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles;
Mais à des faits divins mon écrit consacré

Par ces vains ornemens seroit déshonoré :
Je laisse à Sannazar son audace profane.
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne :
L'ame de mon récit est la simplicité.
Ici tout est merveille, et tout est vérité.
Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux, change à son gré la terre.
Avant que le lien de la religion
Soit le lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire;
Mais un état si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble et des divisions.
Il veut que, sur la terre aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome,
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'aurore.
Elle fuit, l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gélon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,

Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme; et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe, mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les poètes, surpris d'un spectacle si beau,
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
« Un siècle, disent-ils, recommence son cours,
« Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
« Dejà descend du ciel une race nouvelle;
« La terre va reprendre une face plus belle,
« Tout y deviendra pur; et ses premiers forfaits,
« S'il en reste, seront effacés pour jamais. »

Tant de prédictions qui frappent les oreilles
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux :
C'est de là qu'on attend ce roi victorieux
Qui, sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs :
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des prophètes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le siècle dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
« Il est venu ce temps, l'espoir de nos aïeux,
« Ou le fer dont la dent rend les guérets fertiles
« *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
« La justice et la paix s'embrassent devant nous.
« Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
« N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
« Le bonheur des humains nous annonce le nôtre :
« Sous un joug étranger nous avons succombé,
« *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé.*
« Mais notre opprobre même assure notre gloire :
« Des promesses du ciel rappelons la mémoire. »

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un homme, si ce nom lui peut être donné,
Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître, et comme Dieu, commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du soleil qui les frappe eblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible

Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible;
Et la langue qui sort de la captivité
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source;
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter les esprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère,
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles;
Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts;
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle :
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde, et n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né;
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés

Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père.
« Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
« Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts. »
Quittons tout pour lui seul; que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel législateur quel sera le destin?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin :
« Que son héros, dit-il, attende avec courage
« Tout ce que des méchans lui prépare la rage:
« S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
« Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché,*
« Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
« C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense! »
L'oracle est accompli. Le juste est immolé.
Tout s'émeut; et des bords du Jourdain désolé,
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre;
Ils volent : l'univers est rempli de leur voix.

« Repentez-vous, pleurez, et montez à sa croix.
« Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
« Vous avez fait mourir le maître de la vie.
« Celui que vos bourreaux traînoient en criminel

« Est l'image, l'éclat, le fils de l'Éternel.
« Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,
« Couché dans un tombeau, dormoit dans la poussière;
« Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé.
« La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
« Il vit, nos yeux l'ont vu : croyez. » Parole étrange!
Ils commandent de croire : on les croit, et tout change.

Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.
Par eux de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur maître, et sa timidité.
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne :
Languissant, prosterné, la force l'abandonne;
Et le calice amer qu'on lui doit présenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature?
Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.
L'imposture, féconde en discours séduisans,
Eût orné son récit de charmes plus puissans.

Leurs écrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice.
Trop simples en effet, et séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire?
A peine aux yeux mortels leur maître est disparu,

A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense!
Combien de ces témoins, déjà tout pleins de foi,
Juifs circoncis du cœur, ont reconnu pour roi
De la Jérusalem éternelle, invisible,
Celui qui dans la leur, traité de roi risible,
D'épines couronné par les mains d'un bourreau,
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau!
Vrais enfans d'Abraham, hâtez donc votre fuite :
Titus accourt, sortez d'une ville proscrite.

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle, ô peuple ami des cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? Sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi!
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine :
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasemens, et la peste, et la faim!
Que de maux rassemblés! L'orage éclate enfin,
Le nuage est crevé, je vois partir la foudre :
Jérusalem n'est plus, et le temple est en poudre.
Les feux, malgré Titus prompts à le consumer,
Ces feux vengeurs, le ciel saura les allumer,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce temple de sa cendre.
« O peuple que je plains, ton vainqueur est-ce moi?
« C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi;

« Oui sans doute le ciel les punit d'une offense :
« Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance. »
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père pour long-temps proscrit ses fils rebelles;
Le maître a retranché les branches infidèles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouveles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles!
Que vois-je? L'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mère est féconde!
Ils ne font que de naître, et remplissent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie;
Et, réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnoissent des lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille et sort de sa mollesse.
Athène, ouvrant les yeux, reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore

N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs Druides,
Apprennent que pour nous le ciel moins rigoureux
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que, séparant du reste des humains,
Les mers avaient sauvés des fureurs des Romains,
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.
Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis, et l'Église s'écrie :
« Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie? »

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur;
Là de son règne saint s'élève la grandeur;
Et dans Rome est fondé son trône inébranlable :
A tout ambitieux trône peu désirable!
Sur ses degrés sanglans je ne vois que des morts :
C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
Dans ces temps où la foi conduisoit aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les pasteurs espéroient des supplices plus grands.
Tel fut chez les chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente!
Quels tourmens inconnus que la fureur invente!
De bitume couverts, ils servent de flambeaux;
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux;
Dans ces barbares jeux, théâtre du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux, que de croix, que d'échafauds dressés!
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés!
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment chrétiens, et leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices;
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices;
Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie?
D'éterniser son nom la ridicule envie
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.

Lorsque sur un bûcher Peregrin, las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfans
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire,
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire?

« Plaignez, me dira-t-on, leur triste aveuglement.
« L'erreur a ses martyrs : le bonze follement
« Ose offrir à son dieu, stérile sacrifice,
« Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.
« Victime d'un usage antique et rigoureux,
« La veuve sans frémir s'élance dans les feux
« Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre.
« Chez un peuple insensé cette loi vit encore.
« Égarement cruel! loi digne de nos pleurs!
« Que la religion enfante de malheurs! »

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le ciel les favorise,
Et le ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit et de haine et d'horreur,
Cet infernal tyran dont nos maux font la joie.
A la voix des chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné :
Le prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'empire, et sans peine et sans gloire,
Lorsque l'homme, emporté par la fureur de croire,

Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus : la Grèce, la première,
A su du moins ouvrir la route à la lumière.
On la cherche : Platon par ses fameux écrits
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des écoles célèbres
De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
Le grave philosophe est partout révéré :
Souvent même à la cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, et sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse et Porphyre :
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus sérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et sur ses fondemens renverser notre histoire.
Qui ne sait que railler, évite un vrai combat.
On traite les chrétiens d'ennemis de l'état.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le ciel prendre son origine.
Ainsi que dans leurs mœurs tout est pur dans leurs lois.
C'est par eux qu'on apprend à respecter les rois;
Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.
« *De Dieu*, nous disent-ils, *descend toute puissance.*
« Le prince est son image, et, maître des humains,
« Tient du maître des cieux le glaive dans ses mains.
« Sujets, obéissez : le murmure est un crime. »
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts,
Les chrétiens sont toujours fidèles aux Césars.

Ont-ils donc par foiblesse une ame si soumise?
Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit, et tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux!
Que de tristes mourans qui fermoient leur paupière
Sont tout à coup rendus à la douce lumière!
Et du fond des tombeaux que de morts rappelés!
De deux camps ennemis par la soif désolés,
Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase,
L'un périt, le ciel tonne, et la foudre l'écrase;
Et tandis que ses feux écartent le Germain,
Un torrent salutaire abreuve le Romain;
Le soldat demi-mort, dans une heureuse pluie,
Trouve tout à la fois la victoire et la vie.
De ce bienfait le prince admire les auteurs,
Et le peuple obstiné les appelle *enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre!
Le charme vient du ciel, quand il change la terre.

Prodige inconcevable, un instrument d'horreur,
La croix est l'ornement du front d'un empereur!
Constantin triomphant fait triompher la gloire
D'un signe lumineux qui promit sa victoire.
Cérès dans Eleusis voit ses initiés
Fouler robe, couronne et corbeille à leurs pieds.
Diane, tu n'es plus; soutiens de ta puissance,
Tes orfèvres d'Éphèse ont perdu l'espérance.
Les temples sont déserts, et le prêtre interdit,
Renversant l'encensoir de son dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.

Delphes, jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes lois.
Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des martyrs fertiles en miracles
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.
On implore un mortel qu'on avait massacré,
Et l'on brise le dieu qu'on avait adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-temps s'oppose,
Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est temps de venger les chrétiens.
Du sang de tes enfans, grand Dieu, tu te souviens!
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs sont tout prêts :
Et Rome va tomber d'une chute éternelle,
Ainsi que Babylone et ta ville infidèle!

Oui, c'est ce même Dieu qui sait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent,
Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur,
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
Instrumens de colère, et verges méprisables.
Que prétend Attila? que demande Alaric?
Où s'emporte Odoacre? où vole Genseric?
Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle

D'un maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur:
Rome antique est livrée au barbare en fureur.
De sa cendre renaît une ville plus belle;
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un apôtre, et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée, et conquérans sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre.
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes états;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois.
Ils en ont le respect et l'humble caractère.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de père!

D'une religion si prompte en ses progrès
Si j'osois jusqu'à nous compter tous les succès,
Peindre les souverains humiliant leur tête,
Et la suivre partout de conquête en conquête,
Quel champ je m'ouvrirois! quel récit glorieux!
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des yeux?
L'arbre couvre la terre, et ses branches s'étendent
Partout où du soleil les rayons se répandent.
De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de sa croix attira tout à lui.
Dans le temps que ce Dieu parmi nous daigna vivre,

L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le suivre
Des rives du Jourdain au sommet du Tabor?
Non; maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moïse avec Élie.
Tout prophète l'annonce, et la loi le publie.
Ses apôtres enfin sont sortis du sommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produits leur réveil!
C'est en mourant pour lui qu'ils lui rendent hommage.
Ils sont tous égorgés : voilà leur témoignage.
Je le vois : c'est lui-même, et je n'en puis douter.
Mais c'est peu de le voir, il le faut écouter :
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre
Me répète la voix que le ciel fit entendre
Quand le Tabor brilla de l'un de ses rayons.
Oui, *c'est ce fils si cher :* écoutons, et croyons.

« Le joug qu'il nous impose est, dit-on, trop pénible;
« Ses dogmes sont obscurs; sa morale est terrible :
« Nos esprits et nos cœurs sont en captivité. »
D'une nouvelle ardeur justement transporté,
De ces plaintes je veux repousser l'injustice.
Il n'est pas temps encor que ma course finisse :
Poursuivons le déiste en ses détours divers.
Quel sujet fut plus grand et plus digne des vers?

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT CINQUIÈME.

Le Verbe, égal à Dieu, splendeur de sa lumière,
Avant que les mortels, sortis de la poussière,
Aux rayons du soleil eussent ouvert les yeux,
Avant la terre, avant la naissance des cieux,
Eternelle puissance, et sagesse suprême,
Le Verbe étoit en Dieu, fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant fils de l'homme à la fois,
Peut-il toujours égal.... Je m'arrête, et je crois.
Foible et fière raison, dépouille ton audace.
Le vent souffle : qui peut en découvrir la trace?
Étonnés de son bruit, nous sentons son pouvoir;
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici-bas que mon ame ressente,
La foi, fille du ciel, devant moi se présente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé;
Et m'éclairant du feu dont son cœur est brûlé :
« Viens, dit-elle, suis-moi. L'éclat que je fais luire,

« Quand tu baisses les yeux, suffit pour te conduire.
« Est-ce le temps de voir que le temps de la nuit?
« En attendant le jour, docile à qui t'instruit,
« Tu dois à chaque pas plus adorer qu'entendre,
« Plus croire que savoir, et plus aimer qu'apprendre. »

« Faut-il, dit le déiste, enchaîner la raison?
« N'est-elle pas du ciel le plus précieux don?
« Et pouvons-nous penser qu'en nous l'être suprême
« Veuille étouffer un feu qu'il alluma lui-même? »

Il l'alluma sans doute; et cet heureux présent
Par son premier éclat guidoit l'homme innocent.
Aujourd'hui presque éteinte, une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'ame criminelle;
Mais la foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur,
Quand, par bonté pour eux, un Dieu se manifeste!
Il leur en dit assez : qu'ils ignorent le reste.
Jusques au temps prescrit le grand livre est scellé.

Pour nous confondre, hélas! que n'a-t-il pas voilé!
Pourrons-nous pénétrer ses mystères sublimes,
Quand ses moindres secrets sont pour nous des abîmes?
La nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir :
Le livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir.
Que de siècles perdus sans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire!
Et lorsque nos besoins, le temps et le hasard
Nous contraignent enfin d'y jeter un regard,

Instruits de quelques faits, en savons-nous les causes?
Attentif au spectacle, en vain tu te proposes,
Philosophe orgueilleux, d'en suivre le dessein.
En vain tu veux chercher la nature en son sein;
Là tu trouves écrit : *Arrête, téméraire,*
Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire.
Oui, même en ces objets si présens à nos yeux,
Tout devient invisible à l'œil trop curieux;
Et celui qui captive une mer furieuse,
Borne aussi des humains la vue ambitieuse.
Pour sonder la nature ils font de vains efforts :
Ils en verront les jeux, et jamais les ressorts.
Partout elle nous crie : « Adorez votre maître;
« Contemplez, admirez, jouissez sans connoître. »
D'une attentive étude embrassant le parti,
Du sein de l'ignorance un mortel est parti.
A-t-il tout parcouru? Pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor son savoir le ramène.
Tu rougis, fier mortel; prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle est la gloire :
Faisons de ton esprit l'humiliante histoire.

L'intérêt nous donna nos premières leçons :
L'amour de nos troupeaux, le soin de nos moissons,
Nous firent d'un temps cher devenir économes,
Et la nécessité nous rendit astronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux et nos jours
Que sur ces corps brillans, si réglés dans leur cours?
Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage

Les observa long-temps sous un ciel sans nuage.
Pour mieux les contempler sous différens cantons,
Il les partage entre eux, et leur cherche des noms.
Cassini, Galilée, excusez vos ancêtres :
Leurs yeux, accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le ciel que chiens, béliers, taureaux;
Vous y saurez un jour porter des noms plus beaux :
Saturne et jupiter vanteront leur cortége.
Mais de l'antiquité quel est le privilége!
Les noms qu'auront forgés ces grossiers laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît sous la balance!
De son cruel voisin détestons la puissance.
Horace frémira, s'il sait que le hasard
En naissant l'a frappé de ce triste regard.
Sur la voûte des cieux notre histoire est écrite.
Dans ce livre fatal plus d'un Cardan médite :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin :
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous fasse trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé
Rappelle par ses cris le soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant vient troubler la nature
Par son étincelante et longue chevelure?
Qu'un si grand appareil annonce de fureur!
Vil peuple, il ne doit point te causer de terreur :
D'un important courroux ces députés sinistres,
Si ce n'est pour des rois, partent pour des ministres.
Le ciel a du loisir, ou nous fait trop d'honneur :

Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes astres, ô ciel, n'éteins pas la lumière :
Verrons-nous sans pâlir tomber notre salière ?
Rassurez-nous, devins, charmes, enchantemens,
Amulettes, anneaux, baguettes, talismans :
Et tant d'autres secours qu'embrasse l'ignorance,
Si folle dans sa crainte et dans son espérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux essaim,
Dans l'Egypte produit, s'échappa de son sein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grèce.
Un peuple qu'endormoient dans une longue ivresse
La musique, les vers, les danses et les jeux,
D'Apelle, de Scopas et d'Homère amoureux,
Consacrant aux beaux-arts ses yeux et ses oreilles,
Du ciel et de la terre oublia les merveilles.
Leurs sages rarement en parurent frappés;
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de son héros, au lieu de la nature,
Lucrèce leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, et non de discourir,
L'art des enfans de Mars fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde.
« Le soleil, disoient-ils, va se coucher dans l'onde;
« La voûte dont le cercle a pour base la mer
« Sous son dôme brillant couvre la terre et l'air;
« Et le vieux Océan, père de la nature,
« Etend autour de nous son humide ceinture. »
Tels étoient leurs progrès lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Foible par sa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que sur la terre encor Rome étendoit sa chaîne.
D'esclaves trop nombreux son empire accablé,
Malgré son double appui, se sentit ébranlé;
Et lorsque par les mains du conquérant Hérule
Le trône des Césars tomba sous Augustule,
Sa chute fit trembler celui des Constantins.
Le fameux imposteur suivi des Sarrasins
Jeta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que sous un autre nom rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ses marais,
Du jour que le second de ses fiers Mahomets,
La gloire du croissant, et la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Byzance et Trébisonde.

Jour cruel, jour fatal où sur tant de trésors
Antiques monumens respectés jusqu'alors,
Par la destruction signalant sa puissance,
Le barbare étendit sa stupide vengeance!

Que nos plus beaux palais de cendres soient couverts :
Mais pourquoi tant d'écrits à nos regrets si chers
Sont-ils brûlés par toi, vainqueur impitoyable?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.
Que crains-tu? Son empire est partout affermi,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi,
Trouvant l'art d'obscurcir le maître des ténèbres,
Forme dans ses écrits tous ces docteurs célèbres,
Qui, le dilemme en main, prétendent de *l'abstrait*
Catégoriquement diviser le concret.

Quand viendra ton vengeur, ô raison qu'on outrage!

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la nature entière étoit sans spectateurs !
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend (quelle étrange nouvelle!)
Qu'au-delà de ce monde il est un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or!
Nous volons. Quel que soit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchissons-nous l'abîme?
Si long-temps sur sa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'insecte a-t-il rampé si loin?

Un aimant (le hasard dans l'air le fit suspendre)
En regardant le pole, aux yeux qu'il dut surprendre
Révéla cet amour qu'on ne soupçonnoit pas :
Amour heureux pour nous, et fatal aux incas.
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde.
La boussole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports;
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes
(Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes!)
Donnent enfin naissance aux désirs curieux,
Et la terre ramène à l'étude des cieux.

Foibles amas de sable, ouvrages de la cendre,
Deux verres (le hasard vient encor nous l'apprendre),
L'un de l'autre distans, l'un à l'autre opposés,

Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés,
Font crier en Zélande, ô surprise, ô merveille!
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,
Il brise les cristaux, les cercles et les cieux;
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos, le soleil à son tour,
Centre de l'univers, roi tranquille du jour,
Va voir tourner le ciel, et la terre elle-même.
En vain l'inquisiteur croit entendre un blasphème;
Et six ans de prison forcent au repentir
D'un système effrayant l'infortuné martyr :
La terre, nuit et jour à sa marche fidèle,
Emporte Galilée et son juge avec elle.

D'un monde encor nouveau que d'habitans obscurs
Vous tirez du néant, illustres Réaumurs!
Pourquoi sans spectateur tout un peuple en silence
Veut-il nous dérober tant de magnificence?
Sans un verre, nos yeux ne le connoîtroient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages;
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ses secrets jaloux,
Pour regarder si haut quels yeux espérons-nous?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté, jusqu'alors inconnue,
A plus d'une merveille eut su nous attacher,

Que l'on vit en tous lieux du soin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des questions si folles
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,
Le héros de Stagyre, allumoit la fureur.
Du vide la nature avoit encore horreur.
Rassurons-nous pourtant. Le jour commence à naître :
Nous allons tous penser, Descartes va paroître.

Il vit toujours caché; mais ses brillans travaux
Forment ses sectateurs, ainsi que ses rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes et leur gloire,
Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.
Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas.
Nous courons; mais sans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumière,
Londres de son Newton ne seroit pas si fière.

Par eux l'esprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Instruit de sa grandeur, la reconnoît en eux.
Mais sitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'esprit humain par eux apprend son impuissance.
Descartes le premier me conduit au conseil
Où du monde naissant Dieu règle l'appareil.
Là, d'un cubique amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverse figure;
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fait tourner la matière,
Se changent en subtile et brillante poussière.
Newton ne la voit pas; mais il voit ou croit voir

Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.
Exerçant l'un sur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un et l'autre s'attire,
Tandis qu'au même instant, et par les mêmes lois,
Vers un centre commun tous pèsent à la fois.
Qui peut entre ces corps de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale?
L'algèbre, avec honneur débrouillant ce chaos,
De ses hardis calculs hérisse son héros.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'ose vous distraire, et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle?
La pesanteur..... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous.

Au sortir d'un repas, dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible,
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment
Qui, bientôt liqueur douce, ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'entraîne?
Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, espoir d'un malheureux,
Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie
Qui, tantôt en fureur, et tantôt endormie,
A fait trève avec nous le jour de son sommeil?

Mais au jour de colère, exacte à son réveil,
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
Tous nos esprits subtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur course; en désordre comme eux,
L'ame même s'oublie, et, dans ce trouble affreux,
La mort, prête à frapper, déjà lève sa foudre.
Que d'alarmes, quels maux apaise un peu de poudre!

De systèmes savans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout est mystère en vous-même, à vous-même.
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le souverain du monde explique ses projets,
Quand ce corps, de notre ame esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable!
De la religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure!
Et de quel voile encor tu couvres la nature!
A tes yeux, comme aux miens, peut-elle rappeler
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance?
La peste la ravage, et d'affreux tremblemens
Précèdent la fureur de ses embrasemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore;
Et pour comble de maux son roi la déshonore.
L'être pensant qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes états, aveugle et sans pouvoir,

Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un roi qui commande à des sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son état, tu le sais, attend le même sort :
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le sais dès long-temps; mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avoit-il du moins rendu le tout parfait?
S'il ne l'a pu ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi, j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'enlève :
Il suffit qu'un instant la foi me le soulève.
J'en vois assez, et vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur et la raison.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du maître :
L'univers est son temple, et l'homme en est le prêtre;
Le temple inanimé, sans le prêtre, est muet.
Cet immense univers de la main qui l'a fait
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance,
Et rendre le tribut de sa reconnoissance.
Ce tribut dura peu : l'ordre fut renversé,
Quand par le prêtre ingrat le Dieu fut offensé;
La nature perdit toute son harmonie;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance et la mort.
Mais ces fils n'étoient pas une race future....

Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre justice à mesurer les coups?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous?

La terre ne fut plus un jardin de délices.
Ministre cependant de nos derniers supplices,
Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un ciel pur, sembloit nous respecter.
Hélas! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes!
Une seconde fois frappant notre séjour,
Le ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre, par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits, et partout désolée,
Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
Et s'élever sur elle en ténébreux nuages
De funestes vapeurs, mères de tant d'orages.
Les saisons en désordre et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive gémissante, attend sa délivrance,
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards, et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu, rendu visible,
Précipitant du ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour, et sera pour ses saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévère, ici-bas, à leur vue

Il se montre, il se cache, et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre? Il peut nous ravir sa lumière :
Par grace il ne veut pas la couvrir tout entière.
Qui la cherche est bientôt pénétré de ses traits;
Qui ne la cherche pas ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité j'admire un tendre père :
Et je ne vois partout que rigueurs et bontés,
Châtimens et bienfaits, ténèbres et clartés.

Si ma religion n'est qu'erreur et que fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.
Quel ordre! quel éclat! et quel enchaînement!
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies!
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Dogmes, raisonnemens, écrits, tradition,
Tout s'accorde, se suit; et la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous sait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper?
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser?

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance,
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance?

De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flammes;
Ils ont couru partout pour conquérir des ames;
Des esclaves partout ont chéri leurs vainqueurs:
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs!

Si, des rives du Gange aux rives de la Seine,
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens talapoins, munis d'un long sermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, prédicateurs au bon sens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des derviches austères,
De par le grand prophète, en termes foudroyans,
Vinssent nous proposer d'être de vrais croyans,
Quelle moisson de cœurs feroient de tels apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le sein de la virginité,
Un Dieu pauvre, souffrant, mort et ressuscité,
Ne commande par eux que pleurs et pénitence.
Est-ce de leurs discours la brillante éloquence
Qui peut à sa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix!

Celui qui l'a prédit opère ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra son oracle.
Sa loi sainte sera publiée en tous lieux:
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin, la raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumière à la sienne contraire.

Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi,
Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair; je l'adore et m'écrie,
Trois fois saint est le Dieu qui m'a donné la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout sort:
En toi seul est la vie, et sans toi tout est mort,
O Sagesse, ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage,
Du Très-haut, ton égal, la parole et l'image.
Quand, sous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,
Que ta religion est partout répandue,
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre:
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier être:
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître?
Ouvre leurs cœurs, mes vers ne les pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent dont la bouche profane
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle:
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir:

Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir;
Et mon zèle peut-être irrite ta colère,
Quand je crains pour ta gloire et celle de ton père.
O crainte que la foi doit chasser de mon cœur,
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur!
Du prince des enfers que la rage frémisse;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice:
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,
L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

Universitas
BIBLIOTHEC
Ottavie

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT SIXIÈME.

Non, des mystères saints l'auguste obscurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne dispute point contre un maître suprême.
Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même?
Dans un sombre nuage il veut s'envelopper;
Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.
Que me faut-il de plus? Je marche avec courage,
Et, content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, et je crois. Aux pieds de son auteur
Ma raison peut sans honte abaisser sa hauteur.

Mais pourquoi, non content de ce grand sacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme se haïsse?
Je m'aime : faut-il donc que, m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur
(Sacrifice sanglant! guerre longue et cruelle!)
Couper de cet amour la racine éternelle?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,

De nos cœurs isolés être le seul appui.
Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie?
De l'or ni des honneurs l'indigne frénésie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à si bas prix sortir de son devoir?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort?
Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort?
Je sais qu'il nous demande un amour sans partage.
Mais enfin la nature est aussi son ouvrage :
Et lorsqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O nature, tes dons ne sont-ils pas les siens?
Ce n'est pas qu'attendant de toi les biens solides,
Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.
L'arbitre renommé du plaisir élégant
M'étaleroit en vain tout son luxe savant;
L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un maître
Habile seulement à ne se point connoître,
Qui, mettant de sang-froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'aventure et mourir au hasard.
Ce rimeur enjoué m'inspire la tristesse.
Et que m'importe à moi sa goutte et sa vieillesse?
L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins :
Il m'y dépeint sa joie, et j'y lis ses chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée;
Et, suivant mollement sa muse négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas;
Il m'en parleroit moins, s'il ne la craignoit pas.
Illustres paresseux dont Pétrone est le maître,

O vous, mortels contens, puisque vous croyez l'être,
Vous me vantez en vain vos jours délicieux :
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas! dans ce temps même à vos cœurs favorable,
Règne affreux de Vénus, quand l'homme déplorable
Consacra ses plaisirs sous des noms empruntés,
Et de ses passions fit ses divinités,
Le sage dut toujours, honteux de sa foiblesse,
Encenser à regret les dieux de la mollesse!
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux, sous leur joug qui se laisse enchaîner!
Mais contre un ennemi qui souvent est aimable
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable?
Un seul moment de paix me rend-il criminel?
Et le Dieu des chrétiens n'est-il pas trop cruel
Quand il veut que, pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature, et, maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné?
Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux ceux qui versent des larmes?

Ainsi parle un mortel qui combat à regret
Une religion qu'il admire en secret.
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par sa morale, il veut douter encore.
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à son cœur;
Et, cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chassons l'impiété de son dernier asile.

A la religion si j'ose résister,
C'est la raison du moins que je dois écouter.
A la divine loi quand je crains de souscrire,
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, et qu'entre ces deux lois
Mon intérêt soit juge et décide mon choix.
Sans doute qu'indulgente à nos ames fragiles,
La raison ne prescrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laissons déclamer Sénèque et Cicéron.
Ces fastueux censeurs de l'humaine foiblesse,
Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,
Peut-être en leurs écrits remplis d'austérité
Ont suivi la raison moins que leur vanité.
Faisons parler ici des docteurs moins rigides :
Que les poètes seuls soient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous sommes,
Nous attachent au ciel, à nous, à tous les hommes.

« De Jupiter partout l'homme est environné.
« Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
« Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême.
« Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.
« Notre encens pourroit-il par sa stérile odeur
« D'un être souverain contenter la grandeur?
« Du méchant qui le prie il rejette l'offrande :
« Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
« A l'un de ses côtés la Justice debout,

« Jette sur nous sans cesse un coup-d'œil qui voit tout;
« Et, le glaive à la main demandant ses victimes,
« Présente devant lui la liste de nos crimes.
« Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
« Lui présentant nos pleurs, désarme son courroux.

« Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,
« N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense?
« Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
« Et j'abandonne au ciel le soin de me venger.
« Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
« Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige!
« Je donne à ses défauts des noms officieux.
« Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
« Il m'excuse à son tour, et de mon indulgence
« Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
« Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
« Je suis homme : tout homme est un ami pour moi.

« Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie,
« Et mes mains avec eux partagent avec joie
« Des biens qui pour moi seul n'étoient pas destinés :
« Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
« D'une ame généreuse ô volupté suprême,
« Un mortel bienfaisant approche de Dieu même!
« L'amour de ses pareils sera toujours en lui
« Des humaines vertus l'inébranlable appui.
« Voudroit-il, alarmant ma tendresse jalouse,
« Me faire soupçonner la foi de mon épouse?
« O crime, qui des lois crains partout la rigueur,

« A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
« Qui nourrit en secret un désir téméraire,
« Même dans un corps pur porte une ame adultère.
« La pudeur est le don le plus rare des cieux;
« Fleur brillante, l'amour des hommes et des dieux,
« Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
« Tendre fleur que flétrit une indiscrète haleine.
« L'amour, le tendre amour flatte en vain mes désirs;
« L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.

« Des passions sur moi je réprime l'empire.
« Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
« Libre d'ambition, de soins débarrassé,
« Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé;
« Et, pauvre sans regret, ou riche sans attache,
« L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
« Je ne vais point, des grands esclave fastueux,
« Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
« Faux honneurs, vains travaux, vrais enfans que vous êtes,
« Que de vide, ô mortels, dans tout ce que vous faites!
« Dégoûté justement de tout ce que je voi,
« Je me hâte de vivre, et de vivre avec moi.
« Je demande et saisis avec un cœur avide
« Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide:
« Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
« Momens que nous perdons, et qui nous sont comptés!
« L'estime des mortels flatte peu mon envie.
« J'évite leurs regards, et leur cache ma vie.
« Que mes jours, pleins de calme et de sérénité,
« Coulent dans le silence et dans l'obscurité:

« Ce jour même des miens est le dernier peut-être :
« Trop connu de la terre, on meurt sans se connoître.
« Je l'attends cette mort sans crainte ni désir :
« Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir.
« L'exemple des Catons est trop facile à suivre.
« Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.
« Demeurons dans le poste où le ciel nous a mis ;
« Et s'il nous en rappelle, à ses ordres soumis,
« Partons. Heureux alors qui, tournant en arrière
« Un regard sur les pas de toute sa carrière,
« Sur tant de jours passés, qu'il se rend tous présens,
« Quelque nombreux qu'ils soient, les voit tous innocens!
« Quel doux contentement goûte une ame ravie!
« Ah! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie. »

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs!
Quoi! je trouve partout la morale cruelle!
Catulle m'y ramène, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La règle de ses mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite partout, et même dans Ovide.
Oui, c'est dans ces écrits dont j'étois amoureux
Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible?
Mon choix n'est plus douteux, je ne balance pas.
Eh quoi! de la vertu respectant les appas,
L'amour de mon bonheur me pressoit de la suivre!

Doux, chaste, bienfaisant, pour moi seul j'allois vivre.
O grand Dieu, sans changer j'obéis à ta loi!
Doux, chaste, bienfaisant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'assurance
De tant de biens promis à mon obéissance.
Que dis-je! La vertu qui m'avoit enchanté,
Sans toi, que m'eût servi de chérir sa beauté?
De ses attraits, hélas! admirateur stérile,
J'aurois poussé vers elle un soupir inutile!

Qu'étoit l'homme en effet, qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la religion?
Les sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur, il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénèque en discours :
Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'amour, qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut construit.
De tes lois, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumière alors n'étoit qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.

De l'humaine vertu reconnoissant l'écueil,
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout homme est à l'orgueil.
Il n'aime que lui seul; dans ce désordre extrême,

Il faut, pour le guérir, l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé
Par un nouvel amour est toujours remplacé;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Sitôt qu'il est chassé, nous paroît haïssable.
L'homme s'aimoit; Dieu vient, il nous dit : « Aimez-moi,
« Aimez-vous : l'amour seul comprend toute ma loi. »
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussitôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable :
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.
Il s'abaisse : du sein de son humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité;
Et ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime ;
Il se réconcilie alors avec lui-même.
Sitôt que par l'amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'univers fut rempli.
Et qu'est-ce que l'amour trouveroit de pénible?
Les supplices, la mort, n'ont rien qui soit terrible :
D'innombrables martyrs se hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de sang : amoureux de souffrir,
Les saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires;
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires,

Qui, toujours innocens, se punissent toujours;
A la virginité l'un consacre ses jours :
Le corps n'a plus d'empire, et l'ame, toute pure,
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,
Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
Le pauvre et l'orphelin dans le riche ont un père.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le prince lui-même apprend à pardonner?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause :
J'admire également Ambroise et Théodose.

A ces traits éclatans reconnoissons les fruits
Que, fertile en héros, l'amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage :
L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.
Ses temples sont nos cœurs. « Quel terme, direz-vous,
« Doit avoir cet amour qu'il exige de nous? »
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimère mystique.
Comment faut-il aimer? La nature l'explique.
De toute autre leçon méprisant la langueur,
Écoutons seulement le langage du cœur.

« La grandeur, ô mon Dieu, n'est pas ce qui m'enchante,
« Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.

« Ma seule ambition est d'être tout à toi :
« Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse, est ta loi.
« Je ne soupire point après la renommée.
« Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
« Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
« C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
« Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
« Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
« Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens:
« Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.
« Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait entendre
« Qu'aux malheurs les plus grands ils doivent tous s'attendre.
« O menace, mon Dieu, qui ne peut m'alarmer!
« Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer.
« Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
« Et que, les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure. »
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Hélas! ce feu divin s'éteint de jour en jour :
A peine il jette encor de languissantes flammes!
L'amour meurt dans les cœurs, et la foi dans les ames.
Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissans,
Temps heureux de l'Église, ô jours si florissans?
Et vous, premiers chrétiens, ô mortels admirables!
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un trésor et qu'un cœur entre vous;
Et sous la même loi nous nous haïssons tous.
Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,
Quand, par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne prescrit qu'amour et que pardon.

Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom!
N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflamme?
Imprimoient-ils aussi ton image en leur ame,
Tous ces héros croisés, qui d'infidèles mains
Ne vouloient, disoient-ils, qu'arracher les lieux saints?
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidèle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zèle;
Mais détestons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares docteurs avoient pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme, il faut, pour le défendre,
Armé du fer, saisi d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

A la fin de mes chants je me hâte d'atteindre;
Et si je ne sentois ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui, de l'hérésie épousant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même mère,
Suivez un étendard au nôtre si contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? C'est vous qui nous avez quittés.
Vos pères ont été les frères de nos pères,
Vous le savez: pourquoi n'êtes-vous plus nos frères?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers?
Accourez, accourez: nos bras vous sont ouverts.
De coupables aïeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés: vos erreurs sont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné:
Par le père commun tout sera pardonné.

Songez, songez que même à nos aînés perfides,
Aux restes odieux de ses fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour :
Contre toute espérance espérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,
Il se rappellera son antique promesse.
Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor :
L'arbre long-temps séché doit refleurir encor.
Ils sont prédits les jours où par des pleurs sincères
L'enfant effacera l'opprobre de ses pères.
Tremblons à notre tour : ils sont aussi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis;
Ce temps fatal approche. O liens salutaires,
Vous captivez encor quelques ames vulgaires;
Mais un sublime esprit vous brave hautement,
Et se vante aujourd'hui de penser librement.
Il doute, il en fait gloire, et, sans inquiétude,
Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude.
Tout étoit adoré dans le siècle païen;
Par un excès contraire, on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse :
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé,
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé :
Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance.

Déja je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déja j'entends des mers mugir les flots troublés;
Déja je vois pâlir les astres ébranlés:

V. Adam del. 1803. J. B. Piccenico.

Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connaître !

Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers;
Et, pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent : le Dieu si long-temps invisible
S'avance précédé de sa gloire terrible;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs,
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connoître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix.
Et, sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
Il n'est plus temps : il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissemens.
Dans ce séjour affreux quels seront vos tourmens,
Infidèles chrétiens, cœurs durs, ames ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du ciel ils n'ont connu les dons!)
Y sont précipités, ainsi que les Catons;
Lorsque le bonze étale en vain sa pénitence;

Quand le pâle bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que, contre soi bizarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chute surpris le musulman regrette
Le paradis charmant promis par son prophète,
Et, loin des voluptés qu'attendoit son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce tribunal que la foudre environne
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi, ni d'espérance :
Un éternel amour en est la récompense.

Sainte religion, qu'à ta grandeur offerts,
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers!
D'une muse toujours compagne de ta gloire
Autant que tu vivras fais vivre la mémoire.
La sienne.... Qu'ai-je dit! où vais-je m'égarer!
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer?
Sois de tous mes désirs la règle et l'interprète;
Et que ta seule gloire occupe ton poète!

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES

DU POÈME DE LA RELIGION.

CHANT PREMIER.

Page 14.

Le prophète lui-même est souvent ébranlé.

Suivant ces paroles du psaume 72 : *Mei autem penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei.... pacem peccatorum videns.*

Page 15.

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?

Les anciens, qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient aussi pouvoir fixer le nombre; mais, depuis que le télescope nous en a tant fait connaître que nos yeux seuls ne peuvent découvrir, les astronomes avouent que les étoiles sont innombrables.

Même page.

Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau, etc.

La grandeur des corps célestes nous paroît inconcevable. saturne, disent nos astronomes, est quatre mille fois plus gros que la terre; jupiter huit mille fois; le soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. « C'est une sphère infinie, dit « M. Pascal, dont le centre est partout, la circonférence nulle

« part. » La petitesse des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable : en sorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, et que notre imagination se perd dans tous les deux.

Page 15.

Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :

Il rend et retire sa lumière insensiblement, parce que, s'il nous la rendoit tout à coup, nos yeux seroient éblouis; et s'il disparoissoit tout à coup, l'horreur des ténèbres nous alarmeroit. S'il étoit plus ou moins grand, ou plus ou moins éloigné, nous serions brûlés ou glacés. Qui donc a réglé suivant nos besoins la grandeur, la distance et la marche de ce globe de feu ?

Même page.

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, etc.

Quelque grande idée que les astres nous donnent de la puissance de Dieu, nous devons encore dire avec l'auteur du psaume 92, *mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus*. Ces flots qui dans leur colère menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge viennent se briser à un grain de sable; et quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire avec respect, et courbe ses flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque huc venies, et non procedes ampliùs*. Job. xxviii, 11.

Les philosophes ont cherché quelles causes retenoient ainsi la mer. *Quæ mare compescant causæ... curve suos fines altum non exeat æquor*, disent Horace et Properce. Quelle autre cause que l'ordre d'un Dieu ?

Même page.

Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

Quand l'homme voit de près la mort, dit Pline le jeune, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des dieux, et qu'il est homme : *Tunc deos, tunc hominem esse se meminit.* Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment, et a fait dire de lui :

Oculis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

Page 16.

« Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;

Pline dit que la nature nous vend bien cher ses présens. *Hominis causâ videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ et sævâ mercede contra tanta sua munera; ut non sit satis æstimare parens melior homini, an tristior noverca fuerit.* La nature est devenue marâtre depuis que l'homme est devenu rebelle à Dieu : ce que Pline ne savoit pas.

Même page.

« Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;

Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, dit saint Augustin, n'a point négligé le juste rapport des parties entre elles : *Nec avis pennulam, nec herbæ flosculum, nec arboris folium, sine partium suarum convenientiâ reliquit.*

Même page.

« Mon suc dans la racine à peine répandu, etc.

Le suc de la terre circule dans les arbres et dans les plantes comme le sang dans le corps des animaux.

Page 16.

« Si tu sais découvrir leur vertu salutaire, etc.

La cendre de la fougère, du chardon, et d'autres herbes qu'on méprise, sert à faire le verre, le cristal et les glaces. L'ortie est un remède; et elle est hérissée de dards, parce que, suivant la réflexion de Pline le naturaliste, la nature protége les plantes salutaires contre les insultes des animaux : *Ne se depascat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne insidens ales infringat, his muniendo aculeis telisque armando, remediis ut salva sit.* Il faut avouer cependant que cette réflexion de Pline est plus ingénieuse que solide. Le chardon a beau crier *ne se depascat avida quadrupes*, l'âne ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plutôt qu'une autre est hérissée de pointes.

Même page.

« Toute plante en naissant déjà renferme en elle
« D'enfans qui la suivront une race immortelle :

La fécondité des plantes prouve le dessein du Créateur, qui non-seulement veille à la conservation de l'espèce, mais au besoin de tant d'animaux qui se nourrissent de graines. Ceux qui ont des terres disent souvent que l'abondance du blé est un malheur, parce qu'il ne se vend pas. Dieu, qui n'écoute point ces plaintes de notre cupidité, prodigue le grain nécessaire aux hommes. Isaac, *Gen.* XXVI, 12, retira le centuple du blé qu'il sema près de Gerare. Pline le naturaliste, liv. XVIII, assure qu'un boisseau de blé en produit quelquefois cent cinquante, et qu'un gouverneur envoya à Néron trois cent soixante tuyaux sortis d'un seul grain; ce qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le blé,

parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme : *Tritico nihil fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* Par la même raison, c'est le grain qui se conserve le plus long-temps. On a mangé du pain fait avec un blé qui avoit plus de cent ans. Pline, qui savoit si bien admirer les merveilles de la nature, chose étonnante! en oublia l'auteur. Cependant elles ramènent si nécessairement à un Dieu, que la philosophie, comme dit saint Cyrille, est le catéchisme de la foi. *Philosophia catechismus ad fidem.*

Page 17.

O toi qui follement fais ton dieu du hasard, etc.

Les matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire des effets sans cause.

Le *hasard* d'Épicure, la *nécessité* de Spinosa, la *vertu plastique* de Cudworth, la *raison suffisante* de Leibnitz, sont tous mots qui signifient la même chose, parce qu'ils ne signifient rien.

Même page.

A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.

Cicéron admire la prudence des oiseaux : *Aves quietum requirunt, ad pariendum, locum, et cubilia sibi nidosque construunt, eosque quàm possunt mollissimè substernunt.* De Nat. deorum.

Même page.

Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.

Rien ne naît que par le concours des deux sexes :

Nil nisi conjugio sexûs utriusque creatur.

Et tout animal a eu, comme l'homme, ses aïeux, excepté le premier, comme dit encore le cardinal de Polignac. Anti-Lucr.

Nullus avis, atavisque caret, si exceperis unum,
Quem sator omnipotens ullo sine semine finxit,
Semina concredens olli evolvenda per ævum.

Page 17.

Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

Les plus timides sont courageux alors. Les poules même veulent attaquer l'homme. Cette tendresse finit sitôt que les petits n'ont plus besoin de secours : les pères et les enfans ne se reconnoissent plus. Pline, à la vérité, liv. VIII, prétend que les rats nourrissent tendrement leurs pères accablés de vieillesse : *Genitores fessos senectâ alunt insigni pietate.* On n'est pas obligé de l'en croire.

Même page.

Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.

On trouve dans le Spectateur, discours 47, une réflexion qui mérite d'être rapportée. « Si nous ne supposons pas, « dit-il, que la sagesse infinie d'un être suprême nous gou- « verne, comment expliquer cette exacte proportion qu'il y a « dans toutes les grandes villes entre ceux que l'on y voit naître « et mourir, aussi-bien qu'à l'égard des garçons et des filles « qui viennent au monde ? Qui est-ce qui fourniroit à chaque « nation des recrues si exactement proportionnées à ses pertes ? « et qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît d'habitans « avec tant d'égalité entre l'un et l'autre sexe ? Le hasard ne « pourroit tenir d'une main si ferme la balance toujours égale. « Si un souverain inspecteur ne régloit toutes choses, tantôt « nous serions accablés sous la multitude, et tantôt nos villes « seroient réduites en déserts : nous serions quelquefois, suivant

« l'expression de Florus, *populus virorum*, et une autre fois un « peuple de femmes. Nous pouvons étendre cette réflexion à « toutes les espèces de créatures vivantes, qui depuis plus de cinq « mille ans se conservent. Si nous avions des billets mortuaires « de tous les animaux dans tous les continens, que dis-je! dans « chaque bois, marécage ou montagne, quelles preuves éton- « nantes n'y verrions-nous pas d'une providence qui veille sur « tous ses ouvrages ! »

Page 18.

Innombrable famille où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.

Dans la fécondité des animaux on trouve le même dessein du Créateur que dans celle des plantes. Il veille non-seulement à la conservation des espèces, mais à leur nourriture. Les petits animaux, qui servent de nourriture aux autres, sont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sauvages multiplioient comme les animaux domestiques, les hommes bientôt ne seroient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, suivant les calculs faits en Angleterre, il règne toujours une proportion à peu près égale entre les morts et les naissances : de façon qu'une génération passe, une autre vient, et la terre ne peut être ni surchargée ni déserte.

Même page.

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.

Un auteur anglais, amateur d'opinions singulières, a avancé sérieusement que les oiseaux de passage s'envoloient dans la lune. Il est certain que plusieurs passent les mers; les autres restent engourdis dans le creux des rochers.

Page 18.

Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.

La nature, dit Pline, n'est jamais si entière que dans les petites choses; et sa majesté, comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable : *Natura nunquàm magis quàm in minimis tota.... in arctum coarctata naturæ majestas, nullâ suî parte mirabilior.* Elle s'y réunit comme dans un point; c'est là qu'elle se retranche tout entière.

Même page.

Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour, etc.

Nous admirons, dit Pline, ces épaules des éléphans chargées de tours, *turrigeros elephantorum miramur humeros;* mais quelle perfection incompréhensible dans ces petits animaux, qui ne sont rien : *in his tam parvis, atque tam nullis, quàm inextricabilis perfectio !*

Même page.

Toi que souvent ma haine écrase avec raison, etc.

Le traducteur allemand de ce poème s'écrie ici dans sa note : « Qu'a donc fait à M. Racine le pauvre limaçon? » Les dégâts qu'il fait dans nos jardins justifient ma haine; mais quoique odieux, sa machine est admirable. Aristote avait avancé que les animaux à coquille n'avaient pas d'yeux. Le microscope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon sont des nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé. C'est ce que nous assurent plusieurs célèbres observateurs. D'autres, à la vérité, en doutent, aussi-bien que des greniers des fourmis : les observateurs ne sont donc pas toujours d'accord. Dans mon cinquième chant, en parlant de notre ignorance dans les secrets de la nature, je dis que nous en savons quelques faits,

jamais les causes. Les faits même ne sont pas toujours certains, parce que Dieu, qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ses ouvrages*. Mais nous en voyons assez pour connoître l'ouvrier et l'admirer.

Page 19.

C'est dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.

Comme dit le cardinal de Polignac :

Miracula magna
In minimis. . . . . .
Maximus in minimis certè Deus, et mihi major
Quàm vasto cœli in templo astrorumque catervâ.

Galien a fait la même réflexion, aussi-bien que Pline, que j'ai déja cité.

Même page.

Où par eux en monceaux sont élevés ces grains, etc.

On a prétendu même que les fourmis en rongeoient le germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte plusieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Réaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, et ne mangent point ; que les grains qu'on leur voit emporter ne servent qu'à la construction de leurs édifices : voilà donc tous leurs magasins détruits. Mais, en attendant que la nouvelle observation soit généralement connue, on peut parler suivant l'opinion ancienne, qui est autorisée non-seulement par Salomon, mais par plusieurs naturalistes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui sont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui passent tout l'hiver sous terre, après avoir pendant l'été amassé leurs provisions.

Page 19.

Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui, etc.

L'auteur du Spectacle de la nature appelle les papillons *les ressuscités du peuple chenille.* Ils ravissent aux fleurs un suc qui semble destiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien instruit des merveilles de cette résurrection lorsqu'il s'est contenté de dire, Métam. l. xv :

Agrestes tineæ, res observata colonis,
Ferali mutant cum papilione figuram.

Ce qui fait dire au Dante que nous sommes des vers nés pour être changés en anges.

Noi siam vermi
Nati a formar l'angelica farfalla.

Page 20.

Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Il en débite des nouvelles souvent fausses; mais celles qu'en débitent nos modernes observateurs ne sont pas moins étonnantes : elles sont même encore plus admirables dans MM. Maraldi et Réaumur que dans Virgile.

Même page.

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux, etc.

Cette proposition, que tout est fait pour l'homme, est vraie dans un sens, et fausse dans un autre. Tout n'est pas fait pour lui directement, puisqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la terre; mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou la beauté ou la conservation : en ce sens, tout se rapporte indirectement à l'homme; et comme il est le seul être raisonnable, et que par son esprit et son industrie il sait s'approprier tous les biens de la terre, il en est justement nommé le roi.

Même page.

L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.

On oppose quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme, et le poisson dont parle Galien, qu'il nomme *uranoscope*, parce que ses yeux sont tournés vers le ciel. On oppose encore les oiseaux à long cou, qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le ciel. Ces objections sont puériles : on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilège unique. Il paroît même que ses yeux sont plutôt faits pour regarder en bas qu'en haut, puisqu'il a sa paupière supérieure plus grande que l'inférieure. Mais il est le seul dont l'épine du dos soit en ligne directe avec les os des cuisses : dans tous les animaux elle forme un angle. La posture droite, qui est la plus noble, est donc sa posture naturelle ; et Ovide a eu raison de dire, Métam. l. 1 :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

On oppose que les enfans marchent à quatre pieds. Oui, mais par foiblesse, et parce que les deux colonnes sur lesquelles leur corps doit porter ne sont point encore affermies.

Même page.

Ce front, vaste théâtre où l'ame se déploie, etc.

Nous avons plusieurs parties communes avec les animaux ; mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un être créé pour regarder le ciel, marcher debout, parler, etc. Telles sont les parties du front, celles des mains, celles qui servent à la voix. Galien observe que les animaux carnassiers ont des ongles pointus et des dents aiguës ; au lieu que l'homme a des ongles plats, et n'a qu'une dent canine de chaque côté, *parce que*, dit cet auteur, *la nature savoit bien qu'elle formoit un animal*

doux, qui devoit tirer sa force, non de son corps, mais de sa raison.

Page 20.

Un mot y fait rougir la timide pudeur;

Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nieuwentyt et Derham. L'ouvrage de ce dernier est le précis des sermons qu'il avoit composés pour la chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, et destinée aux preuves de l'existence de Dieu. Il est étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille chaire chez des chrétiens. Pour Galien, il n'est pas surprenant qu'il se soit tant appliqué à faire remarquer le dessein du Créateur dans ses ouvrages : il avoit à confondre les épicuriens, qui attribuoient tout au hasard.

Même page.

A me servir aussi cette voix empressée, etc.

La parole, signe certain de la pensée, n'est donnée qu'à l'homme. Plusieurs animaux ont comme nous les organes de la voix, et nous les instruisons à prononcer quelques mots; mais leur imitation de la parole n'est qu'une imitation machinale, et jamais les mots qu'ils prononcent ne sont en eux des signes de pensée.

Même page.

Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!

Nous avons deux yeux sans voir les objets doubles, afin que l'un puisse réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont quatre, six, et huit, parce que, n'ayant point de cou, et ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux supplée au défaut de ce mouvement. Le dessein du Créateur paroît en tout.

C'est ainsi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils sont à la mamelle, parce que, si les dents venoient plus tôt, elles seroient préjudiciables aux nourrissons et aux nourrices.

Même page.

D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile, etc.

Que de choses différentes renfermées dans le spacieux magasin de la mémoire! Tout se présente au premier signal; et quand ce que nous n'appelons pas se présente malgré nous, nous savons l'écarter. *Quædam statim prodeunt, quædam requiruntur diutiùs, quædam catervatim proruunt.* S. Aug. Conf. l. x.

Même page.

Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir;

Je veux parler; que de mouvemens dans ma langue, dans mes lèvres, dans mes poumons! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle se dilate ou se resserre : ma volonté n'y contribue pas; elle peut suspendre ou précipiter ma respiration, ce qui est avantageux pour parler. Cependant, quand je dors, je respire sans le savoir et sans le vouloir : ce qui prouve que, si notre ame a un empire sur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puissance plus grande que la sienne.

Page 21.

Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière, etc.

Les veines et les vaisseaux lymphatiques ont d'espace en espace des valvules qui font l'office d'une soupape dans une

pompe, c'est-à-dire qui s'ouvrent d'un côté et se ferment de l'autre, pour ouvrir le passage à la liqueur et l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

Page 21.

Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?

De toutes les extravagances dont l'esprit humain est capable, celle des épicuriens paroît la plus grande : ils s'imaginoient que le hasard avoit tout fait; que les parties de notre corps n'avoient point été destinées à quelque usage, mais que nous en avions fait usage parce que nous les avions trouvées; que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le soleil. « La terre, dans sa jeunesse, dit Lucrèce, l. v, enfanta des hommes et des animaux; depuis elle devint stérile comme une femme le devient par l'âge. » Cette opinion, qui commença en Egypte, paroissoit vraisemblable aux anciens, à cause de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le temps de pluie. Nos physiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

Même page.

. . . . . Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.

L'anatomie, qui s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps, nous doit rappeler à Dieu autant que l'astronomie. M. Fontenelle, après avoir parlé, dans ses Éloges, de la piété de M. Cassini, et de celle de M. Meri, ajoute cette judicieuse réflexion : « L'astronomie et l'anatomie sont les « deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les ca- « ractères du souverain être. L'une annonce son immensité, « l'autre son intelligence... On peut même croire que l'anatomie

« a quelque avantage. L'intelligence prouve encore plus que « l'immensité. »

Même page.

Fut-il jamais des lois sans un législateur ?

Le traducteur italien a rendu fidèlement ce vers :

Senza legislator non fur mai leggi.

Même page.

Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre ?

L'objection du mal physique et du mal moral donna naissance à l'ancienne opinion des deux principes, renouvelée par les manichéens. On ne peut répondre à cette objection que par la religion chrétienne. Bayle, qui, dans l'article des manichéens et dans celui des pauliciens, se plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cause du désordre. Je ferai aussi cette objection aux déistes dans le cinquième chant; mais ayant à répondre aux athées dans celui-ci, il me suffit de leur faire voir que le monde n'est pas l'ouvrage du hasard, et que les désordres que nous y croyons voir n'empêchent pas de reconnoître partout une intelligence suprême.

Page 22.

Des antres, des volcans et des mers inutiles, etc.

Les imperfections de la terre sont souvent une suite du bouleversement général causé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquième chant.

Même page.

Notre art des poisons même emprunte du secours.

On fait des remèdes avec la vipère, la ciguë, etc.

Page 23.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs, etc.

Soit que les rivières, dit Derham dans sa Théologie physique, viennent des vapeurs condensées ou des pluies; soit qu'elles viennent de la mer par voie d'attraction, de filtration, ou de distillation; soit que toutes ces causes concourent ensemble, il est certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excrescences énormes de la terre sont comme autant d'alambics.

Même page.

Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir.

Ferrare, bien différente autrefois de ce qu'elle est aujourd'hui, brilla par le commerce et les beaux-arts.

Même page.

Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.

Le Pô, le Rhône et le Rhin ont leurs sources dans les Alpes : ces deux derniers sortent de la même montagne.

Page 24.

Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?

Locke prétend que nous formons l'idée de l'infini par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes et avant lui Platon et Cicéron ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis les objets que nous voyons? Le fini suppose l'infini,

comme le moins suppose le plus : ainsi nous ne nous trouvons finis qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous.

Même page.

Devant l'être éternel tous les peuples s'abaissent :

On n'a jamais trouvé aucune nation, même dans le Nouveau-Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque divinité ; et ce consentement de toutes les nations doit être regardé, suivant Cicéron, comme la loi de la nature : *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.*

Même page.

Oui, je trouve partout des respects unanimes, etc.

C'est ce que dit Plutarque contre Colotes : « Vous trouverez « des villes sans murs, sans roi, sans théâtres ; mais vous n'en « trouverez jamais sans dieux, sans sacrifices, pour obtenir « des biens et écarter des maux. »

Page 25.

L'esprit humain s'égare ; et, follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.

C'est encore Cicéron qui le dit : *Multi de diis prava sentiunt ; omnes tamen esse vim et naturam divinam censent.* L'idolâtrie, dont je parlerai au troisième chant, prouve que l'homme a toujours été persuadé d'une Divinité ; qu'il l'a toujours recherchée ; mais que, plongé dans les sens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ses sens.

Même page.

Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.

Mézence, *contemptor divûm*, est présenté par Virgile

comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée et Capanée furent, suivant les poètes, foudroyés à cause de leur impiété. Protagoras et Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des dieux : on se servit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

Page 25.

Epicure en secret médite son système ;
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.

Dioclès, voyant Epicure dans un temple, s'écria : « Jamais Jupiter ne m'a paru si grand que depuis qu'Epicure est à ses genoux. »

Même page.

Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le jouet, etc.

Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Je donne à Epicure cette pensée de Lucrèce, parce que, les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connoissons le maître que par le disciple.

Il est si étonnant que Lucrèce ait fait cet aveu, que quelques personnes soutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'est pas de cet avis : « Voici, dit-il à son article, un philosophe qui a beau nier opiniâtrément la Providence et attribuer tout au mouvement nécessaire des atomes, l'expérience le contraint de reconnoître une affectation particulière de renverser nos dignités. Par conséquent son *vis abdita quædam* est une preuve convaincante contre lui-même. »

Même page.

Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !

Image tirée de ces belles paroles de la lettre de Sulpitius a Cicéron : *Heu! nos homunculi indignamur, si quis nostrûm interit... cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant!* Et le Tasse a dit de même :

Muoiono le città, muoiono i regni.

Page 26.

Faut-il mon fils ? je viens l'égorger devant toi.

Chez tous les peuples du monde, les hommes ont sacrifié leurs semblables. « L'homme, dit M. Bossuet, troublé par le « sentiment de son crime, et regardant la Divinité comme en- « nemie, crut ne pouvoir l'apaiser par des victimes ordi- « naires : il fallut verser le sang humain. »

Même page.

Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles ?

Bayle, qui dans son livre sur la Comète examine si l'athéisme est plus criminel que l'idolâtrie, question qui ne méritoit pas quatre volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des athées, les témoignages de quelques voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages seroient véritables, que prouveroient-ils ? Un sauvage est comme un enfant dans lequel la raison ne s'est point encore développée.

Page 27.

Il est une justice et des devoirs pour eux :

Montaigne nous apprend que toute la morale des cannibales

consiste en deux lois : d'être courageux à la guerre, et d'aimer leurs femmes.

Page 27.

La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.

Suivant le système de Hobbes, il n'y a point de distinction véritable entre la justice et l'injustice : la force fait le droit.

Même page.

Son juge est dans son cœur : tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.

Exemplo quodcumque malo committitur, ipsi
Displicet auctori : prima est hæc ultio, quòd se
Judice nemo nocens absolvitur. . . .
Pœna autem vehemens ac multò sævior illis
Nocte dieque suum versare in pectore testem.
JUVENAL.

Même page.

Jamais un criminel ne s'absout de son crime.

Ce mot de Cicéron est admirable : *Virtutis et vitiorum, grave ipsius conscientiæ pondus est, quâ sublatâ, jacent omnia.*

Le même Cicéron dit encore : *Magna vis est conscientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiserunt, et pœnam semper ante oculos versari putent, qui peccaverunt.*

Même page.

Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable, etc.

Damoclès, lâche flatteur de Denys le tyran, en vantoit le bonheur. Il changea de langage lorsque, invité par ce prince à un festin, et assis comme lui sur un lit superbe, il aperçut

une épée suspendue sur sa tête par un fil. Ce qui a fait dire à Horace :

> Districtus ensis cui super impiâ
> Cervice pendet, non siculæ dapes
> Dulcem elaborabunt saporem.

Page 28.

> Lui-même * étale aux yeux du sénat qu'il outrage
> De son cœur déchiré la déplorable image.

* Tibère.

Dans cette fameuse lettre, dont le désordre fait dire à Tacite que, si on ouvroit le cœur des tyrans, on verroit comme ils sont déchirés : *Adeò facinora ipsi quoque in supplicium verterant.*

Même page.

> Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.

Satis enim nobis, si modò aliquid in philosophiâ profecimus, persuasum esse debet, si omnes deos hominesque celare possimus, nihil tamen avarè, nihil injustè, nihil libidinosè, nihil incontinenter esse faciendum. C'est ce que Cicéron répète partout, qu'indépendamment de la récompense et de la punition, on doit rechercher la justice à cause d'elle-même. Il va jusqu'à supposer qu'un homme puisse, en remuant simplement les doigts, se faire mettre sur les testamens des riches. Le fera-t-il, quand même il seroit certain qu'on ne le soupçonnera jamais d'avoir un secret pareil? Cicéron décide que non, et ajoute cette parole si belle : « Ceux à qui ceci paroît étonnant ignorent ce que c'est qu'un honnête homme. » *Hoc qui admiratur, is se, quid sit vir bonus, nescire fatetur.* Offic. l. III.

Page 28.

Et les Romains, enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus admirèrent Lucrèce.

Chez les Romains, qui se vantoient d'être les enfans de Mars et de Vénus, avant même qu'ils eussent des lois contre l'adultère, le malheur de Lucrèce, qui fit chasser les rois de Rome, rendit sa vertu fameuse. Tite-Live lui fait dire avant qu'elle se tue : *Corpus est tantùm violatum, animus insons.* Pourquoi donc se tuer, comme saint Augustin l'a remarqué ? On a eu raison de louer sa douleur, mais non pas sa mort.

Même page.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette loi, etc.

Cicéron a parlé de la loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité : *Est quidem vera lex diffusa in omnes, constans, sempiterna. Huic legi non abrogari fas est, neque derogari in hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest, neque verò aut per senatum, aut per populum, solvi hâc lege possumus... Neque si nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcircò non contra illam legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum naturâ, et ad rectè faciendum impellens, et à delicto avocans, quæ non tùm denique incipit lex esse, cùm scripta est, sed tùm cùm orta est : orta est autem cum mente divinâ.*

Même page.

Métius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.

Le perfide Métius et le cruel Tarquin n'étoient transgresseurs d'aucune loi écrite, puisque Rome n'en avoit point encore.

Ils étoient condamnés par cette loi éternelle et irrévocable qui précède toute loi humaine.

Page 29.

Le vice, son rival, la respecte de loin.

Sénèque fait une réflexion très-juste, quand il dit qu'il n'y a point de criminel qui n'aimât mieux jouir des fruits du crime sans être criminel : *Neminem reperies qui non nequitiæ præmiis sine nequitiâ frui malit.* de Benef. liv. IV.

Même page.

Adorable vertu, etc.

Claudien en fait ce beau tableau :

Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque latè
Fortunæ secura nitet, nec fascibus ullis
Erigitur, plausuque petit clarescere vulgi,
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animosa suis. . . . . etc.

Il est certain, comme je le dirai au sixième chant, que sans la religion chrétienne il n'est point de vraie vertu ; cependant chez les païens même le secret avantage de n'avoir rien à se reprocher, *nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ*, faisoit goûter à un Aristide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à se tuer, s'emporta contre la vertu jusqu'à s'écrier : « O malheureuse vertu ! tu n'es qu'un « nom, et moi je te servois comme si tu eusses été une réalité ; « mais j'éprouve que tu n'es que l'esclave de la fortune ! » Brutus, qui faisoit consister toute la vertu dans son farouche amour pour la liberté, lorsqu'il vit le parti d'Antoine victorieux, parle ainsi par désespoir ; mais comment peut-il dire qu'il a été au service de la vertu, lui qui a si indignement assassiné César, son bienfaiteur ?

Page 30.

Mais sur la terre, hélas! admirant tes bienfaits, etc.

Que l'homme ouvre les yeux sur le spectacle de la nature, ou qu'il rentre en lui-même, de quelque côté qu'il tourne ses regards, Dieu vient se présenter à lui. Cependant les philosophes ou n'ont rien vu que de matériel, ou, unissant l'intelligence à la matière, ont confondu Dieu, la nature, l'ame du monde, etc., ou ont trouvé tout incertain. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles; la raison plongée dans les sens ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas, comme les déistes le veulent, être notre seule règle; et nos ames, *clausæ tenebris et carcere cæco*, ont besoin d'une autre lumière.

Même page.

Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux.

Si la connoissance anatomique de notre corps nous conduit à Dieu, comme je l'ai fait voir, combien y serons-nous mieux conduits par la connoissance de notre misère et de notre grandeur! « L'étude propre de l'homme est l'homme », dit Pope. C'est une étude cependant bien négligée; ce qui a fait dire à M. Pascal : « Les sciences abstraites n'étant pas propres aux « hommes, je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer; mais « j'avois cru trouver au moins bien des compagnons dans l'é- « tude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai « été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la « géométrie. »

CHANT SECOND.

Page 31.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes, etc.

Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le sage : *Laudavi magis mortuos quàm viventes, et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est, nec vidit mala quæ sub sole fiunt.* Eccles. cap. VI, vers. 2 et 3.

Écoutons ensuite les païens.

Tùm porrò puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans. . .
Cui tantùm in vitâ restat superare dolorum.

A Lucrèce ajoutons Cicéron, cité par saint Augustin : *Hominem non ut à matre, sed à novercâ natum, corpore nudo, fragili et infirmo, animo autem anxio ad molestias, in quo tamen inesset obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Cicéron joignons celles de Pline le naturaliste, l. VII : *Jacet manibus pedibusque devinctis flens animal cæteris imperaturum, et à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est.* On sait cette sentence des anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le second de mourir promptement. Elle est dans Théognis et dans Cicéron : *Primum non nasci; alterum quàm citò mori.* C'est donc bien injustement qu'on a accusé M. Pascal d'avoir par misanthropie exagéré les malheurs de l'homme : il en a parlé avec moins de vivacité que les païens ; et à la peinture de notre misère il a opposé celle de notre grandeur ; au lieu que Pline s'est emporté jusqu'à dire

« commence, me le fait chercher par des moyens bons ou « mauvais; mais enfin elle cherche. Cependant je désire : ce « qui prouve que je ne possède point. Le désir et le parfait « bonheur ne peuvent se trouver ensemble. »

Page 34.

Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.

On a reproché à M. de La Rochefoucauld d'avoir, dans ses Maximes, anéanti nos vertus en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints tels que nous sommes, depuis le désordre du péché, comme je le dirai au sixième chant :

« Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil. »

Même page.

Dans son flegme anglican répondra : *tout est bien.*

Suivant Pope, dans son Essai sur l'homme, tout ce qui est est bien; et dans le système général de l'univers l'homme est à sa place. Sénèque avait dit aussi que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, selon lui, reçu de grandes choses; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes : *Magna accepimus, majora non capimus.* Il est vrai que nous avons reçu de grandes choses; mais la religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes. Du reste, ce vers, qui fit de la peine à Pope quand cet ouvrage parut, l'engagea à m'écrire une lettre à ce sujet*.

---

* Dans cette lettre, où Pope remercie M. Racine du beau présent dont il l'honore (le poème de la Religion) il se plaint en même temps que, dans son *Essai sur l'homme*, on a mal interprété ses véritables sentimens, et que l'ignorance de sa langue a donné lieu à des méprises continuelles sur ses raisonnements et sur sa doctrine.

Page 35.

Je vivrois! doux espoir! Que j'aime à m'y livrer!

Dabam me tantæ spei, dit Sénèque, bien différent de ces esprits forts qui tâchent de se persuader le contraire, et qui aiment à se livrer, pour ainsi dire, à l'espérance du néant.

Même page.

Le hasard nous forma; le hasard nous détruit;

Tel est le langage des libertins dans le livre de la Sagesse : *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Sénèque le tragique :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Velocis spatii meta novissima.

Quid habet ista res aut lætabile, aut gloriosum? répond Cicéron à ceux qui sont capables de dire si gaîment la chose du monde la plus triste, et qui devroit faire notre désespoir, si elle étoit véritable.

Même page.

Epicure avec lui m'adresse ce langage, etc.

Lucrèce, liv. III.

Prætereà gigni pariter cum corpore, et unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem....
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium; delirat linguaque, mensque.

Page 37.

Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt, etc.

Dans l'anti-Lucrèce :

Tunc vitio primæ ceu debilitatis hebescit

Machina, fitque senex iterùm puer : undè necesse est
Huic semel additam rursùm puerascere mentem,
Non per se, verùm quia paulatim organa cessant.

Page 37.

A la divinité que tu choisis pour guide :

Vénus, que Lucrèce invoque au commencement de son poème, et qui est, selon lui, *hominum divûmque voluptas.*

Page 38.

L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paroît si claire dans son cours :

Suivant l'aveu de Lucrèce :

Usque adeò de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat?

M. de Fontenelle, dans ses dialogues sur les morts, fait dire à la reine Elisabeth : « Les plaisirs ne sont point assez solides « pour souffrir qu'on les approfondisse : il ne faut que les « effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur « lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter « le pied. »

Même page.

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.

Long-temps avant Descartes, Cicéron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands hommes paroît douteux à Locke, qui ignore si la matière ne peut pas penser. Il n'y a point, comme dit Cicéron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle soit, qui n'ait quelque philosophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matière pensante : « Mais de là, dit-il, devons-

« nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre pensante ? » Le recours à la puissance de Dieu n'excuse pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités géométriques, en disant, par exemple : Que savons-nous si Dieu ne peut pas faire un cercle carré ?

Même page.

Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux :

M. Arnaud, lettre 501, remarque que Descartes, dans ce qu'il a écrit sur l'ame, semble avoir été choisi par la Providence pour confondre les libertins d'une manière proportionnée à leurs dispositions : « Il avoit, dit-il, une grandeur « d'esprit extraordinaire, une application à la seule philo- « sophie, ce qui ne leur est point suspect ; une profession « ouverte de se dépouiller de tous les préjugés communs, ce « qui est fort de leur goût ; et c'est par là même qu'il a trouvé « le moyen de convaincre qu'il n'y a rien de plus contraire à « la raison que de vouloir que la dissolution de notre corps, « qui n'est autre chose que le dérangement de quelques parties « de la matière, soit l'extinction de notre ame. Et comment « a-t-il trouvé cela ? En établissant par des principes clairs « que ce qui pense et ce qui est étendu sont deux substances « totalement distinctes ; en sorte qu'on ne peut concevoir ni « que l'étendue soit une modification de la substance pen- « sante, ni la pensée une modification de la substance éten- « due. »

Page 39.

Que dis-je ! Tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis ?

La destruction d'une substance étendue n'est que la sépara-

tion des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt; la partie la plus subtile s'envole, et s'appelle *fumée;* la partie huileuse s'attache à la cheminée, et s'appelle *suie;* la partie grossière reste dans la cheminée, et s'appelle *cendre.*

Page 39.

Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste, etc.

Mercure Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand, celui que les alchimistes croient l'inventeur de leur science : auteur aussi chimérique que leur art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

Même page.

Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.

Tous les êtres simples nous paroissent indestructibles par eux-mêmes : ainsi nous pouvons les appeler immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des élémens qui le composent.

Même page.

Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?

Malgré ce pouvoir de vie et de mort que les alchimistes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps simples, ni les produire, ni les transmuer. Quand les bonnes raisons et les mauvais succès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la pierre philosophale.

Même page.

Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une ame se délivre.

Lucrèce lui-même a dit la même chose, si opposée à son sys-

tème, dans ces trois vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainsi ce poète :

> Cedit enim retrò de terrâ quod fuit antè
> In terram ; sed quod missum est ex ætheris oris,
> Id rursùs cœli fulgentia templa receptant.

Bayle, à l'article de Lucrèce, veut donner à ces vers un sens forcé, que certainement ils ne présentent pas, et la réflexion de Lactance est juste : *Lucretius oblitus quid assereret, et quod dogma defenderet, hos versus posuit ; sed victus est veritate, et imprudenti ratio vera subrepsit.* Liv. VII, c. 12.

Page 39.

N'est-ce pas cet esprit plein de son origine, etc.

Quelle volupté ne nous cause pas la découverte des vérités abstraites, volupté entièrement spirituelle! Pythagore, pour avoir trouvé les carrés des côtés d'un triangle, sacrifia une hécatombe en actions de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau et le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles et immuables que dans une lumière éternelle et immuable. L'être capable d'être éclairé par une pareille lumière n'est pas matériel : *Ex hoc habet argumentum divinitatis suæ*, dit Sénèque, *quòd divina delectant, nec ut alienis interest, sed ut suis.* Cicéron, dans le Traité de la Vieillesse, fait la même réflexion : *Sic mihi persuasi, sic sentio, quum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem.* Et dans les Tusculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoissons Dieu sans le voir, mais par ses œuvres : *Mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen ut Deum agno-*

tion des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt; la partie la plus subtile s'envole, et s'appelle *fumée;* la partie huileuse s'attache à la cheminée, et s'appelle *suie;* la partie grossière reste dans la cheminée, et s'appelle *cendre.*

Page 39.

Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste, etc.

Mercure Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand, celui que les alchimistes croient l'inventeur de leur science : auteur aussi chimérique que leur art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

Même page.

Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.

Tous les êtres simples nous paroissent indestructibles par eux-mêmes : ainsi nous pouvons les appeler immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des élémens qui le composent.

Même page.

Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?

Malgré ce pouvoir de vie et de mort que les alchimistes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps simples, ni les produire, ni les transmuer. Quand les bonnes raisons et les mauvais succès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la pierre philosophale.

Même page.

Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une ame se délivre.

Lucrèce lui-même a dit la même chose, si opposée à son sys-

tème, dans ces trois vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainsi ce poète :

> Cedit enim retrò de terrâ quod fuit antè
> In terram ; sed quod missum est ex ætheris oris,
> Id rursùs cœli fulgentia templa receptant.

Bayle, à l'article de Lucrèce, veut donner à ces vers un sens forcé, que certainement ils ne présentent pas, et la réflexion de Lactance est juste : *Lucretius oblitus quid assereret, et quod dogma defenderet, hos versus posuit ; sed victus est veritate, et imprudenti ratio vera subrepsit.* Liv. VII, c. 12.

Page 39.

N'est-ce pas cet esprit plein de son origine, etc.

Quelle volupté ne nous cause pas la découverte des vérités abstraites, volupté entièrement spirituelle! Pythagore, pour avoir trouvé les carrés des côtés d'un triangle, sacrifia une hécatombe en actions de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau et le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles et immuables que dans une lumière éternelle et immuable. L'être capable d'être éclairé par une pareille lumière n'est pas matériel : *Ex hoc habet argumentum divinitatis suæ*, dit Sénèque, *quòd divina delectant, nec ut alienis interest, sed ut suis.* Cicéron, dans le Traité de la Vieillesse, fait la même réflexion : *Sic mihi persuasi, sic sentio, quum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem.* Et dans les Tusculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoissons Dieu sans le voir, mais par ses œuvres : *Mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen ut Deum agno-*

scis ex operibus ejus ; sic ex memoriâ rerum et inventione, et celeritate motûs, omnique pulchritudine virtutis, mentem agnoscito.

Page 39.

Et revient tout chargé de richesses immenses ?

Les plaisirs de l'esprit, dit Sherloke, ne dépendent point du corps; or, si l'ame a un bonheur indépendant du corps, elle a donc un principe de vie indépendant du corps. Or, si elle est spirituelle, elle peut donc survivre au corps. « Je ne « prétends pas, ajoute-t-il, donner des preuves démonstratives « de sa spiritualité ; mais il nous est plus aisé de la prouver que « sa matérialité. »

Même page.

Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;

Pendant une carrière si courte, accablé d'infirmités continuelles, à peine a-t-il vécu, à peine a-t-il écrit. Quel nom il a laissé !

Page 40.

Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés, et vapeurs passagères ?

Cicéron fait valoir cet argument : *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipsa sepulcrorum monumenta significant, nisi nos futura cogitare ?* Sur quoi Montaigne fait cette réflexion : « Un soin extresme tient l'homme « d'allonger son estre. Il y a pourvu par toutes ses pièces. Pour « les corps sont les sépultures, pour les noms la gloire. Il a

« employé toutes ses opinions à se rebâtir, impatient de sa « fortune, et à s'étayer. L'ame va quêtant de toute part des « consolations, où elle s'attache et se plante. » Montaigne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périssable ne peut contenter.

Même page.

Je veux m'éterniser, etc.

Cette preuve frappoit Saint-Évremont : « La preuve, dit-il, « la plus sensible que j'aie trouvée de l'immortalité de l'ame, « est le désir que j'ai de toujours être. »

Page 41.

Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissante, et le vice en honneur;

Vidi lacrymas innocentium et neminem consolatorem. Eccl. IV, 1. ce désordre a souvent fait murmurer les païens contre la Providence. C'est ainsi que s'exprime Claudien :

Sed cùm res hominum tantâ caligine volvi
Aspicerem, lætosque diù florere nocentes,
Vexarique pios, rursùs labefacta cadebat
Relligio. . . . . .
Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque deos.

Cette raison est fausse : le ciel ne se justifie pas toujours de cette façon. Combien de scélérats n'ont point été punis sur la terre! Claudien en devoit conclure un autre séjour où tout sera rétabli. « Si la mort étoit la ruine de tout, disoit Platon, « ce seroit un grand gain pour les méchans.... Mais non : notre « ame emporte avec elle ses bonnes et ses mauvaises actions, « qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel. » Voilà la réponse à toutes les difficultés sur la Providence. Dans

le monde moral, comme dans le monde physique, nous accusons à tort la Providence :

Nous ne voyons encor que le coin du tableau,
Et nous voulons déjà juger de tout l'ouvrage.

Page 41.

Pères des fictions, les poètes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs; etc.

Les poètes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité de l'ame. C'est ce que dit Cicéron : *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium; quâ in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est : cujus ignoratio finxit inferos.... indè Homeri tota* νεκυία; *indè in viciniâ nostrâ Averni lacus, etc.* Et de là aussi la description des enfers dans Platon, qui dépeint le séjour des justes et le séjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passagères, n'y restent qu'un an.

Même page.

. . « par les maux que je souffre en ces lieux
« Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux! »

Virgile dépeint un impie dans le Tartare qui s'écrie :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

Page 42.

Et je l'admirerois jusqu'au dernier instant, etc.

Socrate, qui paroît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ses fameux discours en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la dernière parole de ce héros de l'antiquité ait été si puérile y

cherchent un sens allégorique; mais ce sens est bien enveloppé, et la réponse de Criton, *nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens superstitieux.

Même page.

De l'immortalité tes promesses pompeuses
A moi-même, ô raison, me deviennent douteuses !

Sénèque a ainsi appelé les preuves de l'immortalité de l'ame : *Credebam facilè opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quàm probantium.* Cicéron paroît quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la raison ne donne de cette vérité des preuves certaines; mais comme elles sont toutes spirituelles, l'ame les oublie quand elle retombe dans les sens, et elle y retombe souvent. Ce qui a fait dire à M. Bossuet : « L'ame dégradée par le péché, captive du « corps d'où lui viennent ses plaisirs et ses douleurs, ne pense, « pour ainsi dire, que corps, et, se mêlant avec le corps qu'elle « anime, elle a peine à la fin à s'en distinguer; elle s'oublie, et « se méconnoît elle-même. »

Même page.

Cruellement puni sans me trouver coupable, etc.

La douleur, l'ignorance, la concupiscence et la mort sont des supplices; et Dieu, dont la puissance est la volonté, *cujus potestas, voluntas est*, ne veut pas punir un innocent.

Page 43.

Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.

Suivant Juvénal, *tenet insanabile multos scribendi cacoëthes.* Ce mal est bien ancien, puisque Salomon, Eccles. XII, 12, disoit

déja : *Scribendi plures libros nullus est finis.* Montaigne, se plaignant de ce qu'il appelle l'écrivaillerie de son siècle, dit qu'on devroit faire des lois contre les écrivains ineptes et inutiles comme on en fait contre les vagabonds et les fainéans : « Alors, « ajoute-t-il, on banniroit moi et cent autres. »

Page 43.

Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la vérité, etc.

Tous les peuples ont été plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et tous les peuples ont eu des philosophes qui ont cherché la lumière : les prêtres en Égypte, les mages dans la Perse, les brachmanes dans les Indes, les druides dans les Gaules, et les fameux sages de la Grèce. Quelle lumière ont-ils trouvée ? s'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de systèmes et tant d'écoles.

Même page.

Nos folles vanités font pleurer Héraclite ;

Héraclite, surnommé *le pleureur*, gémissoit de la folie du genre humain ; Démocrite s'en moquoit. Tous deux avoient raison, et en même temps tous deux étoient fous de porter les choses à l'excès.

Même page.

Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence ?

Démocrite, qui se retira dans les tombeaux d'Abdère pour mieux méditer, attribuoit à la rencontre fortuite des atomes la création du monde, et même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaison des atomes et cette liberté ? Ce système, qui fut aussi celui d'Épicure et de Lucrèce, fait honte à l'esprit humain.

Page 44.

Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.

Les Abdéritains, craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyèrent Hippocrate pour rétablir sa santé altérée.

Même page.

C'est à l'eau dont tu sors que Thalès nous ramène.
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène.

La folie des philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès, c'étoit l'eau; suivant Anaximène, c'étoit l'air; et suivant Héraclite, c'étoit le feu.

Même page.

Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.

Pyrrhon, dans une tempête, montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau un pourceau qui mangeoit aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exemple. Ce philosophe, qui doutoit de tout, à donné son nom à une secte nombreuse.

Même page.

Oui, sa lanterne en main Diogène m'irrite :

Diogène n'avoit ni religion, ni pudeur, ni raison. Et quand Alexandre disoit qu'il voudroit être Diogène, s'il n'étoit pas Alexandre, il faisoit voir que son envie de se distinguer du reste des hommes alloit jusqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire, dont il ne connoissoit ni la nature ni les bornes, veut se distinguer à quelque prix que ce soit; et si ce n'est en dominant sur

tout comme conquérant, ce sera en méprisant tout comme Diogène.

Page 44.

C'est assez contempler ces astres si parfaits,
Anaxagore.

Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit : « Pour « contempler le soleil et la lune. »

Même page.

Tandis qu'en ces jardins Épicure sommeille, etc.

Épicure est appelé par Cicéron *homo voluptarius ;* par Sénèque, *magister voluptatis ;* et Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle, quand il se nomme *Epicuri de grege porcum.*

Page 45.

Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le Portique.

Le fameux portique d'Athènes, sous lequel Zénon, chef des Stoïciens, tenoit son école. Il se fit devenir pâle, parce que l'oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

Même page.

Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;

Les stoïciens, dans leur orgueilleuse philosophie, faisoient de leur sage un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux, dans les vives douleurs de la goutte, s'écria : « Tu as beau « faire, douleur, je n'avouerai pas que tu sois un mal. »

Même page.

Incertain comme lui, n'osant rien hasarder, etc.

Socrate et Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute : *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum,* dit Cicéron de Socrate; et il dit de Platon : *In Platonis libris nil affirmatur : in utramque partem multa disseruntur.*

Même page.

Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner, etc.

Aristote, après avoir été long-temps disciple de Platon, se sépara de lui, et se fit chef d'une secte contraire. Il donnoit ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne sait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'ame : ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il a écrit sur l'ame, et a fait des traités de morale.

Même page.

Le mystique vieillard m'appelle en Italie :

Pythagore, qui débitoit ses principes sous le voile des énigmes, ordonna à ses disciples l'abstinence et le silence. On sait son système de la métempsycose :

Omnia mutantur, nihil interit, errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc, et quoslibet occupat artus
Spiritus, èque feris humana in corpora transit;
Inque feras noster.

Ovid. Metam. l. xv.

Page 46.

Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre :

Platon, fils d'Ariston, a bien senti la difficulté; ce n'est pas

sa faute s'il n'a pu la résoudre : *Rem vidit, causam nescivit.* La réminiscence qu'il s'imaginoit, c'est-à-dire l'opinion que nos ames ont existé avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le système fameux des deux principes. Cicéron dans son Hortensius, cité par saint Augustin, approchoit de plus près, en disant que nous naissons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ nos esse natos.* Mais quelle avoit été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut se tirer de cette difficulté que par la révélation : « L'histoire, dit-il, est le récit « des malheurs et des crimes des hommes. Il n'y a point de « ville sans hôpitaux ni potences, parce que l'homme est mal- « heureux et méchant. Mais pourquoi les païens n'avoient-ils « rien à dire de bon sur cela? C'est par la révélation qu'on peut « s'en débarrasser. »

Page 46.

L'Être toujours heureux rend heureux ses ouvrages :

C'est le grand principe que saint Augustin répète contre Julien pour prouver le péché originel : *Sub Deo justo nemo miser, nisi mereatur.* Ce principe si vrai est le fondement de deux épîtres sur l'homme, qui sont à la suite de ce poème.

Même page.

Il nous punit : de quoi? Nous l'a-t-il révélé?

Si nous sommes malheureux, nous sommes punis; et si nous sommes punis, nous sommes coupables : *Ipsum qui non debet puniri, condemnare, exterum æstimas à tuâ virtute.* Sap. XII, 15.

Page 47.

Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême.

« A moins, dit-il dans le Phédon, qu'on ne nous donne une

« voie plus sûre, comme quelque promesse ou révélation di-
« vine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court
« aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de
« notre vie. »

Même page.

Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.

« J'admire, dit M. Pascal, comment on n'entre pas en déses-
« poir d'un si misérable état. » M. Voltaire prétend réfuter cette pensée : « Quand je vois Paris ou Londres, je ne vois au-
« cune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pas-
« cal. J'y vois des hommes heureux autant que la nature hu-
« maine le comporte... Il y a bien de l'orgueil et de la témérité
« à prétendre que par notre nature nous devons être mieux
« que nous ne sommes ! » Je le prétends sans me croire orgueilleux ni téméraire ; et qui se console parce qu'il voit Paris et Londres, peut bien appeler ces objets de consolation *solatia luctûs exigua ingentis.* Quelques agrémens que nous puissions trouver sur la terre, nous sentons bien qu'ils sont, comme dit saint Augustin, *solatia miserorum.*

Page 48.

Montaigne m'entretient de sa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pencher la balance ?

Il est représenté regardant une balance suspendue en l'air, avec cette devise : QUE SAIS-JE ?

Même page.

Ce n'est pas vers ce but que Bayle veut marcher :

J'en parle plus au long dans mon épître à M. Rousseau.

Page 48.

Pour toi, coupable auteur d'un ténébreux système, etc.

Ceux même, qui se vantent d'entendre le mieux Spinosa ne s'entendent pas entre eux. Bayle, plus capable qu'un autre de saisir son système, après avoir réfuté son grand principe, que Dieu est tout, répond à ceux qui l'accusoient de réfuter Spinosa sans le comprendre : « Si je n'ai pas entendu cette propo-« sition, ce n'est pas ma faute. Je parlerois avec moins de « confiance, si j'avois écrit contre tout le système de Spinosa : « il me seroit sans doute arrivé plus d'une fois de n'entendre « pas ce qu'il veut dire, et il n'y a nulle apparence qu'il se soit « bien entendu lui même. » Il est vrai que dans ce système, plein de confusion et de ténèbres, tout est incompréhensible hors l'impiété. Il est dit dans l'anti-Lucrèce :

Omnigeni Spinosa Dei fabricator, et orbem
Appellare deum, ne quis deus imperet orbi,
Tanquam esset domus ipsa, domum qui condidit, ausus.

Même page.

Le déiste du moins me parle sans détours :
Content de sa raison qu'il me vante toujours, etc.

C'est Bayle lui-même qui, dans l'article des manichéens, compare la raison à la loi de Moïse : « La loi, dit-il, suivant « les théologiens, n'étoit propre qu'à faire connoître à l'homme « son impuissance, la nécessité d'un rédempteur et d'une voie « miséricordieuse : elle étoit un pédagogue pour nous mener « à Jésus-Christ. Disons à peu près de même de la raison : « elle n'est propre qu'à faire connoître à l'homme ses téné-« bres, son impuissance, et la nécessité d'une révélation. » Elle l'a fait jusqu'ici, elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation, en me montrant les preuves de la reli-

gion véritable. Elle va me conduire jusqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur desquels elle m'a si bien convaincu. C'est ce qu'elle ne pouvoit faire pour les païens. Les plus éclairés étoient aussi convaincus par elle de ces mêmes maux; et, reconnoissant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le supplice qu'il nous faisoit souffrir, en réunissant en nous tant de grandeur et de misère, au supplice que ce tyran dont parle Virgile faisoit souffrir à ceux qui, attachés à des corps morts, périssoient lentement dans cet embrassement funeste :

Mortua quinetiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus, atque oribus ora :
Tormenti genus! et sanie taboque fluentes
Complexu in misero longâ sic morte necabat.

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché : tel est ce joug terrible imposé sur lui dont parle l'Eccles. c. XL, 1. *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adami, à die exitûs de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ, etc.* Les pélagiens, qui nioient le péché originel, étoient forcés de soutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. Saint Augustin, en leur opposant la peinture de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître si malheureuse. Il faut, leur disoit-il, accuser Dieu ou d'injustice ou d'impuissance : *Sed quia nec injustus, nec impotens est Deus, restat quòd grave jugum super filios Adami non fuisset, nisi delicti originalis meritum præcessisset.* C'est donc à ce péché que la raison nous rappelle, et c'est par là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

Même page.

Ouvre les yeux, ingrat; connois-la tout entière.
Cette même raison m'éclaire comme toi :

Qui la connoît tout entière ne se livre pas à elle seule.

Elle est une lumière obscurcie : *Obrutus quidam divinus ignis*, disoit Cicéron. Sa lumière et son obscurité l'ont fait trop estimer des uns, et trop mépriser des autres. De là ces sectes si différentes entre elles, des stoïciens et des Pyrrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre misère : *Ut solum certum sit, nihil esse certi, nec miserius quidquam aut superbius*, disoit Pline le naturaliste. Montaigne, qui a poussé le pyrrhonisme jusqu'à dire en regardant sa balance, *que sais-je?* et non pas *je ne sais*, parce qu'il ne veut rien assurer, et qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. « L'ignorance et l'incuriosité, dit-il, sont deux doux oreillers « pour une teste bien faite. » Bayle appelle la raison un principe de destruction, et non d'édification, qui ne sert qu'à des doutes. Et comme il se contredit souvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foiblesse de l'homme. Les anciens pyrrhoniens étoient excusables. La raison alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mène à la religion, des personnes comme Montaigne et Bayle sont-elles excusables? « Exclure la raison et n'admettre que la raison, dit « M. Pascal, sont deux excès également dangereux. » Tout croire et ne rien croire sont aussi deux excès, qui, quoique opposés, ont une même source, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumière; qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une véritable obscurité.

Page 48.

D'une religion je lui dois le désir.

La raison nous dit elle-même qu'elle ne peut nous donner des lumières certaines. La preuve en est dans le passage du Phédon que j'ai déja cité. Socrate, qui y débite avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame, est forcé d'avouer

que ces preuves ne sont pas des assurances, mais des espérances : « Il faut cependant, dit-il, sur elles, comme sur une nacelle, « passer la mer orageuse de cette vie, à moins que nous ne « trouvions quelque promesse divine, quelque révélation qui « sera pour nous un vaisseau qui ne craint point les tempêtes. » Ce passage d'un païen couvre de honte nos impies. S'ils souhaitoient qu'il y eût une révélation, ils ne douteroient pas de la vérité de la nôtre. S'ils ne souhaitent pas qu'il y ait une révélation, ils n'écoutent donc pas la raison.

ADDITION A LA NOTE
de la page 146.

J'ai dit dans cette note que *nous ignorons*, *etc.* C'est plutôt *incertitude* qu'*ignorance :* car la révélation en parle ; mais on dispute sur ce qu'elle en dit. *Elementa solventur*, dit saint Pierre, λυθήσονται, τήκεται : cela ne dit pas *anéantissement. Mutabis eos (cœlos), et mutabuntur*, dit le Psalmiste : le simple *changement* ne pouvoit être plus expressément marqué. Aussi saint Augustin tient-il pour le simple *changement*, lorsqu'il dit : *Mutatione rerum, non omninò interitu, transibit hic mundus... Figura præterit, non natura.* (De Civ. l. xx.) Saint Jérome le pensoit de même. *Didici*, dit Salomon, *quòd omnia opera quæ fecit Deus, perseverent in perpetuum.* L'hébreu est plus fort : *erunt in perpetuum.* Eccl. III, 14. Cela seul justifie mon vers.

CHANT TROISIÈME.

Page 49.

Ces peuples que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.

Comme dans cet ouvrage il ne s'agit pas de la catholicité de l'Eglise, mais de la vérité de la religion chrétienne, toutes les sectes chrétiennes sont également pour moi. A la fin du sixième chant, je parlerai de celles qui ont eu le malheur d'être séparées de nous.

Même page.

Opposer à ce nom celui de musulman.

Musulman signifie *vrai croyant*. C'est le titre que se donnent les sectateurs de Mahomet; mais si l'Évangile est vrai, Mahomet est un imposteur, puisqu'il établit une religion contraire; et si l'Évangile est faux, Mahomet est encore un imposteur, puisqu'il s'en autorise, et se dit envoyé pour le confirmer.

Même page.

Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif, etc.

On prétend que Mahomet, indigné contre la Mecque, lieu de sa naissance, dont il avoit été obligé de s'enfuir, voulut que

Médine fût le lieu de sa sépulture. C'est à Médine que son fameux tombeau attire les musulmans, qui doivent faire ce pélerinage une fois en leur vie.

Page 50.

Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète.

On a dit que Mahomet se mettoit du grain dans l'oreille, et avoit dressé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'une colombe venoit lui parler par l'ordre du ciel. Il est vrai que Reland, dans son traité de la religion mahométane, nie ce fait avancé par Grotius. Cependant, suivant un passage de deux Maronites, cité par Bayle, art. *Mahomet*, on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on respecte comme sacrés, parce qu'on croit qu'ils descendent de celui qui parloit à Mahomet. Si ce second fait est véritable, il prouve le premier.

Même page.

Oui, le rival du Dieu que les chrétiens m'annoncent, etc.

Mahomet avoue que Moïse fut d'abord envoyé du ciel, et après Moïse vint le Messie, qu'il appelle *le Verbe*. Voici comme il parle, suivant la traduction de du Ryer : « Le Messie Jésus, « fils de Marie, est prophète et apôtre de Dieu, son verbe et son « esprit. Les Juifs disent l'avoir crucifié : certainement ils ne « l'ont pas crucifié, mais un qui lui ressembloit. Dieu l'a enlevé, « et il sera témoin contre eux au jour du jugement. » Si ce Jésus est prophète et apôtre, Mahomet ne l'est donc pas.

Même page.

L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi.

Je ne comprends pas pourquoi Bayle, à l'article *Mahomet*,

avance que sa religion est plus étendue que la chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des pays mahométans à l'étendue des pays chrétiens, mais le nombre des hommes qui croient à Mahomet ou à Jésus-Christ. En réunissant toutes les sectes chrétiennes, il est certain que les chrétiens sont en beaucoup plus grand nombre : la terre en est remplie. Les mahométans possèdent de vastes pays, mais ils n'y sont jamais seuls. L'église grecque est très-nombreuse : il y a beaucoup de chrétiens parmi les mahométans; il n'y a point de mahométans parmi les chrétiens. Voyez Grotius, *de vera relig.* l. 2, tit. 81.

Page 50.

A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déja couloit pour lui le pur sang que j'adore.

Saint Jean, Apoc. c. XIII, 8, dit que l'Agneau a été immolé dès la création du monde : *Qui (Agnus) occisus est ab origine mundi.* Ce qui est vrai en plusieurs manières : 1° parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort et de la passion de Jésus-Christ; 2° parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, comme ils le sont depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles; 3° parce que les sacrifices des patriarches et des prêtres de l'ancienne loi, étoient des types du sacrifice du sauveur du monde.

Même page.

Son histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire étoit alors récente ;

Quelques-uns sont éloignés; mais les témoins ne le sont pas, parce que les premiers hommes vivoient sept à huit cents ans. Du temps de Moïse, un homme pouvoit avoir vu Joseph, dont

le père avoit vu Sem, qui avoit vu Mathusalem, qui devoit avoir vu Adam. Si Moïse avoit voulu tromper, il n'eût point mis si peu de générations depuis la création du monde.

Page 51.

Dans ce livre par eux de tous temps révéré.

« Ce livre qui les déshonore, dit M. Pascal, ils le conservent « aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point « d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature. »

Même page.

Le nombre des mots même est un nombre sacré.

Rien n'est plus surprenant que l'application et l'industrie que les Juifs ont apportée pour préserver la loi de toute corruption qui auroit pu s'y glisser, ou par l'ignorance des copistes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Masore, qu'ils ont appelée *la haie de la loi*, et qui consiste : 1° à marquer par des points-voyelles tous les mots, dont l'usage auparavant fixoit la lecture; 2° à compter toutes les sections, les chapitres, les mots et les lettres des mots; les *a*, les *b*, etc. de chaque livre et de tous les livres ensemble de la loi, et de marquer la lettre du milieu du livre, comme dans la dernière bible de Vanderhooght. R. Joseph de Crète, cité par Buxtorf dans son *Tiberias*, écrit : « Nos maîtres ont dit qu'il y « avoit dans la loi 600,000 lettres, selon le nombre des Israé- « lites ; mais Rabbi Saadi assure qu'il y en a environ 800,000. « Je n'entreprends pas de concilier ces différens sentimens. « Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement du Messie. *Amen.* » Voilà un beau motif du désir du Messie pour apprendre le nombre des lettres de la loi, au lieu de désirer d'en obtenir de lui l'esprit !

Page 51.

Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels.

C'est ce que dit le prophète Osée, c. III, 4 : *Sedebunt filii Israël sine rege, et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari.*

Même page.

Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Le traducteur italien dit de même en un seul vers :

Ciò che fù, ciò ch'egli è, ciò ch'esser deve.

Page 52.

Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste.

Trois choses remarquables sur les Juifs : 1° leur grand nombre malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les empereurs romains, et dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis ; 2° leur dispersion et leur durée sur toute la terre malgré la haine de toutes les nations; 3° leur attachement à leur loi malgré la raison, qui leur dit que le temps de cette loi est passé, et malgré leur penchant. Ce peuple qui, sous ses prophètes, sous ses rois, à la vue même de leur temple, étoit toujours prêt à embrasser les religions étrangères, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne pour être de la nôtre une preuve continuelle et vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication, parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne sont jamais confondus avec les autres peuples, parce que, loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par là, méprisés et haïs partout, déclarés incapables

de posséder des biens-fonds, ils sont obligés de vivre du trafic, par conséquent d'être dispersés par tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties. On voit dans ce peuple toujours écrasé, jamais anéanti, une réprobation et une conservation miraculeuse. C'est Caïn souillé du sang du juste : il est errant, mais il porte un signe afin que personne ne le tue.

Même page.

Maudit soit le mortel par qui sont calculés
Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés !

C'est le douzième des treize articles de leur foi, dressés par Rabbi Moïse, fils de Maimon, le plus raisonnable des rabbins : « Maudits soient ceux qui supputeront le temps du Messie ! »

Page 53.

Le voile tant prédit est sur eux étendu.

Ce voile, figuré par celui de Moïse, est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore, comme saint Paul le disait, 2 Cor. III, 14 : *Usque in hodiernum diem idipsum velamen manet.*

Même page.

Sans doute il est sacré, ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.

La venue d'un libérateur, la réprobation des Juifs, la vocation des gentils, trois grands objets des figures et des prophéties des livres saints, dont l'accomplissement frappe aujourd'hui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces livres, chercher à en douter, à cause de quelques obscurités sur la chronologie, ou de quelques différences de mots entre les anciens textes, c'est chercher à faire naufrage, et vouloir se

briser contre des grains de sable lorsqu'on ne trouve point d'écueils.

Page 53.

. . Et vois d'abord un ouvrier parfait
Dont, *au commencement*, la parole a tout fait.

Parce qu'il n'a pas besoin, comme les autres ouvriers, de trouver la matière à laquelle il doit donner la forme. Avant la création, excepté Dieu, rien n'étoit. C'est pourquoi Moïse dit, Gen. I, 1 : «Au commencement, Dieu créa, etc.»

Page 54.

Quand tout pour nous punir s'armoit dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grace future;

On ne peut donner qu'un sens prophétique à ces paroles. Ainsi, dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur sentence de condamnation, il leur fait espérer un libérateur.

Même page.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable
Aux Platon comme à moi l'énigme inconcevable.

Pourquoi sur la terre tant de beautés et d'imperfections? Pourquoi dans l'homme tant de grandeur et de misère? Pourquoi dans Dieu tant de colère et d'amour? La raison, qui ne peut expliquer cette énigme, aimoit mieux autrefois admettre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un si contraire à lui-même. La révélation nous apprend que les contrariétés ne sont point dans l'ouvrier, et ne sont dans l'ouvrage que par le changement que le péché y a causé. L'édifice est renversé, mais ses ruines font reconnoître sa grandeur.

Même page.

Enfin je ne suis plus un mystère à moi-même :

« L'homme, dit M. Pascal en parlant du péché originel, est « plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est in- « concevable à l'homme. »

Même page.

Le nœud se développe, etc.

Tout ceci suppose ce qui a été dit à la fin du second chant.

Page 55.

L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.

M. Bossuet dit admirablement : « L'homme est tombé en « ruines, le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles « sur le fondement; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera « dans les restes de ce bâtiment renversé et les traces de la « fondation, et l'idée du premier dessin, et la marque de l'ar- « chitecte. »

Même page.

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.

La Genèse en marque la naissance long-temps avant le déluge. Lucrèce prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naissance des arts. Pope, dans son Essai sur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts; l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, etc. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on savoir? Nous avons assez de sujets véritables de nous humilier sans en chercher d'incertains. Il est remarquable que la Genèse donne l'invention des

instrumens de musique, et l'art de fondre les métaux, à la race des méchans, à celle de Caïn.

Page 55.

Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine, etc.

On sait que les anciens ne connoissoient que les moulins à bras. Une ancienne épigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du temps d'Auguste; cependant il ne paroît pas que les Romains en aient fait usage. D'abord on faisoit rôtir le blé, et on le broyoit avec une pierre, ce qui fait dire à Virgile : *Et torrere parant flammis, et frangere saxo.* L'usage des meules vint ensuite. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

Page 56.

Mais un juste épargné va rendre en peu de temps, etc.

Bérose, historien prophane, cité par Joseph contre Appion, parle du déluge universel dans les termes de Moïse. Abydénus, autre historien cité par Eusèbe, rapporte l'histoire de l'arche qui sauva du déluge les hommes et les animaux. Plutarque parle de la colombe qui sortit de cette arche, et rapporta des marques du retour du beau temps. Ce passage de Plutarque est dans son traité : *Si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les animaux aquatiques.* Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, parle aussi de cette histoire de l'arche. Tant d'autorités tirées des païens doivent confondre ces beaux esprits qui tournent en risée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleries ne peuvent séduire que ceux qui ont comme eux l'ignorance en partage.

Même page.

Des animaux alors on chercha le secours :
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Le vingt-neuvième verset du premier chapitre de la Genèse a

toujours fait croire qu'avant le déluge Dieu n'avait pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, et que ceux qui furent fidèles à ses ordres s'en abstinrent. Ce qui se rapporte à ce que disent les poètes, que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

Même page.

Les poètes, dont l'art, par une audace étrange,
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
Les fidèles récits de tant d'événemens :

La création du monde, l'innocence des premiers hommes, et leur chute dans le crime; l'âge d'or, l'âge d'airain et de fer, un déluge d'où un seul homme est sauvé avec sa femme, le partage de l'univers entre trois frères, une guerre des hommes contre le ciel : voilà de grands événemens dont la mémoire se trouve chez les différentes nations, ou pure, ou altérée, parce qu'ils sont arrivés avant la division des langues, quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur séparation, chaque partie divisée fit un peuple à part, qui a souvent ignoré ce qui s'est passé chez les autres.

Même page.

Doux empire de Rhée, âge pur, siècle d'or.

Aurea prima sata est ætas, quæ vindice nullo,
Sponte suâ, sine lege, fidem rectumque colebat.
Pœna metusque aberant.

Ovid. Metam. lib. I, v. 89.

Page 57.

La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.

Plusieurs anciens historiens, cités par Joseph, attestent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Écriture sainte, l'histoire et les poètes disent la même chose.

Page 57.

Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.

Quelques impies, voulant nier le déluge universel, disent que les espèces des animaux sont en trop grand nombre pour avoir pu être renfermées dans l'arche. On peut répondre à cette objection que les espèces primitives ne sont pas en si grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les espèces de chiens, par exemple, peuvent venir d'un premier chien, de même que toutes les espèces de poires viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produisent des poires différentes, et la même graine d'une fleur produit différentes espèces de cette fleur. La nature, très-variée dans le détail de ses ouvrages, est uniforme dans sa conduite, et fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits et dans les fleurs. Ainsi les espèces primitives des animaux se sont multipliées en des espèces particulières par des différences dans la forme extérieure seulement. Quoique l'arrangement des parties principales du corps humain, et la disposition des parties intérieures soit toujours la même, la nature, par une différence qu'elle met entre les hommes pour la grandeur, la grosseur et la couleur, compose comme différentes tribus d'une même famille sortant d'un même père. Le temps et plusieurs causes particulières que nous ignorons ont fait ces changemens extérieurs; ce sont des jeux de la nature qui par tant d'autres encore semble se plaire à exercer notre curiosité pour la confondre.

Même page.

Fable, histoire, physique, ont un même langage.

Le déluge est attesté par un grand nombre d'auteurs païens. En vain l'on veut prétendre qu'ils n'ont parlé que de déluges particuliers, à cause que plusieurs pays ont été inondés par la

mer. Bérose, comme je l'ai dit plus haut, parlait d'un déluge universel, et comptait, depuis la création du monde jusqu'à ce déluge, dix générations. Sa chronologie étoit conforme à celle de Moïse. La mémoire du déluge s'est conservée dans presque toutes les nations, et même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves, suivant ces paroles de M. de Fontenelle, dans l'éloge de M. de Leibnitz : « Les coquillages pétrifiés « dans les terres, des pierres où se trouvent des empreintes de « poissons, ou des plantes qui ne sont point du pays, médailles « incontestables du déluge. » Dans les mémoires de l'académie des sciences 1718, il est parlé de pierres, dans le Lyonnais, sur lesquelles sont gravées des plantes qui ne se trouvent que dans les Indes. Et, dans le volume de 1727, on trouve un amas de preuves d'un grand bouleversement arrivé sur la terre.

Même page.

Et même l'on diroit que, pour s'accréditer,
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.

Quelques savans ont voulu expliquer cette conformité en disant que les païens avoient eu connoissance des livres de Moïse. Mais il suffit que la mémoire d'événemens si considérables soit toujours restée chez les hommes.

Même page.

Dieu descend pour la voir, et confond leur langage.

Nos philosophes ne peuvent nous expliquer pourquoi tant de langages sur la terre, ni même comment a pu s'établir un premier langage. Les hommes, est-il dit dans Horace, furent d'abord muets, *mutum et turpe pecus*, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des mots : *donec verba quibus voces sensusque notarent, nominaque invenêre.* Mais, pour convenir que tels sons

exprimeroient telles idées, il a fallu se parler. La parole auroit donc précédé l'établissement d'une langue, ce qui ne se peut. Lorsqu'une langue a été établie, il n'a jamais été de l'intérêt des hommes de chercher à en établir d'autres. Revenons donc à la révélation : c'est Dieu qui a d'abord établi une langue sur la terre, et en a ensuite établi plusieurs pour punir leur orgueil et les forcer de se séparer pour aller habiter la terre. Nous voyons par l'histoire tous les peuples qui ont fondé des empires partir de l'Orient. Les arts et les sciences partent aussi de l'Orient.

Même page.

Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer.

Pour prouver que le monde n'est pas éternel, Lucrèce, l. v, fait voir les bornes de l'histoire, par laquelle on ne peut remonter au-dessus de la guerre de Troie. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain temps, tout n'est que fables, et même ces fables ne font pas remonter plus haut que le déluge. Chez les Chinois, tout est incertain, jusqu'à leur roi Yao, auquel Confucius fait dire, que *de son temps les eaux qui s'étoient autrefois élevées jusqu'au ciel baignoient encore le pied des montagnes*. Le règne d'Yao, suivant M. Fréret, Mémoires de l'académie des belles-lettres, tome x, a commencé dix ans après la vocation d'Abraham; et M. Fourmont, dans les mêmes mémoires, tome xiii, dit que, quand on remonteroit jusqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi se trouveroit au temps de Phaleg. Les observations astronomiques présentées à Alexandre, à Babylone, ne remontoient pas par-delà Nemrod. Ainsi ce que l'Écriture sainte nous apprend du commencement du monde, du déluge et de l'origine des peuples, n'est contredit par aucune histoire profane, ni par aucun monument.

Page 59.

De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.

Suivant Platon et Diodore de Sicile, l'idolâtrie commença par le culte des astres : après les astres, on adora les auteurs des arts, les rois, les conquérans, les animaux utiles ou dangereux, les uns par reconnoissance, les autres par crainte. Suivant l'auteur de la Sagesse, l'idolâtrie commença par la sculpture, un père ayant fait représenter l'image de son fils mort. L'auteur de l'Histoire du ciel rapporte, par un système savant et ingénieux, l'idolâtrie à l'écriture symbolique des Égyptiens. Ce système, vraisemblable en quelques points, ne doit pas être étendu trop loin, puisque toutes les divinités ne sont point originaires d'Égypte. La Grèce a eu les siennes. L'idolâtrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

Même page.

Devant son Osiris l'Égypte est en prière :

Osiris, suivant l'opinion commune, donna connoissance aux Égyptiens de plusieurs arts; ce qui le fit adorer après sa mort. L'auteur de l'Histoire du ciel explique autrement l'origine d'Osiris, d'Isis et d'Anubis au visage de chien, qui pour cela est appelé par Virgile *latrator Anubis*. Sans examiner ces différens sentimens, il suffit de déplorer l'extravagance humaine, dont ces divinités sont des preuves incontestables.

Même page.

Du barbare Moloch assouvit la colère, etc.

Divinité de Ammonites, à laquelle on sacrifioit des enfans. Presque toutes les nations ont immolé des victimes humaines; ce

qui fait dire à saint Augustin : « Quelle aliénation d'esprit ! Des « fureurs dont les hommes ne sont pas capables, ramènent les « dieux à la douceur : » *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodùm ne homines quidem sæviunt.*

Page 59.

Chamos, qui de Moab engloutit les victimes, etc.

Divinité des Moabites, dont le culte étoit très-favorable aux voluptés, et à laquelle Salomon, séduit par les femmes, fit dresser un temple sur une montagne près de Jérusalem.

Même page.

O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.

Fête célèbre à Tyr et à Sidon. L'idolâtrie se communiqua des Égyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, et des Grecs à tous les autres peuples. Les fêtes d'Adonis qui se passoient à pleurer, firent dirent à Cicéron : *Quid absurdius quàm homines morte deletos reponere in deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu ?*

Page 60.

. . . . . Et les Romains, un jour,
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.

L'homme est bien insensé, dit Montaigne; il ne sauroit forger un ciron, et il forge des dieux à douzaine. Pline plaignoit l'homme de se laisser dominer par ses rêveries: *Quid infelicius homine, cui sua figmenta dominantur !*

Même page.

Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure;

Les malheurs qui accablèrent les Gaulois après que, sous conduite de Brennus, ils eurent été au temple de Delphes pour le piller, sont regardés par M. Rollin, Histoire ancienne, comme une punition de leur sacrilège. « Dieu, dit-il, a pu faire éclater « sa vengeance contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert « de la Divinité, afin de conserver en eux les traits primitifs et « fondamentaux de la religion. » Mais de quelle religion ? L'esprit de mensonge présidoit à Delphes, l'esprit de vérité a-t-il pu en prendre la vengeance ? et peut-on admettre des miracles favorables à l'idolâtrie ?

Même page.

Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure;

Le fameux temple de Jupiter Ammon, où voulut aller Alexandre. Caton, qui passoit auprès de ce temple, n'y voulut point entrer, ne croyant pas, suivant Lucain, que le ciel eût plongé la vérité dans ces sables.

Steriles nec legit arenas,
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.

Même page.

A Dodone sans peine on peut l'entretenir.

Les chênes de Dodone étoient célèbres, aussi-bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédisoient aussi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoissance, qu'il leur est cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain ?

Sit cæca futuri
Mens hominum fati : liceat sperare timenti.

Page 61.

Chez d'ignorans Hébreux, femme, enfant, tout publie, etc.

En même temps que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris, il reconnoît qu'ils ont sur la Divinité de grandes idées. Pourquoi ce peuple ignorant est-il le seul sur la terre qui parle d'un être unique, créateur de tout, qu'il faut aimer? Chez les autres peuples on trouve des philosophes divisés par des systèmes contraires. Chez les Juifs point de philosophes, mais des prophètes qui, loin d'être divisés entre eux, se rendent témoignage les uns aux autres, s'autorisent mutuellement, et ont toujours le même objet en vue.

Même page.

La nature est contrainte à s'écarter des lois, etc.

Les miracles sont des événemens extraordinaires, que la suite des lois naturelles ne peut produire. C'est en cela qu'ils sont pour nous le langage de Dieu, parce que la suite des lois naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces lois. Spinosa définit un miracle un événement rare, arrivé par des lois de la nature qui nous sont inconnues, comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les lois qu'il a établies que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'est un effet qu'il opère par lui seul, et par une volonté particulière; et comme il est extraordinaire, nous l'appelons *miracle*. Qu'il multiplie le blé par le concours de la terre, du soleil, des pluies, etc., c'est un effet qu'il produit par une volonté générale, et par les causes secondes; mais quelle chaîne de causes secondes, dont tous les anneaux se répondent depuis le commencement du monde! Ces effets ne nous surprennent pas, parce que nos yeux y sont accoutumés. C'est pourquoi, quand Dieu a voulu nous réveiller, il a opéré les effets extraordinaires que nous appelons *miracles*.

Même page.

Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux feconds
Il semble que le ciel ait borné ses promesses.

Quelques incrédules nous objectent que dans les livres de l'ancien Testament il n'est point parlé de l'immortalité de l'ame. La loi, qui ne menoit rien à la perfection, avoit un voile que les Juifs grossiers ne pénétroient pas, et que nos déistes ne pénètrent pas davantage. Moïse et les prophètes, en promettant celui qui apprendroit toutes choses, ne parloient à un peuple charnel que de menaces et de récompenses temporelles; et même, lorsqu'un ange prédit à Daniel, c. XII, qu'un jour les morts se réveilleront, les uns pour une gloire, les autres pour une honte éternelle, il lui ordonne aussitôt de tenir ces paroles fermées, et de sceller le livre. Daniel lui-même ajoute : *Ego audivi, et non intellexi.* Mais, malgré le silence de ces livres sur les choses spirituelles, le mépris que les patriarches et les prophètes ont fait des biens temporels montre bien qu'ils en attendoient d'autres. Les patriarches, qui n'ont jamais rien possédé dans cette terre que Dieu leur avoit tant de fois promise, n'en murmurent point à la mort. Jacob, qui avoit reçu de si riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet, appelle les jours de son pélerinage (Gen. XLVII, 9) des jours courts et pénibles; mais il ne s'en plaint pas. Il demande d'être transporté après sa mort dans le tombeau de ses ancêtres, pour dormir auprès de ses pères : *Dormiam cum patribus meis.* Il regardoit donc la mort comme un sommeil. Enfin Dieu s'appelle lui-même *le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob.* S'il est le Dieu des morts, ces morts ne sont donc pas anéantis.

Page 62.

Errans, de peaux couverts, des villes retirés.

Élie étoit vêtu de peau; Isaïe portoit un sac; Abdias ne por-

toit que du pain et de l'eau aux prophètes qui vivoient dans les cavernes; Élisée refuse les présens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie, quoique sous une loi qui sembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne songeoient à plaire ni au peuple, ni aux princes. Quelle différence entre de semblables prophètes et ceux qui, chez les Grecs, osant prendre le même nom, vivoient dans le temple de Delphes! Leur attention à faire leur cour aux princes les plus puissans, avoit fait dire ce bon mot, qu'*Apollon philippisoit*, parce que ses oracles étoient toujours favorables à Philippe.

Page 62.

Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau.

Creo cœlos novos et terram novam.... Lupus et agnus pascentur simul. Is. LXV, 17.

Même page.

Verra la pure hostie immolée en tous lieux.

Ab ortu enim solis usque ad occasum.... sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. Mal. I, 11.

Même page.

La terre produira son germe précieux.

Aperiatur terra, et germinet Salvatorem. Is. XLV, 8.

Même page.

Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable, etc.

Non est species ei, neque decor.... Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum.... Sicut ovis ad occisionem ducetur.... Et cum sceleratis reputatus est. Is. LIII, 1 et suiv.

Même page.

Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps
Présentoit à leurs yeux ces tableaux différens?

Est-il naturel de voir toujours le même objet sous deux points

de vue si opposés? Cependant c'est ainsi que tous les prophètes contemplent Jésus-Christ. Lorsque Moïse et Élie sont avec lui sur le Tabor, quoiqu'ils le voient brillant comme le soleil, ils s'entretiennent avec lui de sa mort et de ses souffrances.

Page 63.

Son trône est entouré de rois humiliés;

Et adorabunt eum omnes reges terræ... Conquassabit capita in terrâ multorum.... Ps. *Percute pastorem, et dispergentur oves.* Zach. XIII, 7. *Et aspicient ad me quem confixerunt, et plangent eum planctu quasi super unigenitum. Id.* XII, 10.

Même page.

David qui voit de loin ce brillant rejeton,

Les prophètes annoncent en même temps la gloire et l'humiliation du Messie. Ce sont, dit saint Augustin, comme deux flûtes rendant des sons contraires, quoique toutes deux remplies par le même souffle: *Duæ tibiæ quasi diversa sonantes, sed unus spiritus ambas inflat.*

Même page.

Du sein de l'Éternel sortir avant l'aurore,

Ex utero ante luciferum genui te. Ps. 109.

Même page.

Elevé sur son trône à son fils qui s'avance...

Quasi filius hominis veniebat, et usque ad antiquum dierum pervenit... et dedit ei potestatem et regnum. Dan. VII, 13.

Même page.

Tout périt: l'autel tombe, et le temple s'écroule.

Occidetur Christus.... et civitatem et sanctuarium dissipabit

populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas.... et erit in templo abominatio desolationis. Dan. IX, 26. Les prophéties de Daniel sont si claires, que Porphyre les croyoit supposées. Qu'on compare à Daniel, dit Abbadie, Tite-Live, Justin et Polybe, on doutera si ce prophète ne mérite pas aussi-bien qu'eux le titre d'historien.

Page 64.

O Rome, tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes et des temps.

In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur.... Dan. II, 44.

Page 65.

Et sans cesse conduit par un peuple prophète, etc.

Saint Augustin dit, en parlant des patriarches, que non-seulement leur bouche étoit prophétique, mais que toute leur vie l'étoit aussi : *Illorum non tantùm lingua, sed et vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *Ut verbis ita et rebus prophetarum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Isaac, Joseph, l'agneau pascal, le serpent d'airain, les villes de refuge, d'où l'on ne pouvoit sortir qu'à la mort du grand-prêtre, et enfin Jonas. Le célèbre évêque de Rochester, qui mourut à Paris il y a quelques années, méditoit un ouvrage sur la religion chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet, un homme qui soutiendroit que la ressemblance qui se trouve dans les événemens arrivés à tant de personnes différentes ne s'y trouve que par hasard, et n'a aucun rapport à Jésus-Christ, seroit aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits du roi faits par différens peintres, soutiendroit qu'aucun de ces peintres n'a eu le dessein de

représenter le roi, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. Les figures commencent avec le monde : Adam est le premier prophète et la première figure de Jésus-Christ. Comment entendre autrement son sommeil mystérieux et la formation de son épouse? Il est d'abord environné d'animaux, qui ne sont attachés qu'aux choses sensibles, et ne peuvent être sa société. Il tombe dans le sommeil; et à son réveil il trouve son image dans une épouse sortie de la plaie faite à son côté, formée de son cœur, ennoblie par son sang, digne d'être sa société, et il la rendra féconde. Jésus-Christ, avant sa mort, est parmi des hommes plongés dans leurs sens, et indignes d'être sa société. A son réveil, après sa résurrection, il trouve l'épouse à laquelle l'ouverture faite à son côté a donné naissance; elle est formée dans son cœur, ennoblie par son sang; et il la rendra féconde. Toutes les figures se prêtent mutuellement leur lumière. L'une achève ce que l'autre a commencé; et toutes, réunies ensemble, annoncent l'humiliation et la mort de Jésus-Christ, sa résurrection, sa gloire et son église.

ADDITION A LA NOTE
de la page 172.

J'ai fait voir dans une note sur le déluge, page 172, de quelle manière on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impossibilité d'un déluge universel par l'impossibilité d'un bâtiment assez vaste pour contenir toutes les espèces d'animaux. J'ai avancé que les espèces primitives n'étoient pas en si grand nombre, et que la variété dans la forme extérieure des corps organisés étoit une suite des jeux de la nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits et dans les fleurs. C'est par là que parmi les hommes les uns sont grands, les autres petits; les uns sont blancs, les autres noirs; les uns sont

basanés, les autres sont olivâtres. Cependant, comme ces variétés accidentelles se perpétuent par la génération, les incrédules, à qui tout sert de prétexte pour douter, en veulent conclure qu'il y a des espèces différentes d'hommes, et que par conséquent tous les peuples ne sortent pas d'une même tige. Quelques auteurs, qui avoient plus de piété que de philosophie, ont répondu à cette objection que la couleur noire était attachée à la postérité de Canaan, comme un signe de malédiction dont Noé frappa l'un de ses fils. Il s'ensuivroit de là que tous les nègres seroient de la race de Canaan, ce qui n'est point, et qu'ils seroient honteux de leur couleur. Ils sont si éloignés de la croire un signe de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, et se figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures sont sujettes au changement : ce qui prouve qu'elles sont les effets passagers de causes passagères. Nous ne ressemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que sont devenus ces anciens Gaulois dont les historiens font une peinture hideuse? Cette race a cessé par le mélange. Les Arabes, qui demeurèrent long-temps en Espagne, et qui étoient originairement noirâtres, se retirèrent les uns vers Maroc, les autres vers Tunis. Ceux qui se répandirent sur la côte occidentale de l'Afrique y devinrent plus noirs qu'auparavant; ceux qui se répandirent vers Tunis y devinrent aussi blancs que les originaires du pays. Il est vrai que, lorsqu'il n'y a point de mélange, la même couleur se perpétue; mais un seul fait démontre qu'on n'en doit point conclure une différence d'espèces. Tout animal produit par deux animaux d'espèces différentes n'engendre jamais. Aucun monstre ne laisse de postérité. Or un chien produit par une levrette et un basset produira; il n'est donc pas la production de deux espèces différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc et d'une négresse. Mais pourquoi certains peuples sont-ils noirs? et dans quel temps une partie de

la postérité d'Adam a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les savans et les philosophes contentent par leurs réponses, contentons-nous de faire voir que l'objection est frivole, et de reconnoître que les incrédules sont bien méprisables lorsqu'ils veulent opposer aux lumières de la religion ces obscurités de la nature.

CHANT QUATRIÈME.

Page 66.

Les empires détruits, les trônes renversés, etc.

Quand nous regardons avec M. Bossuet tous les événemens du monde dans ce point de vue, l'histoire universelle devient l'histoire de la religion. « Tous les empires, dit-il, ont concouru « au bien de cette religion, et à la gloire de Dieu, qui s'en est « servi pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour « protéger son peuple. » Ne soyons point étonnés lorsque Cyrus, en détournant tout à coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un passage si extraordinaire ; ne soyons point surpris de l'heureuse témérité d'Alexandre, ni de la fortune de César. Tout cède à ces trois conquérans, parce que Dieu veut que tout leur cède, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a résolu de faire sur la terre.

Page 67.

Je laisse à Sannazar son audace profane.

J'ai parlé dans ma préface de l'abus que Sannazar avoit fait des fictions dans son poëme *de partu Virginis.*

Même page.

Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux, change à son gré la terre.

Polybe et Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune

des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une providence divine. Ils ne pouvoient savoir quel étoit le dessein de cette providence. M. Bossuet nous le fait remarquer; et Origène avoit avant lui fait la même réflexion sur cet empire universel de Rome au temps de Jésus-Christ. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination des Romains, fut un des plus puissans moyens dont Dieu se servit pour hâter le cours de l'Évangile.

Même page.

Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme,
C'est ce Dieu qui le veut :

Ce projet d'être seul maître de l'univers est conçu par César; et quiconque examine les obstacles qu'il avoit à surmonter trouvera son projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que César fût alors entraîné, comme dit Cicéron, par quelque esprit de folie, *amentiâ quâdam raptus*. Il revient des Gaules avec une armée très-petite, si on la compare à celle qu'on peut lui opposer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome tous ceux qui sont les soutiens de la liberté; et quels hommes! des Caton, des Brutus, des Cicéron, des Pompée. Cependant, lorsqu'au lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier son armée, il lève l'étendard de la guerre civile en passant le Rubicon, ce moment de témérité est celui de son bonheur. Les provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas sont saisies de frayeur. L'alarme est dans Rome, les chefs de la république s'en retirent; Pompée, au lieu d'y attendre César, entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du sénat; et du jour qu'il sort de Rome jusqu'à la déroute de Pharsale, la conduite de cet homme autrefois si sage et si grand homme de guerre n'est qu'une suite d'imprudences, comme on le voit par les lettres de Cicéron.

César, devenu le maître, gouvernoit avec douceur; son ambition étant satisfaite, comme il n'avoit point d'enfans, il eût pu, à sa mort, rendre la liberté aux Romains. Ceux qui l'assassinèrent dans l'intention de rétablir la république la perdirent pour jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans les décrets du ciel; et quand le ciel le veut, les hommes sont aveugles.

Page 67.

Du dernier coup frappée (la liberté), expire avec Brutus.

La liberté romaine fut frappée d'un si grand coup, que ce peuple si fier, qui avoit traité jusque-là les rois avec tant de mépris et de haine, que les poètes appeloient *populum latè regem*, devint le peuple de la terre le plus esclave; et sous quels maîtres! Auguste arrive par le sang et les proscriptions au pouvoir suprême; il le garde pendant quarante ans, fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend, accablé des éloges outrés que les poètes prodiguent à un prince qui les méritoit peu. Il laisse en mourant son pouvoir au fils de sa femme, dont il connoissoit tous les défauts. Son indigne successeur, ennuyé bientôt de la facilité qu'il trouve à établir la tyrannie, s'écrioit en regardant les Romains : *O homines ad servitutem natos!* Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la religion voit la main qui les opère.

Même page.

Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore, etc.

Antoine, qui fut mis en fuite avec Cléopâtre à la bataille d'Actium, avoit rassemblé les force de l'Orient:

Victor ab auroræ populis et littore rubro
AEgyptum, viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit.

Énéide, liv. VIII, v. 686.

Même page.

Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées, etc.

C'est ce magnifique triomphe chanté par Virgile :

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam vestis et armis.
Hîc Nomadum genus, et discinctos Mulciber Afros,
Hîc Lelegas, Carasquè, sagittiferosque Gelonos
Pinxerat. Euphrates ibat jam mollior undis :
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes.
Énéide, liv. VIII, v. 722 et suiv.

Page 68.

Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.

Cette paix générale de la terre sous Auguste est décrite par Virgile :

Claudentur belli portæ : Furor impius intùs,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
Énéide, liv. I, v. 298.

Elle est encore décrite par Horace, liv. IV, od. 4 :

Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, almaque faustitas :
Pacatum volitant per mare navitæ. . .

Et par Velléius Paterculus : *Finita bella civilia, sepulta externa, reversa pax, sopitus ubique armorum furor. . . . Rediit cultus agris, sacris honos, securitas hominibus. . . . etc.*

Même page.

« Un siècle, disent-ils, recommence son cours, etc.

Je ne prétends pas attribuer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette églogue de Virgile ; mais il n'est

pas non plus vraisemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Drusus, le poète ait pris un ton si élevé. « Le fils de Pollion, « dit Prideaux, qui mourut neuf jours après sa naissance, n'est « pas le sujet de la prophétie; mais ce que la voix publique « divulguoit alors fut en moins de quarante ans accompli par- « faitement dans la naissance de Jésus-Christ. » Virgile, dans cette églogue, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguste, entre dans l'enthousiasme, et se rappelle les prédictions des sibylles, *cumæi carminis*. Ces prédictions « d'un « maître qui viendroit de l'Orient renouveler toutes choses » sont rapportées dans Suétone et dans Tacite. Joseph les appliqua à Vespasien. Voici ce que dit Suétone : *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis ut Judæâ profecti rerum potirentur.* Tacite y est conforme : *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum libris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.*

Page 69.

Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs :

Les Juifs étoient si persuadés que le temps du Messie étoit arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Messie. Ainsi en même temps qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs prophètes, les Romains, de leur côté, attendent un grand changement, qui, suivant leurs sibylles, doit arriver sur la terre; et dans cette attente générale Jésus-Christ paroît.

Même page.

« Il est venu ce temps, etc.

Conflabunt gladios suos in vomeres, et lanceas suas in falces. Is. 11, 4.

Même page.

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un homme, si ce nom lui peut être donné.

Les miracles de Jésus-Christ sont avoués par Celse, et par Julien l'Apostat, qui s'écrie : « Qu'a-t-il fait de considérable sur « la terre? à moins qu'on ne regarde comme une grande mer- « veille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir les malades, « etc. » Pourquoi Julien veut-il que ce ne soit pas une grande merveille ?

Même page.

En maître, et comme Dieu, commande à la nature.

Non-seulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler ses serviteurs. Il envoie ses apôtres prêcher en leur disant : « Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts. » C'est un maître qui charge de ses commissions ceux qui lui appartiennent.

Page 70.

Celui que du tombeau rappelle un cri puissant.

Spinosa, au rapport de Bayle à son article, disoit que, s'il eût pu se persuader la résurrection de Lazare, il eût déchiré son système, et se seroit fait chrétien. Spinosa croyoit donc qu'il étoit le maître de changer son cœur? La résurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jésus-Christ et hâta sa mort. Les Juifs virent et ne crurent point, et Jésus-Christ en dit la raison : « Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes « pas de mes brebis. » S. Jean, x, 26.

Même page.

Il ne repousse point les fleuves vers leur source, etc.

J'ai dit, au troisième chant, que Dieu avoit, en faveur des

Juifs, renversé l'ordre des élémens. La mer entr'ouverte, le soleil arrêté, sont des miracles qui paroissent plus éclatans que ceux de Jésus-Christ. Quand on lui demande des signes dans le ciel, il n'en fait point. Ce n'est pas qu'il ne soit le maître de la nature. Quand il mourra, les ténèbres couvriront la terre; mais pendant sa vie, *pertransiit benefaciendo.* Il récompense la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, et prédit que ceux qui croiront en lui en feront de plus grands.

Page 70.

Par lui sont annoncés de terribles arrêts;

Soit que Jésus-Chrit opère des miracles, soit qu'il donne à ses apôtres le pouvoir d'en faire, soit qu'il leur ordonne d'aller prêcher sa doctrine dans tout le monde, soit qu'il la prêche lui-même, soit enfin qu'il annonce l'avenir, jamais en lui ne paroît la moindre émotion. Il semble même qu'il ne songe pas à émouvoir les autres pour les persuader. Il prophétise comme il parle, sans changer de ton, ni de style. Les prophètes annonçoient l'avenir en style poétique : ils employoient les plus grandes figures; saisis par l'esprit divin, dominés par une puissance supérieure à eux, et agités par une impulsion étrangère, souvent les instrumens de musique contribuoient à les soutenir dans cet état violent. Ceux qui, pour les imiter, se sont vantés chez les païens d'être prophètes entroient en fureur quand ils annonçoient leurs oracles. Lorsque la sibylle peinte par Virgile va prophétiser, elle lutte contre un dieu qui la dompte enfin : *Tantò magis ille fatigat os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.* Les poètes ont imité l'enthousiasme des prophètes : ils disent qu'une puissance supérieure à eux leur donne la loi; quel que soit le sujet dont ils vont parler, ils prennent toujours un ton élevé, parce qu'un dieu les inspire.

Jésus-Christ ne peut être saisi par l'enthousiasme : nulle impulsion étrangère ne peut l'agiter ; l'esprit divin ne s'empare point de lui, il y réside toujours ; il prédit sans s'émouvoir les événemens futurs, et quels événemens ! Les prophètes annonçoient la chute d'un prince, le châtiment d'un peuple, la ruine d'une ville. Jésus-Christ annonce la ruine de l'univers, la chute des astres, le partage des hommes, le châtiment éternel de ceux qui seront à la gauche, la récompense éternelle de ceux qui seront à la droite : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Voilà ce qu'il prédit sans changer ni de ton ni de style. Ce n'est pas non plus un prophète qui annonce l'avenir par inspiration : c'est le maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire : c'est Dieu qui parle en Dieu.

Page 71.

C'est en vain qu'on murmure ; il faut croire, il l'ordonne.

La preuve est dans le sixième chapitre de saint Jean. Quand il assure qu'il faut manger sa chair et boire son sang, plusieurs de ses disciples le quittent en murmurant, et en disant : *Durus est hic sermo.* Il se retire alors vers ses apôtres : « Et vous, « leur dit-il, voulez-vous aussi me quitter ? » Que le déiste explique cette indifférence d'un fondateur de religion pour s'attirer des sectateurs.

Même page.

Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché.*

Fameux passage de Platon appliqué à Jésus-Christ par Grotius et M. de Meaux. Cicéron et Sénèque l'ont traduit. Ce dernier par ces mots, *extendenda per patibulum manus*, désigne clairement le supplice de la croix. Le mot grec dans

Platon désigne un supplice d'esclave, dans lequel le patient étoit attaché à un pieu : ἀνασχινδυλευθήσεται.

Page 71.

Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.

Les grands événemens arrivés dans la Judée furent bientôt connus à Rome. Auguste, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir tous les enfans au-dessous de deux ans, et n'avoit pas même épargné le sien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que son fils. Tibère, au rapport de Tertullien, proposa au sénat de recevoir Jésus-Christ au nombre des dieux. Calcidius, philosophe platonicien, parle d'une étoile « qui annonça, dit-il, non des malheurs, mais la naissance d'un Dieu. » Phlégon, cité par Eusèbe, Origène et saint Jérôme, parle d'une éclipse, la plus grande qu'on eût jamais vue, et qui couvrit la terre de ténèbres : *Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis*, disoit Tertullien aux Romains.

Page 72.

« Il vit, nos yeux l'ont vu : croyez. » Parole étrange !

Non contens d'attester cette vérité, ils la scellent de leur sang. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les apôtres ont abandonné et renoncé Jésus-Christ pendant qu'il vivoit. Ils meurent pour lui quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu rêssuscité. Cette belle réflexion est de saint Jean Chrysostôme.

Même page.

Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.

Ces foiblesses confirment les témoignages que les apôtres ont

rendus depuis, comme le remarque M. Foster contre Tindal, dont le livre a été réfuté par plusieurs savans, et par M. l'évêque de Londres, qui, au commencement de ses lettres pastorales, se plaint de ce que son « diocèse est le théâtre des attentats « contre la religion, d'où ils se répandent partout. »

Même page.

Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse.

Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient des pêcheurs; qu'au jardin des Oliviers ils ne purent veiller une heure avec leur maître accablé de tristesse, et qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en péril? Pourquoi nous apprendre que saint Pierre le renia trois fois?

Même page.

A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne :

M. Pascal est peut-être le premier qui ait relevé cette admirable simplicité des évangélistes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jésus-Christ, de ses bourreaux, ni de ses juges. Ils rapportent les faits sans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur maître quand il reçoit un soufflet, ni sa constance dans le supplice, dont ils ne disent que ce mot, « et ils le crucifièrent. » Le triomphe de son ascension semble devoir finir cette histoire d'une manière éclatante. Deux évangélistes n'en parlent pas; les deux autres disent seulement, « et il fut enlevé dans les cieux. » Ce caractère de simplicité et d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs ne leur est commun avec aucun écrivain, et leur est commun à tous quatre, quoiqu'ils aient écrit en différens lieux et en différens temps.

Page 72.

Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.

L'intrépidité de Socrate devant ses juges est soutenue par sa fierté. Il ose leur dire que rien ne l'empêchera d'instruire publiquement, parce que le ciel le veut. Quelle preuve donne-t-il de sa mission et de ce génie qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance ? Il conclut son apologie par se déclarer digne d'être nourri aux dépens de la république ; et par sa hardiesse il révolte les juges, qui le condamnent à mort. Jésus-Christ, qui garde le silence devant ses juges et jusqu'à la mort, n'est pas venu donner l'exemple de la constance humaine, mais de la profonde obéissance. Nous lisons dans Platon les magnifiques discours de Socrate devant ses juges et devant ses amis le jour de sa mort ; Jésus-Christ, dans les mêmes circonstances, *tanquam agnus coram tondente se obmutuit ;* et ce silence est bien plus admirable que l'éloquence de Socrate.

Page 73.

Qu'elle a d'autorité l'histoire qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense !

Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ, dont les miracles sont attestés dans le Talmud. Pourquoi gardèrent-ils le silence quand les évangiles parurent ? Une histoire qui déshonore une nation, et n'est point contredite par elle ; une histoire écrite par quatre témoins oculaires, qui la scellent de leur sang, est une histoire véritable. Si aux quatre évangélistes on ajoute les quatre apôtres dont nous avons les épîtres, on trouve huit écrivains, historiens contemporains et témoins oculaires. Nulle histoire n'est attestée comme celle de Jésus-Christ.

Même page.

Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi !

Leur célèbre ambassade à Caligula en est la preuve. Ils osèrent résister à un prince si terrible, qui vouloit faire mettre sa statue dans le sanctuaire de leur temple. Ce peuple, autrefois si enclin à l'idolâtrie, étoit alors très-zélé pour sa loi, comme il l'est encore aujourd'hui.

Même page.

Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine !

Le passage de Tacite est remarquable : *Visæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, et subito igne nubium collucere templum; expansæ repentè delubri fores, et audita major humanâ vox excedere deos : simul ingens motus excedentium.* Il se trouva treize cent mille personnes dans Jérusalem quand Titus l'assiégea, et jamais siége ne fut plus affreux pour les assiégés. L'histoire n'en montre point d'exemple. Quarante ans auparavant, Jésus-Christ l'avoit prédit : *Dies ultionis hi sunt... erit pressura magna et ira populo huic.* Le détail de cette terrible punition est écrit par un historien juif, témoin oculaire. Titus, qui, lorsqu'il vit le temple en feu, crioit, « sauvez la merveille de l'univers », ne put empêcher qu'il ne fût entièrement consumé.

Même page.

Jérusalem n'est plus, et le temple est en poudre.

Ils ne l'ont jamais pu relever : ils l'entreprirent sous Julien l'apostat; mais ils furent repoussés par des flammes qui brûlèrent les hommes et les pierres. Ce fait n'est point douteux, puisqu'il

est rapporté par un historien païen, et que saint Jean Chrysostome l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

Page 73.

« O peuple que je plains, ton vainqueur est-ce moi ?
« C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi ;

Titus, après sa victoire, au rapport de Joseph même, qui ne songe qu'à lui faire sa cour, ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations, parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le ministre de la vengeance divine.

Page 74.

Le sang de leur victime est retombé sur eux.

Ils avoient prononcé contre eux-mêmes cette imprécation, en s'écriant : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* MATTH. XXVII, 25.

Même page.

Le maître a retranché les branches infidèles.

Ainsi ce peuple dépositaire de la révélation, avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ses prophètes et son fils ; ce peuple d'où sont sortis les apôtres, dispersé jusqu'aujourd'hui, se présente à nous en tous lieux pour nous rappeler ces paroles de saint Paul : *Noli altum sapere, sed time : si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* ROM. XI, 20 et 21.

Même page.

De ces nouveaux enfans que la mère est féconde !

Ce n'est point ici un de ces dénombremens que grossit une imagination poétique. On le trouvera bien plus considérable

dans le traité de Grotius *de verâ religione*, titre *de admirabili propagatione religionis.*

On peut bien appliquer au triomphe de la foi les vers de Virgile sur le triomphe d'Auguste :

> Incedunt victæ longo ordine gentes,
> Quàm variæ linguis, habitu tam vestis, etc.

Tertullien, au second siècle, soutenoit que l'empire de Jésus-Christ étoit plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre et celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. Saint Irénée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origène et Arnobe disent que le christianisme est répandu partout où le soleil porte sa lumière.

Même page.

> Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant.

M. l'abbé Desfontaines remarque sur ce vers que les Polonais, qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Évangile que dans le dixième siècle. Ce qu'il dit est vrai de la nation en général ; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Évangile, aussi-bien que la Grande-Bretagne, que long-temps après Jésus-Christ, il y avoit des chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siècle ; et je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, etc. Voici ses paroles : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita, et Sarmatarum, et Dacorum, et Germanorum, et Scytharum, et abditarum multarum gentium, et provinciarum et insularum nobis ignotarum, in quibus Christi nomen regnat.*

Même page.

> Corinthe se réveille et sort de sa mollesse.

Les épîtres de saint Paul aux Corinthiens, aux Romains,

aux Ephésiens et aux Galates, prouvent les nombreuses sociétés de chrétiens qui étoient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Évangile fut aussi étonnant par sa rapidité que par son étendue.

Page 74.

Athène, ouvrant les yeux, reconnoît le pouvoir, etc.

Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis, dit saint Paul dans l'aréopage, à l'occasion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athènes, sur lequel étoit cette inscription, *ignoto Deo.* Pausanias, Philostrate, Lucien, ont parlé de cet autel.

Page 75.

Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs Druides.

Les Druides, qui étoient les prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux dieux des victimes humaines : *Hominum fibris consulere deos fas habebant.* Tac. Ann. xiv.

Même page.

Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité.

Saint Pothin et saint Irénée, successeurs des disciples des apôtres, fondèrent l'église de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, et les deux rivières teintes de sang.

Même page.

Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse.

Ils ne pénétrèrent pas fort avant dans la Germanie; ils connurent peu les peuples du Nord. A peine savoient-ils, du temps d'Agricola, que l'Angleterre étoit une île.

Même page.

Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise, on fléchit les genoux.

Ce n'étoit pas Jésus-Christ lui-même qui devoit convertir les gentils; il n'étoit venu que pour les brebis d'Israël. Mais son nom, publié par ses apôtres, a converti les nations, comme Isaïe l'avoit prédit, chap. LXVI, 19. *Mittam ex eis ad gentes, etc.*

Même page.

La croix a tout conquis, et l'Église s'écrie :

La loi, les prophètes, tout avoit disposé les Juifs à recevoir Jésus-Christ, qu'ils attendoient. Ils l'ont vu, entendu et rejeté. Rien n'avoit disposé les gentils, qui n'avoient entendu parler ni de Moïse, ni des prophètes, qui n'attendoient pas Jésus-Christ, qui ne l'ont ni vu ni entendu, et cependant ont embrassé la religion prêchée par ses apôtres. Ce qui avoit été prédit a été accompli.

Même page.

« Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie ?

Quis genuit mihi istos...? et isti ubi erant? Is. XLIX, 21.

Page 76.

De bitume couverts, ils servent de flambeaux;

Ce supplice, qu'on faisoit souffrir aux chrétiens, est rapporté par Tacite : *Pereuntibus addita ludibria, ut, ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut inflammandi, atque, ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur.*

Même page.

Ils demandent la mort, ils courent aux supplices;

M. de Voltaire a opposé l'exemple des fanatiques à cette

pensée de M. Pascal : « Je crois des témoins qui se font égorger. » La comparaison ne peut être juste. Des fanatiques soutiennent non un fait, mais des opinions dont ils sont follement entêtés. Des témoins déposent d'un fait qu'ils ont vu. Or on ne soutient pas un fait par entêtement ou par imagination : ainsi la pensée de M. Pascal est exactement vraie.

Page 77.

Lorsque sur un bûcher Peregrin, las du jour.

Peregrin, philosophe cynique, qui, après avoir été quelque temps chrétien, se brûla par vanité aux jeux olimpyques. De même Calanus, philosophe brachmane, s'étoit brûlé du temps d'Alexandre. Ces philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

Même page.

Mais cet immense amas de femmes et d'enfans.

D. Ruinard a savamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les martyrs n'avoient pas été en grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *de paucitate martyrum.*

Même page.

« Victime d'un usage antique et rigoureux,
« La veuve sans frémir s'élance dans les feux.

Bernier, très-fidèle voyageur, assure avoir été spectateur d'une de ces affreuses cérémonies.

Même page.

Oui, de ses plus grands dons le ciel les favorise.

Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons surnaturels, et de leur pouvoir sur les démons. Ils ne sont point dans l'erreur, puisqu'ils chassent le prince du

mensonge. A l'égard des dons surnaturels, comme de parler diverses langues, de les interpréter, de prophétiser, etc., ils étoient si communs et si publics, que saint Paul, I. Corinth. XII, en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainsi à toute une église, si ces faits n'avoient pas été certains? Un homme peut se vanter à faux d'avoir le don des miracles; mais il ne fait point croire à d'autres qu'ils ont le même don, s'ils ne l'ont pas.

Même page.

Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné :

A la vue même des païens, comme leur dit Tertullien, *de corporibus nostro imperio excedunt inviti, et dolentes, et vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

Page 78.

Mais ces temps ne sont plus : la Grèce, la première,
A su du moins ouvrir la route à la lumière.

Le goût de la philosophie s'étoit répandu partout : le platonisme étoit le système dominant. On ne peut pas dire que le christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les apôtres nous paroissent simples et grossiers, ne nous imaginons pas qu'ils aient persuadé des hommes simples et grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais, après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la religion chrétienne en deviennent les défenseurs! On voit, dans les trois premiers siècles, des Cyprien, des Tertullien, des Origène, des Arnobe et des Lactance; dans les deux siècles suivans, des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostome, des Eusèbe,

des Jérôme, des Ambroise, des Cyrille; enfin un Augustin, l'un de ces rares et vastes génies qui font l'admiration de tous les siècles.

Page 78.

Qui ne sait que railler évite un vrai combat.

Il est aisé de railler ce qui, selon saint Paul, est folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux esprits, qui croient porter coup à la religion par une raillerie, *telum imbelle, sine ictu*, fassent réflexion qu'il est glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus solidement. Celse, Porphyre et Julien l'Apostat, malgré leur haine contre elle, malgré leur esprit et leur savoir, n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes.

Page 79.

De deux camps ennemis par la soif désolés, etc.

Tertullien renvoie deux fois les païens à la lettre de Marc-Aurèle sur ce miracle, que Claudien attribue aux enchanteurs, *vis ubi nulla ducum, etc.*, de 6. cons. Hon. On peut objecter que toute religion et que toute nation se vantent d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *motis in religionem animis multa nuntiata, multa temerè credita.* Mais c'est ce qu'on ne peut appliquer à ceux des chrétiens. Sans parler de celui de la légion Fulminante, qui est également certain, quand même le surnom *Fulminante*, donné à cette légion, seroit antérieur, quelle longue suite de miracles attestés par des témoins oculaires et incapables de mensonge! D'ailleurs ces miracles sont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux, comme des guérisons de maladies; au lieu que ceux que rapportent les historiens profanes, ou sont ridiculement inutiles, ce qui en prouve la fausseté, comme lorsqu'ils

racontent qu'un devin coupa un caillou en deux avec un rasoir, qu'une vestale puisa de l'eau avec un crible percé, etc. ; ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des causes naturelles, comme les pluies de sang dont nos physiciens rendent aujourd'hui raison, et tous ces phénomènes dans le ciel, qui n'étoient souvent autre chose que des lumières boréales, très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoissance.

Même page.

Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui promit sa victoire.

La figure d'une croix peut paroître dans le ciel comme d'autres figures, disent quelques physiciens en parlant des parélies. Mais peut-on regarder comme un météore les trois mots grecs qui furent vus par Constantin et son armée? Et pourquoi chicaner ce fait, quand la conversion de Constantin est un miracle plus admirable? Comment un empereur romain, maître du monde, a-t-il pu embrasser la religion de l'humilité, et le souverain pontife de la religion païenne se soumettre aux évêques chrétiens?

Même page.

Tes orfèvres d'Ephèse ont perdu l'espérance.

On lit dans les Actes des apôtres, c. XIX, la sédition qu'excitèrent contre eux les orfèvres qui gagnoient leur vie à faire de petits temples d'argent de la grande Diane d'Ephèse.

Page 80.

Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix.

Il est certain que tous les oracles cessèrent quelque temps après Jésus-Christ, et Plutarque en a cherché la cause. Mais doit-on dire que Jésus-Christ les a fait taire en naissant, puis-

que ce silence n'arriva pas tout à coup? Pour accorder les deux sentimens, je crois qu'on peut dire que Jésus-Christ, en effet, fit taire les démons, mais que les prêtres suppléèrent à ce silence par leurs fourberies, et que, se lassant à la fin d'un personnage qui perd tout crédit quand il est découvert, les oracles cessèrent entièrement.

Page 80.

Aux tombeaux des martyrs, fertiles en miracles,
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.

Après quelque temps de cette paix, la religion essuya une persécution plus dangereuse que celles des empereurs païens. Julien, qui se vantoit de la connoître, et qui disoit, « j'ai vu, j'ai « examiné, j'ai condamné », prit contre elle, à dessein, une voie contraire à la violence. Il rappela les exilés pour la cause de l'arianisme, afin de la rendre méprisable en y fomentant les disputes. Il ôta aux chrétiens les biens de l'Église, disant que l'Évangile ordonnoit la pauvreté. Il leur défendit de plaider et d'exercer les charges, disant que l'Évangile ordonnoit de souffrir les injures et de fuir les honneurs. Il leur défendit d'enseigner les belles-lettres, disant que des chrétiens ne doivent pas lire les auteurs profanes. Enfin il écrivit contre eux ce livre tant estimé par Libanius, dans lequel, en soutenant qu'on n'eût jamais songé à croire Jésus-Christ un dieu, *si le bon homme Jean* ne s'étoit avisé de le dire, il avoue les miracles de Jésus-Christ. La religion a triomphé de cette persécution; et ce que saint Jean a écrit a été cru.

Même page.

A ce torrent vainqueur Rome long-temps s'oppose.

Ce n'est point l'autorité des empereurs qui a fait tomber le paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint long-

temps ses dieux; mais la chute de Rome entraîna celle du paganisme.

Même page.

Et Rome va tomber d'une chute éternelle,
Ainsi que Babylone et ta ville infidèle!

La punition de ces trois villes a été différente. On ne trouve plus sur la terre aucun reste de Babylone, et l'on ignore où a été sa place. On trouve les restes de Jérusalem, mais nulle trace de son temple. Rome, tant de fois ravagée, subsiste avec gloire.

Même page.

Que prétend Attila? que demande Alaric?

Alaric, roi des Goths, saccagea Rome en 410; Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452 plusieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome; mais les prières du pape saint Léon l'arrêtèrent. Genseric, roi des Vandales, la prit en 455, et la livra au pillage. Odoacre, roi des Hérules, acheva, en 476, de détruire l'empire romain en Italie.

Page 81.

Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois, etc.

Il n'est pas étonnant que ce morceau ait déplu au traducteur allemand de ce poème, puisqu'il est protestant; mais il s'est fort trompé lorsque par *l'anneau d'un pêcheur* il a entendu *peccatoris* au lieu de *piscatoris*.

Page 82.

Des rives du Jourdain au sommet du Tabor?

Je parle suivant l'opinion commune. Les évangélistes ne nomment pas la montagne.

Page 82.

Ses apôtres enfin sont sortis du sommeil.

Petrus verò, et qui cum illo erant, gravati erant somno, et evigilantes viderunt majestatem ejus. Luc. IX, 30. Jusqu'à la mort de Jésus-Christ, son Église, représentée par les apôtres, est comme endormie. Les apôtres, après la résurrection de Jésus-Christ, connurent toute la majesté de leur maître ; et le réveil de leur foi a produit à la religion le témoignage de tant de martyrs, dont la voix est conforme à celle qu'on entendit sur le Tabor, *ipsum audite.* Mais pourquoi les apôtres, après avoir vu la transfiguration, et tant de miracles, ont-ils eu si long-temps une foi languissante ? Dieu l'a permis pour assurer la nôtre. Ils ont été lents à croire afin que nous ne le soyons pas.

Le grand événement décrit dans ce chant est la terre devenue chrétienne, événement incompréhensible quand on y fait attention. Parce que nous regardons aujourd'hui la religion païenne comme un amas d'extravagances, nous nous imaginons qu'elle étoit facile à détruire. Il n'est pas facile d'arracher un peuple à ses idoles, que soutiennent des prêtres qu'anime l'intérêt. Ceux des païens qui dans le cœur se moquoient des erreurs du peuple, étoient philosophes, et faisoient de la raison leur divinité. Il n'étoit pas facile de les arracher à cette idole. Et comment un empereur romain, qui, comme souverain pontife, réunissoit en lui le sacerdoce et l'empire, a-t-il pu reconnoître dans ceux des chrétiens qui se disoient évêques une autorité supérieure à la sienne ? Pourquoi Constantin n'a-t-il pas songé à donner à la ville qu'il aimoit tant la primauté du siége dans l'Église, sous prétexte que Rome étoit encore toute païenne ? Mais un miracle bien plus étonnant est la conversion de ces milliers de Juifs qui formèrent tout à coup l'église de

Jérusalem. Ce n'étoient pas des idoles qu'ils quittoient, mais une loi que le vrai Dieu leur avoit donnée, des sacrifices qu'il avoit demandés, un temple où il avoit voulu être adoré. Il falloit que, de très-charnels qu'ils étoient, ils devinssent tout à coup spirituels; qu'ils reconnussent que toutes leurs cérémonies n'avoient été que des ombres; qu'ils regardassent comme leur Dieu un homme qu'ils avoient crucifié avec des scélérats, et comme leurs frères ces gentils qu'ils avoient toujours méprisés. Cependant saint Pierre, par un premier discours, convertit trois mille Juifs, et par un autre cinq mille; tandis que saint Paul, qui dans l'aréopage parle avec tant d'éloquence à la raison humaine, ne changea que deux ou trois auditeurs. Il ne parloit pas cependant des humiliations de Jésus-Christ dans l'aréopage, mais d'un créateur du ciel et de la terre, et d'un premier homme dont tous les autres sont sortis; d'un Dieu qui les jugera tous le jour qu'il ressuscitera les morts. Ces Grecs si savans et si spirituels ne peuvent comprendre ces vérités, tandis qu'en écoutant saint Pierre, tant de Juifs, comme je l'ai dit, changés tout à coup,

Reconnoissent pour roi
De la Jérusalem éternelle, invisible,
Celui qui, dans la leur, traité de roi risible,
D'épines couronné par la main d'un bourreau,
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau.

CHANT CINQUIÈME.

Page 83.

Le Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumière, etc.

« Dieu ne produit nécessairement que son égal : il n'a créé « tout le reste que par sa bonté. S'il n'avoit rien créé, l'être « manqueroit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien « ne lui manqueroit, parce qu'*il est celui qui est.* »

M. Bossuet.

Même page.

Le vent souffle : qui peut en découvrir la trace ?

Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis; sed nescis undè veniat, aut quò vadat. Joan. III, 8.

Page 84.

Faut-il, dit le déiste, enchaîner la raison ?

Ceux qui opposent aux mystères la répugnance de la raison ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de sa démonstration, et non du consentement de notre raison. Or, toute vérité révélée est démontrée : sa révélation est sa démonstration; et toute vérité qui a une démonstration a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'est le principe que Locke établit dans sa *troisième réplique à Stillingfleet :* « La fidélité de « Dieu est une démonstration à tout ce qu'il révèle; et le « manquement d'une autre démonstration (savoir celle que la

« raison y pourroit ajouter) ne rend pas douteuse une propo-
« sition démontrée. »

Même page.

Aujourd'hui presque éteinte, une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'ame criminelle ;

Nous ne pouvons avoir que trois guides, les sens, la raison, la révélation. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles, et encore avec incertitude. L'ame étant enveloppée dans le corps, la raison, qui ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le seul fondement d'une religion, comme les déistes le prétendent. La diversité des systèmes de métaphysique prouve l'incertitude de la raison. Il faut donc un autre flambeau à des ames qui sont, comme dit Virgile, *clausæ tenebris et carcere cæco.*

Même page.

Jusques au temps prescrit le grand livre est scellé.

Clausi sunt, signatique sermones usque ad præfinitum tempus. Dan. XII.

Même page.

Le livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir.

Salomon, qui avoit reçu des connoissances si admirables, et qui avoit tant écrit sur les animaux et sur les plantes, fait cet aveu : *Intellexi quòd omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub sole, et quantò plus laboraverit ad quærendum, tantò minùs inveniat.* Nous pouvons dire aujourd'hui ce que Salomon disoit alors : combien de secrets sont encore cachés dans la majesté de la nature ! suivant l'expression de Pline : *Omnia in majestate naturæ ab-*

dita. Devons-nous donc être étonnés si les secrets divins sont cachés pour nous dans la majesté de la religion?

Page 85.

Instruits de quelques faits, en savons-nous les causes?

Les faits même ne sont pas toujours certains, lorsque, pour être découverts, ils demandent du temps, de la patience et de la sagacité. Les observateurs ne s'accordent pas toujours entre eux.

Même page.

Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire.

Les substances mélangées auxquelles nous donnons le nom de *monstrueuses* ne produisent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, et dont la physique n'explique point la cause. Pourquoi le mulet n'a-t-il jamais de postérité? Dieu ne le veut pas. Les substances mélangées n'existoient pas quand Dieu bénit toutes ses créatures et leur ordonna de multiplier.

Même page.

L'intérêt nous donna nos premières leçons :

L'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, filles de l'intérêt, commencèrent chez les Égyptiens. « Comme leur ciel étoit pur « et sans nuage, dit M. Bossuet, ils furent les premiers à ob- « server les astres; et pour reconnoître leurs terres couvertes « tous les ans par les débordemens du Nil, ils furent obligés « de recourir à l'arpentage. »

Page 86.

Vous y saurez un jour porter des noms plus beaux :

Les satellites de jupiter furent appelés les *Médicis* par Ga-

lilée, qui vivoit sous les Médicis ; M. Cassini appela *Bourbons* les satellites de saturne, qu'il découvrit sous Louis XIV.

Même page.

O trop heureux l'enfant qui naît sous la balance !

Un historien a prétendu que cette raison avoit fait donner le surnom de *Juste* à Louis XIII. Nous avons vu M. le comte de Boulainvilliers ne pas regarder l'astrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de science et d'esprit.

Même page.

Horace frémira, s'il sait que le hasard
En naissant l'a frappé de ce triste regard.

Seu libra, seu me scorpius aspicit, dit Horace. Et pourquoi cette différence si grande entre deux constellations si voisines ? La différence des noms. Les laboureurs de l'Égypte ignoroient la conséquence qu'auroient un jour tous ces noms bizarres qu'ils donnèrent sans raison.

Même page.

Dans ce livre fatal plus d'un Cardan médite :

Cardan, fameux médecin et astrologue, fut un de ces hommes qui en imposent aux autres avec un peu de science et beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoscope de Jésus-Christ. Il avoit prédit une vie longue et brillante à son fils aîné, qui cependant, à l'âge d'environ trente ans, eut la tête coupée à Milan pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa Météorologie. On prétend que Cardan, qui avoit prédit le temps de sa mort, se laissa mourir de faim quand le temps prédit arriva.

Page 86.

. . . . . Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin!

Astrologue qui eut accès auprès de ces deux ministres, et une pension du second.

Même page.

D'une éternelle nuit le peuple menacé
Rappelle par ses cris le soleil éclipsé.

Cette folie de vouloir délivrer le soleil par de grands cris et des bruits de chaudron se pratique encore en Égypte. Virgile prétend que le soleil fut attristé de la mort de César, *caput obscurâ nitidum ferrugine texit*, et que cet astre nous avertit des grands événemens : *ille etiam cæcos instare tumultus sæpè monet.* Comme nos astronomes ont enfin rassuré les peuples contre les éclipses, le soleil a beaucoup perdu de son crédit; mais quel crédit ne conserve pas encore la lune!

Même page.

Mais quel corps menaçant vient troubler la nature
Par son étincelante et longue chevelure?

Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de comètes qu'à la mort de César, *nec diri toties arsêre cometæ.* N'étoit-il pas un homme assez important pour en mériter? Cette ancienne opinion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se moquoit d'une pareille crainte, un prince répondit fort sérieusement aux railleurs : « Il est aisé pour vous de rire des « comètes, vous n'êtes pas princes. » Les comètes n'ont encore été fatales qu'aux philosophes par les folies qu'elles leur ont

fait débiter. Whiston prétend que ce fut une comète qui, approchant la terre de trop près, causa le déluge universel, et que l'embrasement général du monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque absurdes qu'elles soient, frappent plus certaines gens que l'autorité de la révélation.

Page 87.

Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.

Funeste présage pour Didon, comme le croit Virgile :

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpè queri, et longas in fletum ducere voces.

Même page.

Verrons-nous sans pâlir tomber notre salière?

Cette superstition, qui passa des Grecs aux Romains, a passé des Romains jusqu'à nous. Ma note seroit longue, si à ce présage j'ajoutois tous ceux qu'il a plu aux hommes d'appeler funestes, comme les tintemens d'oreilles, les éternuemens, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rousse, et les autres dont parle Horace dans l'ode *impios parræ, etc.* Le Spectateur anglais dit qu'il a vu un clou rouillé, une épingle crochue faire pâlir des guerriers qui avoient plusieurs fois affronté le canon, et qu'un hibou pendant la nuit cause souvent plus d'alarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les temps, dans tous les pays, la foiblesse de notre esprit nous a fait craindre

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, etc.

HORAT.

Même page.

Rassurez-nous, devins, charmes, enchantemens,
Amulettes, anneaux, baguettes, talismans :

Depuis que Dieu s'est retiré de l'homme pécheur, il ne lui

a parlé que rarement, et toujours pour le rappeler à lui, et le rendre meilleur; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment satisfaire notre curiosité sur ses frivoles questions. De là tous ces moyens ridicules que nous avons inventés pour l'interroger : les oracles de l'antiquité dont j'ai parlé au troisième chant, les entrailles des victimes, le vol des oiseaux, les chênes de Dodone, etc. De là les talismans, les amulettes, les anneaux, les bulles, etc. De là le crédit dans lequel se sont maintenus depuis si long-temps tous ceux qui se vantent de prédire l'avenir, ou d'avoir la propriété de la baguette; de là tous les mystères des cabalistes. J'ai vu des gens persuadés de l'existence d'un peuple élémentaire et de substances aériennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimères les a avancées sérieusement, il avoit un grand mépris pour le genre humain. C'est la réflexion que fait Pline sur une autre espèce d'imposteurs : *Hæc seriò quemquam dixisse, summa hominum contemptio est.*

Page 87.

De toutes nos erreurs quand le nombreux essaim,
Dans l'Égypte produit, s'échappe de son sein, etc.

L'Égypte fut la mère des sciences et des erreurs. Les unes et les autres passèrent d'abord en Grèce. Je ne sais pourquoi quelques-uns de nos savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la physique chez les Grecs. Si l'on juge de la physique des Grecs par le traité de Plutarque, *des opinions des philosophes*, quel amas d'extravagance! Anaximène disoit que les étoiles étoient fichées dans le cristal du ciel comme des têtes de clous. Anaxagore débitoit que le ciel étoit de pierre, et le soleil une pierre de feu aussi grande que le Péloponèse. Quand des philosophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'est pas savante.

Les sages de la Grèce, occupés de la morale, négligèrent l'étude de la nature. Thalès cependant se douta que le soleil devoit être plus grand que le Péloponèse, et entrevit la rondeur de la terre.

Même page.

Tout plein de son héros, au lieu de la nature,
Lucrèce leur chanta les rêves d'Épicure.

La physique de Lucrèce, la même que celle d'Épicure, est un amas d'erreurs grossières. Plusieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand poète dans ses Géorgiques, mais souvent mauvais physicien.

Même page.

L'art des enfans de Mars fut l'art de conquérir.

Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les arts, même celle de l'éloquence, *orabunt causas meliùs.*

Même page.

« Le soleil, disoient-ils, va se coucher dans l'onde ;

Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs et les Romains croyaient que la nuit les astres s'alloient rafraîchir dans la mer ; que le ciel nous couvroit comme une voûte, et que l'Océan environnoit la terre. Cosme l'Égyptien débite, comme l'opinion commune de son temps, que le soleil se couchoit derrière une montagne : de là l'inégalité des jours, suivant qu'il se couchoit au haut ou au bas de la montagne.

Même page.

Tels étoient leurs progrès lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Sénèque, prévoyant que les siècles futurs feroient plusieurs

découvertes, disoit que de son temps on n'étoit que dans le vestibule de la nature. Nous avons avancé dans ce vestibule; mais nous y restons toujours, et nous pouvons dire comme Sénèque, Quæst. nat. 7 : *Natura sacra sua non simul tradit : initiatos nos esse credimus, in vestibulo ejus hæremus.*

Page 88.

Malgré son double appui, se sentit ébranlé ;

L'empire d'Orient et d'Occident.

Même page.

Le fameux imposteur suivi des Sarrasins
Jeta les fondemens d'un pouvoir formidable, etc.

L'empire des califes, dont Mahomet jeta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs et des Sarrasins.

Même page.

Que nos plus beaux palais de cendre soient couverts :

Quand Mahomet II se rendit maître de Constantinople, les palais des empereurs, les statues, les tableaux, et des bibliothèques plus précieuses encore que tant de rares monumens de l'antiquité, furent brûlés par un peuple ennemi des arts et des sciences. Les musulmans avoient déjà, en 641, chauffé les bains d'Alexandrie avec les livres de cette fameuse bibliothèque. Le calife, consulté sur ce qu'on devoit faire des livres, répondit : « S'ils sont contraires à l'Alcoran, il faut les brûler ; « s'ils n'y sont pas contraires, il faut les brûler encore, parce « que l'Alcoran suffit. » Que de trésors nous a enlevés cette décision !

Même page.

Trouvant l'art d'obscurcir le maître des ténèbres, etc.

Aristote, dont la longue et étonnante fortune commença

par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits, qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Cicéron dit que Aristote est inconnu même aux philosophes : *Aristoteles ipsis philosophis ignotus.* Le père Rapin, qui en a fait un pompeux éloge dans ses Réflexions sur la philosophie, avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, et pour donner de l'exercice aux siècles suivans. Aristote n'est pas coupable de son obscurité. Ses écrits sont venus jusqu'à nous très-défigurés.

Même page.

Forme dans ces écrits tous ces docteurs célèbres
Qui le dilemme en main prétendent, etc.

Les anciens philosophes avoient négligé la nature; ceux qui les suivirent la négligèrent encore plus. Pendant plusieurs siècles on n'entendit parler que des inutiles subtilités des scolastiques. La fameuse guerre entre les nominaux et les réalistes, où l'on vit d'un côté le docteur Subtil, de l'autre le docteur Invincible, ne put finir que par un édit de Louis XI.

Page 89.

Un Génois nous apprend (quelle étrange nouvelle !)
Qu'au-delà de ce monde il est un monde encor;

Les anciens, ayant toujours cru la terre une superficie plate, ne pouvoient soupçonner un autre hémisphère sous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette île Atlantique dont il parle, et sur laquelle les savans disputent, ait entendu l'Amérique. Cependant, par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Sénèque le tragique annonce avec un ton de prophète qu'un jour on découvrira un nouveau monde, mais que ce jour est très-éloigné. *Venient annis secula seris quibus Oceanus vincula rerum laxet, et ingens pateat tellus.* Sur quel fonde-

ment pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne songeoit point quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique ? Colomb lui-même la découvrit dans le temps qu'il croyoit aller à la Chine.

Page 89.

Un aimant (le hasard dans l'air le fit suspendre), etc.

On savoit seulement que l'aimant attiroit le fer ; et jusqu'au douzième siècle on a ignoré qu'étant suspendu, il tourne toujours le même côté vers le même pole du monde. J'ai observé dans le troisième chant que les arts les plus utiles ont dû leur naissance au hasard. Nos plus belles découvertes dans la physique ont eu le même sort. Où l'esprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve aussi de quoi s'humilier, parce que tout lui rappelle sa foiblesse et sa grandeur. Il semble même que, pour mieux humilier ceux qui cultivent les sciences, Dieu ait permis que les plus belles découvertes aient été faites par hasard, et par ceux qui devoient moins les faire. La boussole n'a point été trouvée par un marin, ni le télescope par un astronome, ni le microscope par un physicien, ni l'imprimerie par un homme de lettres, ni la poudre à canon par un militaire.

Même page.

Amour heureux pour nous, et fatal aux incas ;

Cette propriété de l'aimant découverte nous procura la boussole, avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre : on étudia la nature et l'astronomie. Mais les incas, qui étoient depuis six cents ans les rois du Pérou, lorsque les Espagnols y arrivèrent conduits par Pisaro, eurent bien sujet de détester la boussole et les Espagnols.

Même page.

Deux verres (le hasard vient encor nous l'apprendre), etc.

Le télescope, trouvé dans la Zélande par les enfans d'un lunetier, au commencement du dix-septième siècle, fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'astronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainsi dire, un ciel tout nouveau.

Page 90.

Dans un brillant repos, le soleil, à son tour,
Centre de l'univers, roi tranquille du jour,
Va voir tourner le ciel, et la terre elle-même.

Puisqu'en poésie on appelle souvent *l'univers* la terre seule, on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre et les autres planètes.

Même page.

En vain l'inquisiteur croit entendre un blasphème ;

Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tournoit et que le soleil étoit immobile, fut mis dans les prisons de l'inquisition, et obligé de se rétracter. On s'est enfin accoutumé à un système qui parut d'abord une hérésie.

Même page.

D'un monde encor nouveau que d'habitans obscurs
Vous tirez du néant, illustres Réaumurs !

Le microscope a fait connoître aux observateurs, et surtout à l'illustre M. Réaumur, un nombre infini de merveilles que nos yeux ne pouvoient découvrir sans ce secours. Nous pouvons encore dire comme Sénèque : Combien d'animaux que nous ne connoissons que depuis un temps ! et combien d'autres qui ne seront connus que dans les siècles futurs ! *Quàm multa animalia*

hoc primùm cognovimus seculo ? Et quidem multa venientis ævi populus ignota nobis sciet. Multa seculis futuris reservantur. Quæst. nat. 7.

Page 90.

Pour regarder si haut quels yeux espérons-nous?

« Nous ne savons pas ce qui est à nos pieds, *disoit Démocrite*, « *au rapport de Cicéron ;* et nous voulons parcourir les cieux : » *Quod est ante pedes nemo videt, et cœli scrutamur plagas.*

Page 91.

Le héros de Stagyre allumoit la fureur.

Aristote, dont le règne a été si long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

Même page.

Du vide la nature avoit encore horreur.

Aristote l'avoit dit, et Galilée lui-même le croyoit. Les fontainiers du grand-duc s'étant aperçus que, dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au-dessus de trente-deux pieds, on demanda à Galilée la raison de ce fait, que le hasard apprenoit. Il répondit gravement que la nature n'avoit horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que jusqu'à vingt-sept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Pascal ont démontré la pesanteur de l'air, et on a compris enfin qu'il valoit mieux étudier la nature dans la nature même que dans Aristote. Ainsi, jusqu'à ce hasard arrivé au temps de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau et du vif-argent remontant à une certaine hauteur. La cause de ce fait, savoir, la pesanteur de l'air, n'a été connue que long-temps après ; et la

cause de cette pesanteur est toujours inconnue. Nous savons quelques faits, jamais les causes primitives.

Même page.

Il vit toujours caché ;

Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suède, où il est mort, que de contradictions il essuya! et que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la raison! Lorsque ses os furent rapportés de Suède à Paris en 1667, le père Lallemand, qui avoit préparé une oraison funèbre pour le service qui devoit se faire à Sainte-Geneviève, reçut ordre de ne la pas prononcer.

Même page.

Nous courons ; mais, sans lui, nous ne marcherions pas.

Nous serions encore égarés dans la nuit des *qualités occultes*, s'il ne nous avoit appris à chercher le mécanisme de la nature. On ne le connoît que par les expériences ; et si nous sommes attachés avec raison à la physique expérimentale, nous en avons l'obligation à Descartes.

Même page.

Descartes le premier me conduit au conseil
Où du monde naissant Dieu règle l'appareil.

Il n'a donné lui-même son système du monde que comme une hypothèse.

Même page.

Là d'un cubique amas, berceau de la nature, etc.

Cet amas de parties cubiques que Dieu, suivant Descartes, fit tourner sur leur centre, d'où sortit la matière globuleuse,

et la matière striée, et dont les angles, en se brisant, formèrent la matière subtile, qui, poussée au centre, composa le corps du soleil.

Page 92.

Exerçant l'un sur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un et l'autre s'attire,

Suivant le système de Newton, les corps mus dans le vide s'attirent entre eux en raison directe de leurs masses, et inverse du carré de leurs distances, et par les mêmes lois de l'attraction sont poussés vers le centre commun.

Même page.

Qui peut entre ces corps de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale ?

Qu'on ne m'accuse point de manquer de respect ni pour Newton ni pour Descartes. Si je ne les admirois pas, je ne prouverois pas par eux l'impuissance de l'esprit humain quand il veut passer les bornes prescrites à ses connoissances.

Même page.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même, etc.

Que de philosophes on pourroit comparer à ce roi de Castille, Alphonse X, assez hardi pour prétendre que, si Dieu, à la création du monde, l'eût appelé à son conseil, il eût reçu de lui de bons avis!

Même page.

Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle ;

La progression de la vitesse d'un corps qui tombe nous est connue : nous calculons les vitesses qu'il doit avoir dans tous

les instans de sa chute. Mais pourquoi tombe-t-il ? Newton se contente de dire que la pesanteur est une première qualité que Dieu a imprimée à la matière. Nous connaissons les faits, nous raisonnons sur les causes.

Même page.

Au sortir d'un repas, dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible ;

Est-ce la trituration ou la fermentation, ou les deux ensemble ? La différence des sentimens prouve l'incertitude de la cause.

Même page.

Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, espoir d'un malheureux, etc.

La partie de la physique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, est la médecine. Pendant combien de siècles les médecins n'ont-ils eu qu'une connoissance grossière de l'anatomie, de la botanique, etc. ! pendant combien de temps ont-ils ignoré la circulation du sang ! On avoit soutenu jusqu'au seizième siècle que, quand le mal est du côté droit, il faut saigner du côté gauche. Brissot osa avancer le contraire, et alluma une guerre très-vive en Espagne. On eut recours aux magistrats. Arrêt rendu portant défense de saigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet arrêt à l'empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorsque le duc de Savoie mourut, quoique saigné dans une pleurésie suivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'osa prononcer ; et le procès resta indécis. Quelle guerre n'a point causée parmi nous l'antimoine ! Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le quinquina, qui guérissoit si promptement la fièvre, eut parmi nos

médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'opposoient à un remède si contraire aux maux dont *l'art fait son domaine*, dit la Fontaine dans son poème du Quinquina. L'animosité de Molière contre les médecins vint de l'entêtement que plusieurs conservoient alors pour les anciennes erreurs. On sait le sujet de l'arrêt burlesque de Boileau. La plaisanterie du poète sauva l'honneur de plus d'un philosophe, et de plus d'un magistrat.

Page 93.

Des systèmes savans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais.

Après nous être moqués des anciens philosophes, nous semblons y revenir : par ces mots *attraction*, *gravitation*, etc., nous rappelons les qualités occultes, les atomes indivisibles, le vide, etc. Nous circulons de systèmes en systèmes, et nous revenons toujours au même point, qui est l'ignorance.

Même page.

La peste la ravage, et d'affreux tremblemens, etc.

L'origine du mal physique a toujours causé une grande difficulté. Maxime de Tyr, platonicien, dans son traité *d'où viennent les maux, puisque Dieu est l'auteur des biens*, dit que la peste, les incendies, etc., ne sont point dans l'intention de Dieu, mais une suite nécessaire à la conservation de son ouvrage, parce que la destruction des parties fait la conservation du tout. *Deus totum respicit, cujus causâ necesse est corrumpi partes.* Ce principe, devenu aujourd'hui si commun, borne d'une étrange façon la puissance divine. Tantôt nos raisonneurs en ont une foible idée ; tantôt ils affectent d'en avoir une si grande, qu'ils n'osent décider si Dieu ne peut pas rendre la matière pensante. Dans quel labyrinthe on s'égare quand on perd le fil de la religion !

Page 94.

Tout périra, le feu réduira tout en cendre.

L'attente d'un embrasement général est très-ancienne, et commune à presque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, disoit Sénèque, *cùm Deo visum ordiri meliora, vetera finiri.* Puisque rien n'est éternel, dit Lucrèce,

Fateare necesse est
Exitium quoque terrarum cœlique futurum.

La terre, suivant sa conjecture, ayant par la suite des temps perdu toute son humidité, deviendra combustible par l'action du soleil sur elle :

Cùm sol et vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exsuperarint.
Liv. VII.

D'autres philosophes conjecturent que, les planètes trouvant une résistance continuelle à traverser l'éther, leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu, et que cet affoiblissement insensible, multiplié par la suite des siècles, sera cause que la terre et les autres planètes se précipiteront enfin sur le soleil. Ne demandons point aux philosophes si leurs conjectures sont vraisemblables ou non : demandons-leur seulement pourquoi il les font. Qui leur a dit que le monde finiroit, et qu'il finiroit par le feu ? La physique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai, à la fin du sixième chant, quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

Même page.

L'univers est son temple, et l'homme en est le prêtre :

Montaigne veut se moquer de ce privilége que l'homme s'attribue d'être le seul dans l'univers qui en puisse connoître la beauté et en rendre graces à l'architecte. « Qui lui a scellé ce « privilége ? dit-il. Qu'il nous montre les lettres de cette belle

« et grande charge. » Il est le seul être pensant : voilà son privilége, et les lettres de sa charge.

Page 94.

De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance et la mort.

« L'homme livré à la concupiscence, dit M. Bossuet dans ses « Élévations, la transmet à sa postérité : sitôt que tout naît dans « la concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux « à Dieu. Quel crime a commis cet enfant ? Il est enfant d'Adam : « voilà son crime. »

Page 95.

Est-ce à notre justice à mesurer les coups ?

Nous ne devons pas juger de la justice divine par la nôtre : la nôtre est une justice d'égal à égal ; la divine est une justice de l'infini au fini, du Créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs pères ? et n'avons-nous pas des lois qui dégradent de noblesse non-seulement le criminel, mais toute sa postérité ? Ces lois ne nous paroissent pas injustes. Le traducteur allemand de ce poème rapporte ici un passage très-remarquable de la bulle d'or sur un criminel de lèse-majesté. « Bien qu'il fût « juste de punir ses fils du même supplice, par une bonté par- « ticulière nous leur conservons la vie ; mais nous voulons « qu'ils soient frustrés des biens paternels, et qu'ils n'en puis- « sent espérer de leurs parens et amis, afin qu'ils languissent « dans une nécessité continuelle, qu'ils trouvent leur soulage- « ment dans la mort, et leur supplice dans la vie. Nous voulons « que ceux qui oseront intercéder pour eux soient notés d'une « infamie perpétuelle. » Dieu a permis à son fils d'intercéder pour nous.

Même page.

La terre ne fut plus un jardin de délices.

Milton, qui ne croyoit pas qu'actuellement *tout est bien*, nous dépeint, aussitôt après la désobéissance d'Adam, le Péché et la Mort sortant de l'enfer où ils avoient été enfermés jusqu'alors, et bâtissant un pont de communication avec notre monde : ils affermissent avec des clous et des chaînes de diamant l'arcade de ce pont. En même temps les anges, par l'ordre de Dieu, dérangent la situation de la terre, du soleil, des astres, etc. Nous allons voir des savans soutenir que ce dérangement que Milton décrit poétiquement arriva en effet après le déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poétiques, ni aux conjectures les plus vraisemblables, je n'avance rien que de certain, et ce que j'avance suffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal physique. Dieu maudit la terre, et prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces et des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices : voilà son premier supplice.

Même page.

Une seconde fois frappant notre séjour, etc.

Voilà le second supplice de la terre, le déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général n'ait flétri sa beauté, altéré la pureté de l'air, et n'ait été cause que la vie de l'homme a été depuis si abrégée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de la terre ? Y avoit-il un équinoxe perpétuel avant le déluge ? Et le printemps éternel dont les poètes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t-il été véritable, comme Brunet l'a prétendu ? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la nature, et dans la Révision de l'Histoire du ciel, pour appuyer

cette conjecture; mais je me borne à dire que par ses sables, ses crevasses, ses exhalaisons funestes, la terre nous présente en mille endroits les marques du grand coup dont elle a été frappée; que la nature souffre et gémit, comme le dit saint Paul, Rom. VIII, 19 et suiv. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens... Omnis creatura ingemiscit et parturit...* L'origine du mal physique, ainsi que celle du mal moral, est donc la même, c'est-à-dire, le péché du premier homme.

Page 95.

Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir.

Je viens de parler de nos lois qui dégradent la postérité d'un criminel. Nous en avons aussi qui dégradent sa terre, en ordonnant que la haute futaie sera coupée jusqu'à une certaine hauteur, et les fossés du château comblés, afin que ces châteaux soient comme punis du crime de leur seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu, qui avoit donné à l'homme l'empire de la terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorsque l'homme, par sa désobéissance, se rendit indigne de le posséder?

Même page.

Remplacera le jour, et sera pour ses saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.

La Jérusalem céleste *non eget sole, neque lunâ; nam claritas Dei illuminabit eam, et lucerna ejus est Agnus.* Apoc. XXI, 23.

Page 96.

Si ma religion n'est qu'erreur et que fable, etc.

Cette pensée de La Bruyère est fameuse : « Si ma religion « étoit fausse, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible

« d'imaginer. Il étoit inévitable de ne pas donner tout au « travers, etc. » Cette pensée est imitée de ces belles paroles de Richard de Saint-Victor : *Domine, si error est, quem credimus, à te decepti sumus ; quoniam iis signis prædita est religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

Même page.

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance,
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance ?

Si l'on veut opposer que les conversions ont été faites par violence en Amérique, on ne peut nier que toutes celles de l'Orient n'aient été faites par voie de persuasion, et n'aient été très-nombreuses chez les Chinois, si vantés pour leur esprit. Il n'est pas nécessaire que la religion chrétienne soit partout la religion régnante, mais qu'il y ait des chrétiens par toute la terre.

Plusieurs souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers missionnaires. Ceux qu'en 597 saint Grégoire le Grand envoya en Angleterre y trouvèrent un roi fort doux, qui, après les avoir entendus parler d'une félicité éternelle, leur répondit : « Voilà de belles promesses, mais nouvelles et incer- « taines. Je ne dois pas tout d'un coup renoncer à ce que j'ai « cru jusqu'à présent. Cependant, puisque votre zèle pour notre « bonheur vous a fait venir de si loin, je vous recevrai bien, et « je ne vous empêche pas d'attirer à votre religion ceux que « vous pourrez persuader. » M. Fleury, liv. XXXVI.

Page 97.

Si des rives du Gange aux rives de la Seine, etc.

Cette pensée est encore dans La Bruyère. « Si l'on nous « assuroit que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été « d'exciter le roi très-chrétien à renoncer au christianisme, à

« permettre l'entrée de son royaume aux talapoins, qui eussen
« pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos
« femmes, à nos enfans, à nous-mêmes, avec quelles risées
« et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses
« si extravagantes ! Nous faisons cependant à tous ces peuples
« des propositions qui doivent leur paroître très-folles et très-
« ridicules, et ils supportent nos religieux et nos prêtres....
« Qui fait cela en eux et en nous ? Ne seroit-ce pas la force
« de la vérité ? »

Page 97.

D'éloquens talapoins, munis d'un long sermon, etc.

Prêtres des Siamois, dont le dieu qu'ils nomment *Sommonocodon*, eut une grande guerre à soutenir contre son frère Theratat, et parvint à la divinité par ses grandes actions.

Même page.

Un Dieu pauvre, souffrant, mort et ressuscité.

L'Histoire eccl. de Fleury, liv. XLI, rapporte que le roi des Frisons, prêt à recevoir le baptême, entrant déjà dans les fonts, demanda s'il trouveroit dans le paradis les rois ses aïeux. L'évêque lui ayant répondu qu'ils étoient en enfer, le roi sortit des fonts en disant : « Je ne quitterai point la compagnie des « princes mes aïeux pour aller dans votre paradis chercher ces « pauvres que je ne connois point ; je ne puis croire ces nou- « veautés. » Élevés dans les vérités de notre religion, nous ne comprenons point assez la répugnance que doivent trouver à s'y soumettre ceux qui en entendent parler pour la première fois.

Même page.

Qui peut à sa pagode arracher un Chinois ?

Nom qu'on donne aux temples des Indiens, et aux idoles

adorées dans ces temples. Le peuple de la Chine a aussi ses pagodes.

Même page.

Tout peuple, toute terre entendra son oracle.

Il n'est pas nécessaire que toute terre ait été convertie; il suffit qu'elle ait entendu : ce qui a été prédit est accompli.

Page 98.

Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi.

« La raison, dit Locke, est la révélation naturelle, et la « révélation est la raison augmentée par un nouveau fonds de « découvertes émanées immédiatement de Dieu. » Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons savoir pour le bien présent de nos corps et le bien futur de nos ames. Quand nous voulons pousser plus loin notre curiosité, et exercer sur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxième chant et dans celui-ci les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne sont que systèmes qui se détruisent tour à tour. Les philosophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelque autre principe génératif; ensuite par les atomes, les quatre élémens, le sec et l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois élémens sortis de l'écornement des cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives et passives, et capables de penser. Quelle contrariété dans l'esprit humain, qui sans preuves croit ces choses inintelligibles, et résiste à une religion prouvée par une nuée de témoins ! Les plus incrédules à la parole de Dieu sont souvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

Page 98.

Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître?

On ne peut connoître le père que par le fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui sans être rappelés. Un sujet disgracié et exilé pourra-t-il revoir son maître, si quelqu'un ne vient de sa part lui annoncer sa grace et son rappel? Le déiste, qui ne croit ni disgrace ni rappel, veut établir sa religion sur la raison seule, sans révélation. La différence des religions qui sont sur la terre le persuade qu'elles sont toutes fausses, parce que, dit-il, si Dieu en avoit établi une, elle seroit unique. Toutes ces religions qui lui paroissent si différentes se réduisent à trois, qui toutes trois s'accordent à déposer contre lui, qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reste encore comme pour nous rappeler les anciennes extravagances du genre humain sans révélation, que nous offrira la terre, si nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, seront tous ou juifs, ou chrétiens, ou mahométans. Le chrétien, rappelé au père par le fils, respecte les prophètes qui annoncèrent ce fils aux Juifs; il regarde sa religion comme l'accomplissement de celle des Juifs, et toutes les deux n'en sont qu'une. Le mahométan respecte les prophètes des Juifs, et le messie des chrétiens, auquel il fait succéder un prophète imaginaire. Sa religion, qui n'est ni la juive ni la chrétienne, mais un mélange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une et l'autre l'ont précédée, et se croit, comme elles, fondée sur la révélation. Voilà donc les trois religions d'accord entre elles pour confondre les déistes; voilà tous les hommes réunis pour lui dire que toute religion doit être fondée sur la révélation, et qu'il y a eu une révélation. Ainsi le déiste, qui ne reconnoît ni disgrace ni rappel, qui croit seul suivre la raison et honorer Dieu par elle, est

encore plus éloigné de Dieu et de la raison que le juif, et même que le mahométan.

Même page.

L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle ;

Personne n'ignore la punition terrible d'Osa, qui, voyant l'arche près de tomber, courut pour la soutenir.

CHANT SIXIÈME.

Page 100.

Ce Dieu veut-il encor que l'homme se haïsse ?

« Jésus-Christ, dit M. Bossuet, nous propose l'amour de « Dieu jusqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propose la mo- « dération des désirs sensuels jusqu'à retrancher tout-à-fait nos « propres membres, renoncer à tout plaisir, vivre dans le « corps comme si l'on étoit sans corps, quitter tout, vivre de « peu, presque de rien, et attendre ce peu de la Providence. » Hist. univ.

Page 101.

Faut-il à si bas prix sortir de son devoir ?

Il y a des gens, dit M. Pascal, *qui se damnent si sottement !* Celui que je fais parler ici est persuadé que les plaisirs imaginaires, que notre seule vanité réalise, ne méritent pas notre attachement ; il est persuadé aussi que les plaisirs des sens ne le méritent pas ; mais comme la nature nous y entraîne, il est effrayé d'une loi qui s'oppose toujours à la nature. Ainsi, quoiqu'il ne soit ni avare, ni ambitieux, ni épicurien, ni pyrrhonien, il a de la peine à être chrétien sincèrement.

Même page.

Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort ?

Allusion aux paroles de Jonathas : *Gustans gustavi paululùm mellis, et ecce morior.* I Reg. xiv, 45.

Même page.

L'arbitre renommé du plaisir élégant, etc.

Saint-Evremont, fameux par l'esprit et par la volupté, fut appelé le Pétrone de son siècle. Dans son discours sur les plaisirs, il se vante de ne point se connoître : « Je ne veux avoir « sur rien un commerce trop long et trop sérieux avec moi-« même... Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions « de ma vie, il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en régler la « fin. »

Même page.

Ce rimeur enjoué m'inspire la tristesse, etc.

L'abbé de Chaulieu, dans les poésies qu'on a imprimées sous son nom, revient à tout moment, à son âge, à sa goutte et à son mépris pour la mort : *Plura de extremis loqui, par ignaviæ est.* Tacite.

Page 102.

Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné?

Les philosophes païens avoient raisonné de plusieurs façons différentes sur le souverain bien. Jésus-Christ commença son sermon sur la montagne par décider cette grande question : *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, etc.* Et le premier à qui il assure, suivant la réflexion de M. Bossuet, une place dans son paradis, est un compagnon de sa croix, mourant sur elle à côté de lui.

Même page.

Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.

« Les hommes, dit Abadie, sont incrédules parce qu'ils veu-« lent l'être; et ils veulent l'être parce que c'est l'intérêt de

« leurs passions. » Ce n'est point ordinairement l'incrédulité qui fait les voluptueux, c'est la volupté qui fait presque tous les incrédules.

Page 103.

A la religion si j'ose résister,
C'est la raison du moins que je dois écouter.

Ratio est vera lex, disent les spinosistes dans le *Pantheisticon* imprimé en Angleterre, livre dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'ame, est cependant très-sévère, puisqu'elle ordonne toujours la résistance aux passions. Bayle demande, dans son traité sur la comète, si une société d'athées se feroit des principes de morale et de probité. Ce livre en est la preuve; mais qui pratiqueroit sincèrement cette morale se lasseroit bientôt de n'en espérer d'autre récompense que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme est aisément chrétien.

Même page.

N'allons point toutefois les chercher dans Platon.

Dans la science de la nature, les anciens philosophes n'ont débité que des erreurs. Dans la science de la morale, ils ont débité les plus grandes vérités, parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel sévère casuiste que Cicéron dans ses Offices! Mais ces vérités se trouvent même chez les poètes, d'où l'on peut tirer un abrégé de morale, et les grands principes sur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers nous-mêmes.

Même page.

« De Jupiter partout l'homme est environné.

Jovis omnia plena. Virg. *Hinc omne principium; huc refert exitum*. Hor.

Même page.

« Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.

Carior est illis homo quàm sibi. Juven.

Même page.

« Du méchant qui le prie il rejette l'offrande.

Compositum jus, fasque animi, sanctosque recessus mentis, etc. Perse.

Même page.

« A l'un de ses côtés la Justice debout.

Cette image de la justice divine est dans Hésiode, et celle de la clémence est dans Stace, Theb. 12.

Page 104.

« Et j'abandonne au ciel le soin de me venger.

La vengeance, dit Juvénal, est le partage d'un petit esprit. *Infirmi est animi exiguique voluptas ultio.*

Même page.

« Je donne à ses défauts des noms officieux.

At pater ut nati, sic nos debemus amici, etc. Ce bel endroit d'Horace est su de tout le monde.

Même page.

« Je suis homme : tout homme est un ami pour moi.

Homo sum : humani nil à me alienum puto. Ter.

Même page.

« Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie.

« Les pauvres et les étrangers, dit Homère dans l'Odyssée, « nous viennent de la part des dieux. »

Page 104.

« Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.

Fameuse épigramme de Martial : *Solas, quas dederis, semper habebis opes.*

Même page.

Un mortel bienfaisant approche de Dieu même !

« Rien, dit Cicéron, n'approche plus les hommes des dieux « que de faire du bien. » Ceux qui, *suî memores alios fecêre merendo*, sont placés par Virgile dans les Champs-Elysées.

Même page.

« Me faire soupçonner la foi de mon épouse ?

Hoc fonte derivata clades, etc. Horace attribue à l'adultère tous les malheurs qui affligent les Romains. Tacite, en décrivant les mœurs des Germains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adultère étoit rare, et sévèrement puni ; ce qui lui fait dire ce beau mot : Chez eux on ne rit pas du crime, et la galanterie n'est pas appelée la mode du siècle : *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere aut corrumpi seculum vocatur.*

Page 105.

« Qui nourrit en secret un désir téméraire.

C'est Ovide qui parle ainsi de la pensée criminelle : *Quæ, quia non licuit, non facit, illa facit.* Et ailleurs : *Omnibus exclusis, intùs adulter erit.*

Même page.

« La pudeur est le don le plus rare des cieux.

Cette sentence est dans Euripide.

Même page.

« Tendre fleur que flétrit une indiscrète haleine.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis, sic virgo, dùm intacta manet. CATULLE.

Même page.

« L'amour, le tendre amour flatte en vain mes désirs :
« L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.

Catulle dit à l'hymen : *Nil potest sine te, Venus, fama quod bona comprobet, commodi capere, etc.*

Même page.

« Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.

Nil admirari propè res est una, etc. HOR.

Même page.

Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé;

Quod sis esse velis, nihilque malis. MART.

Même page.

« Et pauvre sans regret, ou riche sans attache.

C'est le sage dont parle Virgile : *Nec ille aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

Même page.

« Je ne vais point, des grands esclave fastueux, etc.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici; expertus metuet, etc. HOR.

Même page.

« Que de vide, ô mortels, dans tout ce que vous faites !

O curas hominum, ô quantùm est in rebus inane ! PERS.

Page 105.

« Je me hâte de vivre, et de vivre avec moi.

Sed neuter sibi vivit, heu! bonosque soles effugere atque abire sentit, qui nobis pereunt, et imputantur. MART.

Même page.

« J'évite leurs regards, et leur cache ma vie.

Benè qui latuit, benè vixit. OVID.

Page 106.

« Ce jour même des miens est le dernier peut-être :

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum ; grata superveniet, etc. MART.

Même page.

« Trop connu de la terre, on meurt sans se connoître.

Illi mors gravit incubat, qui, notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi. SÉN. trag.

Même page.

« Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre. »

C'est Martial qui l'a dit :

Rebus in angustis facile est contemnere vitam.
Fortiùs ille facit, qui miser esse potest.

Platon et Cicéron, en disant qu'il n'est pas permis à une sentinelle de sortir de son poste sans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de soi-même par une meilleure raison. Il n'est pas étonnant que les païens aient condamné ce que rien ne peut justifier.

Même page.

« Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie. »

Belle épigramme de Martial sur un vieillard qui ne se repent

d'aucun jour de la vie. *Præteritosque dies et tutos respicit annos.* Ce qui fait dire à Martial :

Ampliat ætatis spatium sibi vir bonus; hoc est
Vivere bis, vitâ posse priore frui.

Page 107.

Doux, chaste, bienfaisant, pour moi seul j'allois vivre.

Cicéron dépeint dans ses Offices ce contentement d'une ame vertueuse : *Si considerare volumus quæ sit in naturâ excellentia et dignitas, intelligemus quàm sit turpe diffluere luxuriâ, et delicatè ac molliter vivere, quàmque honestum parcè, continenter, severè, sobriè.*

Même page.

Les sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.

On peut dire du plus sage des païens, sans en excepter aucun, ce mot de saint Augustin : *Agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes par les lois de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Aristote interdisoit les images déshonnêtes, excepté celles des dieux. Solon établit à Athènes le temple de l'amour impudique. « Toute la Grèce, dit M. Bossuet, étoit pleine de « temples consacrés à ce dieu ; et l'amour conjugal n'en avoit « pas un ! »

Même page.

Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.

Sénèque, aussi faux philosophe que faux bel-esprit, rend sa morale haïssable par le ton fastueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des passages des anciens peu favorables à ses mœurs, et parler de ses richesses immenses ; mais il suffit, pour connoître ce stoïcien si sévère en discours, de savoir qu'il étoit

un servile adulateur du monstre dont il avoit été le précepteur, jusque-là qu'il fut capable de le justifier sur le meurtre de sa mère. TACIT. Ann. 15. J'ai rapporté, au second chant, la parole superstitieuse de Socrate mourant. Que dire de Sénèque mourant qui prend l'eau de son bain, et en arrose ceux qui l'environnent, en disant : *Jovi liberatori?*

Page 107.

Quand ses réformateurs deviennent ses complices ?

Les prédicateurs de la raison humaine, les platoniciens, les stoïciens ont précédé les prédicateurs de l'Évangile. Les premiers n'ont rien changé ; les seconds ont en un moment peuplé la terre de citoyens plus parfaits que ceux que Platon avoit en idée, et que le sage des stoïciens. Tous les efforts de la raison pour réformer les hommes ont servi de triomphe à la grâce.

Même page.

Je déteste ces jeux d'où Caton se retire.

Les jeux de Flore se représentoient avec des licences très-scandaleuses. Caton, qui y assistoit, s'apercevant que, par respect pour sa présence, le peuple n'osoit demander aux acteurs leurs licences ordinaires, se retira pour laisser toute liberté ; ce qui a fait dire à Martial : « Puisque tu savois ce qui se « passoit à ces jeux, pourquoi, sévère Caton, y venois-tu ? Tu « n'y venois donc que pour en sortir ? »

Nosses jocosæ dulce cùm sacrum Floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideò tantùm veneras ut exires?

La réflexion de Martial est juste ; mais elle ne va pas assez loin. Caton est condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'assister. Caton n'est pas moins condamnable de s'en

retirer quand il voit que sa présence contient le peuple. Son indigne complaisance est la preuve de sa vanité.

Page 108.

De la religion le charme est son vainqueur.

Les hommes sont faits pour vivre en société : c'est ce que prouvent leurs besoins mutuels, et le don de la parole, qui suppose des auditeurs. Ils sont d'abord unis en société par les liens naturels ; la religion, qui perfectionne la nature, les réunit par des liens plus étroits, par le précepte de l'amour, les prières, les sacremens et les pasteurs. Les chrétiens ne font qu'une famille sous un chef qui est le centre de l'unité. La raison seule ne peut donc, comme les déistes le prétendent, être le seul fondement d'une religion, puisqu'elle ne peut même être le seul fondement de la société. L'autorité des lois soutient les états.

Même page.

« Aimez-vous : l'amour seul comprend toute ma loi. »
Nouveau commandement.

Le nouveau commandement de l'amour, quoique de la loi naturelle, et renouvelé par le Décalogue, est appelé *nouveau* dans la loi nouvelle, parce que Jésus-Christ, qui en est venu donner l'exemple, l'a gravé dans les cœurs par sa grâce, et, en nous le faisant pratiquer, nous a renouvelés nous-mêmes. *Ideò novum dicitur, quia innovat.* S. Aug.

Même page.

De plus grandes vertus l'univers fut rempli.

Rien n'est difficile à l'amour, dit saint Augustin : *Ubi amatur, non laboratur ; aut si laboratur, labor certè amatur.* Nous apprenons par les païens mêmes combien les mœurs des premiers

chrétiens étoient admirables. La fameuse lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non suspect. Lucien, qui n'épargne personne, a raillé les chrétiens; mais ses railleries mêmes leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Pérégrinus avec quel zèle les premiers chrétiens se secouroient les uns les autres. « Car, dit-il, leur législateur leur a fait accroire qu'ils « sont tous frères; de sorte qu'ils croient que tout est commun : « ils méprisent tout, et la mort même, sur l'espérance de l'im- « mortalité. »

Page 108.

Dieu ne veut plus de sang :

Dans les trois premiers siècles de l'Église, on ne voit que supplices; dans le siècle suivant, on ne voit qu'austérités. Aux victimes des tyrans succèdent les victimes de la pénitence, dont le nombre étonne. Que d'anachorètes ou de cénobites dans l'Orient! L'Égypte en est remplie; toute la Thébaïde n'est qu'un monastère. Cette Égypte, autrefois le théâtre d'une sagesse orgueilleuse, où les savans de la Grèce alloient chercher des lumières, est peuplée d'hommes qui ne veulent que se cacher et s'anéantir, et qui, ayant la seule science nécessaire, renoncent à toute autre science. C'est parmi ces hommes si simples que va passer quarante ans le célèbre Arsène, tandis que les deux princes dont il a été le gouverneur et le précepteur sont les maîtres du monde; et lorsqu'on lui demande pourquoi dans ce désert il va consulter si souvent un vieux solitaire fort ignorant : « Je suis habile, répond Arsène, dans les lettres « grecques et romaines, mais je ne suis pas encore à l'alphabet « de ce vieillard. »

Même page.

Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires.

Après le spectacle des martyrs, la religion offre celui des so-

litaires. Il semble que dieu ait voulu les opposer à ces philosophes qui avoient prêché à leurs disciples la retraite et le silence ; mais ces disciples de Jésus-Christ, loin de chercher la science dans leur retraite, souvent ne savoient pas lire ; ils ne cherchoient que les austérités, la prière et l'oubli du monde.

Page 109.

Qui, toujours innocens, se punissent toujours ;

« Le miracle des miracles, dit M. Bossuet, c'est qu'avec « la foi les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus « pénibles se sont répandues par toute la terre.... Les innocens « mêmes ont puni en eux, avec une rigueur incroyable, cette « pente prodigieuse que nous avons au péché. Les déserts ont « été peuplés, et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires « plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus « profondes. »

Même page.

Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause :

Saint Ambroise lui imposa la pénitence publique à cause du meurtre de Thessalonique. Théodose s'y soumit, et, n'ayant pas la permission d'entrer dans le sanctuaire, resta prosterné devant la porte de l'église, dépouillé de ses ornemens impériaux, arrosant le pavé de ses larmes, et demandant miséricorde. Que doit-on plus admirer, ou de l'humilité de l'empereur, ou de la fermeté de l'évêque ?

Même page.

Le terme de l'amour est de n'en point avoir.

C'est saint Bernard qui parle ainsi : *Modus amandi Deum, est amare sine modo.*

Même page.

Ne forgeons point ici de chimère mystique.

Ces termes de *pur amour*, *amour désintéressé*, *déluge et*

bouillonnement d'amour, union, liquéfaction, rien de l'âme abîmée dans le tout de Dieu, parfaite nudité, et tant d'autres qu'ont inventés certains mystiques.

Page 110.

« Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer.

Un homme plein de ces sentimens est toujours heureux : ainsi la religion seule procure cette paix de l'âme à laquelle les athées croient pouvoir parvenir par la raison. L'auteur du *Pantheisticon* parle ainsi à celui qu'il veut rendre heureux par son système : *Sortem tuam, quæcumque sit, æquo animo feres ; stultam ambitionem et rodentem invidiam procul fugabis ; perituros contemnes honores, ipse brevi periturus ; jucundam deges vitam, nihil admirans aut horrescens ; vitam hilarè, mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes ; mais la raison seule les fera-t-elle pratiquer ? Ecartera-t-elle de nous l'ennui inséparable de tous les plaisirs et de toutes les conditions, tourment dont les voluptueux et les grands sont les premiers martyrs ? Pourra-t-elle nous faire surmonter l'horreur de la nature au moment de la mort ? C'est ce moment que souhaite le vrai chrétien : les maux qui lui arrivent pendant la vie sont des biens que Dieu lui envoie ; les biens qui ne lui arrivent pas sont des maux que Dieu lui épargne : tout est faveur du ciel pour lui. Qui peut rendre malheureux sur la terre celui qui ne veut que souffrir et mourir ?

Page 111.

Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom !

M. Fléchier, dans la Vie de Théodose, en louant la bonté de ce prince qui tâchoit de ramener les hérétiques par la douceur ne voulant point de conversions forcées, ajoute ces paroles : « Cette douceur fit souvent de la peine aux catholiques, qui, par

« un zèle précipité, vouloient toujours qu'on exterminât leurs « adversaires. » Cet esprit de violence qui est dans le parti même de la vérité, que devient-il dans le parti de l'erreur? Jésus-Christ, en quittant ses disciples, leur disoit qu'il leur laissoit la paix; cependant, depuis que les empereurs eurent donné la paix à l'Église, que voit-on dans l'Histoire ecclésiastique? Avec quelques exemples de grandes vertus, un spectacle continuel des plus terribles passions. Quelles guerres plus furieuses que celles où l'on veut, comme dit Boileau, *dans un sein hérétique enfoncer un poignard catholique?* Et sans parler des guerres sanglantes, quelle suite de querelles entre les chrétiens! On voit prêtres contre prêtres, moines contre moines, évêques contre évêques, conciles contre conciles; on s'accuse les uns les autres devant les empereurs; on se déchire; on s'anathématise; de toute manière s'accomplit la prophétie sur Jésus-Christ : *Positus est in ruinam et resurrectionem*, *etc.* Ce signe tant contredit sera jusqu'à la fin du monde cause de perte ou de salut, ruine ou résurrection.

Même page.

Tous ces héros croisés, qui d'infidèles mains
Ne vouloient, disoient-ils, qu'arracher les lieux saints?

Les croisades furent appelées des guerres saintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des lieux saints. C'est à cause de ce zèle que Godefroi de Bouillon est le héros du Tasse, qui chante, dit-il, des armes pieuses :

Canto l'armi pietose, e 'l capitano
Che 'l gran sepolcro liberò di Christo.

Même page.

Mais détestons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.

Julien l'Apostat disoit des fureurs des ariens contre les catho-

liques, que les chrétiens étoient entre eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des luthériens en Allemagne, et de celles des calvinistes en France ?

Page 111.

Qui l'a voulu ? C'est vous qui nous avez quittés.

« Il y a toujours, dit M. Bossuet, ce fait malheureux contre « les hérétiques : ils se sont séparés du grand corps de l'Église. « Mais pour nous quelle consolation de pouvoir depuis notre « souverain pontife remonter sans interruption jusqu'à saint « Pierre, établi par Jésus-Christ ; d'où, en reprenant les pon- « tifes de la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse ; de là jusqu'aux « patriarches, et jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite ! « quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux ! »

Page 112.

Contre toute espérance espérons leur retour.

Leur retour nous est annoncé par saint Paul, Rom. XI, comme M. Bossuet l'a si bien développé.

Même page.

Il doute, il en fait gloire, et sans inquiétude
Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude.

On rapporte qu'une dame de Londres, après avoir lu un ouvrage de Sherlok sur l'immortalité de l'âme, se pendit dans sa chambre, et écrivit auparavant sur sa cheminée ce vers :

Sherlok, je doute encore, et je vais m'éclaircir.

La duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari dans l'épitaphe qu'elle a fait graver sur son mausolée à Westminster :

Pro rege sæpè, pro republicâ semper,
Dubius, sed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute, et qu'on meurt dans l'in-

certitude, peut-on se vanter de mourir sans inquiétude? Si quelques personnes d'esprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement suivi. Dans une note du quatrième chant, j'ai nommé les grands hommes qui avoient illustré les premiers siècles de l'Église. On feroit une liste nombreuse de ceux qui dans ces derniers siècles ont édifié par une foi sincère. Je ne parle pas seulement de ces hommes rares, comme les Bossuet, et quelques autres, qui ont été attachés à l'Église par leur état et leurs travaux; ni de ces savans fameux, comme les Mabillon, les Renaudot, les Nicole, etc. Combien de génies illustres dans les lettres, et même dans les sciences profondes, la métaphysique, la médecine, l'astronomie, la géométrie (quoique Bayle, à l'article de M. Pascal, trouve la chose bien rare), ont été remplis d'une piété humble! Le recueil des éloges des illustres membres de l'académie des sciences nous en fait connoître plusieurs. Les deux plus grands philosophes de l'Angleterre, Locke et Newton, ont montré par leurs écrits leur soumission à la révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Pascal, dont la vie, *qui est plus propre*, disoit Bayle, *à désarmer les impies que cent volumes de sermons*, confirme ce qui a été dit de la religion, qu'elle fait croire de grandes choses aux esprits les plus simples, et en fait pratiquer de petites aux esprits les plus sublimes.

Même page.

Il faut que par degrés la foi tombe et périsse.

Un géomètre anglais, persuadé de cette vérité, a voulu y appliquer les calculs géométriques, dans son livre intitulé *Philosophiæ christianæ principia mathematica*. Sur ce principe très-faux, qu'un fait diminue de certitude par degrés à mesure qu'il augmente en ancienneté, il a calculé quand la foi en Jésus-

Christ, qui doit toujours aller en diminuant, seroit tout-à-fait éteinte, et a cru trouver par ce calcul que le jugement dernier arriveroit environ dans 1500 ans. Cette parole de Jésus-Christ, *non est vestrûm nosse tempora*, dérange tous ces calculs de géométrie.

Page 112.

Ce jour dont l'univers fut toujours menacé :

J'ai dit, au cinquième chant, que l'attente de l'embrasement général du monde est presque aussi ancienne que le monde. Les philosophes et les poètes païens l'annoncent, Properce, Lucrèce, Ovide :

Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles, et machina mundi.
PROPERT.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.
OVID. Metam. l. 1.

L'attente d'un pareil événement, que la physique n'a pu annoncer, doit nécessairement prendre sa source dans une ancienne tradition, dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Joseph. Il rapporte (liv. 1) que les enfans d'Adam, ayant été instruits que la terre devoit souffrir deux déluges, un d'eau, et l'autre de feu, pour conserver cette tradition, la gravèrent sur deux colonnes, dans l'espérance que, si l'une périssoit dans le premier déluge, l'autre pourroit subsister. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoissance, ils l'ont répandue, et elle s'est perpétuée.

Page 113.

En sortant de la poudre une seconde fois, etc.

Loin que la raison nous prouve l'impossibilité de la résur-

rection des corps, elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image dans une brillante résurrection des plus vils insectes, dont j'ai parlé au premier chant : prodige que la physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon ; celui qui a fait le corps humain, ouvrage si admirable ; celui qui a pu l'unir avec l'âme a pu rendre cette union éternelle ; et s'il veut la rompre pour un temps, il peut la rétablir ensuite. La raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut sans doute séparer celles qu'il a unies, et réunir celles qu'il a séparées. La raison nous persuade qu'il le peut, et la religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'âme et le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la société seroit rompue pour un temps ; mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage l'accomplissement de la plus grande partie des choses prédites. Soyons donc persuadés que tout le reste de ce qui a été prédit sera également accompli.

Même page.

Lorsque le bonze étale en vain sa pénitence ;

Personne n'ignore les austérités presque incroyables que pratiquent les bonzes et les bramines pour s'attirer la vénération et les aumônes des peuples. Ils sont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt et de la vanité.

Même page.

De sa chute surpris, le musulman regrette
Le paradis charmant promis par son prophète.

La religion chrétienne, qui ordonne une vie pénitente sur la terre, promet un paradis tout spirituel ; la mahométane au contraire permet une vie sensuelle sur la terre, et promet un

paradis tout charnel. La peinture de ce paradis est si grossière, qu'au rapport de Briot, *Empire ottoman*, les Turcs éclairés n'osent le croire véritable ; mais la multitude n'en doute pas. Plusieurs sont assez simples pour conserver un toupet de cheveux sur leur tête afin qu'au dernier jour Mahomet les enlève plus aisément. Il doit les sauver tous. « A la vérité, « dit-il dans l'Alcoran, les grands pécheurs seront d'abord « punis ; mais, par mon intercession, ils seront enfin reçus dans « le paradis, n'étant pas possible que les vrais croyans restent « pour toujours dans les flammes éternelles avec les infidèles. »

Page 114.

Sainte religion, qu'à ta grandeur offerts,
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers !

Une religion qui commence et finit avec le monde, et rappelle toute l'histoire à la sienne, son empire ayant été établi par les révolutions des autres empires ; une religion qui rappelle tous les peuples, même les mahométans, par leur propre religion à cette révélation donnée au premier de tous les peuples, subsistant toujours pour l'attester toujours ; une religion enfin qui par tant de témoignages tirés de la raison, de l'histoire et de la nature, développe l'origine des désordres du monde et de nos malheurs, et qui, quoique annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumière si éclatant, porte avec elle le caractère de la divinité. Dieu ne se montre à l'homme pécheur que sous un voile ; mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un dessein toujours suivi, le font particulièrement reconnoître. Ces deux ouvrages sont la nature et la religion. Les déistes, qui ne s'arrêtent qu'au premier, sont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un être suprême, le créateur du monde ; et comme ils ignorent ce qu'ils en doivent espérer et craindre, ils l'adorent sans le connoître, ou plutôt ils n'adorent rien, et l'on peut dire

d'eux plus justement qu'un ancien poète ne l'a dit des Juifs : *Nil præter nubes et cœli numen adorant.* Ceux qui connoissent un créateur dans son ouvrage de puissance, qui est la nature, et un réparateur dans son ouvrage de justice et d'amour, qui est la religion, sont les seuls qui connoissent et adorent l'être suprême de la manière dont doit être connu et adoré celui qui est esprit et vérité.

La bénédiction que Dieu a répandue sur cet ouvrage, dans un siècle où l'impiété triomphe, m'avoit engagé à y donner une nouvelle attention, pendant qu'on travailloit à cette édition *, la dernière qui sera faite, selon les apparences, du vivant de l'auteur. J'ai dans mes vers et dans mes notes fait quelques additions ; et j'en aurois peut-être fait d'autres, si je n'avois pas été arraché à cette occupation par une de ces afflictions dans lesquelles on ne peut être consolé que par la religion. Heureux alors, non pas celui qui en parle en vers, mais celui dont le cœur en est rempli ! Un fils m'étoit cher, non parce qu'il étoit unique, mais parce qu'il promettoit beaucoup. Obligé de travailler à sa fortune, il s'étoit déterminé par un choix sagement médité, au commerce maritime, où les richesses qu'on peut gagner ne sont point, comme il me le disoit, celles de *l'iniquité*. L'espérance qu'il feroit une fortune honnête, et en honnête homme, m'avoit adouci la douleur de sa séparation, lorsqu'il partit pour Cadix, où à peine arrivé, il vient de m'être enlevé par cet affreux tremblement de terre dont on parlera long-temps ; et les circonstances qui l'ont fait périr sont si cruelles, qu'elles contribuent à le faire regretter de tout le monde, dans sa patrie et en Espagne, où il s'étoit déjà fait estimer. Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté. Oui, Dieu me l'a ôté, et même par un de ces coups imprévus qui rendent la

* L'édition de 1756.

mort terrible à tout âge, et surtout dans l'âge des passions. Cependant la vertu de mon fils, la bonté de son cœur, la droiture de ses sentimens, la sagesse de ses mœurs, tout me fait espérer que Dieu l'a pris dans sa miséricorde; et que c'est moi qu'il a frappé par ce grand coup, afin que, me trouvant seul, je ne sois plus qu'à lui, et que je passe le reste de mes jours à implorer pour moi cette miséricorde que ne mérite point une vie si peu conforme aux grandes vérités, que dès ma jeunesse j'ai eu la hardiesse d'annoncer dans ma poésie. Puisse l'affliction dans laquelle je passerai le reste de cette vie m'être utile pour l'autre! Puisse cette religion que j'ai chantée arrêter les larmes que la nature veut à tout moment me faire verser sur mon fils, et me faire verser les siennes sur moi même!

FIN DU POÈME DE LA RELIGION.

LA GRACE,

POÈME.

PRÉFACE.

Je puis, à la tête de cet ouvrage, avouer mes craintes sans être soupçonné de cette fausse modestie si commune aux auteurs qui dans leurs préfaces affectent un langage plein de timidité lorsqu'ils sont intérieurement pleins de confiance. Pour moi, je n'ai aucun sujet d'en avoir : je vais parler d'un mystère qui révolte l'amour-propre, et qui sera toujours l'écueil de notre raison. Je vais traiter une question sur laquelle on suit différens systèmes ; et comme chacun soutient avec chaleur le parti qu'il a embrassé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des sentimens contraires aux miens. Enfin j'écris en vers ; et ceux qui, sans faire attention au théologien, ne regarderont en moi que le poète, examineront mes vers avec d'autant plus de sévérité que mon nom seul semble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne sert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des pères est un pesant fardeau pour les enfans, et l'on n'en a presque point vu soutenir ce fardeau dignement. Ce n'est point à moi à citer les passages d'Homère et d'Euripide qui l'assurent ; et je citerai encore moins un proverbe très-commun chez les Grecs et les Latins. Il est vrai que ce proverbe semble confirmé par l'histoire. Rarement a-t-on vu

ceux qui se sont rendus illustres, soit par les armes, soit par les lettres, laisser des successeurs dignes d'eux. Les fils des grands hommes ont presque tous dégénéré, peut-être parce qu'on les décourage pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne sont pas obligés d'avoir, et l'on s'imagine qu'ils doivent représenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc sujet d'appréhender qu'on ne me traite avec la même rigueur. Je pourrois y opposer quelques raisons; mais, comme les lecteurs ne sont pas obligés d'écouter nos raisons, je n'alléguerai point la difficulté de la matière que je traite, dans laquelle il est impossible de ne pas sacrifier quelquefois la richesse d'une rime et la cadence d'un vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choisir une matière si épineuse; il me suffit de dire ici que, la lecture de saint Prosper m'ayant inspiré l'envie de traiter comme lui en vers une question agitée depuis si long-temps, la hardiesse de l'entreprise engagea quelques personnes fort éclairées à m'encourager et à m'aider de leurs secours, qui m'étoient absolument nécessaires.

Né, pour ainsi dire, dans le sein des Muses, avec une grande inclination pour elles, et plus d'ardeur à les suivre que de talens, j'ai perdu dès la plus tendre enfance celui qui pouvoit m'instruire le mieux à leur commerce, et par l'autorité qu'il avoit sur moi, et par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je puis dire de Boileau ce qu'Ovide disoit en parlant de Virgile : *Virgilium vidi tantùm.* Je n'ai fait que le voir, et je n'étois pas en âge de mettre à

profit la conversation d'un pareil maître. Ainsi, lorsque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carrière poétique, je me suis trouvé sans guide, et je me serois souvent égaré, sans les lumières que m'ont bien voulu accorder ces personnes auprès desquelles ma muse a trouvé un accès aussi utile qu'honorable. Mon amour-propre n'a rien souffert en se soumettant à de pareils juges : j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont reprises ; et s'il en reste encore beaucoup, elles n'ont point échappé à leur vue ; mais je n'ai pas toujours été capable de suivre leurs avis.

Ces fautes, que je reconnois sans peine, n'intéressent que la poésie : je ne me suis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéresser la doctrine. J'ai eu la précaution la plus scrupuleuse pour ne rien laisser qui méritât une censure raisonnable ; et je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une censure raisonnable ; car j'ose dire aussi qu'il seroit injuste de faire le procès à un poète comme à un théologien, et de vouloir rappeler tous ses mots à la précision de l'école. Ce n'est point ici un traité théologique, c'est un poëme ; ce n'est point aux docteurs que je parle, c'est au commun du monde. Il me suffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre et doit savoir. La poésie a cet avantage, qu'elle rend sensibles au peuple les vérités les plus abstraites par les images sous lesquelles elle les présente, et que par sa mesure et son harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un si beau privilége, si on la soumettoit à des lois rigoureuses qui la rendissent sèche et stérile.

J'ai souvent employé les termes de l'Écriture sainte et

des pères, et c'est en cela que consiste le mérite de mon travail : je ne prétends pas non plus en tirer comme poète une grande gloire. Je n'ai presque fait que traduire; et j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorsque je les ai récités, étoient l'assemblage de plusieurs pensées des prophètes rendues fidèlement. Aussi faut-il avouer que l'Écriture sainte nous fournit les idées les plus nobles et les plus magnifiques, et qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable sublime qui charme tous les hommes, cet enthousiasme divin qui saisit l'âme, qui l'étonne et qui l'enlève.

Après avoir parlé de ce qui regarde le poète, venons au théologien, si ce titre peut me convenir, et rendons compte de la doctrine de ce poëme.

Un être tout-puissant, qui a tout fait, qui conserve tout, qui règne sur les esprits comme sur les corps, de qui viennent toutes les lumières et toutes les vertus, et dont les décrets sont la règle de l'avenir, est une vérité dont nous sommes intérieurement convaincus, et qui est renfermée nécessairement dans l'idée que nous avons d'un être infini. La liberté de notre âme est encore une vérité qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, et nous sentons que nous sommes plus libres de vouloir telle ou telle chose que de remuer la main de tel ou tel côté. Ces deux vérités incontestables semblent cependant se contredire : ce qui ne nous doit pas surprendre, puisque même nous trouvons dans la géométrie des propositions qui, quoique certaines, nous paroissent cependant s'opposer les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces

difficultés lorsque nous parlons de Dieu et de l'ame? Si nous ignorons ce que c'est que Dieu, ce que c'est que notre ame, et comment elle agit sur notre corps, pouvons-nous savoir comment Dieu agit sur elle? L'opération d'un Dieu nous est inconnue; celle de notre ame nous l'est aussi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues? Lorsque, dans la géométrie, deux propositions qui semblent se contredire sont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que, dans la religion, deux vérités également certaines semblent se contredire, devons-nous pour cela hésiter? Si notre raison n'a pas assez de lumière pour les accorder, qu'elle ait assez d'humilité pour les adorer toutes deux. « Il faut, dit M. Bossuet, « tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on « ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se « continue. »

Puisque nous avons tant de peine à concilier la puissance divine et la liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre, sur cette question, parler les païens d'une façon souvent contraire. Homère, qui répète si souvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille : « Les dieux donnent la victoire, mais « c'est à vous à modérer votre fierté et votre colère. » (Iliad. x.) Achille est donc le maître de son cœur : et le même Homère dit dans l'Odyssée, liv. XXIII, « qu'il dépend « des dieux de rendre insensée la personne la plus sage, « et de rendre sage la personne la plus insensée. » Horace demande aux dieux de bonnes mœurs pour la jeunesse :

Dî probos mores docili juventæ.

Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux dieux que les biens de la santé et de la fortune; que ceux de l'ame sont en sa disposition :

Det vitam, det opes; animum mi æquum ipse parabo.

Les païens ont été souvent jusqu'à faire les dieux auteurs des crimes, pour excuser leurs passions, dont ils prenoient la violence pour une force divine :

Sua cuique deus fit dira libido.

Ils trouvoient fort commode, quand ils avoient commis quelque faute, de la rejeter sur les dieux :

Crimen erit superis et me fecisse nocentem,

dit Caton, dans Lucain. Hélène, dans Homère, reproche à Vénus de l'avoir séduite; et dans Euripide, de l'aveu de Ménélas lui-même, elle ne lui a été infidèle que par obéissance aux dieux. Malgré ce langage si commun chez les païens, ils en tiennent un autre tout opposé, quand ils parlent en philosophes. Ils se laissoient tromper par ce faux raisonnement de notre amour-propre, que nous n'aurions point de mérite, si notre vertu étoit un don du ciel. C'est ce que Cicéron fait dire à un de ses interlocuteurs, dans le troisième livre de la Nature des dieux : *In virtute rectè gloriamur; quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus.* On trouve encore dans le même Cicéron qu'on ne doit demander au ciel que les dons de la fortune; mais que notre sagesse est en notre pouvoir : *Fortunam à Deo petendam, à seipso sumendam esse sapientiam.*

« En effet, disoit-il, quelqu'un s'est-il jamais avisé de

« remercier les dieux d'être honnête homme »? *Nam quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquàm?* Action de graces qu'un chrétien fait tous les jours. Ces deux langages, si contraires et si communs chez les païens, ont été bien rendus par Corneille dans son Œdipe. Il fait dire à Jocaste :

C'étoit là de mon fils la noire destinée :
Sa vie, à ces forfaits par le ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.

Et Thésée, par sa réponse, détruit cette absurde opinion d'une force nécessitante :

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices?
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions?
L'âme est donc tout esclave : une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir?
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels?
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due?
Ils agissent en nous quand nous pensons agir :
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que suivant que d'en-haut leur bras la précipite?
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.

N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces vers admirables sont également vrais, excepté celui-ci :

Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire,

qu'un païen pouvoit bien dire, mais qu'un chrétien n'a jamais dû penser. Aussi Corneille fait parler autrement un chrétien dans Polyeucte. C'est ainsi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu sur nous :

Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace :
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare;
Le bras qui la versoit en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui nous portoit au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

Sur cette importante question les chrétiens devroient toujours tenir le même langage, puisqu'ils doivent s'accorder sur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier sans abandonner la foi et la raison; je veux dire sur la puissance de Dieu et la liberté de l'homme; car je ne parle point ici des hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la liberté, ont nié la grace; et les autres, de peur de détruire la grace, ont nié la liberté. L'Église les condamne également, et reconnoît que nous faisons le bien et le mal librement, et que néanmoins nous ne faisons aucun bien que Dieu ne nous le fasse faire. C'est ce que nous sommes obligés de croire. Mais, comme nous voulons aussi tâcher de le comprendre, nous avons cherché les

moyens d'accorder la grace et la liberté. De là cette différence de langage entre nous, et cette contrariété de systèmes : contrariété qui devroit du moins ne point altérer l'union et la charité, puisqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les maîtres dont mon intention est de suivre la doctrine sont les deux grands maîtres que l'Église a particulièrement reconnus pour les docteurs de la grace, saint Augustin et saint Thomas, dont les principes sont appelés par Alexandre VII *tutissima certissimaque dogmata.*

Les disciples de ces deux docteurs, quoique unis de cœur entre eux, et quoiqu'ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une même école, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous semblent plus faciles à concevoir, et nous offrent des images plus sensibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abstraits; mais leur système plus philosophique, et soutenu par un corps savant, est aujourd'hui plus généralement suivi. Je me fais gloire d'y être attaché; mais il ne m'est pas possible de mettre en vers ces termes philosophiques qui expliquent l'opération de Dieu sur sa créature. Il me suffit d'établir la souveraineté entière de celui qui fait tout en nous; et si je la dépeins souvent par des images conformes à ce que les augustiniens appellent *la délectation victorieuse*, je me sers souvent aussi d'expressions qui répondent à ce que les thomistes appellent la *prémotion physique :* ce qui se concilie aisément, puisque, s'il est indubitable que Dieu nous conduit par amour, et remplace dans notre cœur par des attraits célestes les attraits des biens sensuels, il paroît également

indubitable que celui qui nous donne l'être nous donne aussi la manière d'être; qu'il est le souverain moteur des cœurs; qu'il fait et notre volonté et notre liberté.

Il est vrai que j'admets, comme saint Augustin, une différence des deux états, mais je l'admets à l'exemple de M. Bossuet, que les thomistes se glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne se glorifieroit pas de penser comme a pensé un évêque qui a été en même temps l'un des plus sublimes génies de la France, et l'une des plus grandes lumières de toute l'Église? Dans son traité du libre arbitre, où il explique avec tant de clarté et de précision le système de la prémotion physique, qu'il paroît adopter, voici comme il explique aussi la différence des deux états, et l'attrait de la grace : « L'état d'innocence ne fait pas « que la volonté de l'homme soit moins dépendante; « mais il faut considérer précisément les dispositions qui « sont changées par la maladie, et juger par là de la na- « ture du remède que Dieu y apporte. Le changement le « plus essentiel que le péché ait fait à notre ame, c'est « qu'un attrait indélibéré du plaisir sensible prévient tous « les actes de notre volonté : c'est en cela que consiste « notre langueur et notre foiblesse, dont nous ne serons « jamais guéris que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible, « ou du moins ne le modère par un autre acte indélibéré « du plaisir intellectuel. Alors, si par la douceur du pre- « mier attrait notre ame est portée au bien sensible, par « le moyen du second elle sera rappelée à son véritable « bien, et disposée à se rendre à celui de ces deux attraits « qui sera supérieur. Elle n'avoit pas besoin, quand elle « étoit saine, de cet attrait prévenant, qui, avant toute

« délibération de la volonté, l'incline au bien véritable, « parce qu'elle ne sentoit pas cet autre attrait, qui avant « toute délibération l'incline toujours au bien apparent. « Elle étoit née maîtresse absolue, connoissant parfaite- « ment son bien, qui est Dieu, l'aimant librement, et se « plaisant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venoit « de son propre choix; mais ce choix, pour lui être pro- « pre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce « qui est propre à la créature. »

C'est ainsi que s'explique M. Bossuet dans cet excellent traité, que je citerai quelquefois dans mes notes, de même que je citerai aussi quelquefois le père Bourdaloue, ce héros des orateurs chrétiens, qui a fait l'admiration de la ville et de la cour en prêchant l'Évangile dans toute son étendue et dans toute sa sévérité. On verra souvent ses principes conformes aux miens, parce que théologiens, philosophes, orateurs et poètes doivent parler de même quand ils parlent de la toute-puissance d'un Dieu sur sa créature. Le père Mallebranche lui-même, quoique opposé au système de la prémotion physique, ne peut s'empêcher de reconnoître dans son traité de la nature et de la grâce « qu'il n'y a que Dieu qui agisse immédia- « tement sur nos esprits, et qui produise en eux toutes « les modifications dont ils sont capables; et que l'âme « n'est volonté que par le mouvement que Dieu lui im- « prime sans cesse. »

Ce fameux ennemi de l'imagination, si souvent abusé par elle, opposoit en même temps aux thomistes la comparaison d'une pagode que son maître jette au feu parce qu'elle n'a pas devant lui baissé la tête, qu'elle ne pouvoit

baisser qu'au moyen du cordon que son maître devoit tirer. Cette comparaison n'a aucune justesse. Les thomistes, ni aucun bon théologien, ne disent jamais qu'on soit damné pour avoir manqué de grace. On est puni de tel ou tel péché; or ce n'est pas le défaut de grace qui est la cause immédiate du péché : c'est notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement persuadés et de la puissance de Dieu et de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance et de notre humilité. Agissons comme pouvant tout, prions comme ne pouvant rien : c'est la conclusion qu'il faut tirer de la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, et que je souhaite qu'on tire de ce poème.

Quelque attaché que je sois à ces deux grands docteurs, comme l'Église n'a point condamné tous ceux qui suivent d'autres maîtres, il ne nous est pas permis non plus de les condamner : aussi n'ai-je attaqué qu'un seul des écrivains modernes, mais sans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que mon système, trop conforme à notre amour-propre, est dangereux et contraire à la doctrine de l'antiquité; mais en cela j'espère ne choquer personne, puisque personne aujourd'hui ne soutient sa doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Éloigné de toute passion pour la dispute, à plus forte raison l'ai-je été de toute humeur satirique. Quoique, par la malignité des hommes, les traits de satire contribuent infiniment au succès des écrits, et que les poètes soient plus enclins que les autres à railler, je n'ai point eu la

tentation de gagner quelques avantages par une voie si souvent criminelle, et toujours très-dangereuse. Il est permis aux gens de lettres de s'attaquer les uns les autres; les guerres alors sont innocentes et utiles, pourvu qu'elles ne se fassent point avec animosité; mais il n'est point permis dans les écrits de religion de choquer ouvertement ceux qui ne pensent pas comme nous, lorsque ce qu'ils pensent n'a point été déclaré contraire à la foi. La vérité doit toujours être défendue avec les armes de la charité; et l'on s'oppose soi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans; mais la réflexion me les a fait retrancher; et sacrifiant sans peine les intérêts de la poésie à ceux de la religion, j'ai mieux aimé affoiblir quelques vers que d'y laisser des vivacités contraires à l'esprit de paix.

Quoique le dogme de la grace ait causé tant de disputes parmi les chrétiens, je ne me suis appliqué qu'à celles que nous avons soutenues contre les hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triste souvenir de nos troubles. Pourquoi parler de ce qu'il faudroit même oublier, *si tam in nostrâ potestate esset oblivisci quàm tacere?*

Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il est nécessaire d'être instruit. Dans le premier chant, pour conduire à la nécessité de la grace, je dépeins l'innocence de l'homme et sa chute, l'état déplorable où il fut réduit quand il fut abandonné à lui-même, l'impuissance de la raison et de la loi pour le guérir, enfin la venue de Jésus-Christ, l'auteur et le dispensateur de la grace. J'établis dans le second chant la

puissance et l'efficacité de cette grace, qui ne détruit point la liberté, puisqu'on y peut toujours résister. Dans le troisième chant j'étends la grande preuve de la puissance de cette grace, qui est le changement du cœur malgré tous les combats des pécheurs ; et je fais voir que ces combats détruisent le système de la grace versatile et de l'équilibre. Enfin le quatrième chant renferme le mystère de la prédestination, qui nous apprend combien la grace est gratuite.

Voilà sans doute de grands et de nobles sujets : ils paroîtront peut-être peu susceptibles des ornemens de la poésie; cependant, si j'ennuie en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi seul. Plus les objets sont grands, plus la poésie est digne de les décrire. Puisqu'un de ses avantages est de savoir peindre noblement les plus petites choses, que doit-elle donc faire quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu et des vérités de la religion? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à relever par des expressions nobles la foiblesse des sujets de ses Géorgiques :

Verbis ea vincere magnum
Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem.

Cependant, puisqu'il y a réussi, et que dans une matière si peu agréable il sait toujours nous plaire, combien les hommes seroient-ils plus attentifs à un poète qui, avec le génie de Virgile, chanteroit des sujets plus nobles et plus intéressans que ne le sont les préceptes du labourage, ceux de la culture des arbres et du soin des animaux!

LA GRACE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Ennemi du mensonge et de ces fictions
Qui nourrissent des cœurs les folles passions,
Je veux prendre aujourd'hui la vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illustre Prosper j'ose suivre les pas:
Puissé-je comme lui confondre les ingrats!

O vous qui ne cherchez que ces rimes impures,
Des plaisirs séduisans dangereuses peintures,
Sur mes chastes tableaux ne jetez pas les yeux;
Fuyez: mes vers pour vous sont des vers ennuyeux;
Des sons de la vertu votre oreille se lasse.
Profanes, loin d'ici! je vais chanter la grace.

De l'humaine raison cette grace est l'écueil.
L'homme, qui pour appui ne veut que son orgueil,
Ose opposer contre elle une audace insolente.
Ses plus chers défenseurs n'ont qu'une voix tremblante,

Et, contens de gémir, lorsque, presqu'en tous lieux,
Leurs cruels ennemis triomphent à leurs yeux,
Ils déplorent des jours où la foi refroidie,
Et de l'amour divin la chaleur attiédie,
Déjà des derniers temps annoncent les malheurs.
Pour de si grands périls c'est trop peu que des pleurs:
Si la timidité fait taire les prophètes,
La colère ouvrira la bouche des poètes.

Oui, Seigneur, j'entreprends de lui prêter ma voix:
Tout fidèle est soldat pour défendre tes droits.
Si par ta grace ici je combats pour ta grace,
Rien ne peut ébranler ma généreuse audace,
Dussent les libertins déchirer mes écrits:
Trop heureux si pour toi je souffre des mépris!
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne:
De tes riches faveurs faveur la plus insigne!
Pour en être honorés, tes saints ont fait des vœux,
Et moi j'en fais pour vivre et pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer et soutenir mon zèle:
Tout foible que je suis, j'embrasse ta querelle.
La grace que je chante est l'ineffable prix
Du sang que sur la terre a répandu ton fils.
Ce fils en qui tu mets toute ta complaisance,
Ce fils, l'unique espoir de l'humaine impuissance,
A défendre sa cause approuve mon ardeur;
Mais, animant ma langue, échauffe aussi mon cœur:
Que je sente ce feu qui par toi seul s'allume,
Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume;
Non comme ces esprits tristement éclairés

Qui connoissent la route et marchent égarés,
Toujours vides d'amour, et remplis de lumière,
Ardens pour la dispute, et froids pour la prière.

A la voix du Seigneur l'univers enfanté
Étaloit en tous lieux sa naissante beauté.
Le soleil commençoit ses routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées;
Déjà le tendre oiseau, s'élevant dans les airs,
Bénissoit son auteur par ses nouveaux concerts;
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage:
« Faisons l'homme, dit Dieu, faisons-le à notre image. »
Soudain pétri de boue, et d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé;
La nature, attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître,
Et l'univers, soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie;
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin animoit dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante;
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre régnoit alors, tout étoit dans son lieu:
L'animal craignoit l'homme, et l'homme craignoit Dieu;
Et dans l'homme, le corps, respectueux, docile,
A l'ame fournissoit un serviteur utile.

Charmé des saints attraits, de biens environné,

Adam à son conseil vivoit abandonné.
Tout étoit juste en lui, sa force étoit entière :
Il pouvoit sans tomber poursuivre sa carrière,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui pour aller à Dieu le conduisoit toujours.
Non qu'en tous ses désirs par la grace entraînée
L'ame alors dût par elle être déterminée.
Ainsi, sans le soleil, l'œil, qui ne peut rien voir,
A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir.
Mais au divin secours, en tout temps nécessaire,
Adam étoit toujours maître de se soustraire.
Ainsi le soleil brille, et par lui nous voyons;
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

Tel fut l'homme innocent. Sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée;
Et, conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
Nous n'eussions vu jamais une mère tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtimens appeler sa raison.
Le démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas! ce souvenir produit de vaines larmes!
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous fûmes exclus?
Pleurons notre disgrace, et parlons des misères
Que sur nous attira la chute de nos pères.

Condamnés à la mort, destinés aux travaux,

Les travaux et la mort furent nos moindres maux.
Au corps, tyran cruel, notre ame assujettie,
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge et d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature, autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein resserre ses trésors :
Il faut les arracher ; il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte :
Le maître de la terre appréhende les vers;
L'insecte se fait craindre au roi de l'univers.
L'homme, à la femme uni, met au jour des coupables,
D'un père malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif
Par la seule menace y devient attentif.
De l'âge et des leçons sa raison secondée
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs, par sa femme séduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit :
Son crime fut le nôtre, et le père infidèle
Rendit toute sa race à jamais criminelle!
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux.
L'homme, depuis ce jour, n'apporte à sa naissance
Que la pente au péché, l'erreur et l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans son cœur
Le vide qu'y laissa l'amour du Créateur:
Dans son funeste sort d'autant plus déplorable,

Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable;
Qu'il se plaît dans ses maux et fuit la guérison;
Qu'il aime ses liens et chérit sa prison.
A le voir pourroit-on croire son origine?
« Est-ce là, dites-vous, cette image divine? »
Sans doute. Le portrait n'est pas tout effacé:
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un roi précipité
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie;
Qu'au ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand est-il satisfait?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vide.
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel désir.

D'où lui vient sa grandeur? d'où lui vient sa bassesse?
Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse?
Réveillez-vous, mortels dans la nuit absorbés,
Et connoissez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne suis point fait pour posséder la terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre?
Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché?
Mon cœur, toujours rebelle, et contraire à lui-même,

Fait le mal qu'il déteste, et fuit le bien qu'il aime.
Je veux sortir du gouffre où je me vois jeté;
Je veux..... Mais que me sert ma foible volonté?
Légère, irrésolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré son néant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre, et n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuissante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne sert qu'à m'égarer encore.

Mais par ce guide seul autrefois éclairés,
Les superbes mortels se croyoient assurés.
Pour confondre à jamais cette altière sagesse,
Le ciel leur fit long-temps éprouver leur foiblesse.
A leurs sens il livra rois et peuples entiers,
Et les laissa marcher dans leurs propres sentiers.
La digue fut soudain rompue à tous les vices:
On ne vit plus partout que meurtres, injustices,
Débordemens impurs, brigandages affreux,
Et du crime honoré le règne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour son usage
L'homme osa follement présenter son hommage.
La bête eut des autels, le bois fut adoré;
Et tout fut, hors Dieu seul, comme dieu révéré.
En soi-même traitant son culte de chimère,
Le foible philosophe imita le vulgaire.
« Cependant, direz-vous, la Grèce eut des Platons;
« L'Asie eut des Thalès, et Rome eut des Catons;
« Lucrèce estime plus son honneur que sa vie;
« Décius se dévoue au bien de sa patrie;

« Victime du serment aux ennemis juré,
« Régulus va chercher un supplice assuré. »
Rougis, lâche chrétien : dans un siècle profane,
Plus vertueux que toi, le païen te condamne!

Ah! du nom de *vertu* gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fausse apparence,
Et, vaine, elle reçut sa vaine récompense.
L'éclat de ses héros nous charme et nous séduit;
Mais d'un aride champ quel peut être le fruit?
Rien ne peut prospérer sur des terres ingrates.
Le désir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'estime et les regards
Soutiennent les Catons ainsi que les Césars.
Plaignons plutôt, plaignons ces peuples misérables,
Dont les justes n'étoient que de moindres coupables.

Socrate, du vrai Dieu s'approchant de plus près,
Sembla de sa grandeur découvrir quelques traits.
Faut-il donc pour le voir percer tant de nuages?
Ah! qui, de la nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier soupçonner le hasard?
De ce vil vermisseau j'entends la voix qui crie :
« Dieu m'a fait, Dieu m'a fait, Dieu m'a donné la vie. »
Tout parle à la raison, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour suivant annonce son auteur.
Mais ce n'est qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore;
Et l'hommage du cœur est le seul qui l'honore.

En vain le philosophe entrevoit la clarté :
Du chemin de la vie est-il moins écarté?
Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire,
Loin de rendre au Seigneur le culte nécessaire,
Il perd, vide d'amour, tout le fruit de ses mœurs;
Son esprit s'évapore en de folles lueurs.
En différens sentiers les plus sages s'égarent;
Par des sectes sans nombre entre eux ils se séparent.
La raison s'obscurcit, la simple vérité
Se perd dans les détours de la subtilité.

Oui, grand Dieu, c'est en vain que l'humaine foiblesse
Sans toi veut se parer du nom de la sagesse :
Et quiconque usurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'insensés le moins sage à tes yeux.

Pour guérir la nature infirme et languissante,
Ainsi que la raison, la loi fut impuissante,
La loi qui, ne devant jamais briser les cœurs,
Sans la grace formoit des prévaricateurs;
La loi qui, du péché resserrant les entraves,
Au lieu de vrais enfans fit de lâches esclaves;
La loi, joug importun, de la crainte instrument,
Ministère de mort, vain et foible élément.
Ainsi ne peut jadis le bâton d'Élisée
Ressusciter l'enfant de la mère affligée :
Le prophète lui seul, touché de son malheur,
Pouvoit dans ce corps froid ramener la chaleur.
Le Juif, portant toujours l'esprit de servitude,
A ses égaremens joignit l'ingratitude.

La race de Jacob, le peuple si chéri,
Engraissé de bienfaits, n'en fut point attendri.

Cependant Dieu voulut, dans ces temps déplorables,
Se former quelquefois des enfans véritables.
On vit avant Moïse, ainsi que sous la loi,
Des justes pleins d'amour et vivant de la foi.
La grace, dont le jour ne brilloit pas encore,
Sur leur tête déjà répandoit son aurore.
L'arrêt de leur trépas fut dès-lors effacé
Dans le sang qui pour eux devoit être versé,
Et des fruits de ce sang ils furent les prémices.
Mais, lorsque le Seigneur avec des yeux propices
Regardoit quelques-uns des neveux d'Israël,
Le reste abandonné fut toujours criminel.
Les prophètes en vain annonçoient leurs oracles,
Supplioient, menaçoient, prodiguoient les miracles.
Ce peuple, dont un voile obscurcissoit les yeux,
Murmurateur, volage, amateur de faux dieux,
A ses prophètes sourd, à ses rois infidèle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.

Dans son temple, il est vrai, l'encens se consumoit;
Le sang des animaux à toute heure fumoit.
Vain encens! vœux perdus! Les taureaux, les génisses
Étoient pour les péchés d'impuissans sacrifices.
Dieu, rejetant l'autel et le prêtre odieux,
Attendoit une hostie agréable à ses yeux.
Il falloit que la loi sur la pierre tracée
Fût par une autre loi dans les cœurs remplacée.

Il falloit que, sur lui détournant tous les coups,
Le fils vînt se jeter entre son père et nous.
Sans lui nous périssions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de son crime!
Quel énorme forfait, qui, pour être expié,
Demandoit tout le sang d'un Dieu sacrifié!

Oui, l'homme, après sa chute, au voyageur semblable
Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable,
Percé de coups, laissé pour mort sur le chemin,
Et baigné de son sang, n'attendoit que sa fin.
Les prêtres de la loi, témoins de sa misère,
Ne lui pouvoient offrir une main salutaire.
Enfin dans nos malheurs un Dieu nous secourut.
Le ciel fondit en pluie, et le Juste parut.

O filles de Sion, tressaillez d'allégresse!
Du roi qui vient à vous célébrez la tendresse:
Il vient sécher vos pleurs et calmer vos soupirs.
Les justes de la loi, ces hommes de désirs,
De leur foi toujours vive auront la récompense.
Il vient, tout l'univers se lève à sa présence.
L'agneau saint, de son sang va sceller le traité
Qui nous réconcilie à son père irrité.
Chargé de nos forfaits, sur la croix il expire,
Et du temple aussitôt le voile se déchire.
Aux profanes regards le lieu saint fut livré:
Le Dieu qui l'habitoit s'en étoit retiré.
De ce temple fameux la gloire étoit passée;
La vile synagogue alloit être chassée;

Les temps étoient venus où, régnant dans les cœurs,
Dieu vouloit se former de vrais adorateurs,
Et, donnant à son fils une épouse plus sainte,
Devoit répudier l'esclave de la crainte.

Mortels, qui jusqu'ici répandiez tant de pleurs,
Tristes enfans d'Adam, bannissez vos douleurs.
Du sang de Jésus-Christ l'Église vient de naître :
La nuit est dissipée, et le jour va paroître.
Il arrive ce jour si long-temps attendu,
Ce jour que de si loin Abraham avoit vu.
Le saint tant désiré, tant prédit par vos pères,
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos misères.
Sortez, humains, sortez de la captivité:
Ce Dieu, qui pour toujours vous rend la liberté,
Ne veut plus que son peuple en esclave le craigne;
Sa grace et son amour vont commencer leur règne.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA GRACE,

POÈME.

CHANT SECOND.

Vous que la vérité remplit d'un chaste amour,
N'espérez point encor dans ce triste séjour,
Paisibles possesseurs, la goûter sans alarmes :
Chrétiens, souffrez pour elle, et prêtez-lui vos armes.

L'Église, à la douleur destinée ici-bas,
Prit naissance à la croix, et vit dans les combats.
Il faut que tout entier sur elle s'accomplisse
De son époux mourant le sanglant sacrifice.

Contre elle le démon arma les empereurs :
Le fer brilla d'abord. Inutiles fureurs!
En vain on la déchire, en vain le sang l'inonde :
De ce sang humectée, elle en devient féconde.
L'empereur à la croix soumit son front païen,
Montra qu'on pouvoit être et César et chrétien.
Le prêtre d'Apollon renversa son idole,
Et Jupiter vaincu tomba du Capitole.

L'Église dans son sein voyoit naître la paix,
Quand la fière hérésie, envenimant ses traits,
Aux enfans de la foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur; et, fidèle à sa voix,
Pélage de la grace ose attaquer les lois.
De notre liberté défenseur téméraire,
Au céleste pouvoir il prétend nous soustraire.
Hélas! que des humains les dehors sont trompeurs!
De Pélage long-temps on admira les mœurs.
Mais que sert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore?
Pélage se démasque à l'univers surpris,
Et vient à Rome même infecter les esprits.
Le docteur pénitent, l'austère anachorète,
Qui croit toujours du ciel entendre la trompette,
Ce savant si fameux par tant d'écrits divers,
Qui du fond de sa grotte éclaire l'univers,
Jérôme, vieux alors, ranime son courage;
Mais le seul Augustin devoit vaincre Pélage.
De ce grand défenseur le ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe et confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidèles.
Rome, tout l'univers admire ses écrits,
Et Molina lui seul en ignore le prix.
Disciple d'Augustin, et marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la grace.
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours,
Et contre elle des vers emprunta le secours.

Les vers servent aux saints : la vive poésie
Fait triompher la foi, fait trembler l'hérésie.
Admirateur zélé de ces maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs écrits, et plein de leurs maximes,
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes.
Augustin dans mes vers donne encor ses leçons :
Seigneur, c'est à tes saints à parler de tes dons.

Aux forces que la grace inspire à la nature
Des foiblesses de l'homme opposons la peinture.
Connoissons par nos maux la main qui nous guérit.
L'erreur et le mensonge assiègent notre esprit,
Et la nuit du péché, nous couvrant de ses ombres,
Entre nous et le jour jette ses voiles sombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux désirs,
Ne reconnoît de lois que celles des plaisirs.
Le plaisir, il est vrai, juste dans sa naissance,
Par de sages transports servoit à l'innocence ;
Nos corps par cet attrait devoient se conserver,
Et nos ames vers Dieu se devoient élever.
Mais notre ame aujourd'hui n'étant plus souveraine,
Aux seuls plaisirs des sens notre corps nous entraîne.
Des saintes voluptés le chaste sentiment
Se réveille avec peine et s'éteint aisément.

A croître nos malheurs le démon met sa joie;
Lion terrible, il cherche à dévorer sa proie;
Et, transformant sa rage en funestes douceurs,
Souvent, serpent subtil, il coule sous les fleurs.

Ce tyran ténébreux de l'infernal abîme
Jouissoit autrefois de la clarté sublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut séduit
Quand nos pères, à Dieu voulant être semblables,
Osèrent sur un fruit porter leurs mains coupables.

L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs :
Là de nos passions il nourrit les fureurs;
Souvent il les étouffe; et, pour mieux nous surprendre,
Il se détruit soi-même et renaît de sa cendre;
Toujours contre la grace il veut nous révolter.
Pour mieux régner sur nous, cherchant à nous flatter,
Il relève nos droits et notre indépendance;
Et, de nos intérêts embrassant la défense,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adresses
Ce monstre sait de l'homme épier les foiblesses?
Sans cesse parcourant toute condition,
Il répand en secret sa douce illusion :
Il console le roi que le trône emprisonne,
Et lui rend plus léger le poids de la couronne;
Aux yeux des conquérans de la gloire enivrés
Il cache les périls dont ils sont entourés;
Par lui le courtisan du maître qu'il ennuie
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il essuie;
C'est lui qui d'un prélat épris de la grandeur
Écarte les remords voltigeans sur son cœur;
C'est lui qui fait pâlir un savant sur un livre,

L'arrache aux voluptés où le monde se livre,
D'un esprit libertin lui souffle le poison,
Et plus haut que la foi fait parler la raison;
C'est lui qui des palais descend dans les chaumières,
Donne à la pauvreté des démarches altières;
Lui seul nourrit un corps par le jeûne abattu;
Il suit toujours le crime, et souvent la vertu.

Parmi tant de périls, et contre tant d'alarmes
La grace seule a droit de nous donner des armes.
Du démon rugissant elle écarte les coups,
Contre nos passions elle combat pour nous,
Grace que suit toujours une prompte victoire,
Grace, céleste don, notre appui, notre gloire,
Grace qui pour charmer a de si doux attraits,
Que notre liberté n'y résiste jamais,
Souffle du saint amour, par qui l'ame embrasée
Suit et chérit la loi qui lui devient aisée!
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher:
On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.
Sans elle tout effort est un effort stérile,
Tout travail est oisif, toute course inutile.
Sans elle l'homme est mort; mais, dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort est réveillé,
Et les liens rompus ne forment plus d'obstacle.
Par quel charme suprême arrive ce miracle?

Dans le même moment, ô moment précieux,
La grace ouvre le cœur et dessille les yeux!
L'homme aperçoit son bien, il sent qu'il est aimable.

Dieu se montre : le reste est pour lui méprisable.
Plaisir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît :
Il voit à découvert le monde tel qu'il est,
Plein de peines, d'ennuis, de misères, de craintes,
Théâtre de douleurs, de remords et de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu :
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers son Dieu.
Pour ébranler sa foi le démon n'a plus d'armes,
La gloire est sans attraits, la volupté sans charmes.

Mais de tant d'ennemis quoiqu'il soit le vainqueur,
Si la grace un moment abandonne son cœur,
Le triomphe sera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte est assurée,
Si la grace, à toute heure accordant son secours,
De ses premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans cesse vit en nous l'ennemi domestique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terrassé
Par un vice plus fort est bientôt remplacé.
Au-dehors tout irrite, et tout allume encore
Ce feu qui, sans s'éteindre, au-dedans nous dévore.
Le monde qui l'attise en tout lieu nous poursuit :
Son commerce corrompt, sa morale séduit;
Il applaudit, il loue, et sa louange charme;
Il reprend, il condamne, et sa censure alarme.

Parmi tant de dangers la grace est mon recours.
Amoureux de ses biens, je les cherche, j'y cours ;
Par des vœux enflammés mon ame les implore,

Et quand je les reçois, je les demande encore.
Dieu, riche dans ses dons, peut toujours accorder;
L'homme, plein de besoins, doit toujours demander.
J'avance en sûreté quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe aussitôt que sa main se retire:
Tel que le foible enfant qui ne se soutient pas,
Si sa mère n'est plus attentive à ses pas.
Par ce triste abandon, la suprême sagesse
Fait aux saints quelquefois éprouver leur foiblesse.
David, l'heureux David, si chéri du Seigneur,
Ce prophète éclairé, ce roi selon son cœur,
Vaincu par une femme, est en paix dans le crime,
Et ne seroit jamais sorti de cet abîme,
Si le ciel n'eût pour lui rappelé sa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan est député:
Sitôt que cette voix a frappé son oreille,
David se reconnoît: son œil s'ouvre, il s'éveille.

De son trône à l'instant, d'un saint regret touché,
Il se lève, et s'écrie: « Il est vrai, j'ai péché. »
Ainsi tombe, malgré ses sermens téméraires,
L'apôtre qui se croit plus ferme que ses frères:
Prêt à suivre son maître en prison, à la mort,
Nul obstacle à ses yeux ne paroît assez fort.
Il le croit, il le jure; et l'ardeur qui l'enflamme
Tout à coup va s'éteindre à la voix d'une femme;
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'est aux regards divins qu'il doit ses justes pleurs.
Mais Pierre abandonné, qui renonce son maître,
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,

Ranimé de la grace ira devant les rois
Braver les chevalets, les flammes et les croix.

Que le juste à toute heure appréhende la chute :
S'il tombe cependant, qu'à lui seul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la grace a prévenu,
S'il n'est par elle encor conduit et soutenu,
Ne peut, à quelque bien que son ame s'applique....
Mais à ce mot j'entends crier à l'hérétique :
« *Ne peut*, c'est là, dit-on, le jansénisme pur.
« Dans ses expressions Luther est-il plus dur?
« Ainsi la loi divine, à l'homme impraticable,
« Impose sans la grace un joug insurmontable.
« Ah! c'est là le premier des dogmes monstrueux,
« Juste objet de l'horreur d'un chrétien vertueux! »

Mais vous qui, transporté d'un zèle charitable,
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du diable,
Signalez par vos cris votre sainte douleur,
Telle est de vos pareils la chrétienne chaleur :
Tout ce qui leur déplaît leur devient hérésie.
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie,
« O vous qui gémissez sous le faix des travaux,
« Accourez tous à moi, je finirai vos maux »,
Ne dit-il pas : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ;
« Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon père ? »
Vous allez, je le vois, avec subtilité,
Éluder de ces mots la sainte autorité.
Toutefois épargnez votre soin téméraire.
Je conviens avec vous que l'homme peut tout faire :

Oui, qu'il peut à toute heure obéir à la loi.
Mais vous devez aussi convenir avec moi
Que nous ne mettrons point ce pouvoir en usage,
Si notre volonté n'y joint pas son suffrage,
Elle qui pour le bien le refuse toujours,
Si Dieu, pour la fléchir, n'accorde son secours.
Nous voici donc d'accord. Ah! qu'un aveu sincère
Eût bientôt terminé cette dispute amère,
Quand de tous nos docteurs un mot troubla la paix!
O suffisant pouvoir qui ne suffit jamais!

Non, malgré ses efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure sacrée,
Si le tendre pasteur ne la prend dans ses bras,
Et jusqu'à son troupeau ne la rapporte pas.
Quand je sens pour le bien un désir véritable,
N'est-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable?
Dieu seul fait tout en nous: c'est lui dont la bonté
Y forme tout désir et toute volonté.
La créature entière est soumise à son maître:
Nous devons la pensée à qui nous devons l'être.
En vain nous lui voudrons disputer notre cœur,
Il en sera toujours le souverain moteur.
Dieu commande, et dans l'homme il fait ce qu'il commande;
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu?
Quel bien possédons-nous que nous n'ayons reçu?
Mère des bons desseins, principe de lumière,
La grace produit tout, et même la prière.
Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir;

Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir.
Elle forme nos vœux, et dans l'ame qui prie
Par d'ineffables sons c'est l'esprit saint qui crie.
L'homme, quand sur lui seul il ose s'appuyer,
Est semblable au roseau qu'un souffle fait plier.
Tout croît et vit en Dieu : la foible créature
De sa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mène ses troupeaux;
Il les conduit lui-même à la source des eaux.
Pasteur rempli d'amour, il adoucit leurs peines;
Il porte dans son sein les brebis qui sont pleines.
Soumettons-nous sans crainte à cette vérité :
La grace est le soutien de notre humilité.
Au Dieu qui nous conduit, mortels, rendez hommage.

N'allez pas toutefois, en détestant Pélage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés,
Et, du ciel oubliant la douceur infinie,
Changer son règne aimable en dure tyrannie.

L'impétueux Luther, qu'emportoient ses fureurs,
Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs :
Affectant d'élever la grace et sa puissance,
Il voulut nous ravir la libre obéissance;
Prétendit que, contraint par les suprêmes lois,
L'homme marche toujours sans volonté, sans choix,
Vil esclave, chargé de chaînes invisibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu : le fidèle trembla,

Et sur ses fondemens l'Église s'ébranla.
Pour rassurer alors la vérité troublée,
La sage et sainte Église, à Trente rassemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler son fiel,
Reçut et nous rendit les réponses du ciel.
Défendons, en suivant ses dogmes respectables,
De notre liberté les droits inaltérables.

Notre cœur n'est qu'amour, il ne cherche, il ne suit
Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.
Le plaisir est son maître : il suit sa douce pente,
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante.
Il ne change de fin que lorsqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.
La grace, qui l'arrache aux voluptés funestes,
Lui donne l'avant-goût des voluptés célestes,
Le fait courir au bien qu'en elle il aperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, et chérir ce qu'il voit.
C'est par là que la grace exerce son empire ;
Elle-même est amour, par amour elle attire :
Commandement toujours avec joie accepté ;
Ordre du souverain qui rend la liberté ;
Charme qui sans effort brise tout autre charme ;
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il désarme.

Non que le Dieu puissant qui sait nous enflammer,
Malgré nous, toutefois, nous force de l'aimer,
Ni qu'à suivre son ordre il veuille nous contraindre.
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre :
La grace se plaît-elle à la gêne du cœur ?

Non, ses heureuses lois sont des lois de douceur.
Il est vrai qu'aussitôt qu'elle se fait entendre,
Un infaillible vœu se hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Dissipe en un moment la plus longue froideur?
Que du céleste feu cette vive étincelle
Embrase tous les cœurs, n'en trouve aucun rebelle?
Que cette douce chaîne enchaîne librement?
Que cette voix obtienne un sûr consentement,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entière et prompte obéissance?
Le malade qui souffre et sent qu'il va mourir
Repousse-t-il celui qui vient pour le guérir?
Libre de rejeter un pain qu'on lui présente,
Le pauvre le ravit quand la faim le tourmente;
Et, maître de rester dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.
Oui, j'y cours, plein d'horreur pour ma première chaîne;
Mais celui qui la rompt m'en inspire la haine.
Oui, j'y cours; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui seul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ses attraits, mon ame s'abandonne,
Et que, par son amour assiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine son choix;
De tout ce que je fais je lui dois tout l'hommage.
Quand je choisis, mon choix est encor son ouvrage;
Et par un dernier coup intimement porté,
Dans l'instant que je veux il fait ma volonté,
Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puisse nuire.

Dieu m'a fait libre : un Dieu peut-il faire et détruire ?
Non, Luther et Calvin assurent follement
Que la grace asservit à son commandement.
J'abhorre, je proscris cet horrible blasphème :
De mon sang, s'il le faut, j'en signe l'anathème.
Maître de tous ses pas, arbitre de son sort,
L'homme a devant ses yeux et la vie et la mort.
C'est toujours librement que la grace l'entraîne :
Il peut lui résiter, il peut briser sa chaîne.

Oui, je sens que je l'ai ce malheureux pouvoir ;
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.
Avec un tel appui qu'aisément on succombe !
Ah ! qui me donnera l'aile de la colombe ?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le sein du repos.
C'est là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des saints l'heureuse obéissance ;
C'est là que de son joug le cœur est enchanté ;
C'est là que sans regret l'on perd sa liberté ;
Là de ce corps impur les ames délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes, ni soupirs ;
Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni désirs :
L'Église enfin triomphe, et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.

Elle chante, tandis qu'esclaves, désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives.
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O céleste Sion, faire entendre tes chants?
Hélas! nous nous taisons! nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long! O tranquille cité,
Sainte Jérusalem, ô chère éternité,
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure!
Quand irai-je goûter ton adorable paix!
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais!

FIN DU CHANT SECOND.

Rancé de ses plaisirs reconnait le néant
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.

LA GRACE,

POÈME.

CHANT TROISIÈME.

Tel que brille l'éclair qui touche au même instant
Des portes de l'aurore aux bornes du couchant;
Tel que le trait fend l'air sans y marquer la trace :
Tel, et plus prompt encor, part le coup de la grace.
Il renverse un rebelle aussitôt qu'il l'atteint;
D'un scélérat affreux un moment fait un saint.
Ce foudre inopiné, cette invisible flamme
Frappe, éclaire, saisit, embrase toute l'ame.
Saintement pénétré d'un spectacle effrayant,
Rancé de ses plaisirs reconnoît le néant :
D'esclave il devient libre, à la cour il échappe,
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.
Ainsi, prompte à courir lorsque nous nous perdons,
La grace quelquefois précipite ses dons.
Souvent à nous chercher moins ardente et moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre, et par un coup puissant

Abat Paul qu'emportoit une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un apôtre intrépide,
Arrache Madeleine à ses honteux projets,
Zachée à ses trésors, et Pierre à ses filets.
Quelquefois doux rayon, lumière tempérée,
Elle approche, et le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque temps se débat,
Repousse quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme ose souvent (triste et funeste gloire!)
Entre son maître et lui balancer la victoire.
Mais le maître poursuit son sujet obstiné;
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite et le trouble;
Tantôt, par des attraits que sa bonté redouble,
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur.

De la grace tel est l'aimable et saint empire :
Elle entraîne le cœur, et le cœur y conspire.
Nous marchons avec elle : ainsi nous méritons,
Et nous devons nommer nos mérites des dons.
Ainsi Dieu, toujours maître, inspire, touche, éclaire,
Et l'homme, toujours libre, agit et coopère.

Augustin, de l'Église et l'organe et la voix,
De la céleste grace explique ainsi les lois.
Téméraire docteur, est-ce là ton langage?
Honteux de reconnoître un si libre esclavage,
Par tes détours subtils, par tes systèmes vains
Tu prétends éluder les paroles des saints.

Hélas! de notre orgueil telle est l'horrible plaie :
Nous craignons d'obéir, et le joug nous effraie!
Voulant trop raisonner, nous nous égarons tous;
Et, de notre pouvoir défenseurs trop jaloux,
Nous usurpons du ciel les droits les plus augustes;
Nous fixons son empire à des bornes injustes.
Mais que Dieu confondroit une telle fierté,
S'il nous abandonnoit à notre liberté!
« La grace, dites-vous, vous paroît la contraindre. »
Agréable péril! Ah! risquons, sans rien craindre,
De trop donner à Dieu, de trop compter sur lui!
Quel espoir, quel honneur de l'avoir pour appui!
Laissons, laissons tout faire à celui qui nous aime.
Il sait mes intérêts beaucoup plus que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous disputons en vain,
Trop heureux de pouvoir les remettre en sa main.
Eh! comment résister à cette main puissante?
La molle et souple argile est moins obéissante,
Moins docile au potier qui la tourne à son gré,
Qu'un cœur au souffle heureux dont il est pénétré.

Oui, c'est de ta bonté que je dois tout attendre,
J'en dépends; mais, Seigneur, ma gloire est d'en dépendre.
Tu me mènes, je vais; tu parles, j'obéis;
Tu te caches, je meurs; tu parois, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle et cours au précipice.
Mes vices que je hais, je les tiens tous de moi;
Ce que j'ai de vertu, je l'ai reçu de toi.
De mes égaremens moi seul je suis coupable;

De mes heureux retours je te suis redevable.
Les crimes que j'ai faits, tu me les as remis;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.

Qu'une telle doctrine est douce et consolante!
Elle remet la paix dans mon ame tremblante.
La foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi;
L'espérance bientôt vient ranimer ma foi.
« Par vos foibles efforts, il est vrai, me dit-elle,
« Vous ne suivrez jamais la voix qui vous appelle.
« De cruels ennemis, hélas! environné,
« Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.
« Mais vous avez au ciel un père qui vous aime,
« Un père, c'est le nom qu'il s'est donné lui-même;
« Rassurez-vous : son fils lui sera toujours cher.
« Périsse l'insensé qui prend un bras de chair!
« L'ame sage et fidèle à son Dieu se confie,
« Et peut tout en celui qui seul la fortifie. »

Le moliniste, aidé par un autre secours,
Ne sera point ému d'un semblable discours.
A ses ordres soumise, à ses désirs présente,
Et compagne assidue, ainsi qu'obéissante,
La grace, nous dit-il, vient offrir son appui.
Quand il veut, il s'en sert; l'usage en est à lui.
Dieu fournit l'instrument qui gagne la victoire;
Mais de s'en bien servir l'homme seul a la gloire.
Dogmes cachés long-temps aux humains aveuglés,
Et qui par Molina sont enfin dévoilés :
Molina qui, pour nous plein d'un amour de père,

Adoucit d'Augustin le dogme trop sévère,
Rend un calme flatteur à notre esprit troublé;
Décide, et parle en maître où Paul avoit tremblé.
« Il n'est point, nous dit-il, de race favorite :
« Dieu sait de cet enfant quel sera le mérite;
« Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour,
« Et s'il se rendra digne ou de haine ou d'amour.
« La grace est une source en public exposée,
« Dont l'onde est en tout temps par toute main puisée.
« Et lorsque pour agir nous faisons nos efforts,
« Dieu nous doit aussitôt ouvrir tous ses trésors. »

Dans l'Espagne, où d'abord ces maximes parurent,
La vérité trembla, les écoles s'émurent,
Et du saint si fameux par ses rares écrits
Les disciples savans élevèrent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Église troublée,
Le pontife appela la fameuse assemblée
Où Lémos, défenseur des célestes secours,
Du mensonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la doctrine nouvelle.
Clément alloit lancer son tonnerre sur elle.
Il vous rendoit vainqueurs, disciples d'Augustin;
Mais sa mort vous priva d'un triomphe certain.
Assis au même trône, et plein d'un même zèle,
Paul fit dresser l'arrêt qu'attendoit tout fidèle.
L'humble école espéra, sa rivale craignit;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De Molina, qu'alors épargna l'anathème,

Ne rejetons pas moins le dangereux système.
L'orgueil sera toujours prompt à le recevoir :
Il flatte la raison qui veut tout concevoir.
Le ciel à nos regards n'a plus rien d'invisible :
On perce de la foi le nuage terrible;
Des mystères divins le voile est écarté.
Mais, pour moi, qui chéris leur sainte obscurité,
Je ramène le voile, et ne veux pas comprendre
Ce que l'homme doit croire et ne doit point entendre.
Une mortelle main pourroit-elle arracher
Les sceaux qu'au livre saint Dieu voulut attacher?
Toi seul, Agneau puissant, ô victime adorable,
Toi seul tu peux ouvrir le livre respectable.

Hélas! s'il étoit vrai qu'un serviteur heureux,
Ministre obéissant, vînt remplir tous mes vœux;
Si je trouvois pour moi la grace toujours prête,
Que du ciel aisément je ferois la conquête!
Mais l'homme toutefois, chancelant, inégal,
Rencontre à tous ses pas quelque obstacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux succède.
Il aimoit, il languit; il brûloit, il est tiède.
La joie et le chagrin, la froideur et l'amour
De son cœur inconstant s'emparent tour à tour.
Après avoir long-temps couru dans la carrière,
Tout à coup il s'arrête et recule en arrière.
Toi donc, heureux mortel, arbitre souverain,
Toi qui trouves toujours la grace sous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilége :
Fais connoître tes droits au démon qui t'assiége.

Le chagrin te saisit, tu te sens agité;
Viens te rendre la joie et la tranquillité :
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.
Il est temps, qu'attends-tu ? Commande, parle en maître
Mais quoi! désir, effort, menace, tout est vain!
Et tu veux sans succès trancher du souverain!
Misérable, du moins reconnois ta misère,
L'orgueil t'avoit séduit; fais-en l'aveu sincère,
Et ressens le besoin d'un plus puissant secours :
Au Seigneur, sans rougir, tù peux avoir recours.
Va pleurer à ses pieds ; implore, presse, crie;
Il se plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ses biens; et, pour être accordé,
Sans cesse son appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais lasser sa patience;
Il aime que nos cris lui fassent violence.

Si la grace à toute heure obéit à nos lois,
Faut-il, pour l'obtenir, l'appeler tant de fois?
Et si nous avons tous la force salutaire,
Que sert-il de prier? Nous devons tous nous taire.
Tendre Église, sur nous vous pleurez vainement :
Colombe, finissez ce long gémissement.
Ministres, essuyez vos larmes assidues;
Et retirez vos mains vers le ciel étendues.
Vous qui poussez vers Dieu des soupirs éternels,
Fidèles prosternés au pied de ses autels,
Pourquoi répandre ainsi des prières stériles?
C'est à vous d'ordonner, vos cœurs vous sont dociles;
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt secours :

Vous pouvez tout. Mais quoi! vous soupirez toujours,
Et de tous vos efforts vous sentez l'impuissance!
Hélas! qui n'en a point la triste connoissance?
Quel mortel à son gré dispose de son cœur?

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
Pour le bien et le mal l'homme également libre
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
Lorsque, pour l'écarter des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussitôt balançant le poids de la nature,
La grace de ses dons redouble la mesure.
L'homme les perd encore, et, toujours libéral,
Le ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal.
Dieu pour le criminel qui brave sa colère
Doit payer de ses biens un tribut nécessaire;
Mais en les dissipant on s'enrichit encor,
Et de graces sans nombre on amasse un trésor.
Pourquoi donc les pécheurs qui détestent leurs chaînes
Pour s'en débarrasser trouvent-ils tant de peines?
Ces plaisirs qu'avec joie ils ont long-temps suivis,
Sous leur règne cruel les tiennent asservis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils gémissent;
Mais, hélas! chaque jour leurs forces s'affoiblissent,
Leurs fers, se resserrant, deviennent plus affreux,
Et toujours leur fardeau s'appesantit sur eux!

Oui, de nos passions la trop longue habitude
Malgré nous à la fin se change en servitude.
Pour connoître à quels maux ce mortel est livré,

Qui veut chasser l'amour de son cœur ulcéré,
Faisons taire un moment les saints dans cet ouvrage,
Et d'un voluptueux écoutons le langage :
« Infortuné captif, cesse donc de souffrir :
« Sauve-toi, guéris-toi. Mais comment te guérir?
« Comment sortir sitôt d'un si rude esclavage?
« O dieux, si la clémence est votre heureux partage,
« Si vous jetez les yeux sur ceux qui vont mourir,
« Mes supplices cruels vous doivent attendrir!
« Grands dieux, regardez-moi; détournez cette flamme
« Qui défend à la paix toute entrée en mon ame,
« Et consume mon corps par un cruel poison!
« Je ne t'implore, ô ciel, que pour ma guérison!
« Je ne demande pas que de celle que j'aime
« L'amour puisse répondre à mon amour extrême;
« Mais si j'ai mérité quelque chose de toi,
« O ciel, rends-moi la vie! o dieux, guérissez-moi!»
Ovide, en criminel avouant tous ses crimes,
Nous en avoue aussi les peines légitimes :
« Je hais ce que je suis : je ne m'aimai jamais,
« Cependant malgré moi je suis ce que je hais.
« Non, je ne puis sortir de mon état funeste.
« Qu'il est dur de porter un fardeau qu'on déteste!»
Médée en succombant regrette sa pudeur,
Et se livre au transport que condamne son cœur.
Pour sauver les débris de sa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phèdre cherche un asile.

Mais détournons nos yeux de ces tristes objets,
Et laissons les païens en proie à leurs regrets.

Regardons un mortel que la grace divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine :
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut sur lui.
« Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
« Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes.
« Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas;
« Et, la verge à la main me suivant pas à pas,
« Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
« Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
« Vous tonniez sur ma tête : à vos pressans avis
« Ma mère s'unissoit en pleurant sur son fils.
« Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne :
« Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
« Ma mère par ses pleurs ne pouvoit m'ébranler,
« Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler!
« Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie :
« Je revins à moi-même, et détestai ma vie.
« Je voyois le chemin, j'y voulois avancer;
« Mais un funeste poids me faisoit balancer.
« J'avois trouvé, j'aimois cette perle si belle,
« Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
« Par deux puissans rivaux tour à tour attiré,
« J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
« Mon Dieu m'aimoit encore, et sa bonté suprême
« A mes tristes regards me présentoit moi-même.
« Hélas! qu'en ce moment je me trouvois affreux!
« Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux :
« Un sommeil léthargique accabloit ma paupière.
« M'éveillant quelquefois, je cherchois la lumière;

« Et dès qu'un foible jour paroissoit se lever,
« Je refermois les yeux de peur de le trouver.
« Une voix me crioit : « Sors de cette demeure. »
« Et moi, je répondois : Un moment, tout à l'heure.
« Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
« Et cette heure toujours différoit à venir.
« De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse,
« Voltigeant près de moi, me répétoit sans cesse :
« *Nous t'offrons tous nos biens, et tu veux nous quitter!*
« *Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter?*
« *Le sage, en nous cherchant, trouve un secours facile;*
« *Son corps est satisfait, et son ame est tranquille.*
« *Mortels, vivez heureux et profitez du temps;*
« *Du torrent de la joie enivrez tous vos sens.*
« *Fuyez de la vertu l'importune tristesse;*
« *Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse.*
« *Et toi que dès long-temps nos bienfaits ont charmé,*
« *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
« *Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime?*
« *Hélas! en nous perdant tu te perdras toi-même!*
« Mais devant moi l'aimable et douce Chasteté
« D'un air pur et serein, pleine de majesté,
« Me montrant ses amis de tout sexe et tout âge,
« Avec un ris moqueur me tenoit ce langage :
« *Tu m'aimes, je t'appelle, et tu n'oses venir.*
« *Foible et lâche Augustin, qui peut te retenir?*
« *Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire?*
« *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
« *Tu veux rompre tes fers, tu veux et ne veux plus.*
« *Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus?*

« *Regarde à mes côtés ces colombes fidèles :*
« *Pour voler jusqu'à moi Dieu leur donna des ailes.*
« *Ce Dieu t'ouvre son sein, jette-toi dans ses bras.*
« Hélas! je le savois, mais je n'y courois pas!
« Un jour enfin, lassé de cette vive guerre,
« Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre.
« Quand, tout à coup frappé d'un son venu des cieux,
« Et des mots du saint livre où je jetai les yeux,
« L'orage se calma, mes troubles s'apaisèrent.
« Par votre main, Seigneur, mes chaînes se brisèrent ;
« Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé :
« Je sortis de la fange où j'étois embourbé.
« Ma volonté changea : ce qui vous est contraire
« Me déplut, et j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
« Ma mère, qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
« Pleurer sur un ingrat rebelle à votre voix,
« Ma tendre mère enfin sortit de ses alarmes,
« Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
« Je connus bien alors que votre joug est doux.
« Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
« Dès ici-bas ma bouche, unie avec les anges,
« Ne se lassera point de chanter vos louanges.
« Je n'aimerai que vous : vous serez désormais
« Ma gloire, mon salut, mon asile, ma paix.
« O loi sainte, ô loi chère, ô douceur éternelle,
« Ineffable grandeur, beauté toujours nouvelle,
« Vérité qui trop tard avez su me charmer,
« Hélas! que j'ai perdu de temps sans vous aimer ! »

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA GRACE,

POÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Redoublons, s'il se peut, l'ardeur qui nous anime;
Élevons notre voix sur un ton plus sublime :
Osons du Dieu vivant célébrer la grandeur;
Osons de ses desseins montrer la profondeur :
Desseins toujours cachés, secrets impénétrables,
Jugemens éternels, et lois irrévocables,
Lois terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner, et ceux qu'il veut punir!
Des siècles à ses yeux qu'est-ce que l'étendue?
Tous les siècles entiers sont un jour à sa vue :
L'avenir est pour lui l'ordre de ses arrêts.
Il lit nos volontés dans ses propres décrets.
Mystère ténébreux, qui pourra le comprendre?
Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'est que cendre.
Sans les examiner, qu'il reçoive tes lois.
O Dieu de vérité, quand tu parles, je crois :
De ma fière raison j'arrête l'insolence;
Loin de t'interroger, je t'adore en silence.

Je crois tes dogmes saints, quoiqu'ils me soient voilés.
Je les chante : mortels, écoutez, et tremblez.

De nos fragiles corps Dieu conserve la vie :
Lui seul répand le jour dans notre ame obscurcie :
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de sa bonté pure
Et les dons de la grace, et ceux de la nature.
A ses moindres faveurs quel droit prétendez-vous ?
Du livre des vivans il peut vous rayer tous.
Fils ingrats, fils pécheurs, victimes du supplice,
Nous naissons tous marqués au sceau de sa justice.
Depuis le jour qu'Adam mérita son courroux,
Les feux toujours brûlans sont allumés pour nous.
Sous lui, sous ses enfans, héritiers de son crime,
La même chute, hélas! ouvrit le même abîme.
Pour un crime pareil si l'ange est condamné,
Pourquoi l'homme après lui sera-t-il épargné ?
Tous deux de la révolte également coupables,
Devoient tous deux s'attendre à des peines semblables.
Sans espoir de retour les anges rejetés
Dans les feux éternels sont tous précipités.
Des humains en deux parts Dieu sépare la masse :
Il choisit, il rejette, il fait justice et grace.
Qui se plaindra, quand tous méritent l'abandon ?
Tous coupables, qui peut espérer le pardon ?
Qui lui plut, fut choisi : de la masse proscrite
Sa bonté sépara la race favorite ;
Et pour ce petit nombre agréable à ses yeux

Il ouvrit de ses dons les trésors précieux.
C'est ce nombre si cher, ce céleste héritage
Qu'il réserve à son fils pour auguste apanage.
Chef de tous les élus, Jésus-Christ par son sang,
Lui-même élu par grace, a mérité ce rang.
« Cher et petit troupeau que m'a donné mon père,
« Bannis toute frayeur, dit ce Dieu tutélaire :
« Je connois mes brebis, je suis toujours leurs pas;
« Et l'ennemi cruel ne les ravira pas;
« Sur les tendres agneaux que le ciel me confie
« Sans relâche attentif, je réponds de leur vie. »

Les hommes, par ce choix qui partage leur sort,
Sont tous, devant celui qui ne fait aucun tort,
Les uns vases d'honneurs, objets de sa tendresse,
Connus, prédestinés, enfans de la promesse;
Les autres malheureux, inconnus, réprouvés,
Vases d'ignominie, aux flammes réservés.

Qu'ici sans murmurer la raison s'humilie.
Dieu permet notre mort ou nous donne la vie :
Ne lui demandons point compte de ses décrets.
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts?
L'homme, ce vil amas de boue et de poussière,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de sa lumière?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur :
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur;
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.

Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux.
Il a dit à la mer : « Brise-toi sur ta rive »,
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes;
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?
Lui seul il est la fin, il s'aime en ses ouvrages.
Qu'a-t-il besoin de nous? D'un œil indifférent
Il regarde, tranquille, et l'être et le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne,
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris;
S'il veut m'aimer encor, je respire, je vis.
Ce qu'il veut, il l'ordonne, et son ordre suprême
N'a pour toute raison que sa volonté même.
Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
Moi conçu dans le crime, esclave de la mort?
Quoi! le vase pétri d'une matière vile
Dira-t-il au potier : « Pourquoi suis-je d'argile? »
Des salutaires eaux un enfant est lavé.
Par une prompte mort un autre en est privé.
Dieu rejette Esaü, dont il aime le frère.

Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire?
O sage profondeur! ô sublimes secrets!
J'adore un Dieu caché : je tremble, et je me tais.

Ce Dieu, dans ses desseins terrible et toujours sage,
Qui, ne changeant jamais, change tout son ouvrage,
Pour ceux même souvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout à coup la source de ses dons.
Dans cette obscure nuit l'astre si nécessaire,
La foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des présens qu'il fait aux malheureux
Leur ouvre le chemin, quand il a pitié d'eux.
Que de peuples, hélas! que de vastes contrées
A leur aveuglement sont encore livrées,
Assises loin du jour dans l'ombre de la mort!
Nous, plus heureux, craignons leur déplorable sort :
Le précieux flambeau qui s'allume par grace,
Aux ingrats enlevé, souvent change de place.
Par le sang des martyrs autrefois humecté,
L'Orient du mensonge est partout infecté.
Cette île, de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.
Hélas! tous nos voisins, plongés dans la disgrace,
Semblent nous préparer au coup qui nous menace!
Partout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis et n'y vois que le courroux des cieux.
Dans les glaces du Nord l'hérésie allumée
Y répand en fureur son épaisse fumée.

Là domine Luther; ici règne Calvin;
Et souvent où la foi répand son jour divin,
La superstition, fille de l'ignorance,
Prend de la piété la trompeuse apparence.

Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers:
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France est aujourd'hui ton royaume fidèle!
Ah! nos crimes, enfin à leur comble montés,
Du ciel lent à punir lasseront les bontés!
Puisse-t-il être faux ce funeste présage!
Mais, hélas! de nos mœurs l'affreux libertinage
A celui de l'esprit pourra nous attirer!
Déja notre raison ose tout pénétrer :
Celui dont les bienfaits préviennent nos prières
Du salut à son gré dispense les lumières.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout savoir;
Il aveugle celui qui demande à tout voir.
Pour les sages du monde il voile ses mystères :
Il refuse à leurs yeux les clartés salutaires,
Tandis qu'il les révèle à ces humbles esprits,
A ces timides cœurs de son amour nourris,
Qui méprisent l'amas des sciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ses moindres paroles.
Un mot eût pu changer les sages Antonins;
Mais ce mot n'est donné qu'aux heureux Constantins.
Dieu laisse sans pitié Caton dans la nuit sombre,
Qui, cherchant la vertu, n'en embrasse que l'ombre.

Mais, plus terrible encore, il prévoit tous nos pas,
Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas;
Il verse ses faveurs sur une ame infidèle
Que l'abus de ses dons rendra plus criminelle.
Jérusalem le chasse, et rejette sa paix :
Son ingrate Sion refuse ses bienfaits;
Et l'on eût vu par lui Tyr et Sidon touchées
Pleurer, sur le cilice et la cendre couchées.
Au grand jour, il est vrai, jour terrible et vengeur,
Sidon sera traitée avec moins de rigueur.
Le serviteur rebelle aux ordres de son maître,
Plus puni que celui qui meurt sans le connoître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux?
Tremblons jusqu'à la fin. Si l'on ne persévère,
Jamais de ses travaux on n'obtient le salaire :
Jusqu'au dernier instant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme, on peut encor périr.
L'austère pénitent, le pale solitaire,
Couché sur le cilice, et blanchi sous la haire,
Par un souffle d'orgueil, un impur mouvement,
Un désir avoué, perd tout en un moment;
Tandis que, pénétré d'un remords efficace,
Vieilli dans les forfaits, un brigand prend sa place.
A la vigne du maître appelé le dernier,
Il n'arrive qu'au soir, et reçoit le denier.

Quelquefois, par l'effet d'une bonté profonde,
Où le vice abonda la grace surabonde;
Mais quelquefois aussi, par un triste retour,

Un cœur où la vertu fit long-temps son séjour,
Las de sa liberté, rentre dans l'esclavage,
Et dans l'abîme affreux plus avant se rengage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et, pour être vainqueur, tout dépend de la fin.
La couronne est placée au bout de la carrière :
Il faut, pour la ravir, fournir la course entière.
De l'Église au berceau l'illustre défenseur,
Et des foibles chrétiens le sévère censeur,
Le soutien de la foi, la gloire de l'Afrique,
Tertullien s'égare et périt hérétique.
Pour les enfans ingrats quels regrets superflus,
Lorsque de ton festin, grand Dieu, tu les exclus!
Quel désespoir pour eux, quand ta voix qui les chasse
Appelle l'étranger pour s'asseoir à leur place!
Souvent il est fatal de vivre trop long-temps :
Osius sur la terre avoit brillé cent ans,
Fléau des ariens en détours si fertiles,
Le père des pasteurs, le maître des conciles :
La mort à ses travaux alloit rendre le prix,
Lorsque, las d'un exil où sa foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt lustres glacée,
Pour signer de Sirmich la formule insensée.
A tout craindre de nous sa chute nous instruit.
Redoublons notre course, et, prévenant la nuit,
Hâtons-nous de jouir du jour qui nous éclaire.

« Mais que sert de courir? répond un téméraire
« Qui m'oppose un discours tant de fois répété.
« Dans le ciel, me dit-il, mon sort est arrêté.

« Pourquoi venez-vous donc, discoureur inutile,
« M'animer aux travaux d'une course stérile?
« Au livre des élus si mon nom est gravé,
« Tout crime par la grace en moi sera lavé.
« Si le ciel en courroux me destine à la peine,
« Pour chercher la vertu ma diligence est vaine.
« C'en est fait, je veux vivre au gré de mes désirs :
« J'attendrai mon arrêt dans le sein des plaisirs. »

Détestable pensée! affreuse conséquence!
Ainsi vous vous jugez vous-même par avance.
Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt, vous l'osez prévenir.
La porte du bonheur en vain vous est ouverte,
Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout, ce vain raisonnement?
Sans doute Dieu connoît votre dernier moment,
Et votre heure fatale, au ciel déja réglée,
Jamais par vos efforts ne sera reculée.
Pourquoi donc, dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des médecins cherchez-vous le secours?
De leurs soins assidus que devez-vous attendre?
Votre course est fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah! malgré ces raisons, la crainte de mourir
A des secours douteux vous force de courir!
Où sont donc pour le ciel les efforts que vous faites?
Pourquoi n'y point courir, insensés que vous êtes?
J'ignore comme vous quel sort m'est réservé;
Mais, pour me consoler, vivrai-je en réprouvé?
Non; pour mourir en saint, c'est en saint qu'il faut vivre.

Je me crois des élus, je m'anime à les suivre;
Si mon sort est douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours, et ne cours pas en vain.
Des maîtres le plus doux, des pères le plus tendre,
Dieu m'appelle, et me dit qu'à lui je puis prétendre,
Que je suis son enfant, qu'il veut me rendre heureux.
De mon esprit j'écarte un trouble dangereux;
Et loin que mon arrêt m'inquiète et m'alarme,
J'espère tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'envisage les biens que me fait son amour
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi, de ses faveurs comblé dès ma naissance,
Former pour l'avenir un soupçon qui l'offense?
Non; j'y consens, qu'il soit seul maître de mon sort.
Il m'aime : du pécheur il ne veut point la mort;
Il pardonne, il invite au retour salutaire,
Celui qui s'accumule un trésor de colère.
A toute heure aux méchans il prodigue ses dons;
Son soleil luit sur eux ainsi que sur les bons;
Il punit à regret; et ce n'est qu'en partie
Qu'il frappe sur l'ingrat que son courroux châtie.
C'est à vous, c'est à moi que le ciel est promis :
C'est pour nous qu'à la mort il a livré son fils.

Oui, Dieu veut le salut de tous tant que nous sommes :
Jésus-Christ a versé son sang pour tous les hommes.
Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à soi.
Malheureux Israël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables,
Cependant vous perdez ses momens favorables;

Et lorsqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs!
Hélas! combien de fois, vous offrant ses faveurs,
Vous a-t-il ranimés par des graces nouvelles!
Et que n'a-t-il point fait! Un oiseau sous ses ailes
Rassemble ses petits trop foibles pour voler :
C'est ainsi qu'en son sein il veut vous rassembler.
Les maux que vous souffrez, c'est lui qui les envoie;
Par tendresse pour vous il trouble votre joie;
De vos plaisirs honteux il veut vous détacher;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.
Cependant, de ce monde esclaves volontaires,
Vous rejetez toujours ses rigueurs salutaires.

« Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
« Montre-t-il dans son choix tant de sévérité?
« Si lui seul à ses dons peut nous rendre fidèles,
« S'il veut notre salut, pourquoi tant de rebelles?
« Entre tant d'appelés pourquoi si peu d'élus?
« Leur foible nombre échappe à nos regards confus,
« Les épis épargnés par la main qui moissonne,
« Ces restes que le maître aux glaneurs abandonne,
« Et les grappes que laisse un vendangeur soigneux,
« Image des élus, sont aussi rares qu'eux.
« Nous ne voyons en Dieu que justice et colère :
« Est-ce ainsi qu'il nous aime? Est-ce ainsi qu'il est père?
« Nous tremblons....» C'est assez, unissons notre foi :
Je tremble comme vous, espérez comme moi.
Il est père, il est Dieu : je crains le Dieu terrible,
Mais je chéris le père à mes malheurs sensible.
Sans peine devant lui soumettant mon esprit,

Je crois ce qu'il révèle, et fais ce qu'il prescrit.
Je laisse murmurer ma raison orgueilleuse;
Je sais que sa lumière est souvent périlleuse;
Je me livre à la foi, je marche à sa clarté.
Celui qu'elle conduit n'est jamais écarté.
Je ne puis de la grace atteindre le mystère :
Mais Dieu parle, il suffit, c'est à l'homme à se taire.

Lorsque, voulant sonder ses terribles décrets,
Nous portons jusqu'au ciel nos regards indiscrets;
Quand nous osons percer le voile respectable
Dont se couvre à nos yeux ce Dieu si redoutable,
Sa gloire nous opprime : éblouis, aveuglés,
Du poids de sa grandeur nous sommes accablés.
Ah! respectons celui qui veut être invisible,
Et craignons d'irriter sa majesté terrible!
Mais la sainte frayeur que l'homme en doit avoir,
C'est de toi seul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir :
Apprends-nous à t'aimer, apprends-nous à te craindre.
De tes desseins cachés est-ce à nous de nous plaindre?
Détourne loin de nous cet esprit curieux
Qui rend l'homme insolent si coupable à tes yeux.
Adoucis la fierté de ceux qui sont rebelles;
Daigne affermir encor ceux qui te sont fidèles;
Donne-nous ces secours que tu nous as promis;
Donne la grace enfin, même à ses ennemis.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DU POÈME DE LA GRACE.

CHANT PREMIER.

Page 275.

La nature, attentive aux besoins de son maître,
Lui présente les fruits, etc.

« L'homme, né pour le commandement, dit M. Bossuet dans « ses Élévations, commandoit aux animaux et à son corps, à « ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination. Telle « étoit la puissance de l'ame créée à l'image de Dieu : elle « tenoit tout dans la soumission et le respect. »

Même page.

L'animal craignoit l'homme, et l'homme craignoit Dieu;

« Qu'est devenu cet empire que nous avions sur les ani- « maux? ajoute M. Bossuet. On n'en voit plus qu'un petit reste, « comme un foible mémorial de notre ancienne puissance, et « un débris malheureux de notre fortune passée. »

Page 276.

Adam à son conseil vivoit abandonné.

Pour bien entendre cette différence des deux états qu'admet

saint Augustin, il faut lire le passage de M. Bossuet que j'ai rapporté dans ma préface. Ce même M. Bossuet, dans ses Élévations, explique ainsi la manière dont les anges ont persévéré dans leur libre arbitre : « Leur volonté dans un parfait « équilibre donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de « l'élection ; et leur choix, que la grace aidoit, mais qu'elle ne « déterminoit pas, sortoit comme de lui-même par sa propre « et seule détermination. Tel étoit le libre arbitre parfaitement « saint. »

Page 276.

L'ame alors dut par elle (la grace) être déterminée.

Tale erat adjutorium, quod desereret quum vellet, et in quo permaneret, si vellet, non quo fieret ut vellet. « Le secours de « la grace donné à Adam innocent étoit tel, qu'il pouvoit ne « point s'en servir lorsqu'il le vouloit, et s'en servir s'il le « vouloit ; mais il n'étoit pas tel, qu'il le fît vouloir. » S. Aug. de Corr. et Gratiâ, c. xi, n. 31.

Même page.

Ainsi le soleil brille, et par lui nous voyons ;

Sicut oculus corporis etiam plenissimè sanus, nisi candore lucis non potest cernere, sic et homo etiam perfectissimè justificatus, nisi æternâ luce adjuvetur, non potest rectè vivere. « Comme les yeux du corps les plus sains et les mieux organisés « ne peuvent voir qu'avec le secours de la lumière créée ; de « même l'homme le plus parfaitement justifié ne peut vivre dans « la justice qu'avec le secours de la lumière éternelle. » Id. de Nat. et Grat. c. xxvi.

Même page.

Condamnés à la mort, destinés aux travaux, etc.

« Enfans de la révolte, la révolte est la première chose qui

« passe en nous avec le sang : dès notre origine nos sens sont « rebelles. Toutes les passions nous dominent tour à tour, et « souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Tout « le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile; tout le mal, « quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous. » Bossuet, Elevat.

Page 277.

La terre dans son sein resserre ses trésors, etc.

« La terre, si féconde dans son origine, maintenant, si elle « est laissée à son naturel, n'est fertile qu'en mauvaises herbes : « elle se hérisse d'épines, nous menace de tous côtés, et semble « nous vouloir refuser la liberté du passage. On ne peut marcher « sur elle sans combat..... Homme, voilà ta vie : éternellement « tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en « la cultivant, jusqu'à ce que tu ailles toi-même pourrir dans « son sein. O repos affreux ! ô triste fin d'un continuel travail ! » Bossuet, ibid.

Même page.

Adam, le foible Adam avec nous s'est réduit :
Son crime fut le nôtre, etc.

Corruit, et cuncti simul in genitore cadente
Corruimus; transcurrit enim virosa per omnes
Peccati ebrietas.

« Adam, notre premier père, est tombé, et nous a entraînés « dans l'abîme où il s'est précipité; car depuis sa chute le venin « du péché et de la concupiscence se communique à tous les « hommes. » S. Prosp. part. III, c. XVII.

Même page.

Dans son funeste sort d'autant plus déplorable, etc.

« Cet état malheureux de l'ame asservie sous la pesanteur du

« corps a fait penser aux philosophes que nos ames étoient « attachées à ce corps comme à un cadavre ; et ils ne pouvoient « concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde « gouverné par un Dieu juste sans quelque péché précédent. « De dures expériences firent connoître à ces philosophes le « joug pesant des enfans d'Adam : sans en savoir la cause, ils « en sentoient les effets. » M. Bossuet, Élévat.

Page 278.

C'est du haut de son trône un roi précipité.

« L'homme est si grand, dit M. Pascal, que sa grandeur paroît « mieux en ce qu'il se connoît misérable. Ce sont misères de « grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. »

Même page.

Mon cœur, toujours rebelle et contraire à lui-même,
Fait le mal qu'il déteste, et fuit le bien qu'il aime.

Non enim quod volo bonum, hoc facio, sed quod nolo malum, hoc ago... Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais « au contraire le mal que je ne veux pas... Malheureux que je « suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » S. Paul aux Romains, c. vii, 19, 24. Cette vérité a été connue des païens. Il est dit dans Xénophon : « Si je n'avois qu'une ame, elle n'ai- « meroit pas ensemble et le bien et le mal. J'en ai donc deux : « quand la bonne est la plus forte, je fais le bien ; quand la « mauvaise a l'avantage, mes actions sont vicieuses. »

Page 280.

Plus vertueux que toi, le païen te condamne !

L'action d'un païen, quoique bonne en soi, ne pouvoit être

agréable à Dieu, puisque, n'ayant pas Dieu pour fin, elle étoit gâtée dans son origine. Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *Non potest arbor mala bonos fructus facere.* MATTH. VII, 18.

Même page.

Rome n'eut des vertus que la fausse apparence.

Les actions même qui sont bonnes de leur nature, si elles ne naissent pas de la semence d'une foi véritable, sont des péchés qui rendent coupables ceux qui les font.

Omne etenim probitatis opus, nisi semine veræ
Exoritur fidei, peccatum est inque reatum
Vertitur.

S. PROSP. part. II, c. XVI.

Saint Augustin dit que les Romains, pour récompense de leurs actions vertueuses, reçurent leur grandeur humaine, l'empire du monde; récompense aussi vaine que leurs désirs : *Receperunt mercedem vani vanam.*

Les deux motifs des actions d'un Romain étoient, suivant Virgile, l'amour de la patrie, et la passion pour la gloire : *Amor patriæ, laudumque immensa cupido.*

Le père Bourdaloue, dans son sermon sur l'état du péché, prouve admirablement que, quelque chose que fasse l'homme en cet état, son péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions, quand elles sont corrompues dans le motif. « Elles n'ont point, dit-il, le germe de vie « qui les rend méritoires. Dieu est la vie de l'ame : ainsi « l'ame, séparée de Dieu, ne peut opérer que des actions de « mort. »

Même page.

Dont les justes n'étoient que de moindres coupables.

Le surnom de *juste* fut donné à Aristide.

Page 280.

Socrate, du vrai Dieu s'approchant de plus près.

Les grandeurs visibles de Dieu dans ses créatures ont fait connoître ses grandeurs invisibles; mais tous les philosophes, comme dit saint Paul, ont retenu la vérité dans l'injustice, et ont refusé à Dieu le culte qu'ils savoient bien qu'on lui devoit. Toute leur sagesse s'est évanouie : ils n'avoient pas été choisis pour être la lumière du monde : *Non hos elegit Dominus.*

Même page.

Mais ce n'est qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore;

Quis veraciter laudat, nisi qui sinceriter amat? Pietas cultus Dei est, nec colitur nisi amando. « Qui est-ce qui loue vérita-« blement le Seigneur, si ce n'est celui qui l'aime sincèrement?... « La piété n'est autre chose que le culte de Dieu; et on ne lui « rend ce culte qu'en l'aimant. » S. Aug. epist. 140.

Page 281.

Et quiconque usurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'insensés le moins sage à tes yeux.

Quum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis..... dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. « Ayant connu « Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont « point rendu graces; mais ils se sont égarés dans leurs vains « raisonnemens..... et ces hommes qui se disoient sages sont « devenus fous. » S. Paul, Rom. 1, 21, 22.

Même page.

Pour guérir la nature infirme et languissante,
Ainsi que la raison la loi fut impuissante.

Toutes les expressions dont je me sers en parlant de la loi,

sont prises de saint Paul. *Lex propter transgressiones posita..... quum venisset mandatum, peccatum revixit... ministratio mortis.. egena et infirma elementa.* L'église chante ces paroles dans une hymne de Santeuil :

Insculpta saxo lex vetus,
Præcepta, non vires dabat;
Inscripta cordi lex nova,
Quidquid jubet, dat exequi.

« La loi ancienne, gravée sur la pierre, donnoit les préceptes, « sans donner la force de les accomplir; la loi nouvelle, gravée « dans le cœur, fait exécuter tout ce qu'elle commande. »

Même page.

Ainsi ne put jadis le bâton d'Elisée
Ressusciter l'enfant de la mère affligée :

Venit ipse Elisæus, jam figuram portans Domini, qui servum suum cum baculo, tanquam cum lege præmiserat.... fecit Dominus quod non fecit baculus; fecit gratia quod non fecit littera. « Elisée vint lui-même figurant Jésus-Christ : il « avoit envoyé devant lui son serviteur avec un bâton, qui étoit « l'image de la loi.... le maître fit ce que le serviteur n'avoit « pu faire; la grace fit ce que la lettre n'avoit pas fait. » S. Aug. serm. 1, in ps. 70.

Même page.

Le Juif, portant toujours l'esprit de servitude, etc.

Vetus homo in timore est, novus in amore. Ita enim duo Testamenta discernimus, vetus et novum, quæ in allegoriâ dicit Apostolus in Abrahæ filiis figurari, uno de ancillâ, altero de liberâ, quæ sunt, inquit, duo Testamenta. Servitus enim pertinet ad timorem, libertas ad amorem. « Le caractère du « vieil homme est la crainte, et celui de l'homme nouveau est

« le saint amour. Ce sont là les caractères des deux Testamens, « l'ancien et le nouveau, figurés, selon saint Paul, par les « deux enfans qu'eut Abraham, l'un de l'esclave, et l'autre de « la femme libre. Car la crainte est l'apanage de l'esclavage, « et l'amour est celui de la liberté. » S. Aug. t. 10, p. 157.

Page 282.

La grace dont le jour ne brilloit pas encore,

Eadem namque fides et nostra, et illorum; quoniam hoc illi crediderunt futurum, quod et nos credimus factum.... nondùm nomine, reipsâ fuerunt christiani. « La foi des justes de l'ancien « Testament est la même foi que la nôtre, puisque ce qu'ils « ont cru comme devant se faire, nous le croyons comme déjà « fait... s'ils n'ont pas été chrétiens de nom, ils l'ont été en « effet. » S. Aug. t. 11, epist. 190.

Même page.

Les prophètes en vain annonçoient leurs oracles !

Tant de promesses, de menaces, de châtimens, de récompenses, de miracles, de prophéties, enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'insuffisance des remèdes extérieurs et la nécessité de la grace.

Page 284.

Les temps étoient venus où, régnant dans les cœurs,
Dieu vouloit se former de vrais adorateurs.

Reliquit priùs Deus hominem in libertate arbitrii, in lege naturali, ut sic vires naturæ suæ cognosceret: ubi quum deficeret, legem accepit; quâ datâ morbus invaluit, non legis sed naturæ vitio, ut, ita cognitâ suâ infirmitate, clamaret ad medicum, et

gratiæ quæreret auxilium. « Dieu d'abord abandonna l'homme à « son libre arbitre sous la loi de nature, afin qu'en cet état il fît « comme l'essai de ses forces. L'homme, s'étant trouvé trop « foible, reçut la loi : alors sa maladie augmenta, non par la « faute de la loi, mais par la corruption de la nature humaine; « et par une triste expérience de sa foiblesse il apprit à recourir « au médecin et à chercher le secours de la grace. » S. Thom. 3. part. quæst. 1, art. 5.

CHANT SECOND.

Page 285.

L'église, à la douleur destinée ici-bas, etc.

Ab ipso Abel, quem primum justum ipsius frater occidit, et deinceps usque in finem hujus sæculi, inter persecutiones mundi et consolationes Dei, peregrinando procurrit Ecclesia. « Depuis Abel, le premier juste égorgé par son frère, jusqu'à « la fin des siècles, l'Église s'avance vers la patrie céleste parmi « les persécutions du monde et les consolations de Dieu. » S. Aug. de Civ. Dei, liv. xviii, c. li.

Même page.

De son époux mourant le sanglant sacrifice.

Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ, pro corpore ejus, quod est Ecclesia. « J'accomplis dans ma chair « ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant pour son « corps, qui est l'Église. » S. Paul., Coloss. i, 24.

Page 286.

Pélage de la grace ose attaquer les lois.

Pélage, né en Angleterre, étoit moine; il vint à Rome à la fin du quatrième siècle, et il y eut long-temps la réputation d'un homme de vertu et de piété. Il commença en 400 à débiter ses erreurs, qui consistent en trois points principaux : 1° Qu'il n'y a point de péché originel. 2° Que l'homme peut se

porter au bien sans le secours de la grace, qui est donnée à proportion qu'on la mérite. 3° Que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'est plus sujet aux passions ni au péché. Par une profession de foi captieuse il surprit le pape Zosime, qui depuis reconnut qu'il avoit été trompé, et condamna Pélage.

Même page.

Le docteur pénitent, l'austère anachorète,

Saint Jérôme, fameux par sa vaste érudition et par sa vie austère, écrivit contre Pélage, et mourut peu de temps après.

Même page.

De ce grand défenseur le ciel ayant fait choix, etc.

L'église a eu toujours une singulière vénération pour saint Augustin, qu'elle a regardé comme le docteur de la grace. Les conciles et les papes se sont souvent servis de ses termes pour former leurs décisions.

Même page.

Et Molina lui seul en ignore le prix. *

* Louis Molina, né à Cuença, dans la nouvelle Castille, d'une famille noble, entra chez les jésuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il fit ses études à Coimbre, et enseigna pendant vingt ans la théologie dans l'université d'Ébora, avec succès : il mourut à Madrid le 12 octobre 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Commentaires* sur la première partie de la Somme de saint Thomas, en latin; 2° un traité *de Justitiâ et Jure;* 3° *de Concordiâ gratiæ et liberi arbitrii.* Molina, en travaillant sur la Somme de saint Thomas, avoit cru trouver le moyen d'accorder le libre arbitre avec la prescience de Dieu, la providence et la prédestination : il se flattoit que saint Augustin lui-même auroit approuvé son système. C'est ce système qui fit naître les disputes sur la grace, et qui partagea les jésuites et les dominicains en thomistes et en molinistes.

(Note de l'éd.)

Page 286.

Prosper s'unit à lui pour défendre la grace.

Saint Prosper, qui selon toutes les apparences n'a jamais été que simple laïque, étoit d'Aquitaine. Il s'est acquis une grande réputation par son poème contre les ingrats, c'est-à-dire, contre les ennemis de la grace. « On s'étonne que ce saint ait pu ac-« corder la beauté de la versification avec les épines de sa « matière, et que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si « régulièrement observée, malgré la contrainte des vers et la « liberté de l'esprit poétique. Les vérités sont représentées avec « les ornemens naturels de la poésie, c'est-à-dire, avec une « hardiesse également agréable et ingénieuse. » Cet éloge du poème de saint Prosper est dans le Jugement des savans, par M. Baillet.

Page 287.

Aux forces que la grace inspire à la nature, etc.

Subintravit ignorantia rerum agendarum, et concupiscentia noxiarum, quibus comites subinferuntur error et dolor. « Nous « naissons avec l'ignorance de ce que nous devons faire, et le « désir de ce qui nous est nuisible : à leur suite viennent l'erreur « et la douleur. » S. Aug. Ench. c. xiii.

Même page.

Connoissons par nos maux la main qui nous guérit.

Omne malum hominis error, et infirmitas : aut nescis quid agas, et errando laberis ; aut scis quid agi debeat, et infirmitate superaris. « Ce qui fait toute la maladie de l'homme, c'est « l'erreur et la foiblesse : ou il ne sait ce qu'il doit faire, et il « pèche par erreur; ou il sait ce qu'il doit faire, et la foiblesse « le fait succomber. » S. Aug. Ench. c. xiii.

Même page.

A croître nos malheurs le démon met sa joie;

« Les démons, dit M. Bossuet, au lieu de la félicité dont ils « jouissoient dans leur origine, n'ont plus que le plaisir obscur « et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des « complices, et des malheureux à se donner des compagnons « de leur disgrace. »

Page 288.

Souvent il les étouffe; et, pour mieux nous surprendre,
Il se détruit soi-même, et renaît de sa cendre;

Rien n'est si beau que la peinture que M. de La Rochefoucauld, dans ses Maximes, fait de l'amour-propre. Il est, dit-« il, dans tous les états de la vie, et dans toutes les conditions : « il vit partout, il vit de tout, il vit de rien; il s'accommode « des choses et de leur privation; il passe même dans le parti « des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins; « et ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il con-« jure sa perte; il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se « soucie que d'être; et pourvu qu'il soit, il veut bien être son « ennemi. »

Page 289.

Il suit toujours le crime et souvent la vertu.

Il a presque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à saint Augustin : *Superbia et in rectè factis animo insidiatur humano..... Ubi lætatus homo fuerit in aliquo bono opere se etiam superasse superbiam, ex ipsâ lætitiâ caput erigit et dicit : Ecce ego vivo; quid triumphas? Et ideò vivo*

quia triumphas. « L'orgueil est comme en embuscade pour « corrompre le cœur de l'homme dans le bien même qu'il fait..... « Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu l'orgueil, il se prévaut de « cette joie même, et s'écrie : Je vis dans ton cœur, pourquoi « triomphes-tu ? Et j'y vis parce que tu triomphes. » De Nat. et Grat. c. xxx.

C'est encore ce qui a fait dire à M. Pascal : « Ceux qui écrivent « contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit : « ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et « moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que « ceux qui le liront l'auront aussi. »

Même page.

Souffle du saint amour, par qui l'ame embrasée
Suit et chérit la loi qui lui devient aisée.

Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore faciamus. « La grace est une inspiration de l'amour divin pour nous faire « pratiquer par ce saint amour le bien que nous connoissons. » S. Aug. epist. ad Bonif.

« C'est cette grace, dit le père Bourdaloue, qui opère en « nous et avec nous tout ce que nous faisons pour Dieu, et « qui nous donne par son efficace non-seulement le pouvoir, « mais la volonté et l'action.... Son caractère est d'unir ensemble « l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec « autant de douceur que d'efficacité. »

Même page.

Tout travail est oisif, toute course inutile.

Et nisi donet
Quæ bona sunt, nihil efficiet benè cæca voluntas.
Hæc ut cujusquam studio affectuque petatur,
Ipsa agit, et cunctis dux est venientibus ad se :
Perque ipsam nisi curratur, non itur ad ipsam.

« Le libre arbitre, qui est aveugle, ne fera aucun bien, si la

« grace ne lui fait faire, dit saint Prosper. Nul ne la désire et « ne la cherche que par le désir et l'affection qu'elle inspire « elle-même. C'est la grace qui conduit tous ceux qui la trou- « vent; et si on ne marche par sa puissance, on ne va point « vers elle. »

Même page.

Dans le même moment, ô moment précieux,
La grace ouvre le cœur et dessille les yeux!

Gratia quæ occultè humanis cordibus divina largitate tribuitur, à nullo duro corde respuitur : ideò quippè tribuitur, ut cordis duritia primitùs auferatur. « Il n'y a point de cœur, quelque « dur qu'il soit, qui rejette cette grace, que Dieu, par sa pure « libéralité, répand dans les ames, parce que son premier « effet, et pour lequel Dieu la donne, est d'ôter la dureté du « cœur. » S. Aug. de Prædest. sanct. c. viii.

Page 290.

Si la grace un moment abandonne son cœur, etc.

Une doctrine qui nous enseigne l'empire souverain de Dieu sur notre volonté, et qui nous apprend à tout attendre de sa miséricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité et la reconnoissance.

Page 291.

David, l'heureux David, si chéri du Seigneur, etc.

Per medicinalem providentiam David paululùm desertus est à rectore, ne per exitialem superbiam desereret ipse rectorem. « Ce fut par une providence médicinale que le seigneur aban- « donna David pour un peu de temps, de peur que par un « funeste orgueil il n'abandonnât lui-même son divin conduc- « teur. » S. Aug. de Cont. c. xiv.

Page 291.

C'est aux regards divins qu'il doit ses justes pleurs.

Nisi desertus, non negaret; nisi respectus, non fleret. « Pierre « n'auroit pas renoncé Jésus-Christ, s'il n'eût pas été aban- « donné; et il n'auroit pas pleuré son péché, si Jésus-Christ « n'avoit jeté sur lui un regard de miséricorde. S. Aug. serm. 285.

Page 292.

Que le juste à toute heure appréhende la chute :

Gratia nolentem prævenit, ut velit; volentem subsequitur, ne frustrà velit. « La grace prévient celui qui ne veut pas, afin « qu'il veuille; elle accompagne et suit celui qui veut, afin qu'il « ne veuille pas en vain. » *Idem.*

Même page.

Ne dit-il pas : « Sans moi vous ne pouvez rien faire;

Sine me nihil potestis facere.... Nemo potest venire ad me, nisi qui misit me, traxerit eum. « Sans moi vous ne pouvez rien « faire... Personne ne peut venir à moi, si mon père, qui m'a « envoyé, ne l'attire. » Joan. viii, 22.

Même page.

Je conviens avec vous que l'homme peut tout faire :

Deus impossibilia non jubet; sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis; et adjuvat ut possis. « Dieu ne commande pas des choses impossibles; mais, en « commandant, il avertit et de faire ce que l'on peut, et de « demander ce que l'on ne peut; et il aide afin qu'on puisse. » Concil. trid. sess. vi, c. ii.

Page 293.

Oui, qu'il peut à toute heure obéir à la loi.

Certum est nos mandatum servare, si volumus; sed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum est ut tantùm velimus quantùm sufficit. « Il est certain que nous observons « les préceptes, si nous voulons. Mais comme c'est le Seigneur « qui prépare la volonté, il faut lui demander que nous vou- « lions autant qu'il faut pour faire ce que nous voulons. » S. Auc. de Grat. et lib. Arbit. c. xvi.

Même page.

En vain nous lui voudrons disputer notre cœur, etc.

« Dieu est la cause universelle de tout ce qui est. Les façons « d'être doivent venir nécessairement du premier être.... Si le « bon usage du libre arbitre ne venoit pas de lui, nous pour- « rions dire que nous nous ferions meilleurs que Dieu ne nous « a faits, et que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque « chose qui vaut mieux que l'être; parce qu'il vaut mieux n'être « point que de ne pas user de son libre arbitre selon la loi de « Dieu.

« A la réserve du péché, qui ne peut être attribué qu'à la « créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fonds, dans sa « liberté et dans ses actions, doit être attribué à Dieu. Et la « volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout né- « cessaire, fait au contraire dans le nécessaire aussi-bien que « dans le libre, ce qui fait la différence de l'un et de l'autre. » M. Bossuet, Traité du libre arbitre.

Même page.

Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir;

Da quod jubes, et jube quod vis. S. August. Confess. *Certum*

est nos facere cùm facimus; sed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntati, qui dixit : Faciam ut in justificationibus meis ambuletis. « Donnez ce que vous com-
« mandez, et commandez ce que vous voulez.... Il est certain
« que nous agissons quand nous agissons; mais celui qui fait
« que nous agissons, parce qu'il donne des forces très-efficaces
« à notre volonté, c'est celui qui dit : Je vous ferai marcher
« dans la voie de mes préceptes. » *Id.* de Grat. et lib. Arb. c. XIV.

Page 294.

Elle forme nos vœux; et dans l'ame qui prie
Par d'ineffables sons c'est l'esprit saint qui crie.

« Dans la loi de grace, dit le père Bourdaloue, Dieu nous
« donne de quoi accomplir ce qu'il nous commande; disons
« mieux, Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de
« nous. »

Même page.

L'impétueux Luther qu'emportoient ses fureurs, etc.

« Le pélagianisme, dit encore le père Bourdaloue, attribuant
« des forces à l'homme pour agir indépendamment de Dieu,
« sembloit rendre l'homme fervent. Le calvinisme pour élever
« la prédestination de Dieu, anéantissant le libre arbitre, humi-
« lioit l'homme en apparence, mais lui ôtoit la pratique des
« bonnes œuvres. L'Église tient le milieu entre ces deux extré-
« mités : elle nous maintient dans l'humilité sans préjudice
« de la ferveur, et excite en nous la ferveur sans intéresser
« l'humilité. »

Page 295.

Notre cœur n'est qu'amour, il ne cherche, il ne suit
Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.

Les passions sont les mouvemens de l'ame pour s'unir aux

objets qu'elle aime, ou se séparer de ceux qu'elle hait. Ainsi toutes les passions, quoiqu'elles aient des noms différens, se réduisent à une seule, qui est l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour qu'on a pour un autre; le désir est l'amour d'un bien qu'on n'a pas; la joie est le plaisir que cause un bien qu'on possède. Ainsi notre cœur n'est qu'amour. Et la grace, étant le souffle du saint amour, fait que toutes nos passions, c'est-à-dire tous les mouvemens de notre ame, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'est-à-dire à Dieu.

Même page.

Le plaisir est son maître : il suit sa douce pente, etc.

Quod ampliùs nos delectat, secundùm id operemur necesse est. « Nous ne pouvons manquer d'agir selon ce qui nous plaît « davantage. S. Aug. in epist. ad Gal. c. xlix.

Même page.

En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre :

La liberté consiste à pouvoir faire le contraire de ce qu'on fait, *facultas ad opposita.* Or, quand la grace me détermine à faire le bien, je sens que j'ai toujours le pouvoir de faire le mal. Elle ne m'ôte donc jamais ma liberté.

Page 296.

Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur, etc.

Non arbitreris istam asperam molestamque violentiam. Dulcis est, suavis est : ipsa suavitas te trahit. « Ne vous figurez rien « de dur ni de fâcheux dans la sainte violence par laquelle « Dieu nous attire à lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui « ne fasse plaisir : et c'est le plaisir même qui nous attire. » S. Aug. serm. 131, c. ii.

Page 296.

Dans l'instant que je veux il fait ma volonté, etc.

La grace fait tout, et la volonté fait tout. La grace fait tout dans la volonté, et la volonté fait tout par la grace. Bern. de Grat. et lib. Arb. c. xiv, n. 46.

Page 297.

Dieu m'a fait libre : un Dieu peut-il faire et détruire?

Tunc efficimur verè liberi cùm Deus nos fingit, id est, format et creat, non ut homines, quod jam fecit, sed ut boni homines simus, quod gratia sua facit. « Nous devenons véritablement « libres lorsque Dieu nous forme et nous crée, non afin que « nous soyons des hommes, puisque nous le sommes déjà, mais « afin que nous soyons des hommes justes, ce qui est l'ouvrage « de sa grace. » S. Aug. Enchir. c. xiii.

Même page.

Oui, je sens que je l'ai ce malheureux pouvoir;

« Voilà, dit M. Bossuet dans ses Élévations, un trait défec- « tueux dans ma liberté, qui est de pouvoir mal faire. Ce trait « ne vient pas de Dieu, mais du néant dont je suis tiré. »

CHANT TROISIÈME.

Page 299.

Saintement pénétré d'un spectacle effrayant,
Rancé de ses plaisirs reconnoît le néant :

On attribue l'éclatante conversion de M. l'abbé de la Trappe à la vue du cercueil d'une dame qu'il aimoit. Allant voir cette dame sans savoir qu'elle étoit morte subitement, il trouva son cercueil à la porte.

Page 300.

Arrache Madeleine à ses honteux projets, etc.

Quoique les savans distinguent Marie-Madeleine de la femme pécheresse, il est permis de parler en vers suivant l'opinion commune.

Même page.

Et nous devons nommer nos mérites des dons.

« On a des mérites quand on est saint ; mais la grace qui « nous les donne nous est donnée sans mérite. La récompense « est due après la promesse ; mais la promesse a été faite par « pure bonté. La récompense est due aux bonnes œuvres ; « mais la grace qui n'est point due précède, afin qu'on les fasse. » M. Bossuet, Élév.

Page 301.

« La grace, dites-vous, vous paroît la contraindre. »

Tutiores vivimus, si totum Deo damus, non autem nos illi

ex parte, et nobis ex parte committimus. « Il est plus sûr pour « nous de donner tout à Dieu que de dépendre en partie de lui « et en partie de nous. » S. Aug. de dono persev. c. vi.

Page 304.

La molle et souple argile est moins obéissante, etc.

Ille qui in cœlo et in terrâ omnia quæcumque voluit, fecit, etiam in cordibus hominum operatur. « Celui qui a fait dans le « ciel et sur la terre tout ce qu'il a voulu opère aussi tout ce « qu'il veut dans le cœur des hommes. » S. Aug. de Grat. et lib. Arb. c. xxi.

Mutans mentem atque reformans,
Vasque novum ex fracto fingens virtute creandi.

« Quelquefois, dit saint Prosper, Dieu attire à lui les na- « tions les plus farouches et les plus opposées à l'Évangile, en « changeant le fond du cœur, en rétablissant l'ame et la re- « nouvelant, *et en formant, par une puissance de créateur et « de souverain, un vase nouveau de ce vase qui étoit brisé.* » Part. ii.

Même page.

J'en dépends; mais, Seigneur, ma gloire est d'en dépendre;

« L'état de notre être est d'être tout ce que Dieu veut que « nous soyons. Il fait être homme ce qui est homme, corps « ce qui est corps, pensée ce qui est pensée, passion ce qui « est passion, action ce qui est action, nécessaire ce qui est « nécessaire, libre ce qui est libre. » M. Bossuet, Traité du lib. arb.

Même page.

Mes vices, que je hais, je les tiens tous de moi;

Mea sola non sunt nisi peccata. « Je n'ai de moi que le

« péché, dit saint Augustin, sermon sur le ps. 70. » Et dans ses Conf. liv. II, c. VII : *Gratiæ tuæ deputo et quæcumque non feci mala.... et omnia mihi demissa esse fateor, et quæ meâ sponte feci mala, et quæ te duce non feci.* « Je reconnois que « c'est votre grace, ô mon Dieu, qui m'a préservé de tout le « mal que je n'ai point fait.... Je vous suis redevable et du « pardon que vous m'avez accordé pour les péchés que j'ai « commis, et de la protection par laquelle vous m'avez garanti « de ceux que j'aurois encore pu commettre. »

Page 302.

Le Moliniste, aidé par un autre secours,
La grace, nous dit-il, vient offrir son appui.

La grace, suivant ce système, ne change pas le cœur : elle met seulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'est pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté, c'est l'homme. Suivant le système des congruistes, Dieu épie le temps, le lieu, les circonstances où la volonté fera un bon usage de la grace.

Page 303.

« Il n'est point, nous dit-il, de race favorite :

Il admet une science moyenne, par laquelle Dieu prévoit, avant aucun décret de sa volonté, le bon usage que nous ferons de notre liberté dans telles et telles circonstances.

Même page.

Le pontife appela la fameuse assemblée.

Les dominicains attaquèrent vivement le livre de *Concordiâ gratiæ et liberi arbitrii*, dès qu'il parut, et le déférèrent à l'inquisition de Castille. La cause fut portée à Rome. Clément VIII établit la congrégation, qui eut pour cette raison le titre *de*

Auxiliis. Lémos, célèbre dominicain, s'y distingua. Après soixante-huit congrégations où Clément VIII présida, ce pape mourut. Léon XI lui succéda, et mourut peu de jours après. Paul V reprit l'examen de ces disputes, et, après dix-sept congrégations, fit dresser sa bulle ; mais des raisons particulières l'empêchèrent de la publier.

Page 304.

Ne rejetons pas moins le dangereux système.

Suivant ce système, la grace, qui n'est pas efficace par elle-même, tire son efficacité des circonstances. Paul n'eût pas été converti, si Dieu ne l'eût renversé dans le moment où il savoit que le cœur du persécuteur de son Eglise seroit disposé à se rendre.

Même page.

Fais connoître tes droits au démon qui t'assiége.

Selon Molina, Dieu a fait un pacte avec Jésus-Christ, par lequel il s'engage à donner sa grace à tous les hommes qui feront ce qui sera en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il veut expliquer par sa raison seule ce que notre raison ne peut comprendre ! Suivant le système du père Mallebranche, il est indigne de Dieu d'agir par des volontés particulières. Les anges ont été la cause occasionnelle des miracles de l'ancienne loi ; et l'ame de Jésus-Christ est la cause occasionnelle de la distribution de la grace. Cette ame, quoique unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, et elle ne connoît point le fond des cœurs : d'où il arrive qu'elle fait donner des graces sans savoir quels effets elles auront ; et de même que la pluie qui, en conséquence des lois générales, tombe sur des terres ensemencées où elle fait germer les fruits, tombe aussi sur des rochers stériles, la grace

tombe sur des cœurs disposés à la recevoir, et sur d'autres où elle ne peut produire aucun effet. Exposer un pareil système, c'est le réfuter.

Page 305.

Que sert-il de prier? Nous devons tous nous taire.

Quid stultiùs quàm orare ut facias quod in potestate habeas!.... Qui orat, non orat ut homo sit, quod est naturâ; neque orat ut habeat liberum arbitrium, quod jam accepit, cùm crearetur ipsâ naturâ; neque orat ut accipiat mandatum : sed planè orat ut faciat mandatum.... Ipsa igitur oratio clarissima est gratiæ testificatio. « Quoi de plus insensé que d'avoir recours « à la prière pour faire ce qui dépend de nous!.... Quand nous « prions, nous ne prions point Dieu de nous faire hommes, « puisque nous le sommes par la nature; ni de nous donner le « libre arbitre, puisque nous l'avons reçu dès le premier mo- « ment de notre être; ni de nous donner la loi, mais de nous « la faire accomplir.... La prière même est donc une preuve très- « authentique de la grace. » S. Aug. epist. 177.

Page 306.

Quel mortel à son gré dispose de son cœur?

L'unique moyen d'accorder une contrariété apparente qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu, nos bonnes actions, est de reconnoître qu'elles sont de nous, à cause de notre libre arbitre qui les produit; et qu'elles sont de Dieu, à cause de sa grace, qui fait que notre libre arbitre les produit. « Dieu, « dit saint Augustin, nous fait vouloir ce que nous aurions pu « ne point vouloir. » *A Deo factum est ut vellent quod et nolle potuissent.*

Même page.

Pourquoi donc les pécheurs qui détestent leurs chaînes, etc.

Ex voluntate perversâ facta est libido; et dùm servitur libi-

dini, facta est consuetudo; et dùm consuetudini non resistitur, facta est necessitas. « Ma volonté, en se déréglant, est devenue « *passion :* à force de suivre cette passion, elle s'est tournée en « *habitude;* et, faute de résister à cette habitude, elle est de- « venue *nécessité.* » S. Aug. Conf. lib. viii, c. v.

Page 307.

« Infortuné captif, cesse donc de souffrir, etc.

Ceci est imité de la 77e épigramme de Catulle.

Difficile est longum subitò deponere amorem :
Difficile est, etc.
O dî, si vestrum est misereri, aut si quibus unquàm
Extremâ jam ipsâ in morte tulistis opem,
Me miserum aspicite ; et si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem, perniciemque mihi,
Quæ, mihi subrepens imos ut torpor in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

Page 308.

« Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes, etc.

Efferbui miser, sequens impetum fluxûs mei, relicto te.... Tu semper aderas, misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas, ut ita quærerem sine offensione jucundari. S. Aug. Confess. lib. ii, c. ii, n. 5.

Même page.

« A mes tristes regards me présentoit moi-même.

Constituebas me ante faciem meam, ut viderem quàm turpis essem, quàm distortus et sordidus, maculosus et ulcerosus. Et videbam, et horrebam; et quò à me fugerem non erat... Sed dissimulabam et connivebam, et obliviscebar. Conf. lib. viii, c. vii.

Page 309.

« Et moi, je répondois : « Un moment, tout à l'heure. »

Modò, ecce modò, sine paululùm. Sed modò et modò non habebant modum, et sine paululùm *in longùm ibat.* Confess. lib. VIII.

Même page.

« De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse, etc.

Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ, et succutiebant vestem meam carneam, et submurmurabant : Dimittis nos, et à momento isto non erimus tecum in æternum, etc. Idem, ibid. n. 26.

Même page.

Mais devant moi l'aimable et douce chasteté, etc.

Casta dignitas continentiæ, serena et non dissolutè hilaris, honestè blandiens. Confess. c. X, n. 27.

Page 310.

« Vérité qui trop tard avez su me charmer, etc.

Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua, et tam nova, serò te amavi. Confess. lib. X, c. XXVII.

CHANT QUATRIÈME.

Page 311.

Jugemens éternels, et lois irrévocables, etc.

« L'ordre des choses humaines, dit M. Bossuet, Traité du « libre arbitre, est l'ordre des décrets divins. Dieu voit tout, « ou dans son essence, ou dans ses décrets : il ne peut connoître « que ce qu'il est, ou ce qu'il opère.

Même page.

Mystère ténébreux, qui pourra le comprendre ?

On objectoit à saint Augustin qu'il étoit dangereux de parler de la prédestination gratuite. « C'est-à-dire, répondoit-il, que « nous craignons d'offenser par nos paroles ceux qui ne sont « pas en état d'entendre la vérité ; et nous ne craignons pas que « ceux qui sont en état de l'entendre soient trompés par notre « silence. » *Timemus ne, loquentibus nobis, offendatur qui veritatem non potest capere ; et non timemus ne, tacentibus nobis, qui veritatem potest capere, falsitate capiatur.*

Page 312.

Pour un crime pareil si l'ange est condamné,
Pourquoi l'homme après lui sera-t-il épargné ?

Universa massa pœnas debet ; et si omnibus debitum damnationis supplicium redderetur, non injustè redderetur. « La « masse entière du genre humain mérite la punition ; et quand

« Dieu livreroit tous les hommes au supplice de la damnation, « ce seroit sans injustice de sa part. » De Nat. et Grat. c. VII. « C'est, suivant saint Augustin dans le livre de la Prédestina- « tion, ce qui ne doit pas révolter un chrétien, persuadé que « tous les hommes sont tombés, par le péché d'un seul, dans « une condamnation si juste, que, quand Dieu n'en délivreroit « aucun, on n'auroit aucun sujet de se plaindre. » *Omnes isse in condemnationem justissimam : ita ut nulla Dei esset justa reprehensio, etiamsi nullus indè liberaretur.* De Prædest. c. VIII.

Même page.

Il choisit, il rejette, il fait justice et grace.

Elegit nos Deus, non quia per nos sancti futuri eramus; sed elegit, prædestinavitque, ut essemus. « Dieu ne nous a pas « choisis parce que nous devions être saints; mais il nous a « choisis et prédestinés afin que nous fussions saints. » De la Prédestin. c. XVIII.

Même page.

Chef de tous les élus, Jésus-Christ par son sang,
Lui-même élu par grace, a mérité ce rang.

Sicut prædestinatus est ille unus, ut caput nostrum esset, ita multi prædestinati sumus, ut membra ejus essemus. « Comme « Jésus-Christ a été prédestiné seul pour être notre chef, de « même plusieurs d'entre les hommes ont été prédestinés pour « être ses membres. »

Page 313.

Cher et petit troupeau que m'a donné mon père, etc.

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare

vobis regnum. « Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu « à votre père de vous donner son royaume. » Luc. XII, 32.

Oves meæ non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu meâ. « Mes brebis ne périront point à jamais, « et nul ne me les arrachera d'entre les mains. » Joan. X, 28.

Page 313.

Les uns vases d'honneur, objet de ma tendresse, etc.

« Qui peut se plaindre de Dieu, dit l'Apôtre, si, voulant « montrer sa colère et faire connoître sa puissance, il supporte « avec une patience extrême les vases de colère destinés à périr, « afin de faire paroître les richesses de sa gloire sur les vases de « miséricorde qu'il a préparés pour la gloire ? »

Même page.

Qu'ici sans murmurer la raison s'humilie.

Sufficit scire homini quòd non sit iniquitas apud Deum. Jam quomodò ista dispenset, faciens alios secundùm meritum vasa iræ, alios secundùm gratiam vasa misericordiæ, quis cognovit sensum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit? « Il suffit à « l'homme de savoir qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu. Et si « vous demandez pourquoi il fait les uns des vases de colère « selon qu'ils le méritent, et les autres des vases de miséricorde « par sa grace, saint Paul vous répondra : Qui a connu les « desseins de Dieu ? ou qui est entré dans le secret de ses « conseils ? » S. Aug. contra duas epist. Pelagii, lib. I, c. XX.

Page 314.

Il regarde, tranquille, et l'être et le néant.

« Comme Dieu, dit M. Bossuet, Traité du libre arbitre, « possède lui-même tout son bien, et qu'il n'a besoin d'au- « cun des êtres qu'il a faits, il n'est porté à les faire, ni à

« faire qu'ils soient de telle façon, que par sa seule volonté « indépendante. »

Même page.

Des salutaires eaux un enfant est lavé.

Sed qui judicium arbitrii meritumque tueris. . .
Infantum discerne animos, et discere quales
Affectus, qualesque habeant hæc pectora motus. . . .
. . . . Pariter nequeunt bona vel mala velle,
Et tamen ex illis miseratrix gratia quosdam
Eligit, et rursùm genitos baptismate transfert
In regnum æternum, multis in morte relictis.

« Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des mérites de « l'homme, de son choix et de son libre arbitre, dit saint « Prosper, faites-nous voir ce choix et ces mérites dans les « enfans, et dites-nous quels sont les mouvemens de leur vo- « lonté..... Tous également ne peuvent vouloir ni le bien ni le « mal; et cependant Dieu, par sa miséricorde et sa grace, en « choisit quelques-uns qu'il fait renaître dans le saint baptême « pour les placer dans sa gloire, pendant qu'il en laisse un « grand nombre dans la mort. » Part. III, c. X, 30.

Page 315.

O sage profondeur ! ô sublimes secrets !

« *O altitudo !* Tous les chrétiens, Bayle, art. *Arminius*, « doivent trouver dans ce mot de saint Paul un arrêt définitif, « prononcé en dernier ressort et sans appel, touchant les dis- « putes de la grace, et opposer cette forte digue aux inonda- « tions des raisonnemens. »

Même page.

Ce premier des présens qu'il fait aux malheureux
Leur ouvre le chemin, quand il a pitié d'eux.

« Dans tous les principes de théologie, dit le père Bourda-

« loue, la première grace du salut est la lumière qui nous dé-
« couvre les voies de Dieu, parce que, pour agir, il faut
« connoître, et, pour connoître, il faut être éclairé de Dieu. »

Page 315.

Le précieux flambeau qui s'allume par grace,
Aux ingrats enlevé, souvent change de place.

« Il y a de la part de Dieu, dit le père Bourdaloue, des
« substitutions terribles : il abandonne les uns, il appelle les
« autres ; il dépouille les uns, il enrichit les autres. Mystère de
« prédestination certain et incontestable ! Mystère qui, tout
« rigoureux qu'il est, ne s'accomplit que selon les lois de la
« plus droite justice, et dans lequel Dieu découvre aussi tous
« les trésors de la miséricorde.... C'est ainsi que, les anges re-
« belles ayant laissé par leur chute un grand vide dans le ciel,
« Dieu leur a substitué les hommes.... Il substitue aussi un
« peuple à un autre peuple ; et plaise au ciel que nous ne ser-
« vions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme
« nous en servent ceux qui nous ont précédés ! » Pensées du
père Bourdaloue, au titre *Substitutions*.

Même page.

Cette île, de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

Les anabaptistes, les trembleurs, les indépendans, les puritains, etc.

Page 316.

La France est aujourd'hui ton royaume fidèle.
Ah ! nos crimes, enfin à leur comble montés,
Du ciel lent à punir lasseront les bontés !

Plus on est environné de lumières, plus on est souvent près

de tomber dans les ténèbres, parce que Dieu nous punit de l'abus de ses graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du temps de saint Augustin; cependant la religion y fut presque éteinte par les Vandales. L'Égypte, la Palestine, la Syrie, malgré cette foule de saints anachorètes, furent ravagées par l'arianisme, le nestorianisme, l'eutychianisme, etc.

Même page.

Il aveugle celui qui demande à tout voir.

« Cest une vérité incontestable, dit le père Bourdaloue, que « Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle manière « s'accomplit une punition en apparence si contraire à la sain- « teté de Dieu? C'est un secret de la prédestination et de la « réprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il « ne nous appartient pas de pénétrer. »

Même page.

Un mot eût pu changer les sages Antonins;

Non volentis, neque currentis, sed miserantis est Dei, qui et parvulis quibus vult, etiam non volentibus neque currentibus subvenit. « Tout dépend, dit saint Paul, non de celui qui « veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, « et qui l'accorde à qui il lui plaît d'entre les enfans, quoi- « qu'ils ne veuillent ni ne courent. » S. Aug. de dono persev c. XI.

Page 317.

Il verse ses faveurs sur une ame infidèle
Que l'abus de ses dons rendra plus criminelle.

N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit notre raison, à ne point donner des graces dont on doit abuser? Elle peut dire de même : N'y auroit-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre

la chute du premier homme? Puisque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plutôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre raison sur celles de la foi. En Dieu tout est incompréhensible pour nous : sa bonté comme sa puissance.

Page 318.

Il faut, pour la ravir, fournir la course entière.

Asserimus donum Dei esse perseverantiam, quâ usque in finem perseveratur in Christo. « Nous disons que la persévérance « par laquelle nous demeurons unis à Jésus-Christ jusqu'à la « fin est un don de Dieu. » S. Aug. de dono persev. c. 1.

Même page.

Tertullien s'égare et périt hérétique.

Après avoir été le défenseur de la religion contre les païens et contre les hérétiques, Tertullien se sépara de l'Église, et embrassa la secte des montanistes.

Même page.

Osius sur la terre avoit brillé cent ans, etc.

Osius, évêque de Cordoue, que saint Athanase appelle le père des évêques, le maître des conciles, le grand confesseur de Jésus-Christ, ne voulant pas favoriser les ariens, fut exilé par Constantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir souffert pendant une année d'exil beaucoup de mauvais traitemens, il succomba, et signa la formule de Sirmich, dressée par les ariens. Il mourut peu de temps après.

Même page.

« Mais que sert de courir? répond un téméraire, etc.

Sunt qui propterea vel non orant, vel frigidè orant. Nùm

propter tales, hujus sententiæ veritas deserenda, aut ex Evangelio delenda putabitur? « Il y en a qui, frappés de cette parole « de Jésus-Christ, que Dieu sait ce qu'il nous faut avant que « nous le lui demandions, ou négligent de prier, ou ne prient « qu'avec tiédeur. Faut-il, à cause de ces gens-là, renoncer à « la vérité de la prescience de Dieu ou l'effacer de l'Évangile? » S. Aug. du don de la persév. c. xvi. Et dans le c. xix, le même docteur ajoute : « Saint Cyprien et saint Ambroise, qui ont « relevé le prix et la force de la grace jusqu'à dire, l'un qu'il « n'y a rien dont nous puissions nous glorifier, parce qu'il n'y « a rien qui vienne de nous; et l'autre que notre cœur et nos « pensées ne sont point en notre pouvoir, n'ont pas cessé pour « cela d'employer les exhortations et les corrections pour porter « les hommes à l'observation des commandemens de Dieu. Et « ils ne craignoient pas qu'on leur dît : Pourquoi nous exhorter « et nous reprendre, s'il est vrai que nous n'ayons rien de bon « qui vienne de nous, et si notre cœur et nos pensées ne sont « point en notre pouvoir? » *Cyprianus et Ambrosius cùm sic prædicarent Dei gratiam, ut unus eorum diceret :* In nullo gloriandum, quoniam nostrum nihil est; *alter autem :* Non est in potestate nostrâ cor nostrum et nostræ cogitationes, *non tamen hortari et corripere destiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis : Quid nos hortamini? quid et corripitis, si nihil boni habeamus quod sit nostrum, si non est in potestate nostrâ cor nostrum?*

Page 319.

Détestable pensée! affreuse conséquence!

L'espérance et la crainte sont deux contre-poids qui soutiennent l'homme entre deux précipices, la présomption et le désespoir. Il suffit, pour espérer, de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie; il suffit, pour craindre, de savoir que la persévérance est un don qu'il ne doit à personne.

Page 317.

Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt, vous l'osez prévenir.

Quid metuis, si in viâ ambulas? Tunc time, si deseris viam. « Que craignez-vous, si vous marchez dans le chemin? Vous « n'avez rien à craindre qu'en abandonnant la voie qui mène à « Dieu. » S. Aug. serm. 142.

Même page.

Où sont donc pour le ciel les efforts que vous faites?

« Dieu nous a prédestinés, dit le père Bourdaloue, comme « des créatures raisonnables, libres, capables de mériter, et « qui doivent gagner le ciel par titre de conquête ou de ré- « compense. »

Page 320.

Si mon sort est douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours, et ne cours pas en vain.

M. de Nointel, ambassadeur à la porte, avoit écrit à M. Arnauld touchant la manière dont les Turcs raisonnent sur la prédestination. M. Arnauld lui répond, lettre 147 : « Le meilleur « est de ne se point enfoncer sur ces matières qui sont impéné- « trables. Il est certain que tout ce qui arrive dans le monde « est réglé par la providence de Dieu, et que le péché même, « dont il n'est pas l'auteur, rentre dans cet ordre, parce qu'il « n'arrive point qu'il ne le permette, et qu'il ne le permet que « pour en tirer du bien..... Mais l'erreur des Turcs est qu'ils « séparent les moyens par lesquels les événemens arrivent des « événemens mêmes ordonnés de Dieu : ce qui fait qu'ils croient « qu'il ne sert de rien d'éviter les périls, parce que, Dieu « ayant réglé ce qui devoit arriver, il n'est pas en notre pou- « voir de l'éviter. Mais Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant

« la cause aux effets, je fais bien de ne me pas exposer à la « peste sans nécessité, parce que, ne m'y exposant pas, je ne « la gagnerai pas; et ne la gagnant pas, je n'en mourrai pas; « et par là je ne changerai pas l'ordre de la Providence; mais « je me serai conduit d'une manière sage, et qui sera conforme « à cet ordre. Après tout, néanmoins, il en faut toujours « revenir là, qu'il y a quelque chose en tout cela qu'on ne « sauroit comprendre. »

Même page.

Il m'aime : du pécheur il ne veut point la mort;

Misericors et miserator Dominus in his quibus veniam dedit, in his quibus adhuc non dedit, longanimis, non damnans, sed expectans.... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec respiciat, et tu tardas! « Le Seigneur est plein de miséricorde à « l'égard de ceux dont il a pardonné les péchés; il est patient « à l'égard de ceux auxquels il ne les a pas encore pardonnés; « il ne les pardonne pas, mais il les attend, et par là semble leur « crier : Revenez à moi, et je reviendrai à vous.... Dieu vous « appelle aujourd'hui; Dieu vous exhorte et attend que vous « rentriez en vous-mêmes; et vous différez de le faire! » S. Aug.

Page 321.

Entre tant d'appelés pourquoi si peu d'élus?

« On demande, dit le père Bourdaloue, s'il est à propos que « les prédicateurs prêchent dans la chaire la vérité du petit « nombre des élus. J'aimerois autant qu'on demandât si l'on « doit prêcher l'Évangile en chaire. Prêchons-le sans en rien « retrancher ni rien adoucir; prêchons-le dans toute son « étendue, dans toute sa sévérité. Malheur à quiconque s'en « scandalisera... S'il y en a quelques-uns que ce sujet désespère,

« qui sont-ils ? Ceux qui ne veulent pas bien leur salut. Tout « bien examiné, il vaudroit mieux, si j'ose le dire, les déses- « pérer ainsi pour quelque temps que de les laisser dans leur « aveuglement. » Pensées du père BOURDALOUE, titre du petit nombre des élus.

Même page.

Nous tremblons..... C'est assez, unissons notre foi :

Qui tremble croit, et qui croit a le principe du salut. Ainsi la crainte même est un sujet d'espérance. Dans quelque abîme que l'on soit, on en peut crier : *De profundis clamavi.*

Page 222.

Donne-nous ces secours que tu nous as promis;
Donne la grace enfin même à ses ennemis.

Oremus, dilectissimi, oremus ut Deus gratiæ det etiam inimicis nostris, maximèque fratribus et dilectoribus nostris, intelligere et confiteri, post ingentem et ineffabilem ruinam, quâ in uno omnes cecidimus, neminem nisi gratiâ Dei liberari, eamque non secundùm merita accipientium, tanquam debitam reddi, sed tanquam veram gratiam, nullis meritis præcedentibus, gratis dari. « Prions, mes très-chers frères, prions « l'auteur de la grace de faire que nos ennemis mêmes, et sur- « tout nos amis et nos frères, comprennent et confessent que, « depuis cette grande et ineffable ruine où la chute d'un seul « nous a tous précipités, nul n'est délivré que par la grace de « Dieu; que cette grace n'est point donnée comme une dette et « une récompense des mérites, mais qu'étant véritablement « grace, elle se donne gratuitement, sans qu'aucun mérite la « précède. »

FIN DU POÈME DE LA GRACE.

ODES

SACRÉES.

Presque tous les psaumes que j'ai choisis dans les imitations suivantes sont entièrement prophétiques. Mon dessein a été de prouver que le Messie, comme je l'ai dit dans le troisième chant du poème de la Religion, a été le grand objet des prophètes, qui l'ont considéré tout à la fois sous deux points de vue très-contraires : l'un d'humiliation, l'autre de gloire. Les psaumes 21e et 68e contiennent le triste récit de ses souffrances; le 2e et le 109e annoncent sa génération éternelle; le 17e, le 24e, le 44e et le 82e prédisent son triomphe sur la terre après sa résurrection. Comme David ne pouvoit, en composant de pareils cantiques, avoir pour objet son fils, ni aucun prince du monde, j'ai dit de lui, en parlant des prophètes dans mon troisième chant :

David, qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Éternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.

ODES SACRÉES.

ODE I.

TIRÉE DU PSAUME I.

Le bonheur des justes et le malheur des méchans.

Monde, séjour du crime, heureux qui te déteste,
Et ne s'est point assis dans la chaire funeste
Où préside l'impie avec un ris moqueur!
Heureux qui pour Dieu seul, plein d'amour et de crainte,
Loin de toi, nuit et jour médite la loi sainte,
Délices de son cœur!

Tel un arbre qu'arrose une onde toujours pure,
Ornement du rivage, amour de la nature,
Fait espérer les fruits qu'il donne dans leur temps;
Sa promesse est certaine, et sa feuille immortelle
N'a rien à redouter de la rage cruelle
Des hivers et des vents.

Il n'en est pas ainsi de la race coupable.
Il n'en est pas ainsi de l'éclat peu durable
Qu'à nos yeux éblouis font briller les méchans:
Le temps dissipera cette grandeur si fière,
Comme le tourbillon dissipe la poussière
Qui vole dans nos champs.

Eh! que deviendront-ils, quel sera leur refuge
Au dernier jour du monde, où le souverain juge,
Ainsi que nos vertus, doit compter nos forfaits?
Lorsqu'il viendra des cœurs percer le sombre abîme,
Les justes brilleront, et les enfans du crime
Périront pour jamais.

ODE II.

TIRÉE DU PSAUME 2.

Vains efforts des puissances de la terre contre Jésus-Christ et sa religion.

Que de frémissemens, quel trouble sur la terre!
Pourquoi les nations sont-elles dans l'effroi?
Leurs princes réunis ont déclaré la guerre
A celui que le ciel leur a donné pour roi.

« Dérobons, ont-ils dit, dérobons notre tête
« Au nouveau joug qu'on nous apprête.
« Rompons, rompons ces fers affreux,
« Et ne soyons point la conquête
« D'un maître injuste et rigoureux.

Mais où tend, insensés, cette rage inutile?
Superbes ennemis, vous serez ses sujets.
Au haut des cieux toujours tranquille,
Ce Dieu se rit de vos projets.
De votre impuissante menace
Reconnoissez enfin l'erreur.
Que lui répondra votre audace,
S'il vous parle dans sa fureur?

Pour moi, qui dois remplir les hommes de sa crainte,
Moi, qu'il daigne placer sur sa montagne sainte,
Il m'a parlé dans sa bonté.
« Ce jour est, m'a-t-il dit, le jour de ta naissance.
« Sors de mon sein, mon fils : annonce ma puissance;
« Porte aux hommes ma volonté.

« C'est à toi que mon bras soumet la terre entière.
« D'une verge de fer frappe la tête altière
« De quiconque osera retarder mes desseins :
« Le plus fier périra comme un vase fragile,
« Quand celui qui pétrit l'argile
« Brise l'ouvrage de ses mains. »

Et vous, rois, concevez enfin ce que vous êtes ;
Vous qui jugez la terre, apprenez à juger.
Notre maître est le vôtre; il voit ce que vous faites :
Il se lève, il s'approche, il vient pour nous venger.

Rentrez dans le devoir, hâtez-vous: le tonnerre
Arme déjà son bras prêt à vous accabler.
Il vient dans sa fureur; jour terrible à la terre!
Heureux qui s'y prépare et l'attend sans trembler!

ODE III.

TIRÉE DU PSAUME 8.

Œuvres admirables de Dieu, et sa bonté pour l'homme.

O suprême grandeur, ô sagesse ineffable,
Ton nom remplit la terre, et ta gloire admirable
Éblouit en tous lieux!
Les anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui, du haut du trône où tu résides,
Sous tes pieds vois les cieux.

Ce stupide mortel, s'il est vrai qu'il t'ignore,
De l'enfant qu'au berceau le lait nourrit encore
Peut prendre des leçons.
La langue de l'enfant qui tient de toi la vie,
Pour bénir ta puissance et confondre l'impie,
Forme ses premiers sons.

Pour moi, lorsque la nuit vient déployer ses voiles,
Où tes prodigues mains ont semé tant d'étoiles,
Je t'adresse ma voix.
Lorsque l'astre du jour rentre dans sa carrière,
Je redouble mes chants; et c'est dans sa lumière
La tienne que je vois.

D'ouvrages merveilleux la foule est innombrable;
L'homme n'y paroît plus que l'amas méprisable
De la chair et du sang.
Dans ta cour toutefois que tes bontés l'honorent!
Presque égal aux esprits qui sans cesse t'adorent,
Il tient le second rang.

Tu veux qu'à ses besoins ici-bas tout conspire.
Les plus fiers animaux reconnoissent l'empire
Qu'il a reçu de toi.
Ceux qui de l'Océan parcourent les abîmes,
Ceux qui fendent de l'air les campagnes sublimes,
Tous respectent leur roi.

Que de biens tu nous fais, ô sagesse ineffable!
Ton nom remplit la terre; et ta gloire admirable
Éblouit en tous lieux.
Les anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui, du haut du trône où tu résides,
Sous tes pieds vois les cieux.

ODE IV.

TIRÉE DU PSAUME 11.

Peinture de la corruption du siècle.

Viens nous tirer de cet abîme;
Ah! Seigneur, nous sommes perdus:
La terre est l'empire du crime:
On y cherche tes saints, et l'on n'en trouve plus!

Temps déplorables où nous sommes!
Jours d'erreurs et d'iniquités!
Oui, mon Dieu, les enfans des hommes
Ont altéré partout tes saintes vérités.

On ne voit qu'indigne artifice,
Que mensonge, que trahison;
Et l'insatiable avarice
Au fond de tous les cœurs a versé son poison.

Du piége des lèvres flatteuses
C'est toi seul qui nous peux sauver.
Fais taire les langues menteuses:
Bientôt contre toi-même elles vont s'élever.

Confonds ces méchans qui prétendent
Que rien ne doit leur résister.

Puissans par le crime, ils demandent
Quel maître sur la terre ils ont à redouter.

« J'entends soupirer l'innocence;
« Je me lève, dit le Seigneur :
« De la vertu dans l'indigence
« Il est temps de finir l'opprobre et le malheur.

« C'est à son secours que je vole. »
Il l'a dit, ne craignons plus rien.
L'or est moins pur que sa parole.
Du pauvre qu'on opprime il sera le soutien.

Tandis que dans leur folle ivresse
Il laisse égarer les humains,
Adorons toujours sa sagesse
Qui souvent à nos yeux veut cacher ses desseins.

ODE V.

TIRÉE DU PSAUME 12.

Prière ardente d'une ame affligée.

Jusques à quand, baigné de larmes,
Gémirai-je sans t'attendrir?
O Dieu, témoin de mes alarmes,
Voudrois-tu me laisser périr?

Jusques à quand tes yeux sévères
Seront-ils détournés de moi?
Jusques à quand de mes misères
Viendrai-je rougir devant toi?

Seigneur, combien de temps encore
Veux-tu me voir humilié?
Quoi! c'est en vain que je t'implore,
Tu m'as pour toujours oublié!

De la rigueur de ton silence
Tandis que je suis confondu,
Mon ennemi, plein d'insolence,
En triomphe, et me croit perdu.

Ah! Seigneur, si d'une main prompte
Tu ne relèves ma langueur,

Publiant sa gloire et ma honte,
Il dira qu'il est mon vainqueur!

Si tu ne me rends ta lumière,
Quel sera mon funeste sort!
Accablé d'une nuit entière,
Je m'endormirai dans la mort.

Tu m'écoutes : mon espérance
Ne m'a point flatté vainement ;
Et bientôt de ma délivrance
Je vais chanter l'heureux moment.

ODE VI.

TIRÉE DU PSAUME 17.

Actions de graces après la délivrance d'un grand péril.

Je t'aimerai, Seigneur, je t'aimerai sans cesse.
O mon ame, à ton Dieu qui pourroit t'arracher?
Il t'aime, il te protége, il soutient ta foiblesse :
Oui, mon cœur, c'est à lui que tu dois t'attacher.

A tes bienfaits, mon Dieu, ma mémoire fidèle
De mes périls passés m'entretient tous les jours;
Et je frémis encor lorsque je me rappelle
Ce moment où j'étois perdu sans ton secours.

La mort m'environnoit de ses douleurs cruelles;
Mes ennemis vainqueurs préparoient mes tourmens;
Leur rage triomphoit, et leurs mains criminelles
Déployoient l'appareil des plus grands châtimens.

Je ne voyois qu'horreur et qu'images sanglantes;
J'entendois les enfers mugir autour de moi.
Vers ta demeure alors levant mes mains tremblantes,
Je t'appelai : mon cri pénétra jusqu'à toi.

Quel bruit affreux se fait entendre!
Les montagnes vont s'écrouler;

Et les rochers, prêts à se fendre,
Menacent de nous accabler.
Tout s'ébranle; le bruit redouble;
La terre entière est dans le trouble;
Toutes les mers sont en fureur.
Dans la nature consternée,
Et de son désordre étonnée,
Qui répand ainsi la terreur?

Son maître est irrité contre elle;
De ses yeux partent les éclairs;
Du courroux dont il étincelle
Les feux s'allument dans les airs.
Il descend: un épais nuage
S'ouvre et s'étend sur son passage;
Le ciel s'abaisse devant lui;
La troupe des anges l'escorte;
Et son char, que le vent emporte,
A les chérubins pour appui.

Des ténèbres majestueuses
Qui le cachent à nos regards
Que de flammes impétueuses
Percent le sein de toutes parts!
Il a fait rouler son tonnerre;
La voix du ciel parle à la terre;
Mes ennemis sont renversés.
La grêle et les carreaux écrasent,
La foudre et les éclairs embrasent
Ceux que la crainte a dispersés.

Quels coups redoutables entr'ouvrent
Le sein de la terre et des mers!
Vaste abîme où nos yeux découvrent
Les fondemens de l'univers!
Seigneur, dans cette heure dernière,
Ma foi t'adresse sa prière;
Et si tu daignes m'écouter,
Que la nature se confonde,
Sur moi les ruines du monde
Tomberont sans m'épouvanter.

Une main qui du ciel vers moi daigna s'étendre
De mes gémissemens interrompit le cours,
Et d'un rapide vol soudain je vis descendre
L'ange chargé du soin de veiller sur mes jours.

Dieu se souvint alors qu'à ses ordres fidèle,
Je marchois devant lui dans la simplicité,
Et que je nourrissois une haine éternelle
Contre toute injustice et toute impiété.

Ainsi que ses bontés, contemplant ses vengeances,
Je ne suis occupé que de ses jugemens:
Je ne me sens d'ardeur que pour ses récompenses;
Je ne suis effrayé que de ses châtimens.

Je conserve un cœur pur et des mains innocentes;
Des douceurs de sa loi j'aime à m'entretenir,
Et nos foibles vertus lui sont toujours présentes:
Tout ce qu'on fait pour lui reste en son souvenir.

Ah! Seigneur, si la foi sincère
Trouve en toi le Dieu de l'amour,
Le sombre et perfide détour
Trouve le Dieu de la colère!

Contre le pécheur obstiné
Ton courroux est inexorable;
Pour le pénitent consterné
Ta clémence est inépuisable.

Tu renverses l'audacieux;
Tu relèves qui s'humilie;
Le pauvre que le monde oublie
Sera toujours grand à tes yeux.

Tu dispenses avec justice
Tes châtimens et tes bienfaits.
Que pour les dons que tu m'as faits
Ma langue à jamais te bénisse!

C'est par toi que dans les combats
La victoire marche à ma suite;
C'est par ta force que mon bras
Sème la terreur et la fuite.

C'est toi qui répands dans mon cœur
Ce courage que rien n'étonne;
Et c'est ton secours qui me donne
Mon infatigable vigueur.

Mes cruels ennemis vont enfin la connoître.
Que sont-ils devenus? N'osent-ils plus paroître?
Puisqu'il les faut chercher, je me lève et je pars.
Certain de rapporter dans mes mains triomphantes
Leurs dépouilles sanglantes,
Et les armes des morts dans la poussière épars.

Ma querelle est la tienne, et tu veux qu'ils périssent.
Ta haine, qui proscrit tous ceux qui me haïssent,
Ordonne que par moi rien ne soit épargné.
Cette épée en mes mains remplira ton attente,
Et ne sera contente
Qu'après que sa fureur aura tout moissonné.

Ils cherchent du secours! Qui voudroit les défendre?
Ils ont crié vers toi, pouvois-tu les entendre?
Toi qui vas dissiper leur folles factions
Comme l'astre vainqueur des plus cruels orages
Dissipe les nuages;
Toi qui vas m'établir le chef des nations.

Déjà de tous côtés grossissent mon empire
Des sujets inconnus que mon nom seul attire;
Déjà les étrangers accourent sous ma loi,
Tandis que mes enfans, rejetant mes richesses,
Trahissent leurs promesses,
Et sont tous devenus des étrangers pour moi.

Que les justes transports de ma reconnoissance
Célèbrent à jamais l'adorable puissance

Qui m'a comblé d'honneur et de prospérité!
Vive le nom du Dieu qui rendra ma victoire,
Mon empire et ma gloire,
L'héritage éternel de ma postérité!

ODE VII.

TIRÉE DU PSAUME 19.

Prière pour un prince qui va à la guerre.

Que dans le jour de nos alarmes
Le Seigneur t'exauce, ô grand roi!
Qu'il jette ses regards sur toi,
Et se déclare pour tes armes!
Que du haut du lieu saint l'arbitre des combats
Déploie en ta faveur la force de son bras!

Sensible à nos justes demandes,
Que ce Dieu daigne te bénir;
Qu'il conserve en son souvenir
Tes prières et tes offrandes;
Qu'il règne en tes conseils, qu'il règle tes projets,
Et fasse à tes désirs répondre les succès!

Nous l'espérons, et de ta gloire
Tous nos cœurs sont déjà certains.
Bientôt nous lèverons nos mains
Vers le maître de la victoire;
Bientôt à ses autels tu vas voir attachés
Les drapeaux aux vaincus par ton peuple arrachés.

Il te couvrira de son ombre :
Va, pars, son secours t'est promis.
Cours, vole, et de tes ennemis
Méprise l'audace et le nombre :
Leurs nombreux bataillons vont tomber à tes pieds,
Et leurs chefs orgueilleux seront humiliés.

Ils avoient mis leur assurance
Dans leurs chevaux et dans leurs chars ;
Celui qui règle les hasards
Étoit notre unique espérance.
Où sont-ils ? Tout a fui : leurs chevaux dispersés
Emportent les débris de leurs chars renversés.

O majesté terrible et sainte,
Si nous t'implorons en ce jour,
Tu sais l'objet de notre amour :
Il est celui de notre crainte !
Propice aux vœux ardens que pour lui nous formons,
Conserve-nous, grand Dieu, le roi que nous aimons.

ODE VIII.

TIRÉE DU PSAUME 21.

Prière de Jésus-Christ sur la croix.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous oublié?
Contemplez à quel point je suis humilié.
Tournez vos yeux... Non, non, ils ne peuvent du crime
Regarder la victime.

Oui, tandis que les miens sont au ciel attachés,
Tandis que je me plains, le cri de mes péchés,
Ce cri qu'entend toujours votre justice sainte,
Est plus fort que ma plainte.

Proscrit, frappé, mourant, en ce triste abandon,
Tous mes gémissemens répètent votre nom.
Pourquoi, Seigneur, pourquoi malgré leur violence
Gardez-vous le silence?

Nos pères autrefois vous savoient attendrir;
Nos pères vous trouvoient prompt à les secourir:
Comme eux je vous implore, et ma voix lamentable
Vous trouve inexorable.

Que suis-je? Un ver de terre, un objet odieux,
L'opprobre et le rebut d'un peuple furieux:
Qui me voit, me méprise, et, secouant la tête,
A m'insulter s'apprête.

« Voilà donc, disent-ils, ce que Dieu fait pour lui:
« S'il veut le délivrer, qu'il se hâte aujourd'hui;
« Son Dieu, ce protecteur tant vanté par lui-même,
« Qu'il le sauve, s'il l'aime. »

Reçu dans votre sein lorsque je vins au jour,
Je fus toujours, Seigneur, l'objet de votre amour:
Rappelez maintenant, rappelez, le temps presse,
Toute votre tendresse.

Entouré de lions à ma perte animés,
De tigres furieux et de loups affamés,
Tout mon sang est glacé, ma peau devient livide,
Et ma langue est aride.

Je sens que tout en moi se trouble et se confond:
Comme l'eau qui s'écoule et la cire qui fond,
Mon cœur, qui s'abandonne à sa langueur extrême,
Se dérobe à moi-même.

Que n'ont point sur mon corps osé ces inhumains!
Ils m'ont percé les pieds, ils m'ont percé les mains;
Ils ont compté mes os, et sur moi de leur rage
Ont contemplé l'ouvrage!

N'a-t-on pas vu par eux mes habits partagés,
Et les arrêts du sort par eux interrogés?
Ma robe en fut l'objet: le sort leur fit connoître
Quel en seroit le maître.

Sauvez-moi des fureurs de ces lions ardens:
Que l'agneau soit par vous arraché de leurs dents.
De vous seul, ô mon Dieu, mon unique espérance,
J'attends ma délivrance.

Mes désirs seront écoutés;
J'annoncerai partout de sublimes mystères,
Et, consolateur de mes frères,
J'irai bientôt du ciel révéler les bontés.

Vous que Dieu remplit de sa crainte,
Le soin de le louer est votre auguste emploi.
Enfans d'Israël, race sainte,
Pour chanter votre maître unissez-vous à moi.

Enfin d'un regard secourable
Il a daigné, ce Dieu, contempler mes tourmens,
Et d'une oreille favorable
Entendre ma prière et mes gémissemens.

Au sacrifice que j'apprête
Ses saints de toutes parts vont être conviés:
Les heureux témoins de ma fête,
Assis à mon festin, seront rassasiés.

Je prépare un pain délectable
Qui guérira les cœurs de toute infirmité :
Pauvres et riches à ma table
Se nourriront des fruits de l'immortalité.

L'univers, rempli de ma gloire,
Retentira d'un nom par ma voix publié ;
Et les hommes à leur mémoire
Rappelleront ce Dieu si long-temps oublié.

Environnés de sa lumière,
Et frappés d'un éclat inconnu jusqu'alors,
Ils tomberont sur la poussière
Pour adorer celui qui réveille les morts.

Un peuple nouveau va paroître ;
Sa race couvrira la terre en un moment :
Et de l'empire prêt à naître
La justice sera l'éternel fondement.

ODE IX.

TIRÉE DU PSAUME 23.

Triomphe de Jésus-Christ montant au ciel.

La terre est au Seigneur : les fleuves et les mers,
Les fruits, les animaux, les astres, l'univers,
Tous est son bien et son ouvrage.
Qui de vous donc, mortels, percera le nuage
Où ce maître terrible a voulu se cacher?
Et quand vous n'êtes que poussière,
Du lieu saint que remplit l'éclat de sa lumière
Qui de vous pourra s'approcher?

Celui dont la langue sincère,
Toujours d'accord avec son cœur,
N'a jamais su tromper son frère :
Mortels, voilà celui qui verra le Seigneur.

C'est maintenant que l'innocence
Reçoit de lui sa récompense.
Le juste maintenant peut paroître à ses yeux :
Tout obstacle est levé, toute dette abolie
Par celui qui réconcilie
La terre avec les cieux.

Ouvrez-vous, portes éternelles,
Portes que si long-temps un arrêt rigoureux
Fermoit aux malheureux;
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.
Et vous, esprits divins, légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.

Anges, vous demandez quel est ce roi de gloire.
Celui qui, triomphant après tant de combats,
Enchaîne à son char de victoire
La mort et le péché qu'a terrassés son bras.
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.
Et vous, esprits divins, légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.

Quel est ce roi puissant? demandez-vous encore.
Celui que l'univers adore,
Et celui qui du ciel apaise le courroux :
Les portes désormais n'en seront plus fermées.
Ouvrez : le roi de gloire est le Dieu des armées :
Troupes d'anges, prosternez-vous.

ODE X.

TIRÉE DU PSAUME 44.

L'union de Jésus-Christ et de l'Église.

Tout mon cœur s'enflamme et bouillonne,
Impatient de retenir
Ce que l'esprit divin m'ordonne
De révéler à l'avenir.
La fureur sainte qui m'anime
M'inspire un cantique sublime
Qu'à mon prince je vais chanter :
Ma langue, fidèle interprète,
Avec rapidité répète
Ce que le ciel veut me dicter.

O le plus beau des fils des hommes,
Chef favori du roi des rois,
Qui, seul de tous tant que nous sommes,
Lui parus digne de son choix!
Héros que doit craindre la terre,
Ton char est prêt : pars pour la guerre,
Prends ton arc et tes traits vainqueurs.
Que dis-je! Te faut-il des armes?

N'es-tu pas certain que tes charmes
T'assujettiront tous les cœurs?

Afin que tout genou fléchisse,
Montre-toi dans ta majesté,
Et fais connoître ta justice
A qui méprise ta bonté.
Parois, et de tes mains puissantes
Fais voler tes flèches perçantes
Dans le sein de tes ennemis.
Non, non : déjà, sans les attendre,
A tes pieds ils viennent se rendre;
Et l'amour te les a soumis.

Monarque, seul digne de l'être,
O Dieu, ton trône est éternel;
Ta couronne est celle d'un maître
Dont le pouvoir est immortel.
Ton sceptre est la justice même;
La sainteté ton diadème;
C'est le ciel qui t'a sacré roi;
Il a sur ton front adorable
Versé l'onction ineffable
Qui n'étoit faite que pour toi.

L'ambre, l'aloës et la myrrhe
Parfument tes palais charmans;
Tout ce que l'Arabe respire
S'exhale de tes vêtemens.
De nos plus lointaines provinces

Les filles des rois et des princes
Viennent contempler à ta cour
L'auguste reine qui partage
Et ton empire et notre hommage,
Brillant objet de ton amour.

O fille tendrement chérie,
Maintenant je m'adresse à vous :
Oubliez parens et patrie
Pour ne songer qu'à votre époux;
Que votre douceur le captive,
Et ne soyez plus attentive
Qu'à lui plaire et qu'à l'honorer!
Il est le souverain suprême;
Votre maître, votre Dieu même :
Tout l'univers doit l'adorer.

Les plus grands potentats du monde
Vont devenir vos courtisans :
Dans une humilité profonde
Ils vous offriront leurs présens.
La beauté vaine et passagère
N'est point en vous ce que révère
Un cœur de vous seul enchanté :
Votre vertu fait votre empire,
C'est dans votre ame qu'on admire
Votre véritable beauté.

Brillante reine, épouse heureuse,
Quel pompeux cortége vous suit!

Contemplez la suite nombreuse
Qui vers votre époux vous conduit.
Que de princesses étrangères
Vont, pour vous, oublier leurs mères!
Quel essaim de jeunes beautés!
Dans cette cour qui vous adore,
Pourrez-vous regretter encore
Les lieux que vous avez quittés!

Votre famille florissante
Effacera ce souvenir :
Une postérité puissante
Ne cessera de vous bénir.
Par elle je vois la victoire
Affermir partout votre gloire
Et vos triomphes éclatans.
Ce cantique qui les révèle,
Sur la terre à vos lois fidèle
Sera chanté dans tous les temps.

ODE XI.

TIRÉE DU PSAUME 68.

Jésus-Christ souffrant.

O MON DIEU, sauvez-moi, je péris; accourez,
Calmez ces vents cruels contre moi conjurés;
Repoussez promptement ces flots que la tempête
Rassemble sur ma tête.

Mes cris et mes regards s'élèvent vers les cieux;
Mais ma langue se lasse aussi-bien que mes yeux :
Ma vue est affoiblie, et ma voix va s'éteindre
A force de me plaindre.

Pour me perdre, Seigneur, on se croit tout permis;
Et j'ai moins de cheveux que je n'ai d'ennemis;
Chaque jour s'en accroît, malgré mon innocence,
Le nombre et l'insolence.

Pourquoi fait-on payer celui qui ne doit rien?
C'est à vous que je dois, hélas! je le sais bien;
C'est à vous seul aussi, c'est à votre colère
Que je veux satisfaire.

Mais ne permettez pas que vos saints, dont la foi
Attend que votre amour se déclare pour moi,
Rougissent de ma honte, et de ma délivrance
Perdent toute espérance.

C'est pour vous que je souffre : ils ne l'ignorent pas.
Étranger même aux yeux de mes frères ingrats,
Ils m'abandonnent tous; et le fils de ma mère
Insulte à ma misère.

C'est vous que je veux voir chéri, craint, adoré;
D'un saint zèle pour vous mon cœur est dévoré;
Et pour vous mon amour contre moi les anime :
Voilà quel est mon crime.

Je crois les attendrir par mon jeûne et mes pleurs :
Je gémis, je soupire : inutiles douleurs!
Sur le sac et la cendre en vain je m'humilie,
Tout leur paroît folie.

De moi sont occupés ceux que n'occupe rien :
Je suis de leurs repas l'éternel entretien,
Le sujet des chansons et des traits de satire
Que le vin leur inspire.

Ce n'est donc plus qu'à vous que je puis m'adresser :
Entre eux et moi c'est vous qui devez prononcer.
Ce qu'ils m'ont fait souffrir, devant vous je l'expose :
Grand Dieu, jugez ma cause.

Mais l'orage redouble. O moment plein d'horreur!
Les vagues et les vents raniment leur fureur;
Et jusqu'au fond des eaux dont le sein va se fendre
Je suis prêt à descendre.

Ah, Seigneur, il s'entr'ouvre : étendez votre bras;
Que l'abîme sur moi ne se referme pas!
Voulez-vous qu'à vos yeux la mer m'ensevelisse,
Que la mort m'engloutisse?

Protégez l'innocent qui n'espère qu'en vous,
Et ne permettez pas qu'un injuste courroux
Triomphe de celui dont le cœur vous adore,
Dont la voix vous implore.

Hélas! j'avois prévu leur rage et mon malheur,
J'avois su préparer mon ame à la douleur!
Mais pouvois-je m'attendre à l'excès incroyable
Des maux dont on m'accable?

Un peuple tout entier en est le spectateur.
J'y demande, j'y cherche un seul consolateur;
Et je n'y puis trouver un cœur dont la tendresse
Partage ma tristesse.

Quand d'une ardente soif j'ai senti le tourment,
Ils ont connu ma peine à mon gémissement.
Mais que m'ont-ils offert pour apaiser ma plainte?
Du fiel et de l'absinthe!

Qu'ils soient eux-mêmes enivrés
De leur breuvage détestable,
Et qu'on leur présente à leur table
Les poisons qu'ils m'ont préparés.

Qu'ils soient privés de la lumière,
Et qu'étendant toujours les bras,
Courbés jusque sur la poussière,
Ils chancellent à chaque pas.

Que leurs provinces ravagées
Soient désertes dans tous les temps;
Que dans leurs villes saccagées
Il ne reste plus d'habitans.

Est-il un pardon pour leur crime?
Loin de respecter mon malheur,
N'ont-ils pas sur votre victime
Ajouté douleur à douleur?

Qu'ils comblent enfin la mesure
De leurs exécrables forfaits;
Et faites-leur avec usure
Payer tous les maux qu'ils m'ont faits.

Que, d'affreux remords poursuivie,
Leur race vous implore en vain;
Que son nom du livre de vie
Soit effacé de votre main.

Pour moi, pauvre et souffrant, mais rempli d'espérance,
Moi qui dans vos bontés ai mis mon assurance,
J'annoncerai bientôt mon bonheur aux mortels;
Et mes chants vous seront, Seigneur, plus agréables
Qu'à vos yeux ne le sont ces taureaux innombrables
Dont le sang tous les jours arrose vos autels.

Vous sur qui des méchans la fureur se déploie,
Contemplez mon triomphe et tressaillez de joie.
Quels que soient vos tourmens, cherchez Dieu, vous vivrez.
Oui, par lui quelque jour consolés de leurs peines,
Les malheureux captifs verront tomber leurs chaînes :
Ce Dieu rappellera ses peuples égarés.

Sion doit rassembler ses pierres dispersées;
Sion relèvera ses villes renversées :
Leurs murs renfermeront de nouveaux citoyens,
Et Juda, rétabli dans le champ de ses pères,
Si long-temps cultivé par des mains étrangères,
Laissera ses enfans héritiers de ses biens.

ODE XII.

TIRÉE DU PSAUME 72.

Doutes sur la Providence, causés par la prospérité des méchans.

Que pour une ame fidèle
Le Seigneur a de bonté!
Le vrai bonheur est pour elle;
Et moi j'en avois douté!
Surpris des jours agréables
Que couloient d'heureux coupables,
Mes yeux en furent troublés.
Jaloux d'un sort si paisible,
Dans ma carrière pénible,
Mes pas furent ébranlés.

Par des routes difficiles
Quand je marche avec douleur,
Quel sont ces hommes tranquilles
Que respecte le malheur?
Fils aînés de la fortune,
Exempts de la loi commune
Qui nous condamne à souffrir,
Et pétris par la nature
D'une terre bien plus pure,
Sont-ils exempts de mourir?

L'industrieuse élégance
Préside à tous leurs plaisirs,
Et semble à leur indolence
Épargner jusqu'aux désirs.
Dans les festins qu'elle ordonne
Tous les mets qu'elle assaisonne
Piquent leurs sens endormis;
Et la mollesse à leurs tables
Verse les vins délectables
Qui leur donnent tant d'amis.

A leur rang puis-je prétendre,
Moi pauvre, moi malheureux?
Ils savent bien me l'apprendre :
Je ne suis fait que pour eux.
De leurs dédaigneux caprices,
Salaires de mes services,
Pourquoi serois-je surpris?
Pleins de leur grandeur extrême,
Ceux qui bravent le ciel même
M'honorent de leurs mépris.

Si tu regardes la terre,
La peux-tu voir sans courroux ?
Grand Dieu, que fait ton tonnerre?
Qu'il parte et nous venge tous.
Hélas! en vain, pour te plaire,
J'impose ta loi sévère
A mes pas obéissans!
Pardonne-moi ces murmures :

Je lave en vain mes mains pures
Au milieu des innocens.

Qu'ai-je dit! plaintes injustes!
Je les cherche : ils ne sont plus.
Déjà nos maîtres augustes
A mes yeux sont disparus.
Que de grandeurs terrassées!
Que de pompes éclipsées!
Pompes qui m'avoient trompé,
Plus vaines que la folie
D'un vain songe qu'on oublie
Quand le jour l'a dissipé.

Hélas! ma perte étoit prête!
Mais Dieu m'a pris par la main,
M'a tiré de la tempête,
Et m'a placé dans son sein.
Mon ame reconnoissante
D'un tendre amour languissante,
Ne cherche plus d'autre appui :
C'est lui seul que je demande;
Et ma gloire la plus grande
Est de m'attacher à lui.

C'en est fait : des biens du monde
Je connois la vanité.
Mon Dieu, sur toi seul je fonde
Toute ma prospérité.
Je te prends pour mon partage,

Dieu de mon cœur, je m'engage
A t'aimer, à te servir.
O félicité durable,
O fortune véritable
Que rien ne peut me ravir!

ODE XIII.

TIRÉE DU PSAUME 81.

Contre les mauvais juges.

Juges, ouvrez les yeux, tremblez, dieux de la terre,
Le Dieu du ciel arrive armé de son tonnerre :
Nos soupirs vers lui sont montés.
Ce Dieu prête l'oreille à tous tant que nous sommes;
Ce Dieu juge à son tour ceux qui jugent les hommes;
Il vient, il vous parle, écoutez :

« Serez-vous donc toujours vendus à l'injustice?
« De votre ambition et de votre avarice
« Quand faut-il espérer la fin?
« Que fait auprès de vous ce riche méprisable?
« Pourquoi n'y vois-je point l'indigent qu'il accable?
« Jugez le pauvre et l'orphelin.

« Eh quoi! l'humble soupire, et vous êtes tranquilles!
« Quoi! de vos tribunaux, ses plus sacrés asiles,
« L'innocent ne peut approcher!
« S'il gémit sous les mains du méchant qui l'opprime,
« S'il y périt, sa mort deviendra votre crime :
« C'est à vous de l'en arracher. »

Que lui répondront-ils? Hélas! pour lui répondre,
Que dis-je! pour l'entendre, et se sentir confondre,
Leurs esprits sont trop aveuglés.
Ils se taisent! ô honte! ô stupide ignorance!
O terre, désormais tu n'as plus d'espérance!
Tes fondemens sont ébranlés.

Vous que j'ai nommés dieux, rentrez dans la poussière.
En vain celui qui craint votre puissance altière
Vous porte son encens flatteur:
Au tombeau comme lui vous devez tous descendre.
La mort réunira dans une même cendre
Et l'idole et l'adorateur.

Et toi qui vois les maux que souffre l'innocence,
Lève-toi donc, Seigneur, prends en main sa défense:
Elle attend son secours de toi.
Ta présence peut seule adoucir son martyre;
Nous sommes tes sujets, la terre est ton empire:
Viens toi-même y donner la loi.

ODE XIV.

TIRÉE DU PSAUME 82.

Contre les ennemis de Dieu et de sa religion.

Qui peut te disputer l'empire?
Qui se croira semblable à toi?
Cependant, grand Dieu, l'on conspire
Contre ta puissance et ta loi.
Et tu restes dans le silence!
Et tu permets que ta clémence
Tienne ton courroux enchaîné!
C'est ton saint nom que l'on blasphème;
C'est ta querelle; c'est toi-même
Qu'attaque l'impie effréné.

Semblables aux mers qui mugissent
Lorsque leurs flots sont irrités,
Toujours murmurent et frémissent
Ceux que ta gloire a révoltés.
Ton peuple est l'objet de leur haine:
« Sa présence, ont-ils dit, nous gêne;
« C'est trop long-temps la soutenir.
« Exterminons qui nous méprise;
« Que notre vengeance en détruise
« Et la race et le souvenir. »

N'es-tu plus ce Dieu redoutable,
Ce Dieu qui livroit autrefois
A notre glaive impitoyable
Tant de peuples et tant de rois,
Iduméens, Ismaélites,
Cananéens, Amalécites,
Madianites, Tyriens?
De cadavres quelles montagnes,
Dont s'engraissèrent les campagnes,
Ou que dévorèrent les chiens!

Prépare à de plus grands coupables
Un plus terrible châtiment;
Livre ces esprits méprisables
Au vertige, à l'aveuglement.
Fais que, moins stable qu'une roue,
Ou que la paille dont se joue
La plus foible haleine du vent,
Voltige leur ame insensée,
Et que de pensée en pensée
Elle s'égare à tout moment.

Fais que la discorde cruelle,
Inséparable de l'erreur,
A toute heure entre eux renouvelle
Son insatiable fureur:
Comme l'on voit dans le ravage
Que des vents excite la rage
La flamme aux arbres s'attacher,
D'arbre en arbre les feux s'étendent,

De branche en branche ils se répandent,
Et la forêt n'est qu'un bûcher.

Couvre leurs fronts d'ignominie;
Que leurs yeux et que tous leurs traits
D'un cœur dont ta paix est bannie
Décèlent les remords secrets;
Que l'inquiétude, la crainte,
La tristesse y soit toujours peinte;
Qu'enfin l'opprobre et le malheur
Les contraignent à reconnoître
Que le Dieu du ciel est leur maître,
Et qu'il se nomme le Seigneur.

ODE XV.

TIRÉE DU PSAUME 83.

Transports d'une ame qui soupire pour le ciel.

Que la demeure où tu résides,
Dieu puissant, a d'attraits pour moi!
Et que mes transports sont rapides
Quand mon cœur s'élève vers toi!
Mon ame tombe en défaillance.
Que ma flamme a de violence!
Mon Dieu, que mon zèle est fervent!
Oui, tout plein de l'objet que j'aime,
Mon cœur se trouble, et ma chair même
Tressaille au nom du Dieu vivant.

Dans les déserts, la tourterelle
Loin du chasseur va se cacher,
Et trouve un asile pour elle
Dans le sein de quelque rocher.
Loin du monde où tout me désole,
C'est à ton temple que je vole :
Et dans l'ombre de ce saint lieu
Toujours caché, toujours tranquille,
Tes autels seront mon asile,
Mon Roi, mon Seigneur et mon Dieu.

Tandis que ta sainte assemblée
Y forme des concerts charmans,
Notre aride et sombre vallée
Retentit de gémissemens.
Que la carrière est longue et rude!
De tristesse et de lassitude
Que de voyageurs abattus!
Mais celui que ta main soulève
De vertus en vertus s'élève
Jusqu'à la source des vertus.

C'est à toi-même qu'il arrive
Sur les ailes de son amour.
Quand mon ame, ici-bas captive,
Le suivra-t-elle en ce séjour?
Hélas! de loin je le contemple.
Un seul jour passé dans ton temple
Est bien plus cher à mes désirs
Qu'une longue suite d'années
Aux yeux du monde fortunées,
Qu'un siècle entier de ses plaisirs!

A la porte du sanctuaire
N'être admis qu'au dernier des rangs,
Est un honneur que je préfère
A toutes les faveurs des grands.
Chez eux habitent les caprices,
Les trahisons, les injustices;
Mais dans la maison du Seigneur
Rien de souillé n'ose paroître:

La sainte majesté du maître
En fait le temple du bonheur.

Qu'un cœur touché de tes promesses
Trouve de charmes dans ta loi!
O Dieu prodigue en tes largesses,
Heureux qui n'espère qu'en toi!
Si nous marchons dans l'innocence,
Nous recevrons ta récompense;
Et nous ne serons point jaloux
Qu'ornés de nos mêmes couronnes,
Les pécheurs à qui tu pardonnes
Près de toi brillent avec nous.

ODE XVI.

TIRÉE DU PSAUME 102.

Élévations à Dieu par l'humble reconnoissance de ses bontés.

Qu'en moi tout parle et tout s'enflamme :
Que mon cœur, ma bouche et mon ame
Bénissent le nom du Seigneur.
Oui, mon ame, bénis sa gloire :
Pourrois-tu perdre la mémoire
De celui qui fait ton bonheur?

C'est le maître que je veux suivre :
J'étois mort, il m'a fait revivre ;
Il m'a cherché dans le tombeau.
Sa voix a ranimé ma cendre :
Des jours qu'il a voulu me rendre
Je lui consacre le flambeau.

Mon cœur à sa main s'abandonne ;
Et sa grace qui m'environne
En écarte toute langueur.
L'aigle, au printemps, qui sur ses ailes
Voit briller ses plumes nouvelles
Est l'image de ma vigueur.

Grand Dieu, la timide innocence,
Que persécute l'insolence,
Trouve en toi son libérateur.
Que ne fis-tu point pour nos pères,
Lorsque, touché de leurs misères,
Tu te montras leur protecteur!

Par tes menaces redoutables
Tu sais effrayer les coupables;
Mais ta colère n'a qu'un temps:
Et jamais tes justes vengeances
A la grandeur de nos offenses
Ne mesurent les châtimens.

En vain nous t'irritons sans cesse,
Le premier remords qui nous presse
Nous rend un regard de tes yeux:
Tu pardonnes; et ta clémence
S'étend plus loin que la distance
De la terre au sommet des cieux.

Père tendre, père adorable,
Oui, je suis un enfant coupable,
Un fils indigne de ce nom;
Mais tu sais bien ce que nous sommes:
Tu n'ignores pas que les hommes
Ne sont pétris que de limon.

Poudre légère, cendre vile,
Tout notre édifice fragile

Au moindre souffle va périr;
Et notre vie infortunée
Est cette fleur qu'une journée
Voit naître, briller et mourir.

Qu'au matin je la trouvois belle!
Quel éclat, que d'attraits sur elle
La nature avoit répandus!
Le soir en vain je l'ai cherchée:
Les vents cruels l'ont arrachée:
Sa place ne se trouve plus.

Triste fleur, tu n'es pas l'image
De ces hommes dont le courage
Vers Dieu s'élève constamment.
Sa gloire est l'objet de leur zèle;
Et dans cette gloire éternelle
Ils vivront éternellement.

Au haut du ciel ce Dieu réside,
Suprême arbitre qui préside
A l'empire de l'univers.
Anges, que sa majesté sainte
Pénètre d'amour et de crainte,
Élevez vers lui vos concerts.

Interprètes de ses oracles,
Exécuteurs de ses miracles,
Vous qu'environne sa splendeur,
Rendez-lui d'éternels hommages;

Et qu'ici-bas tous ses ouvrages
Avec vous chantent sa grandeur.

Garderai-je un ingrat silence
Quand tout m'annonce la présence
De celui qui fait mon bonheur?
Qu'en moi tout parle et tout s'enflamme:
Que mon cœur, ma bouche, mon ame,
Bénissent le nom du Seigneur.

ODE XVII.

TIRÉE DU PSAUME 109.

Royaume de Jésus-Christ, qui commencera par la Judée; sa naissance éternelle; son sacerdoce, ses conquêtes.

Le maître de tout l'univers
A dit au maître que je sers:
« Viens t'asseoir à ma droite; attends que mon tonnerre
« Frappe et renverse sous tes pieds
« Ceux qui t'osent faire la guerre;
« Attends que mon courroux les ait tous foudroyés.

« Oui, c'est de Sion que tu dois
« A la terre donner tes lois :
« C'est de là que partout se répandra ta gloire.
« Malgré tant de fiers ennemis
« Qui te disputent la victoire,
« Ton sceptre s'étendra sur l'univers soumis.

Dans le temps, dans l'éternité
Réside en toi la majesté.
« C'est toi qui, revêtu de gloire et de puissance,
« Rayonnant d'un éclat divin,
« Dans mon sein reçois ta naissance
« Avant le jour, avant l'étoile du matin. »

Ainsi t'a parlé le Seigneur.
C'est lui qui t'élève à l'honneur
D'un sacerdoce auguste, à l'homme inconcevable;
Et, par un serment solennel,
Dont l'arrêt est irrévocable,
Dans un ordre nouveau te fait prêtre éternel.

Près de toi combattant pour toi,
Il sèmera partout l'effroi,
Les ravages cruels, les ruines sanglantes.
Que la terre verra d'horreur!
Et que de têtes insolentes
Écrasera son bras au jour de sa fureur!

Notre intrépide conquérant,
Traversant le triste torrent,
Goûtera de ses eaux l'amertume cruelle;
Mais son courage dans les maux
Rendra sa couronne immortelle.
Son triomphe sera le prix de ses travaux.

ODE XVIII.

L'ouvrage des six jours.

L'Éternel va sortir d'un éternel silence :
Il veut créer le monde; il l'a voulu toujours.
Rien ne commence en lui; hors de lui tout commence,
Et le temps, et les jours.

Les cieux ne sont encor qu'une masse imparfaite;
La terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumière soit. Il l'a dit : elle est faite,
Et le chaos n'est plus.

O jour, premier des jours où naquit la lumière,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répand sur la nature entière
La vie et la beauté;

C'est à toi, vrai rayon, sainte et céleste flamme,
Éternelle clarté, que j'adresse mes vœux!
Lumière de lumière, éclaire de mon ame
Le chaos ténébreux.

Soumettez-vous, mortels : que votre foi détruise
Ces mondes qu'à son gré bâtit votre raison;
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse
Descartes et Newton.

Quel spectacle pompeux, quelle magnificence,
Quand les eaux, tout à coup s'élevant dans les airs,
Forment, en s'étendant, comme une voûte immense
Dont les cieux sont couverts!

Qui la soutient? Celui qui sur nous peut suspendre
Ces nombreux amas d'eau, de nos mers attirés;
Celui qui les enlève, et qui les fait descendre
Dans nos champs altérés.

Qu'il nous aime bien plus quand sa grace féconde
De sa prodigue main descend au fond du cœur,
L'arrose, l'amollit, le pénètre, l'inonde,
Le remplit de vigueur!

Heureux qui dans sa soif est abreuvé par elle!
Heureux qui peut puiser au torrent précieux
Dont l'onde qui retourne à sa source éternelle
Rejaillit jusqu'aux cieux!

Mais les flots cependant couvroient la face entière
Du séjour dont nos biens deviendront l'ornement;
Et la mer à grand bruit rouloit sur la poussière
De l'aride élément.

Il est temps que d'un lit la prison la resserre.
Un vaste abîme s'ouvre, elle en murmure en vain.
Dieu lui parle : elle fuit, elle y tombe; et la terre
Fait paroître son sein.

Tu l'embellis partout, ô verdure naissante :
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croissez tous.
Ah! d'heureux habitans une race innocente
L'orneroit mieux que vous!

Aujourd'hui condamnée à nourrir un coupable,
Cette terre en gémit, et demande en secret
Qu'on la délivre enfin du fardeau méprisable
Qu'elle porte à regret.

Toi, que de la nature on appelle le père,
La lumière et les fruits déjà t'ont précédé.
Pourquoi ne viens-tu pas? Celui qui nous éclaire
Ne t'a point demandé.

Que sa grandeur éclate en brillans caractères!
Pour l'annoncer encore, il t'appelle à son tour.
Viens répandre partout tes rayons salutaires;
Viens présider au jour.

Tu parois, ô soleil! ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préside à la nuit.
D'étoiles devant toi quelle armée innombrable
Se dissipe et s'enfuit!

Ainsi, près des clartés, grand Dieu, que tu révèles,
Qu'est-ce que ma raison dans son jour le plus beau?
Malheureux qui se fie aux foibles étincelles
De ce pâle flambeau!

Tandis qu'enfans des eaux, les poissons en silence
Vont partager entre eux les fleuves et les mers;
Enfant des eaux, comme eux l'oiseau chante et s'élance
Dans l'empire des airs.

D'une vitesse égale à l'instant se répandent
Des liquides états les citoyens nouveaux,
Également conduits par des rames qui fendent
Ou les airs, ou les eaux.

O terre, enfante aussi ta famille admirable;
Rampez, marchez, courez, animaux, sur son sein.
D'un ouvrier habile autant qu'inépuisable
Remplissez le dessein.

Que son chef-d'œuvre enfin se hâte de paroître.
Oui, Seigneur, il est temps d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer? L'univers veut un maître,
Ta grandeur un sujet.

Tu pétris une boue, et tu souffles sur elle.
L'homme en sort : sur son front ta main grave tes traits.
Puisse, hélas! sur ce front une image si belle
Ne s'altérer jamais!

Tu vas donc l'établir roi de la terre entière :
Qu'il règne, tu le veux; mais qu'il règne après toi.
Pourroit-il oublier, si près de sa poussière,
Celui qui l'a fait roi?

Tout est fini : tu vois d'un œil de complaisance
Tant d'êtres différens que tu voulus créer.
Ce brillant univers, l'œuvre de ta puissance,
Tu daignes l'agréer.

O spectacle à tes yeux plus beau, plus admirable,
Grand Dieu, lorsque ton fils viendra t'offrir un jour
Cet univers lavé dans son sang adorable,
L'œuvre de son amour!

ODE XIX.

TIRÉE D'ISAIE, C. 14.

Cantique des Juifs à leur délivrance de Babylone.

COMMENT est disparu ce maître impitoyable!
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés!
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans :
Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence.
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier et rigoureux tyran!
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte :
« Il est mort, disent-ils, et l'on ne verra plus
« La montagne couverte
« Des restes de nos troncs par le fer abattus. »

Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres :
Tout l'enfer se troubla, les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.

Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
« Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
« Toi-même, comme nous te voilà donc percé!
« Sur la poussière renversé,
« Des vers tu deviens la pâture!
« Et ton lit est la fange impure!

« Comment es-tu tombé des cieux,
« Astre brillant, fils de l'aurore?
« Puissant roi, prince audacieux,
« La terre aujourd'hui te dévore.
« Comment es-tu tombé de cieux,
« Astre brillant, fils de l'aurore? »

Dans ton cœur tu disois: « A Dieu même pareil,
« J'établirai mon trône au-dessus du soleil;
« Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte
« J'irai m'asseoir sans crainte;
« A mes pieds trembleront les humains éperdus! »
Tu le disois, et tu n'es plus.

Les passans qui verront ton cadavre paroître
Diront en se baissant, pour te mieux reconnoître:
« Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'univers,
« Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers;
« Ce mortel dont le bras détruisit tant de villes,
« Sous qui les champs les plus fertiles
« Devenoient d'arides déserts? »

Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur.
Toi seul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables :
La race des méchans ne subsistera pas ;
Courez à tous ses fils annoncer le trépas.
Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

ODE XX.

Les vertus chrétiennes.

Toi qui possèdes la puissance,
La grandeur et la majesté;
Toi qui tiens sous ta dépendance
Notre orgueilleuse volonté,
O roi des rois, maître des maîtres,
Être par qui sont tous les êtres,
Centre et lumière des esprits,
De toi seul nos vertus descendent,
Et de ta source se répandent
Sur les hommes que tu chéris.

Dans l'horreur d'une nuit si noire,
Qui peut vers toi marcher sans toi?
C'est toi qui m'ordonnes de croire,
C'est toi qui me donnes la foi.
Dans son audace sacrilége,
Quand l'impie à toute heure assiége
Mon cœur fidèle à te servir,
Je sais sur qui je me repose,
Et dans quelles mains je dépose
Le trésor qu'on veut me ravir.

Sur nous que de vapeurs funèbres
A vomi l'abîme infernal!
De la puissance des ténèbres
Est-ce ici le moment fatal?
Que de colonnes renversées!
Que de lumières éclipsées!
Quel nuage vient nous couvrir!
Non, mon espoir ne peut s'éteindre :
La tempête n'est point à craindre
Quand le vaisseau ne peut périr.

L'homme promet, frivole attente!
Le mensonge marche après lui!
Malheur à la main imprudente
Qui d'un roseau fait son appui!
Mais Dieu soutient celui qui l'aime.
J'en crois ton oracle suprême,
Grand Dieu, tu ne trompes jamais.
Tu parles, ta parole est stable :
Mon espérance inébranlable
Attend tout ce que tu promets.

Quels sermens nous fait ta tendresse,
Et que de gages inouïs!
C'en est trop : sûr de ta promesse,
Je n'espère plus, je jouis.
Mon amour me donne des ailes,
Et vers tes clartés éternelles
Par lui je me sens emporté.
Oui, je vole jusqu'à ta gloire :

Déjà j'y suis, et je crois boire
Au torrent de ta volupté.

Ici-bas compagne fidèle
De l'espérance au front serein,
La charité marche avec elle,
Et la foi leur donne la main :
Liens sacrés, nœuds adorables,
Qui les rendent inséparables,
Et que Dieu seul peut désunir :
Le temps d'espérer et de croire
Finit au grand jour de sa gloire;
Le temps d'aimer ne peut finir.

Oui, tu seras toujours la même,
Et ton temps est l'éternité,
Divine ardeur, vertu suprême,
Inaltérable charité.
Si toujours ton feu nous anime
Malgré la nuit qui nous opprime,
Et malgré le poids de nos corps,
Quand l'objet dont tu nous enflammes
Sans voile éclairera nos ames,
Qu'il rallumera tes transports!

Quand brillera-t-il sur nos têtes
Ce jour si cher à notre espoir,
Ce grand jour que tu nous apprêtes,
Jour qui n'aura jamais de soir?
Que sa lumière sera pure!

Nous n'en pouvons dans la nature
Trouver que d'imparfaits crayons :
Ce soleil n'a rien qui l'égale,
Quoiqu'au haut des cieux il étale
La pompe de tant de rayons.

Sur cette terre infortunée
Quel temps cruel et ténébreux!
O détestable destinée!
Jours pénibles et rigoureux!
Mais si nous semons dans les larmes,
Que la récolte aura de charmes
Au sein de l'éternel séjour!
Et quel prix heureux de nos peines,
Quand nous entrerons les mains pleines
Des fruits qu'aura produits l'amour!

Fais-les, Seigneur, germer et croître
Dans nos cœurs épris de ta loi.
A tes yeux nous pourrons paroître,
Si tu nous rends dignes de toi.
Les vertus que tu nous commandes,
La moisson que tu nous demandes,
C'est de toi que nous l'attendons.
Le travail est notre partage;
Mais le succès est ton ouvrage,
Et nos richesses sont tes dons.

ODE XXI.

Les larmes de la pénitence.

Grace! grace! suspends l'arrêt de tes vengeances,
Et détourne un moment tes regards irrités.
J'ai péché, mais je pleure : oppose à mes offenses,
Oppose à leur grandeur celle de tes bontés.

Je sais tous mes forfaits, j'en connois l'étendue :
En tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi;
Par tant d'accusateurs mon ame confondue
Ne prétend pas contre eux disputer devant toi.

Tu m'avois par la main conduit dès ma naissance;
Sur ma foiblesse en vain je voudrois m'excuser :
Tu m'avais fait, Seigneur, goûter ta connoissance;
Mais, hélas! de tes dons je n'ai fait qu'abuser!

De tant d'iniquités la foule m'environne;
Fils ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords,
La terreur me saisit; je frémis, je frissonne;
Pâle et les yeux éteints, je descends chez les morts.

Ma voix sort du tombeau; c'est du fond de l'abîme
Que j'élève vers toi mes douloureux accens :
Fais monter jusqu'au pied de ton trône sublime
Cette mourante voix et ces cris languissans.

O mon Dieu... Quoi! ce nom, je le prononce encore!
Non, non, je t'ai perdu, j'ai cessé de t'aimer.
O juge qu'en tremblant je supplie et j'adore,
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'ose te nommer.

Dans le gémissement, l'amertume et les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes:
Un souvenir affreux, la honte et les soupirs.

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense :
Par eux un criminel espère t'attendrir.
N'as-tu pas en effet un trésor de clémence?
Dieu de miséricorde, il est temps de l'ouvrir.

Où fuir, où me cacher, tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi?
Que dis-je! être infini, ta grandeur me rassure,
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi!

Près d'une majesté si terrible et si sainte,
Que suis-je! un vil roseau : voudrois-tu le briser?
Hélas! si du flambeau la clarté s'est éteinte,
La mèche fume encor, voudrois-tu l'écraser?

Que l'homme soit pour l'homme un juge inexorable :
Où l'esclave auroit-il appris à pardonner!
C'est la gloire du maître : absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu le peux ; mais souvent tu veux qu'il te désarme ;
Il te fait violence ; il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long : il ne faut qu'une larme.
Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dit toi-même,
Un cœur humble et contrit ne sera méprisé !
Voilà le mien : regarde, et reconnois qu'il t'aime ;
Il est digne de toi, la douleur l'a brisé.

Si tu le ranimois de sa première flamme,
Qu'il reprendroit bientôt sa joie et sa vigueur !
Mais non, fais plus pour moi, renouvelle mon ame,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai justice,
Et ma reconnoissance armera ma rigueur.
Tu peux me confier le soin de mon supplice :
Je serai contre moi mon juge et ton vengeur.

Le châtiment au crime est toujours nécessaire ;
Ma grace est à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le sais, je te veux satisfaire :
Donne-moi seulement le temps de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en père !
Il connoît ton amour par ta sévérité.
Ici-bas quels que soient les coups de ta colère,
L'enfant que tu punis n'est pas déshérité.

Coupe, brûle ce corps, prends pitié de mon ame;
Frappe, fais-moi payer tout ce que je te doi.
Arme-toi dans le temps du fer et de la flamme;
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

Quand j'aurois à tes lois obéi dès l'enfance,
Criminel en naissant, je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi la route est la souffrance:
Loi triste, route affreuse... entrons sans murmurer.

De la main de ton fils je reçois le calice...
Mais je frémis, je sens ma main prête à trembler.
De ce trouble honteux mon cœur est-il complice?
Suis-je le criminel? voudrois-je reculer?

C'est ton fils qui le tient: que ma foi se rallume.
Il en a bu lui-même, oserois-je en douter?
Que dis-je! il en a bu la plus grande amertume,
Il m'en laisse le reste, et je n'ose en goûter!

Je me jette à tes pieds, ô croix, chaire sublime
D'où l'homme de douleur instruit tout l'univers;
Autel, sur qui l'amour embrase la victime;
Arbre où mon rédempteur a suspendu mes fers.

Drapeau du souverain qui marche à notre tête;
Tribunal de mon juge, et trône de mon roi;
Char du triomphateur dont je suis la conquête;
Lit où j'ai pris naissance, il faut mourir sur toi.

ODE XXII.

La mort chrétienne.

Qu'il périsse ce corps coupable,
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la mort.
Qu'il soit dévoré par la tombe,
Qu'on l'y descende, et qu'il retombe
Dans la poussière dont il sort.

O mort que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment.
Lorsque d'un moment de souffrance
On achète sa délivrance,
Est-ce l'acheter chèrement?

A ces esclaves méprisables,
Qu'enivrent des biens périssables,
Imprime une juste terreur.
Tu les dépouilles; qu'ils t'abhorrent:
Tu leur ravis ce qu'ils adorent;
C'est pour eux que tu n'es qu'horreur.

Ah! que, faussement courageuse,
L'ame doit te trouver affreuse,

Quand le néant est son espoir!
Quel espoir de ne rien prétendre!
Quel bonheur de n'en point attendre!
Quel secours de n'en plus avoir!

La foi donne le vrai courage :
Pour qui la vie est un voyage
Le terme n'est point un malheur.
A quelques trésors qu'on l'arrache,
Ce qu'il possède sans attache,
Il l'abandonne sans douleur.

Si son cœur malgré lui soupire,
Si contre un coup qui le déchire
La nature défend ses droits,
Il est homme, mais sa foi vive
Laisse la nature plaintive
Parler pour la dernière fois.

Puisqu'ici-bas la destinée
De notre race infortunée
Est de souffrir et de mourir,
O ciel, abrége ma carrière :
Que bientôt mon heure dernière
M'épargne le temps de souffrir.

Si tu veux retarder cette heure,
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours et mes maux.
Pour prix de mon obéissance,

Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.

Toi qui, mourant pour le coupable,
Du haut de ta croix adorable
Ouvris les bras à l'univers,
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice
Ces bras me soient encore ouverts.

FIN DES ODES SACRÉES.

NOTES

DES ODES SACRÉES.

Page 364, ode 1.

Au dernier jour du monde, où le souverain juge, etc.

Plusieurs personnes prétendent qu'il n'est point parlé dans l'ancien Testament de l'immortalité de l'ame, ni des récompenses et punitions éternelles. La fin de ce psaume, et tant d'autres endroits des Psaumes, détruisent cette objection, à laquelle j'ai déja répondu dans le troisième chant du poème de la Religion.

Page 365, ode 2.

Que de frémissemens, quel trouble sur la terre !

Le sens prophétique est le sens littéral de ce psaume : David n'a pu dire que toute la terre frémissoit contre lui, et que Dieu l'avoit engendré en l'appelant son fils, et lui avoit donné l'empire des nations.

Page 373, ode 6.

Je t'aimerai, Seigneur, je t'aimerai sans cesse.

On trouve un dessein suivi dans ce psaume; tout y marche avec ordre : actions de graces pour la délivrance du péril, récit du péril, description de Dieu qui vient délivrer l'innocent, raisons qui l'y ont engagé, défaite entière des ennemis, et le triomphe éternel du juste. La fin du psaume fait voir clairement que ce juste est Jésus-Christ. Sans ce grand objet, David auroit-il pu faire une description si pompeuse de Dieu, qui vient dans

toute sa majesté, qui ébranle la terre, et qui jette la consternation dans toute la nature?

Page 374, ode 6.

Tout s'ébranle, le bruit redouble;
La terre entière est dans le trouble.

On lit dans les premières éditions les deux vers suivans, dont la rime est fausse :

Le bruit redouble, tout s'*ébranle;*
C'est la terre entière qui *tremble.*

Page 375, même ode.

Que la nature se confonde, etc.

Horace, ode 3, liv. III, dit au sujet de l'homme juste :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Page 381, ode 8.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous oublié?

La première partie de ce psaume, qui est moins une prophétie que l'histoire de la passion, est une prière toute de douleur; la seconde partie est une prophétie de Jésus-Christ ressuscité consolant ses apôtres, formant l'Église et appelant les nations à son festin.

Page 386, ode 9.

Quel est ce roi puissant? demandez-vous encore.

Aben-Ezra, interprète juif, est convenu que le dernier verset de ce psaume devoit s'entendre du triomphe du Messie. Ce triomphe est l'objet de tout ce psaume, si plein de poésie. Dieu est le souverain de l'univers : qui pourra paroître devant lui?

L'homme juste. Il le peut depuis que Jésus-Christ a ouvert les cieux. Le prophète en ce moment voit Jésus-Christ qui y monte environné des ames qu'il a tirées des enfers après sa résurrection. Les anges paroissent d'abord ne le pas connoître ; mais au nom du Dieu des armées ils se prosternent, et les portes du ciel s'ouvrent.

Page 387, ode 10.

Tout mon cœur s'enflamme et bouillonne.

Quelques commentateurs, regardant ce psaume comme un épithalame pareil à celui qui est dans Théocrite, idylle 18, ont appelé des hyperboles poétiques les termes qui ne peuvent convenir à Salomon, ni à aucun autre prince. Quand ce psaume ne seroit qu'un épithalame ordinaire, il seroit toujours admirable pour la poésie; mais il l'est bien davantage quand on fait attention qu'il ne peut convenir qu'à Jésus-Christ, à qui saint Paul a appliqué le 9e. verset où l'époux est appelé Dieu. L'union de Jésus-Christ et de l'Église est célébrée par un cantique dans la forme de ceux qu'on chantoit autrefois aux mariages des princes. Le chœur, composé des filles de la noce, s'adressoit tantôt à l'époux, tantôt à l'épouse.

Page 389, ode 10.

Brillante reine, épouse heureuse.

Sous l'image de ces jeunes filles qui, suivant l'ancien usage, amenoient l'épouse à l'époux, sont représentées les nations idolâtres qui accourent à l'Église et forment son cortége.

Page 391, ode 11.

O mon Dieu, sauvez-moi, je péris ; accourez.

Le sujet de ce psaume est le même que celui du 21e; et

comme la première partie est pareillement une prière de douleur, j'ai suivi la même mesure de vers qui par son harmonie est conforme à la tristesse.

Page 394, ode 11.

Que son nom du livre de vie
Soit effacé de votre main.

Toutes ces expressions, qui annoncent la plus terrible des punitions temporelles, ne doivent point s'entendre d'une réprobation éternelle, puisque le prophète prédit ensuite le rappel des Juifs sous l'image du retour d'une captivité. Il n'a point été parlé de celle de Babylone dans tout le psaume.

Page 400, ode 13.

Juges, ouvrez les yeux, tremblez, dieux de la terre.

M. Bossuet, dans sa belle préface sur les Psaumes, faisant remarquer la grande poésie qui y règne, prend celui-ci pour exemple. Quoique très-court, que de figures, d'images et de fictions y règnent! Le prophète annonce aux juges que Dieu va les venir juger eux-mêmes. Dieu vient, leur parle : les juges se taisent. Le prophète, étonné de leur stupidité, leur parle à son tour; et, n'ayant plus d'espérance, prie Dieu de venir lui-même établir sur la terre le siége de sa justice.

Page 412, ode 17.

Le maître de tout l'univers.

Ce psaume, appliqué à Jésus-Christ par Jésus-Christ même, par saint Pierre et par saint Paul, ne peut être appliqué à aucun prince, puisqu'il annonce un roi égal à Dieu, assis à sa droite, engendré avant les astres, prêtre éternel, et vainqueur de toutes les nations.

Page 413, ode 17.

Notre intrépide conquérant.

Dans ce dernier verset, moins clair que les autres, le prophète fait entendre que celui qu'il vient de chanter, quoique égal à Dieu, ne sera vainqueur de la terre qu'après avoir traversé le torrent des misères de la vie humaine.

FIN DES NOTES SUR LES ODES SACRÉES.

ODES

SUR

DIFFÉRENS SUJETS.

LETTRE

DE L'AUTEUR

AUX LIBRAIRES *.

Puisque vous croyez, messieurs, que l'édition de Hollande peut faire quelque tort à la vôtre, parce que le libraire d'Amsterdam, pour augmenter la sienne, y a rassemblé quelques pièces fugitives et imprimées dans leur temps, je ne dois pas m'opposer au dessein que vous avez de faire usage du même bien, qui me paroît cependant n'en être un ni pour vous ni pour moi. Quelques-unes de ces pièces sont des fruits de ma jeunesse, et je n'ai aucune gloire à en attendre; mais heureusement aussi je n'ai point à craindre qu'elles m'attirent le moindre

* Cette lettre de Louis Racine a été écrite en 1757.

reproche. Comme il ne m'est échappé dans aucun temps de ma vie aucun vers licencieux ni satirique, je n'aurai jamais à rougir que devant les Muses.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ODES

SUR DIFFÉRENS SUJETS.

ODE I.

En 1720.

Charme de mon loisir et de ma solitude,
Que les grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la servitude
Lorsque je suis heureux.

Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes,
Pour trouver ce bonheur que nous désirons tous?
Retranchons nos désirs; n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

Déjà trop accablés de liens nécessaires,
Pourquoi grossir encor la source de nos pleurs?
Épargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires,
Ménageons nos douleurs.

Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
Le maître dont il peut essuyer la fierté,
Je n'irai point à ceux qu'élève la fortune
Vendre ma liberté.

Dans les palais des rois un coup-d'œil nous captive :
L'homme y va follement chercher un heureux sort ;
En entrant il le perd, libre quand il arrive,
Esclave quand il sort.

Le sage toutefois ne pourra jamais l'être.
Pour l'homme vraiment libre il n'est point de lien ;
Au milieu de la cour il peut vivre sans maître :
Lui seul il est le sien.

Ni l'or, ni les honneurs ne le rendent fidèle ;
La vertu qui le guide est son unique appui :
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle ;
Elle en sort avec lui.

Il sert sans intérêt ceux que la terre adore :
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ses vœux ;
Il n'en désire rien, et lui seul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.

Lorsque l'air est serein, il prévoit la tempête :
L'air se trouble, la nuit ne peut l'intimider.
Sans changer de visage, il entend sur sa tête
Le tonnerre gronder.

La solide grandeur dont l'éclat l'environne
Dans sa disgrace encor répand un plus grand jour :
Nous le félicitons quand la cour l'abandonne,
Et nous plaignons la cour.

Frappé d'une peinture et si rare et si belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente ce tableau,
Qu'il te regarde, Alcandre, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.

Ah! si par leurs vertus et leur douceur extrême,
Comme toi, tous les grands enchantoient l'univers,
Que je perdrois bientôt la liberté que j'aime
Pour courir dans leurs fers!

Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence
Je recherche un honneur d'amertume rempli,
Je veux, loin des palais, vivre dans le silence,
Et mourir dans l'oubli.

Oui, mon obscurité fera mon assurance;
J'y braverai du sort le caprice inconstant:
Tranquille, délivré de crainte et d'espérance,
Pauvre, et toujours content.

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
Les Muses m'offriront leurs charmes innocens:
Douces divinités, c'est pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.

Que de momens heureux se passeront à lire
Des Romains et des Grecs les aimables écrits!
Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

ODE II.

En 1722.

Au service du dieu qui préside aux richesses
Quand tu me vois entrer,
Crois-tu qu'il m'éblouisse, et que de ses promesses
Je me laisse enivrer?

Ce dieu n'est pas le mien : celui de l'harmonie
Eut mon premier encens.
Nourrisson des neuf sœurs, au maître d'Uranie
J'offris mes vœux naissans.

A la cour d'Apollon, les cœurs pleins de noblesse
Dédaignent les présens
Qu'attendent aux genoux de l'aveugle déesse
De lâches courtisans.

Ce dédain généreux, pour prix de mes offrandes,
Il sut me l'inspirer.
Il fait des dons plus grands à des ames plus grandes :
Je n'y puis aspirer.

Honteuse ardeur, qu'en nous le froid de la vieillesse
Semble encor ranimer,

Soif infame de l'or, aux rives du Permesse
J'appris à te calmer.

Si pour l'or, diras-tu, mon ame peu commune
Avoit tant de mépris,
Me verroit-on choisir la route où la fortune
Place ses favoris?

Non, je ne choisis pas : je vais où l'on m'appelle;
La raison m'y résout.
Qu'aurois-je à craindre? Une ame à ses devoirs fidèle
Est la même partout.

Chargé de recueillir les tributs qu'il impose,
Qu'Aristide a d'éclat!
Sans regret, sans murmure, en ses mains on dépose
Ce qu'on donne à l'état.

D'Athènes par ses soins les revenus grossissent
Sans augmenter le sien.
Il laisse à ses enfans, que les peuples nourrissent,
Son nom seul pour soutien.

Peut-être que trop loin ce héros de la Grèce
Poussa l'austérité :
Le sage doit peut-être, ainsi que la richesse,
Craindre la pauvreté.

Abandonnez, ô dieux, à l'affreuse indigence
Ceux que vous haïssez;

Mais ne me livrez pas à la folle opulence,
Si vous me chérissez.

Vainement Lucullus de ses salons superbes
Me vante les festins,
Quand Horace m'appelle, et m'offre avec ses herbes
Le moins rare des vins.

Charmé de la vallée où l'Anio serpente,
Tibur est tout son bien :
A son puissant ami son ame trop contente
Ne demande plus rien.

Oui, quand je sers le dieu que partout on adore,
Je n'en veux pour faveur
Qu'un jardin, quelques champs, et quelques bois encore,
Asile d'un rêveur.

Que ce boiteux si lent arrive et satisfasse
Mes souhaits empressés;
Alors on m'entendra m'écrier comme Horace :
O Plutus, c'est assez!

D'un pénible travail, solitude que j'aime,
Un jour console-moi;
Fixe ma vie errante, et me rends à moi-même,
En me rendant à toi.

ODE III.

Adressée, en 1730, à M. D.

A L'HYMEN asservi, je ne suis point encore
De ses fers étonné;
Et le poids de ma chaîne est si doux, que j'ignore
Si je suis enchaîné.

« Tu l'apprendras, dit-on; ce joug d'abord enchante;
« L'Hymen paroît l'Amour. »
Pourquoi m'intimider? Sous ce dieu que je chante
J'ai vécu plus d'un jour.

Oui, l'on a vu l'hiver sur la triste nature
Deux fois s'appesantir,
Depuis que l'on me voit esclave sans murmure,
Époux sans repentir.

Hymen, je te l'avoue, à ta fête pompeuse
Je me sentis troubler:
Je portai tes flambeaux d'une main courageuse,
Mais non pas sans trembler.

Je soupirois encor, secrètement rebelle,
En acceptant tes nœuds,

Vers cette liberté, dont je te renouvelle
Le sacrifice heureux.

Hymen, ô doux Hymen, achève ton ouvrage,
Remplis tous mes souhaits :
De l'amour de sa mère, un fils, le tendre gage,
Comblera tes bienfaits.

Ah, si dans ce moment il me crioit *mon père !*
Sur mes genoux assis,
O grands dieux, à ce nom, que d'une ardeur sincère
Je répondrois *mon fils !*

Je crois le voir, c'est lui, c'est mon sang, mon image;
J'y trouve tous mes traits :
Compagnon de ses jeux, sans rougir de mon âge,
Avec lui je renais.

Est-ce à moi d'en rougir, quand je vois dans la Grèce
Ce héros si vanté,
Risible cavalier, sans perdre sa sagesse,
Perdre sa gravité ?

Mais tandis que mon cœur s'égare par avance
Dans ces transports charmans,
Quelle terreur oppose à ma douce espérance
De noirs pressentimens ?

Ce fils si demandé, l'objet de tant de joie,
Mon appui, mon bonheur,

Dans son courroux, hélas! si le ciel me l'envoie,
Sera mon déshonneur.

Ah! d'un stérile hymen quand vous osez vous plaindre,
Mortels impatiens,
Avez-vous oublié que l'hymen est à craindre
Jusque dans ses présens?

Vertueux Antonin, pleure, malheureux père,
Ta triste dignité:
Comment a pu sortir cet enfant de colère
D'un sang si respecté?

Que le mien, quel qu'il soit, au milieu de sa course
S'arrête en ce moment,
Plutôt que de le voir, infidèle à sa source,
Couler indignement.

Mais, pour toi, dont le sang jamais ne dégénère,
D...., ne crains rien:
Tu recevras des dieux, digne fils de ton père,
Un fils digne du sien.

L'aigle de Jupiter, le ministre intrépide
De son foudre vengeur,
Ne fut jamais ton père, oiseau foible et timide,
Colombe sans vigueur.

ODE IV.

A deux poètes qui se déchiroient mutuellement dans leurs vers.

O DISCORDES vraiment funestes !
Esprits divins, ames célestes,
Quel exemple nous donnez-vous !
Quoi ! semblables aux dieux d'Homère,
La jalousie et la colère
Vous déshonorent comme nous !

Faut-il donc que de nos foiblesses,
De nos méprisables bassesses
De si grands cœurs soient infectés !
Enfans d'Apollon, si vous l'êtes,
Quel est l'outrage que vous faites
Au sacré nom que vous portez !

D'une ame que le ciel inspire
La colère, honteux délire,
Doit-elle troubler la raison ?
Laissez sa fureur indomptée
Aux vils mortels que Prométhée
Forma du plus épais limon.

Ce fut lui-même, je l'avoue,
Après avoir pétri la boue,
Source de ses profonds regrets,
Qui, pour ennoblir son ouvrage,
Y plaça la fierté sauvage
Du roi terrible des forêts.

Que du ciel la foudre l'écrase!
Ou plutôt que sur le Caucase
Il reste attaché pour jamais!
Que son vautour et que ses chaînes
Soient les longues et justes peines
Des affreux dons qu'il nous a faits!

Cruels enfans d'un cruel père,
Notre héritage est la colère,
Source éternelle de malheurs:
Vous le savez, tristes Atrées:
Thyestes, Œdipes, Térées,
Maisons fécondes en douleurs.

Tu l'appris, misérable reine,
Quand tes fils aux bords de l'Ismène
S'arrachèrent tous deux leurs jours;
Tu l'appris, voisin du Scamandre,
Lorsque dans les monceaux de cendre
Tu vis les restes de tes tours.

Quelle déplorable famille!
Je vois le père avec la fille

Se suspendre à des nœuds mortels.
Je vois l'ennemi des Lycambes
Du triomphe de ses ïambes
Repaître ses regards cruels.

Que dans ces nœuds lui-même expire,
Celui qui de l'aimable lyre
Fait un instrument de fureur.
O poètes, les dieux propices
Vous font naître pour nos délices;
Ne devenez pas notre horreur!

Les Muses ne songent qu'à plaire;
Dans leur paisible sanctuaire
On ne respire qu'un air doux:
Par leurs présens remplis de charmes
Veulent-elles donner des armes
Pour nous déchirer entre nous?

Règne chez les rois de la terre,
Règne cette honteuse guerre!
Près d'eux redoutons nos égaux:
Ces faveurs dont ils enrichissent,
Les premiers qui les leur ravissent,
Les enlèvent à leurs rivaux.

Mais en vain le ciel vous honore,
A ses dons je prétends encore,
Et comme vous j'ose y courir.
Content qu'il vous en favorise,

Je ne crains point qu'il les épuise :
Il enrichit sans s'appauvrir.

Varius en brigue les graces,
Pollion marche sur ses traces,
Et Virgile guide leurs pas :
Il n'est jaloux que d'une place
A côté de son cher Horace,
A la table de Mécénas.

Despréaux, ce censeur rigide
Des écrits de notre Euripide,
Lui soumet les siens à son tour :
Amis, compagnons de fortune,
Leur gloire à tous deux est commune,
Au Parnasse comme à la cour.

Corneille, Molière, Chapelle,
Admiroient ce couple fidèle.
La Fontaine fut cher à tous.
Eh ! qui n'eût aimé La Fontaine ?
Qui n'eût dépouillé toute haine
A l'aspect d'un mortel si doux ?

Nous pleurons ces hommes sublimes :
Faut-il sur de telles victimes
Que la mort étende ses coups !
O mort, quand tes fureurs cruelles
Nous ravirent ces grands modèles,
Quel vide tu fis parmi nous !

Le dieu du Parnasse, leur maître,
Qui pour lui les avoit fait naître,
A rappelé tous ces héros.
Dans son temple qui les rassemble,
L'amour qui les unit ensemble
Fait leur bonheur et leur repos.

Sans que ce dieu des rangs décide,
Au-dessus d'Eschile, Euripide
Après Sophocle prend le sien.
Il n'est plus de jalouse guerre :
Et des souillures de la terre
Leurs cœurs ne conservent plus rien.

C'est là qu'avouant la foiblesse
Qui lui causa quelque tristesse,
Corneille embrasse son rival.
Ce rival hautement publie
Qu'il n'auroit point, sans Athalie,
L'honneur de marcher son égal.

Imitez en tout leur exemple,
O vous qui comme eux, dans ce temple,
De l'oubli voulez triompher :
Quand la jalousie en vos ames
Veut allumer ses sombres flammes,
Soyez prompts à les étouffer.

Des Muses sacrés interprètes,
Montrez-nous des ames parfaites

Par vos écrits et par vos mœurs;
Et puisqu'en vous un dieu réside,
Faites connoître qu'il préside
Et sur vos vers et sur vos cœurs.

ODE V.

Plaintes d'un homme tourmenté par une maladie cruelle.

Réveillés par l'aimable aurore,
Les oiseaux chantent leurs plaisirs;
Et moi, je me réveille encore
Pour recommencer mes soupirs.
L'astre pompeux qui sort de l'onde,
Et ramène la joie au monde,
Ne me ramène que mes pleurs :
Ce beau jour rend à la nature
Toute sa riante parure,
Et ne me rend que mes douleurs.

O mort, achève mon supplice,
C'est ton dernier coup que j'attends!
Frappe, frappe : par quel caprice
Me fais-tu languir si long-temps?
Qu'ai-je donc fait? et pour quel crime
Sur ta gémissante victime
Tiens-tu toujours ton bras en l'air?
Trop heureux qui, réduit en poudre
Par ton apoplectique foudre,
N'en a point vu partir l'éclair!

Mais quels nuages m'obscurcissent !
Mes cris ont-ils touché les dieux ?
Oui, je meurs ; mes pieds s'affoiblissent ;
Un voile s'étend sur mes yeux.
O doux terme d'un long martyre !
Je languis, je tombe, j'expire ;
Prends, Atropos, prends ton ciseau :
Coupe ce fil ; ta sœur t'avoue....
Non, la cruelle le renoue,
Et tourne encore mon fuseau.

Fameux coupable qu'au Tartare
Dévore un avide vautour,
Ainsi malgré toi se répare
Un cœur qu'il ronge nuit et jour.
Ton sein fécond pour les supplices
Au juste vengeur de tes vices
Fournit un repas éternel.
Mille vapeurs que je rassemble
Me déchirent toutes ensemble :
Un seul vautour est moins cruel.

Et toi, dans ton désert aride
Par des ingrats abandonné,
Du funeste présent d'Alcide
Dépositaire infortuné,
Du moins dans ta caverne affreuse
Parut une ame généreuse
Qu'attendrirent tes longs malheurs :
Tu vis pleurer Néoptolème ;

Et moi, je vois mes amis même
Rire à mes yeux de mes douleurs.

Ils osent appeler folie
La cause de mon désespoir;
Et ma sombre mélancolie
Ne peut pour moi les émouvoir.
Un cœur sensible est-il si rare ?
Age de fer, siècle barbare,
Siècle où l'homme est dénaturé !
Ah ! cruels, respectez mes peines !
Apprenez, ames inhumaines,
Que tout malheureux est sacré.

Mais par quel zèle téméraire
Cherchez-vous à me dissiper ?
C'est m'affliger que me distraire :
Mon chagrin seul peut m'occuper.
Que près de moi celui qui m'aime
M'attriste en s'attristant lui-même :
Qu'il entretienne mes soupirs.
Mon ame, à ses tourmens en proie,
Dans l'amertume met sa joie,
Et mes larmes sont mes plaisirs.

Quand sur la terre criminelle,
Et dévouée au châtiment,
De nos maux la foule cruelle
Se répandit en un moment :
Le jour fatal qu'Epiméthée,

Plus curieux que Prométhée,
Reçut Pandore et son présent,
Nous conservâmes l'espérance ;
La mort, terme de la souffrance,
Nous ouvrit son sein bienfaisant.

« Eh quoi ! dit le ciel implacable,
« Leurs tourmens peuvent donc finir!
« Inventons un mal redoutable
« Qui ne cesse de les punir.
« Que l'art de le calmer échappe
« A tous les secrets d'Esculape,
« Ils n'en pourront jamais guérir ;
« Ce mal leur sera plus funeste
« Que ni la fièvre ni la peste :
« Ils n'en pourront jamais mourir. »

Savoir souffrir est le remède :
N'espérons point d'autre secours.
Ce mal terrible qui m'obsède,
Eternel tyran de nos jours,
Jaloux ennemi dont la rage
Souvent de l'ame la plus sage
Obscurcit le rayon divin,
Supplice honteux qui dégrade,
Est le désespoir du malade,
Et l'opprobre du médecin.

Si du moins de son long outrage
Par les Muses j'étois vengé;

Si ces vers étoient leur ouvrage,
Je me sentirois soulagé.
Mais, ô comble de ma disgrace,
J'approche à peine du Parnasse,
Qu'Apollon s'écrie en courroux :
« Chassez, chassez ce téméraire,
« O filles du ciel! que vient faire
« Un hypocondre parmi nous? »

ODE VI.

Sur la suspension d'armes en 1736, lorsque notre armée étoit près d'investir Mantoue.

Dans ces retraites fortunées,
Séjour de gloire et de repos,
Où, par la vertu couronnéees,
Règnent les ames des héros,
Près du Permesse, au milieu d'elles,
Le chœur des filles immortelles
Chantoit les armes des François,
Peuple célèbre d'âge en âge
Par son intrépide courage,
Et par son zèle pour ses rois.

« Ce peuple venge un roi qu'il aime,
« Disoit Calliope à ses sœurs :
« Contemplez sa valeur extrême,
« Quel amour enflamme leurs cœurs !
« L'aigle superbe est alarmée....»
De Richelieu l'ame charmée
S'émeut au bruit de ses chansons :
Elle entend parler de vengeance,
Elle se flatte que la France
N'a point oublié ses leçons.

Cependant Virgile s'écrie :
« La douleur n'est donc que pour moi !
« O Mantoue, ô chère patrie,
« Ces guerriers vont fondre sur toi !
« Ton lac te rend inaccessible;
« Mais quel obstacle est invincible
« A leur étonnante valeur ?
« Philisbourg pourra te l'apprendre :
« Le Rhin, qui voulut le défendre,
« N'en fit que hâter le malheur. »

« Rassure-toi, tout est tranquille,
« Lui répond le dieu des neuf sœurs;
« Moi-même j'ai craint pour ta ville;
« Je plaignois l'objet de tes pleurs.
« Mais un jeune et nouvel Auguste
« Éteint le courroux le plus juste,
« Et vient encore de ses mains
« Fermer le temple redoutable
« D'où la Discorde impitoyable
« Souffloit la mort sur les humains.

« Déja par ses complots terribles
« Elle ébranloit tous les états;
« Et les peuples les plus paisibles
« S'animoient au bruit des combats :
« Dans une querelle étrangère
« Ils vouloient mêler leur colère,
« Tout étoit prêt à s'enflammer;
« Et peut-être d'une étincelle

« Le feu d'une guerre cruelle
« Alloit pour jamais s'allumer.

« Faut-il donc que le fer décide
« De tous les différends des rois,
« Et que Mars, arbitre homicide,
« Soit le seul qui prouve leurs droits !
« Juge affreux qui les autorise !
« Au moindre intérêt qui divise
« Ces foudroyantes majestés,
« Bellone porte la réponse ;
« Et toujours le salpêtre annonce
« Leurs meurtrières volontés.

« Puisse un roi, l'amour de la terre,
« Leur servir d'exemple aujourd'hui !
« Contraint de prendre son tonnerre,
« Il n'a frappé que malgré lui.
« A sa douceur rendez hommage,
« Tristes victimes de l'orage,
« C'est vous qui l'avez excité.
« Forcé de punir cette audace,
« Si ce prince enfin vous menace,
« Pourquoi l'avez-vous irrité ?

« C'en est fait, il daigne suspendre
« Ces armes que vous redoutez :
« Consolez-vous, il va vous rendre
« Les places que vous regrettez.
« Relevez toutes vos barrières ;

« L'ardeur d'étendre ses frontières
« N'a point animé ses projets :
« Cessez enfin, cessez de craindre,
« Vous n'aurez jamais à vous plaindre
« Que de n'être point ses sujets.

« Avancez l'instant favorable
« Qui rendra l'univers heureux,
« Et d'une paix si désirable
« Hâtez-vous de serrer les nœuds.
« De ces conférences fertiles
« En débats toujours inutiles,
« Epargnez les froides longueurs ;
« Laissez, laissez à la prudence
« Du Mentor si cher à la France
« Le soin de réunir les cœurs.

« Dans les travaux inévitables
« Dont les monarques sont chargés,
« Par des ministres respectables
« Heureux ceux qui sont soulagés !
« Mais le ciel qui les leur prépare
« Réserve le don le plus rare
« Pour un monarque bienfaisant :
« Son attentive providence
« Au fameux père de la France
« Donne un d'Amboise pour présent.

« Exempt de faste et d'avarice,
« Ce fut lui qui, simple en ses mœurs,

« Par sa douceur et sa justice
« Grava son nom dans tous les cœurs.
« Est-ce encor lui que l'on admire?
« Quel sage, dans le même empire,
« Range aussi les cœurs sous la loi?
« Il étend plus loin sa puissance,
« Il force à la reconnoissance
« Jusqu'aux ennemis de son roi.

« Faut-il s'étonner s'ils méprisent
« Les richesses et les palais,
« Ces hommes qui s'immortalisent
« Par la grandeur de leurs bienfaits?
« Qu'ont-ils besoin qu'un édifice
« Sur son fastueux frontispice
« Porte leurs noms pour ornement?
« Ils vivront assez dans l'histoire:
« Le bien public est de leur gloire
« L'inébranlable fondement. »

De ces paroles retentirent
Les échos du sacré vallon,
Et tous les héros applaudirent
A la louange d'Apollon.
Le seul Armand, en sa présence,
Dans un respectueux silence,
Étouffa son jaloux tourment.
Sa cendre ici-bas fut troublée,
Et de son pompeux mausolée
Sortit un long gémissement.

ODE VII.

Sur l'harmonie.

Fille du ciel, mère féconde
Des innocentes voluptés;
Lien des cœurs, ame du monde,
Souveraine des volontés;
Par toi seule, aimable harmonie,
Euterpe, Érato, Polymnie,
De leurs concerts charment les dieux;
Chez les hommes, c'est ta puissance
Qui de la farouche ignorance
A détruit l'empire odieux.

Pour une vile nourriture,
Pour les plus honteux intérêts,
Jadis errans à l'aventure,
Ils s'égorgeoient dans les forêts.
De leurs déserts tu les arraches,
De leurs vils glands tu les détaches;
Ils se rassemblent à tes sons;
Et dans l'enceinte de ces villes
Qu'élèvent les pierres dociles
Ils vont écouter tes leçons.

Aux pieds du fils de Calliope
Tu tiens les tigres enchaînés;
Tu fais du haut du mont Rhodope
Descendre les pins étonnés.
Par toi, conduit jusqu'au Ténare,
Il attendrit ce cœur barbare
Que n'ont jamais touché nos pleurs;
Mégère même est immobile,
Et dans le Tartare tranquille
Suspend les cris et les douleurs.

Mais qui peut compter tes merveilles,
Enchanteresse de nos sens?
Si je languis, tu me réveilles;
Je vis au gré de tes accens.
Tyrtée enflamme mon courage;
Il chante: je vole au carnage,
Bellone règne dans mon cœur;
Anacréon monte sa lyre:
Mes armes tombent, je soupire,
Et le plaisir est mon vainqueur.

Par quel art le chantre d'Achille
Me rend-il tant de bruits divers?
Il fait partir la flèche agile,
Et par ses sons sifflent les airs.
Des vents me peint-il le ravage,
Du vaisseau que brise leur rage
Éclate le gémissement;
Et de l'onde qui se courrouce

Contre un rocher qui la repousse
Retentit le mugissement.

S'il me présente ce coupable
Qui dans l'empire ténébreux
Roule une pierre épouvantable
Jusqu'au sommet d'un mont affreux ;
Ses genoux tremblans qui fléchissent,
Ses bras nerveux qui se roidissent
Me font pour lui pâlir d'effroi :
Le malheureux enfin succombe,
Et de la roche qui retombe
Le bruit résonne jusqu'à moi.

Par la cadence de Virgile
Un coursier devance l'éclair;
Souvent, prêt à suivre Camille,
Comme elle je me crois en l'air;
Du bœuf tardif que rien n'étonne,
Et qu'en vain son maître aiguillonne,
Tantôt je presse la lenteur;
Et tantôt d'un géant énorme,
La masse lourde, horrible, informe,
M'accable sous sa pesanteur.

Qu'avec plaisir je me délasse
Sous ces arbres délicieux
Que la main d'Horace entrelace
Par des nœuds qui charment mes yeux!
Leurs branches se cherchent, s'unissent,

S'embrassent et m'ensevelissent
Dans l'ombre que font leurs amours;
Tandis que l'onde fugitive
D'un ruisseau que son lit captive
Murmure de ses longs détours.

Dans l'Italie et dans la Grèce,
La langue, riche en tours heureux,
N'offroit, nous dit-on, que noblesse,
Que mots sonores et nombreux.
Chaque syllabe mesurée,
Par sa courte ou lente durée,
Conspiroit aux plus beaux accords;
Pour nous les Muses plus sévères
Ont, par des bornes trop austères,
Rendu timides nos transports.

Quelle humeur triste et dédaigneuse
Nous dégoûte de notre bien?
Notre langue est riche et pompeuse
Pour quiconque la connoît bien;
Et, moins brillant par le génie
Qu'aimable par son harmonie,
Notre Malherbe sut cueillir
Ces feuilles si vertes, si belles,
Dont les couronnes immortelles
Empêchent *son nom de vieillir.*

Mais quoi, le fer brille à ma vue,
Et de morts les champs sont couverts,

L'aigle par l'aigle est abattue,
On combat pour choisir ses fers!
Rome déchire ses entrailles;
Quels meurtres! que de funérailles!
Paix sanglante, ouvrage d'horreur!
Que de cris percent mon oreille!
Plein d'effroi, j'admire Corneille,
Et je me plais dans ma terreur.

Toi qui rends à la tragédie
L'ornement pompeux de ses chœurs,
Ta muse, encore plus hardie,
D'un saint trouble remplit nos cœurs.
Je te suis jusqu'à la montagne
Où Dieu, que sa gloire accompagne,
Vient dicter ses commandemens:
Frappé du bruit de son tonnerre,
Je crois sentir trembler la terre
Sur ses antiques fondemens.

Au moindre zéphyr dont l'haleine
Fait rider la face de l'eau,
L'aimable et tendre La Fontaine
M'intéresse pour un roseau.
Mais s'il appelle la tempête
Contre cette orgueilleuse tête
Qui veut en braver les efforts,
Quelle chute! quelle ruine!
Le chêne qu'elle déracine
Touchoit à l'empire des morts.

Que j'aime la voix languissante
Qui laisse tomber foiblement
Ces mots dont la douceur m'enchante,
Et qui coulent si lentement!
O grand peintre de la mollesse,
J'aime encor jusqu'à ta vieillesse,
Lorsque, après dix lustres pesans
Amassés sur ta tête illustre,
Elle jette un onzième lustre
Qu'elle *surcharge de trois ans.*

Si le maître de notre lyre
Aujourd'hui chante loin de nous,
Dans l'air étranger qu'il respire
Ses accords n'en sont pas moins doux.
Non, la veine de notre Alcée
N'a point encore été glacée
Par la froideur de ces climats
Où si souvent de la Scythie
Le fougueux époux d'Orithie
Rassemble les tristes frimas.

Telle est la noble poésie
Que nos Muses nous font goûter,
Qu'à son tour avec jalousie
Homère pourroit écouter.
Ne regrettons point le Méandre:
La Seine nous a fait entendre
Quelques cignes mélodieux;
Mais partout ils ont été rares:

Si les dieux étoient moins avares,
Leurs dons seroient moins précieux.

Amateurs des pointes brillantes,
Des jeux d'esprit et des éclairs,
Toutes ces beautés pétillantes
N'immortalisent point nos vers.
Mais une constante harmonie,
A la raison toujours unie,
De l'oubli nous rendra vainqueurs.
Qu'elle soit l'objet de nos veilles :
C'est l'art d'enchanter les oreilles
Qui fait la conquête des cœurs.

FIN DES ODES.

NOTES

DES ODES SUR DIFFÉRENS SUJETS.

Page 443, ode 1.

Charme de mon loisir et de ma solitude, etc.

Le sujet de cette ode est un mot de Zénon sur ce vers de Sophocle : *L'homme libre, en entrant chez les rois, en sort esclave.* Zénon répondoit : *S'il y entre véritablement libre, il n'en sortira point esclave.* Ce mot est rapporté par Plutarque, dans son traité sur la manière d'étudier les poètes.

Page 445, même ode.

Qu'il te regarde, Alcandre.

Le chancelier d'Aguesseau.

Page 447, ode 2.

Au service du dieu qui préside aux richesses, etc.

Louis Racine venoit d'être nommé inspecteur-général des fermes du roi en Provence.

Page 448, même ode.

Chargé de recueillir les tributs qu'il impose,
Qu'Aristide a d'éclat !

Il falloit imposer une taxe pour subvenir aux frais de la guerre. Aristide fut chargé de l'imposer, de la recevoir et de l'administrer. Dans un pareil emploi il ne gagna d'autres ri-

chesses que les cœurs des peuples. Thémistocle, entendant louer sa fidélité dans l'administration des finances, dit, par une froide plaisanterie, qu'on pouvoit également louer un coffre qui ne retient rien de ce qu'il reçoit.

Page 449, ode 2.

Charmé de la vallée où l'Anio serpente,
Tibur est tout son bien :

La maison de campagne d'Horace étoit entre Tibur et la plaine Sabine. C'est pourquoi il lui donne ces deux noms :

Nec potentem amicum
Largiora flagito,
Satis beatus unicis Sabinis.
Ode 15, liv. 2.

Page 451, ode 3.

Risible cavalier, etc.

On trouva Agésilas à cheval sur un bâton au milieu de ses enfans.

Page 452, même ode.

L'aigle de Jupiter, intrépide ministre, etc.

Horace, ode 3, liv. 3, a dit :

Nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

Page 453, ode 4.

O discordes vraiment funestes !, etc.

Les deux poètes désignés dans cette ode sont J. B. Rousseau et Lamothe.

Page 454, même ode.

Tu l'appris, misérable reine,

Antigone, mère d'Étéocle et de Polynice.

Page 455, même ode.

Je vois l'ennemi des Lycambes.

Archiloque, fameux poète satirique.

Page 460, ode 5.

Mais quels nuages m'obscurcissent !

Puissent ceux qui diront que cette peinture est outrée ne reconnoître jamais par leur expérience la fausseté de leur critique !

Même page, même ode.

Fameux coupable qu'au Tartare
Dévore un avide vautour, etc.

Prométhée.

Même page, même ode.

Et toi, dans ton désert aride
Par des ingrats abandonné,

Philoctète, abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos.

Page 464, ode 6.

« Dans ces retraites fortunées, etc.

Le lieu de la scène, dans cette ode, est le temple de la

Gloire, placé sur le Parnasse, près du dieu qui dispense l'immortalité. Tous les grands hommes ont aimé les Muses :

Carmina amat quisquis carmine digna gerit.

Page 465, ode 6.

« Le Rhin, qui voulut le défendre, etc.

Les débordemens du Rhin furent des obstacles que surmonta le courage des assiégeans.

Page 467, même ode.

« Du Mentor si cher à la France, etc.

Le cardinal de Fleuri.

Même page, même ode.

« Au fameux père de la France, etc.

Louis XII.

Page 468, même ode.

Le seul Armand, etc.

Le cardinal de Richelieu.

Page 470, ode 7.

Par quel art le chantre d'Achille, etc.

Homère, Illiade, l. 1.

Page 471, même ode.

S'il me présente ce coupable, etc.

Homère, Odyssée, l. 11.

Même page, même ode.

Que la main d'Horace entrelace, etc.

Liv. 2, ode 3.

Page 472 et suiv. ode 7.

Ces feuilles si vertes, si belles. . . . .
Empêchent *son nom de vieillir.*

Vers de Malherbe.

L'aigle par l'aigle est abattue. . . .
Rome déchire ses entrailles.

Vers de Corneille, tragédie de Cinna.

Sur ses antiques fondemens.

Vers d'Athalie, premier chœur.

Fait rider la face de l'eau. . . . .
Touchoit à l'empire des morts.

Vers de la fable le chêne et le roseau, de La Fontaine.

Que j'aime la voix languissante, etc.

Vers de Boileau, épisode de la Mollesse, dans le Lutrin.

Qu'elle *surcharge de trois ans.*

Boileau, épître à ses vers.

Le fougueux époux d'Orithye.

Vers de J. B. Rousseau, alors exilé.

FIN DES NOTES SUR LES ODES.

ÉPITRE

A M. ROUSSEAU.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉPÎTRE SUIVANTE.

Les amateurs de la poésie parurent contens de l'épître de feu M. Rousseau; ils retrouvèrent tout le feu de sa jeunesse dans plusieurs endroits, et surtout dans la peinture qu'il y fait des esprits-forts :

> Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
> L'œil assuré, courent de toutes parts
> Ces légions, ces bruyantes armées
> D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
> Qui sur des monts d'argumens entassés,
> Contre le ciel burlesquement haussés,
> De jour en jour, superbes Encelades,
> Vont redoublant leurs folles escalades, etc.

Cette même épître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conservent un véritable amour pour la religion ; ils virent avec joie un poète tel que celui-ci en prendre la défense, et se faire gloire non-seulement de sa soumission, mais de l'aveu de son changement :

> Dieu brise enfin le funeste cercueil
> Où mon esprit retranchoit son orgueil.
> Je vois, j'entends, je crois, etc.

C'est le même aveu qu'il répète à la fin :

> Tel aujourd'hui, dégagé de sa chaîne,

N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien,
Qui, comme vous commençant sa carrière,
Ferma long-temps les yeux à la lumière;
Et qui peut-être envers ce dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des sentimens si louables m'engagèrent à faire voir dans ma réponse que l'exemple qu'il donnoit, quelque rare qu'il soit aujourd'hui, ne doit point surprendre, puisque les grands hommes sont ceux à qui l'humilité coûte le moins, et que les poètes du siècle précédent, le siècle des grands hommes, ont non-seulement respecté toujours la religion dans leurs écrits, mais ont prouvé par leurs mœurs la sincérité de leur respect pour elle. Je remonte ensuite à la source de ce libertinage d'esprit qui fait tant de progrès : je la trouve dans les écrits de Bayle, qui n'ont fait que des demi-savans, et dans cette nouvelle métaphysique, dont les étranges partisans tantôt, à l'exemple de Locke, n'osent décider si la matière ne peut penser, et tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout est dans l'ordre, et que l'homme est aussi heureux et aussi parfait qu'il doit l'être, quoique rien n'en prouve mieux le désordre et la misère qu'une pareille philosophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les ouvrages de M. Pope, le plus célèbre poète que l'Angleterre ait aujourd'hui, je ne prétends pas attaquer ici ses véritables sentimens, dont je ne puis être certain. Je ne prétends attaquer que ceux qui sont devenus si

communs parmi nous depuis la lecture de son *Essai sur l'homme*, dont les principes, n'étant pas assez développés pour nous, sont cause que plusieurs personnes croient y trouver un système qui n'est peut-être pas celui de l'auteur.

ÉPITRE

A M. ROUSSEAU.

De ton zèle contre eux qu'ils seront étonnés
Ces esprits par l'orgueil dans l'erreur obstinés!
Eh! qui peut mieux que toi, cher Rousseau, les confondre!
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étoient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier quand le tien s'humilie?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter quand tu crois.

Ce n'étoit point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence;
Ce n'étoit point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa loi;
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la religion
Et sa gloire, et la tienne, et leur confusion!

Elle n'est en effet que honte et que foiblesse,

Cette force d'esprit qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien; il l'avoue; et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité:
Exemple peu commun dans le siècle où nous sommes.
Seroit-il donc passé le siècle des grands hommes!

Eh! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli!
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissoient dans l'enfance;
Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous régner que la raison.

Que béni soit le ciel qui sur notre horizon
Fit lever tout à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos pères!
Goûtons notre avantage, et plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant! et quel temps fut le leur!
J'y vois dans son midi le soleil de la France.

Oui, ce même soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur,
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Sacy, Nicole, Arnaud, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses pères encor l'Église vous avoue:
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illustres docteurs,

Conservant au milieu de vos graces aimables
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zèle enflammés
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal, dont la plume et la vie
Sera dans tous les temps la terreur de l'impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmans,
Agréables auteurs de nos amusemens.

Que de héros! Je crois entendre dans Athènes
Discourir les Platon, tonner les Démosthènes.
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté,
Et, loin de la tribune au théâtre emporté,
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chefs-d'œuvre naissoient:
Les juges éclairés qui leur applaudissoient
Assuroient d'une longue et brillante fortune
Phèdre, le Misanthrope, Armide, Rodogune.
O pères trop fameux, que vos noms triomphans
Sont pesans à porter par vos foibles enfans!
A la religion soyons du moins fidèles:
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles.
Cherchoient-ils à briller par d'insolens propos?
Le ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots?
A-t-on vu, dans leurs vers, ces sublimes génies
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies?
Le peintre dangereux dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,

Et peint la piété sous des traits véritables,
Peut-être que lui-même il admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret,
La Fontaine en gémit; à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle:
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche il prévient la justice;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice!
D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguste et d'Émilie,
A côté d'A-Kempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime et ses tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret!

O France, riche alors en ames si parfaites,
Oui, la religion captivoit tes poètes.
Faut-il s'en étonner? L'honneur, la bonne foi,
L'austère probité fut leur première loi.
Dans leurs écrits charmans auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensoit en eux les talens et les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muses
A des vices honteux pût fournir des excuses.

Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit régner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincère en étoit le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête homme est chrétien!

Ranimez un moment votre illustre poussière,
O morts! Si vous daignez revoir notre lumière,
Sortez de vos tombeaux, et considérez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoissez-vous?
Vos fils.... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroissez sans art : vos enfans, plus habiles,
Cherchèrent des beautés moins simples, moins faciles.
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant;
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la raison,
Qui, lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle;

Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,
Étendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et, l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble, usurpant son nom et sa puissance,
Compagne du déisme et de la tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur un trône éclatant monta l'impiété.

Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable et propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, et partis renversés.
Ainsi d'un œil content, Marius, dans sa fuite,
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir, cœur cruel, homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux !
Notre fier conquérant, ravageur de systèmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problèmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protégé,

Et souvent déserteur aussitôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussière,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
Combien de raisonneurs dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe et critique recueil!
L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légère écorce;
Mais l'étude est pénible, et le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent!
Tout s'y trouve : science, histoire, longs passages,
Grave métaphysique et galans badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'imprimeur la gémissante presse
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables journaux, dont le fécond progrès
Changea les ignorans en savans par extraits.

Dès long-temps la Tamise, au trouble accoutumée,
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'ame dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensoit seule, et jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
L'ame dans ce reproche ne craint point qu'on décide:
Son droit n'est point douteux, mais son juge est timide.
Locke pèse, examine; et, pour trop balancer,
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.

Cruelle modestie! ô fatale lumière!
O mer, entre elle et nous oppose ta barrière!
Vœux tardifs : à nos yeux elle vint se montrer!
Elle étoit étrangère, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.
Éprise du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudissoit à ces spéculatifs,
Qui dans le sein de l'être en qui tout est visible
Contemploient l'étendue, immense, intelligible,
Archétype, en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La raison change aussi de méthode.
Ecrits, babillemens, systèmes, tout est mode.

L'homme dans tous les temps déplora ses malheurs.
Rousseau, tu l'appelois *un miroir de douleurs*.
Et quand pour son portrait tu peignis la souffrance,
Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.
Il se trompoit lui-même; et son peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.

« Eh! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
« Vous plaire à vous former des maux imaginaires?
« La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous?
« Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux,
« Et, critiques chagrins de l'ouvrage d'un père,
« Où son amour éclate, y chercher sa colère?
« Heureux membre d'un tout sagement ordonné,
« Au bonheur général chaque être est destiné.

« Il n'est point de désordre : et des mains de son maître
« L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
« Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
« Qu'élèvent si souvent de folles passions.
« Reconnoissez, ingrats, que leurs secrets ravages
« Vous emportent au bien par d'utiles orages :
« Tels, en se disputant le royaume des airs,
« Par leurs affreux combats les vents servent les mers. »

Philosophes profonds, vos chimères sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles ?
Eh quoi ! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint, et c'est lui que j'entends soupirer !
Qu'il se taise à l'instant, votre honneur le demande ;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande ;
Malgré lui, malgré moi serois-je mécontent ?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant
J'appelle en vain la joie : il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore ;
Et, loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre est l'instant du naufrage :
Je le sais ; mais, hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Savans navigateurs, si c'est là votre port,
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrèce, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux traducteur,
Qui, d'un maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien tissu par la mélancolie,

Immole sa jeunesse au dégoût de la vie,
Pour moi, peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur;
Et quand l'impiété qui vante son breuvage,
Cher et dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distilleroit pour moi tout le suc des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes héros.
Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumières
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Pascals, misanthropes cruels
Qui ne parlent jamais que de crime et de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris et que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur sort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en n'écartons jamais, imprudemment sévères,
L'orgueil et le mensonge, enchanteurs nécessaires.

« Oui, pour attacher l'homme à sa condition,
« Sans cesse à ses côtés marche l'opinion,
« Dont l'art inépuisable en utiles merveilles
« Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
« Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
« Faire danser l'aveugle et chanter le boiteux.
« Nous lui devons enfin ce nuage admirable
« Que soulève et grossit, complaisant charitable,
« L'orgueil, toujours fécond en charmantes vapeurs,
« Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs. »

De la félicité voilà donc nos seuls gages:

La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages!
Quoi! vous que la raison éclaire de si près,
Vous, pour qui la nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richesses!
De nos enfans plutôt reprenons les foiblesses.
Ne sont-ils pas heureux lorsqu'une goutte d'eau
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Étale la grandeur de son globe fragile,
Vide ouvrage du vent que le vent va briser?
L'homme, à tout âge enfant, ne doit que s'amuser.
Badinage ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même?
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger, j'aime mieux ma douleur;
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flatteur,
Me jeter dans le sein de mon consolateur.

Oui, l'homme est malheureux; dès long-temps tu l'éprouves;
Et son consolateur, cher Rousseau, tu le trouves:
C'est celui qu'imploroit d'une mourante voix
Ce saint roi de Juda, dont ta lyre autrefois
Par des sons si touchans accompagnoit les larmes.
C'est celui qui souvent prend contre nous les armes,
Et qui, par ses rigueurs préparant ses bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre:
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.

Nous admirons ces vers qui les ont terrassés :
Puissent-ils par lui-même être récompensés !
Que pour premier bienfait sa clémence attendrie
Au gré de mes désirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie est partout ;
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse
Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse !
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné ?
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné
Tant de gloire et d'exil ne doit donc pas éteindre ?
Et sous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre ?

FIN DE L'ÉPITRE A M. ROUSSEAU.

NOTES

SUR L'ÉPITRE A M. ROUSSEAU.

Page 489.

De ton zèle contre eux qu'ils seront étonnés !

Cette épître est la réponse à celle qu'il m'a adressée, et dans laquelle il attaque les esprits forts.

Page 490.

J'y vois dans son midi le soleil de la France.

Que de grands hommes en tout genre rassemble le siècle de Louis XIV ! On peut bien dire que notre soleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant il eût encore été si pâle. Qu'étoit notre poésie avant Corneille ? et qu'étoit Corneille lui-même dans ses premières pièces ?

Page 491.

Phèdre, le Misanthrope, Armide, Rodogune.

Les trois pièces que plusieurs personnes regardent comme les chefs-d'œuvre de la tragédie et de la comédie. On regarde aussi Armide comme le triomphe de notre spectacle lyrique, et le chef-d'œuvre de Lulli.

Même page.

Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies ?

Épître très-impie d'un auteur qui n'est que trop connu. On ne peut accuser aucun poète fameux du siècle précédent d'avoir fait des vers contre la religion.

Page 491.

Le peintre dangereux dont le hardi pinceau, etc.

Puisque Molière, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible; et que le portrait qu'il a fait dans le Tartufe, acte I, sc. 5, de la vraie piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectoit l'original.

Page 492.

La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle, etc.

Lorsqu'il s'écrie :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, etc.

Jamais on ne vit des mœurs plus simples, ni un cœur plus sincère. On lit le détail de sa conversion, dont le père Pouget fut le ministre, dans l'Histoire de l'académie française. M. l'abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort, et fait de La Fontaine ce grand éloge, que *dans toute sa vie il n'avoit jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.*

Même page.

D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux, etc.

M. Brossette, dans les notes sur la satire première, dit que Boileau, dans les derniers vers, désigne Desbarreaux, et qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

Même page.

A côté d'A-Kempis Corneille s'humilie.

Il paroît lui-même avoir voulu s'humilier, puisqu'il dit au

pape, dans son épître dédicatoire : « La traduction que j'ai « choisie, par la simplicité de son style, ferme la porte aux « plus beaux ornemens de la poésie, et, bien loin d'aug- « menter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du sou- « verain auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre « d'écrire. »

Même page.

Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.

Postquàm profana tragœdiarum argumenta tractâsset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est. Ces paroles de son épitaphe, faite par Boileau, font connoître les sentimens des deux poètes.

Page 494.

Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre, etc.

Bayle, qui de protestant se fit catholique, et retourna ensuite à la religion protestante, non-seulement a su, par sa manière de raisonner, éblouir les esprits superficiels, mais il a su paraître rempli d'une vaste érudition à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut, M. l'abbé Renaudot, chargé d'en faire son rapport à M. le chancelier, en donna son jugement par écrit, dans lequel il avança sans crainte que Bayle n'avoit lu les anciens que dans les citations des modernes; et que, dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faisoit plus de fautes que le Moréri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnoit pour savant critique, Bayle, dans une réponse à ce jugement, s'efforce de se justifier sur les impiétés et les obscénités; mais à l'article de la science il paroît baisser pavillon devant M. l'abbé

Renaudot; il avoue qu'il ne fournit aux vrais savans que *des compilations indigestes et assez crues.* Ce sont ses termes. Ce Dictionnaire, où l'on trouve tant d'articles inutiles, et où l'on ne trouve pas tant d'articles importans, peut bien être appelé un *recueil informe.*

Page 495.

Locke pèse, examine; et, pour trop balancer,
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.

Non-seulement Locke a nié les idées innées, et a soutenu que toutes venoient des sens; non-seulement il a soutenu que l'ame ne pensoit pas toujours, et que la pensée étoit à l'ame ce que le mouvement étoit à la matière; mais sur la question si la matière peut penser ou non il est resté indécis, par respect, a-t-il dit, pour la puissance de Dieu. « Que savons-nous, « selon lui, si Dieu ne peut pas la rendre pensante? Par « conséquent sommes-nous capables de connoître si un être « purement matériel pense ou non? » Qu'une telle modestie peut mener loin!

Page 496.

Éprise du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudissoit à ces spéculatifs, etc.

La métaphysique du père Mallebranche a été long-temps très en règne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un livre de M. Voltaire qui a fait beaucoup de bruit, les raisonnemens du père Mallebranche sont appelés des *illusions sublimes.* La mode change.

Même page.

Il se trompoit lui-même; et son peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.

J'ai parlé dans le poème de la Religion, chant deuxième et

chant cinquième, des malheurs de l'homme, dont le péché originel est la cause. Je ne soupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette source du désordre; mais comme ses principes ne la supposent pas, on pourroit croire que, suivant son système, l'homme innocent seroit tel qu'il est aujourd'hui, sujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des passions. « Certainement, disoit saint Augustin « aux pélagiens qui soutenoient cette erreur, si un peintre s'a- « visoit de faire un pareil tableau du paradis terrestre, quand « même il y mettroit une inscription, qui de nous croiroit voir « un paradis? Qui croiroit même que le peintre s'est trompé? Nous dirions tous qu'il a voulu se moquer. » *Certè, si talis paradisus pingeretur, nullus diceret esse paradisum, nec si suprà legisset hoc nomen inscriptum. Nec diceret errâsse pictorem, sed planè agnosceret irrisorem.* Op. imp. l. 3.

Page 497.

« Qu'élèvent si souvent de folles passions.

Si par ce mot *passions* on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires et louables, suivant leur objet. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, et qu'elle a beaucoup de peine à retenir, l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle? Et doit-on s'étonner que la morale chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions, puisque la morale païenne l'a ordonné tant de fois? Tout sage doit, comme dit Horace, *responsare cupidinibus.*

Même page.

Savans navigateurs, si c'est là votre port, etc.

Pline le naturaliste, qui seroit bien mieux surnommé le mi-

santhrope, dit que le pouvoir de se donner la mort est le plus grand présent que la nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis;* et il s'étonne qu'on ait donné l'épithète de *funestes* aux plantes qui empoisonnent; « parce « que, dit-il, notre condition est telle, que, pour les plus heu- « reux même, la mort est un port: » *Quoniam ea vitæ conditio est, ut mori plerumquè etiam optimis portus sit.* L. 25, c. 3. Où conduit l'esprit d'irréligion, qui étoit celui de Pline! Lucrèce, le prédicateur de l'impiété, se tua à quarante-quatre ans; et Creech, fameux en Angleterre par sa traduction de Lucrèce, se pendit à quarante ans.

Page 498.

Vos rigoureux Pascals, misanthropes cruels, etc.

Ce reproche de sévérité et de misanthropie qu'on a fait particulièrement à M. Pascal, et qu'on peut faire également à tant d'autres écrivains, est si injuste, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des esprits forts contre M. Pascal? Ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie si supérieur?

Même page.

« Oui, pour attacher l'homme à sa condition, etc.

Ceci est encore tiré de l'*Essai sur l'homme.* Qui auroit cru que nous eussions tant d'obligations à l'opinion, à la vanité, à l'erreur? Si notre bonheur consistoit à ignorer nos malheurs, le désordre en seroit encore plus grand, et nous n'en serions que plus à plaindre, suivant cette belle parole de saint Augustin: *Quid miserius misero non miserante seipsum?*

Page 499.

Ce saint roi de Juda, dont ta lyre autrefois, etc.

Le cantique d'Ézéchias, dont M. Rousseau a fait une belle traduction.

Page 500.

Au gré de mes désirs te rende à ta patrie.

Lorsque j'achevai cette épître, le bruit couroit que M. Rousseau étoit près de revenir dans sa patrie : il fit en effet un voyage à Paris, où il ne se montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la première et la dernière fois.

FIN DES NOTES SUR L'ÉPITRE A M. ROUSSEAU.

ÉPITRES

SUR L'HOMME.

AVERTISSEMENT

SUR LES DEUX ÉPITRES SUIVANTES.

La raison, comme je l'ai fait voir dans le poème de la Religion, nous conduit à la foi en nous faisant sentir la nécessité d'une révélation. Lorsque nous demandons à cette raison, qui nous rappelle sans cesse à un être suprême, pourquoi l'ouvrage de cet être tout-puissant est sujet à tant de désordre, elle est contrainte d'avouer qu'elle ne peut répondre à une demande si bien fondée : elle reconnoît le désordre, et ne peut qu'en soupçonner la cause. Quelque crime a sans doute irrité l'ouvrier contre son ouvrage; mais quel est ce crime?

La variété des matières que me fournissoit le poème de la Religion ne m'a pas permis de développer cette preuve incontestable du péché originel autant qu'elle mérite d'être développée : c'est ce que je fais dans ces deux épîtres, en faisant voir que l'homme n'est point dans l'ordre, puisqu'il est *malheureux* et *méchant*.

Je n'ai pas besoin de prouver ces deux tristes vérités; l'histoire universelle est l'histoire des malheurs et des crimes des hommes; et la poésie nous occupe toujours de ces deux objets. Nos malheurs et nos crimes fournissent les sujets des poèmes épiques et tragiques. Je ne veux que prouver par ces deux vérités celle de notre dé-

gradation. Si nous sommes malheureux et méchans, nous sommes dans le désordre ; si nous sommes dans le désordre, nous ne sommes donc plus dans l'état où Dieu nous plaça d'abord. Si nous n'y sommes plus, nous avons mérité de le perdre par quelque crime; et puisque nous sommes criminels, la religion qui nous apprend le crime, et qui nous conduit à la guérison, est donc la véritable.

L'origine du mal physique et du mal moral n'a jamais pu être connue sans la révélation. Cicéron, éclairé par l'évidence même des choses, * *Cicero ipsâ rerum evidentiâ ductus*, reconnut le désordre et se douta de la cause. L'état de souffrance dans lequel naissent les enfans lui fit conclure qu'ils naissoient sous un ciel irrité, *sub Deo irato nasci oportere;* et en disant qu'ils venoient sur la terre expier quelque crime commis dans une autre vie, il alloit jusqu'où l'on peut aller avec les seules lumières de la raison.

Plusieurs autres philosophes ne furent pas aussi sensés que Cicéron. L'ancien système des deux principes, attribué à Zoroastre, système qui admet deux causes, l'une du bien, l'autre du mal, causes coéternelles et indépendantes l'une de l'autre, fut très-répandu dans l'Orient. Héraclite croyoit expliquer la difficulté en comparant l'harmonie du monde à celle d'une lyre qui rend une harmonie produite par plusieurs cordes montées sur des tons différens. Maxime de Tyr, platonicien, croyoit que les maux n'étoient pas dans l'intention de l'ouvrier, mais qu'ils étoient nécessaires pour la conservation de l'ouvrage, parce que la destruction des parties fait subsister

* S. Augustin.

le tout. Suivant ce principe, le Créateur n'est plus un être tout-puissant.

Chrysippe, dans un ouvrage sur la Providence, dont Aulu-Gelle rapporte un long passage, l. 6, prétendoit que le désordre n'étoit pas conforme au dessein primitif de l'ouvrier, mais une suite de l'ouvrage. « Nos mala-« dies, disoit-il, furent une suite du premier dessein par « lequel nous devions jouir de la santé. Il en fut de même « des vertus : de la source qui devoit les produire sor-« tirent les vices par une affinité contraire. » Quoique ces paroles aient fort peu de sens, il plaît à Bayle, en les citant à l'article *Chrysippe*, d'y joindre cette réflexion : « Je ne pense pas qu'un païen ait pu rien dire de plus « raisonnable dans l'ignorance où il étoit de la chute du « premier homme, chute que nous n'avons pu connoître « que par la révélation, et qui est la vraie cause de nos « misères. »

Cette opinion, qui paroît si raisonnable à Bayle, est aussi incompréhensible que celles de Zoroastre, d'Héraclite et de Maxime de Tyr. Ces anciens philosophes aimoient mieux, comme la plupart des nôtres, débiter de grands mots qui n'expliquent rien que d'avouer leur ignorance. Ceux qui pensèrent comme Cicéron furent les plus raisonnables.

Cette grande difficulté, ayant été résolue par la religion chrétienne, ne devoit plus être agitée. Cependant, comme les absurdités plaisent aux hommes, les manichéens réveillèrent le système des deux principes, qui reprit par eux une nouvelle vigueur; et les pélagiens, qui se trouvèrent engagés à nier le péché originel, se

trouvèrent par conséquent engagés à soutenir que nous étions aujourd'hui dans le même état où Dieu nous avoit mis d'abord; que la douleur, l'ignorance, la concupiscence et la mort n'étoient point les peines d'un péché, mais les suites naturelles de la condition humaine, et l'apanage d'un être composé d'un corps et d'une ame. Ces deux sectes puissantes et nombreuses furent foudroyées par saint Augustin.

Cet étonnant génie, aussi profond métaphysicien que grand saint, fit voir aux manichéens l'impossibilité de deux principes coéternels, prouva aux pélagiens que sous un Dieu juste la créature n'est point malheureuse sans l'avoir mérité, et leur montra que leur opinion sur l'état présent de l'homme étoit non-seulement contraire à la révélation, mais à ce que la raison avoit dit aux païens éclairés.

Rien ne rend plus méprisable ceux qui parmi nous rejettent les lumières de la religion que la manière dont ils parlent sur cette question. Ils n'ont garde de penser comme Cicéron : ils aiment mieux, en répétant les principes des Héraclites et des Chrysippes, s'envelopper dans les mêmes ténèbres. Ils soutiennent qu'il n'y a aucun désordre; que tout subsiste par un combat élémentaire, et que la discorde fait l'harmonie du tout. Ces esprits superficiels, qui, en débitant des principes inintelligibles, croient paroître d'abstraits métaphysiciens, interprétèrent en leur faveur plusieurs endroits de l'*Essai sur l'homme*, par M. Pope, et voulurent nous persuader que ce poète célèbre pensoit comme eux. J'avoue que je me laissai entraîner à le croire; ce qui fut cause que

j'attaquai dans le poème de la Religion, chant II, et surtout dans mon épître à M. Rousseau, ce principe *tout est bien*, dont quelques personnes abusoient. La candeur, vertu naturelle aux grands génies, avec laquelle M. Pope me déclara ses sentimens dans une lettre me fit repentir de lui en avoir soupçonné d'autres. Cette lettre doit nous persuader que dans son ouvrage il n'a jamais entendu parler de l'ordre primitif, mais d'un ordre proportionné à une nature dégradée.

Des sentimens si conformes à la religion ne sont pas ceux que j'attaque : j'attaque ces systèmes contraires à la raison, dans lesquels on avance que, comme nos connoissances dépendent des organes des corps, les maladies de l'ame, comme celles du corps, sont une suite de l'humanité. « Les hommes sont ce qu'ils doivent être, ré-« pète-t-on souvent; ils sont faits, comme les animaux « et les plantes, pour croître, vivre un certain temps, « produire leurs semblables et mourir : de tous les ani-« maux, ils sont les plus heureux. »

* Homère pensoit le contraire quand il fait dire à son Jupiter que, de tous les animaux que nourrit la terre, l'homme est le plus malheureux. Pline et Cicéron ont pensé de même. La raison, qui nous instruit de nos misères, nous fait verser des larmes que la religion vient essuyer. Il est donc important de prouver par ces misères mêmes la vérité d'une religion qui peut seule nous consoler. Voilà l'objet de ces deux épîtres.

Dans la première je montre par les maux du corps

* Iliade, 17.

qui ne finissent qu'à la mort, et par les maux de l'ame, l'ignorance et la concupiscence, que nous ne sommes pas dans l'ordre. Comment une créature si malheureuse est-elle l'ouvrage de la souveraine bonté ?

Dans la seconde, je prouve que nous ne sommes pas dans l'ordre par la plus horrible de nos passions, qui nous porte au barbare plaisir de nous entre-détruire : passion qu'enfante l'orgueil. Comment une créature si criminelle est-elle l'ouvrage de la souveraine sainteté ?

Convaincu de la vérité de ces belles paroles de saint Léon, *Deus omnipotens et clemens*, *cujus natura bonitas*, *cujus voluntas potentia*, *cujus opus misericordia*, etc., comme l'homme, dans l'état où je le vois, ne me paroît pas un ouvrage de la miséricorde de Dieu, j'en conclus qu'il a offensé sa justice.

ÉPITRE I

SUR L'HOMME.

A M. LE CHEVALIER DE RAMSAY.

Que l'homme est malheureux ! et que d'un Dieu terrible
Sur les enfans d'Adam la colère est visible !
Que l'homme est malheureux ! Pourquoi le répéter ?
Le seroit-il assez pour en pouvoir douter !
Rarement il y pense, et souvent il l'ignore.
Peut-il l'être à ce point ! Il l'est bien plus encore.
« Qu'avons-nous donc perdu ? nous dit-il quelquefois ;
« Et pourquoi voulons-nous que, déchus de nos droits,
« Nous soyons ici-bas d'illustres misérables ?
« Jamais de plus d'honneur nous ne fûmes capables.
« Des peines aux plaisirs nous passons tour à tour.
« Tout change ; c'est la loi : la nuit succède au jour ;
« Les temps les plus sereins sont suivis des orages.
« La terre languiroit sous un ciel sans nuages ;
« Ces moissons, l'ornement de nos riches vallons,
« Non moins que des zéphyrs veulent des aquilons.

« Oui, de tout l'univers le désordre est la vie,
« Et la discorde même enfante l'harmonie.
« Mortels, à votre état conformez vos désirs,
« Dieu vous appelle à lui *par la voix des plaisirs.* »
Et moi j'entends tonner la voix de la vengeance.
La nature à mes yeux n'étale que souffrance,
Et me rappelle à Dieu par un cri de douleur.
Cette plaintive voix, tu l'entends dans ton cœur,
Cher Ramsay : ta raison, contrainte de se rendre
A l'aveu d'un forfait qu'elle ne peut comprendre,
Te dit, ainsi qu'à moi, que l'ordre est renversé,
Et que nous naissons tous sous un ciel courroucé.
Je vais ici la suivre, et, soutenu par elle,
Remonter au forfait que la foi nous révèle.

Qui jamais de nos lois n'offensa l'équité
N'a rien à redouter de leur sévérité.
Parmi tous ces forçats, gémissans dans les chaînes,
Est-il un innocent, compagnon de leurs peines,
Qui, les mains sur la rame, et les pieds dans les fers,
De son arrêt injuste importune les mers ?
Ils sont tous sur leurs bancs attachés par leurs crimes.
Entrons, pour contempler de plus tristes victimes,
En ces vastes maisons où dans l'infirmité
Languissent ceux qu'afflige encor la pauvreté.
O nature, en ces lieux quand tu te considères,
Toi-même tu frémis de toutes tes misères!
Que de larmes, de cris et de gémissemens!
Là, sur un lit cruel, lorsque de ses tourmens
Brille à ses tristes yeux l'appareil redoutable,

Le malade attaché, d'une voix lamentable,
Implore le secours de la terrible main
Qui, s'ouvrant par le fer un périlleux chemin,
Arrache quelquefois et la pierre et la vie.
Du courageux martyr l'espérance est ravie.
Qu'attendoit-il? La mort sur lui levoit son bras;
Il vouloit la contraindre à reculer d'un pas :
Le vieillard à ce prix achète une journée.
C'est là qu'on voit encor la femme infortunée,
Succombant sous un long et douloureux effort,
Mourir pour mettre au jour un sujet de la mort.
A combien de malheurs notre sort nous expose!
Sous un Dieu de bonté quelle en est donc la cause?
La moindre des douleurs est toujours un tourment.
Un tourment n'est-il pas toujours un châtiment?
Si nous sommes punis, nous sommes donc coupables.

O mort qui viens finir des jours si déplorables,
Que ne nous parois-tu comme un charme à nos maux,
Plus doux qu'un doux sommeil après de longs travaux!
O mort toujours terrible, ô mort toujours cruelle,
Si dans son désespoir quelque brave t'appelle,
Viens, approche.... il frémit, il recule d'effroi,
Et n'ose seulement fixer les yeux sur toi.
Par l'intrépidité dont il prend sa ciguë
Le martyr de l'orgueil croit éblouir ma vue;
Mais je n'admire en lui que cette fermeté
Que devant des témoins soutient la vanité.
Nul de nous de sang-froid, avouons-le sans honte
N'envisage la mort. César veut la plus prompte.

Quand on va cesser d'être et qu'on n'en doute point,
Il n'est plus, cher ami, de héros sur ce point:
Mécénas pense mieux que Sénèque et Montagne.
Mais d'où vient cette horreur, ô mort, qui t'accompagne?
Nous nous lassons de tout; nos plaisirs ont leur fin.
Les convives contens sortent d'un long festin,
Et l'homme n'est jamais rassasié de vivre:
Sa faim renaît sans cesse, et sans cesse il s'y livre.
Puisqu'il est né mortel, devroit-il s'effrayer
D'un tribut qu'à toute heure un mortel peut payer?

Fatal tribut du crime, et non de la nature;
Elle n'acquitte point la dette sans murmure.
L'enfant même d'un jour, frappé du coup mortel,
Nous crie en expirant: « Je suis né criminel. »

Quand, pour me préparer à ce coup, dont l'attente
Rend à tous les plaisirs mon ame indifférente,
D'utiles vérités je cherche à me remplir;
Quels voiles ténébreux viennent m'ensevelir!
Des intérêts du corps à toute heure occupée,
Et dans la nuit des sens mon ame enveloppée,
Elle-même souvent, malgré tous ses efforts,
Tombe, s'appesantit, s'éteint, et devient corps.
Funeste aveuglement, déplorable ignorance!
O toi qui de mon cœur es la seule espérance,
O Dieu, que mon amour a tant de fois cherché,
Si j'étois innocent, me serois-tu caché?
Dans un corps, dira-t-on, cette ame emprisonnée
De son aveuglement doit-elle être étonnée?

Et c'est de ce supplice et de cette prison
Que mon étonnement demande la raison.
L'être immortel soumis à l'être périssable!
L'être noble asservi sous l'être méprisable!
De l'ouvrage d'un Dieu la parfaite beauté
Ne m'annonce que paix, harmonie, unité :
Ordre dont le modèle est la beauté suprême,
Charmant concert qui prend sa source dans Dieu même.
Quelle harmonie, ô ciel, lorsque je trouve en moi
Cette loi de mes sens qui s'oppose à ta loi!
Quelle unité, grand Dieu, lorsqu'en moi je rassemble
Deux êtres qui jamais ne s'accordent ensemble!
L'un et l'autre indignés de leurs étroits liens,
L'un de l'autre ennemis, ils sont tous deux les tiens.
Le crime a changé l'ordre : à tes lois infidèle,
L'ame trouve à ses lois son esclave rebelle,
Et ne mérite plus l'honneur de commander.

Je le sais ; mais, hélas! pour mieux me dégrader,
Il m'entraîne ce corps, quand il me tyrannise,
A de honteux plaisirs que mon ame méprise.
De leurs charmes en vain j'enivrerois mon cœur,
Un bonheur méprisé n'est jamais un bonheur.
Oui, dans son paradis, le musulman lui-même
S'écrîroit : « Que d'ennui dans la gloire suprême!
« Si telle est, Mahomet, notre félicité,
« Que tes amis sont las de l'immortalité! »
Lorsque dans ces transports, malgré leur violence,
Nous fuyons d'un témoin l'importune présence,
Reconnoissons en nous ce reste de grandeur.

Non, nous n'avons point fait les lois de la pudeur.
Au haut du mont Ida, quel nuage admirable
Au soleil tout à coup devient impénétrable?
Sage Homère, tu veux cacher à tous les yeux
Le souverain du monde et la reine des cieux.

Rougissons des fureurs d'une brutale ivresse;
Mais, quand à nos plaisirs préside la sagesse,
Sur notre front encor pourquoi te répands-tu,
Rayon de l'innocence, éclat de la vertu,
Précieuse rougeur, à t'allumer si prompte?
Tu viens apprendre à l'homme et sa gloire et sa honte.

Ainsi donc, cher ami, lorsque de tous côtés
Ce corps est assiégé de tant d'infirmités;
Quand rhume, asthme, vapeurs, catarrhe, épilepsie,
Goutte, fièvre, langueur, gravelle, hydropisie,
Fléaux que je ne puis nommer sans t'effrayer,
Semblent, pour nous punir, prêts à se relayer;
Il faut de toutes parts que notre ame affligée,
Cette ame dans un corps heureusement plongée,
En craigne les plaisirs non moins que les douleurs.
Et l'homme dans le sein du trouble et des malheurs
Veut se croire à sa place et dans toute sa gloire!

Non, non, ce n'est pas toi, Ramsay, qui le peux croire:
Tu vois dans quel abîme il est précipité,
Et ton illustre ami n'en a jamais douté.
En vain, et je lui dois cet hommage sincère,
De son abstrait système abuse un téméraire

Qui veut nous éblouir par l'éclat d'un grand nom.
Loin de moi pour toujours un injuste soupçon.
Je puis avec Pascal, sans être misanthrope,
M'attrister du désordre; et je puis avec Pope,
Sans vouloir remplacer par une fausse paix
Une utile tristesse et de sages regrets,
Reconnoître celui dont la bonté suprême
Met un ordre nouveau dans le désordre même :
Celui qui, tendre père, ainsi que Dieu vengeur,
Ne nous punit jamais dans toute sa rigueur.
S'il ne nous aimoit plus, si sa main paternelle
Cessoit de soutenir une race infidèle,
Que serions-nous, hélas! Je vais te le montrer.
Admirons, et jamais ne cessons d'admirer
Ce que la terre entière à toute heure publie,
La divine sagesse et l'humaine folie.

FIN DE L'ÉPITRE I.

ÉPITRE II

SUR L'HOMME.

A M. LE CHEVALIER DE RAMSAY.

Tout mortel en naissant apporte dans son cœur
Une loi qui du crime y grave la terreur.
Mais si, pour conserver ce rayon salutaire,
De la société le lien nécessaire,
Par de secondes lois si nos devoirs connus,
Si de fréquens avis, d'exemples soutenus,
Ne font, par un concours d'heureuses influences,
Germer de nos vertus les tardives semences,
Cher Ramsay, que bientôt, père de tous forfaits,
L'orgueil (étoit-ce ainsi que Dieu nous avoit faits!)
Va jeter dans ce cœur de funestes racines!
Que ce champ produira de ronces et d'épines!

Et quand nos maux communs nous devroient réunir,
Pourquoi, l'un contre l'autre armés pour nous punir,
Voulons-nous donc hâter la vengeance céleste?

L'homme est toujours pour l'homme un ennemi funeste.
Quels perfides complots, quels barbares transports,
Que d'horreurs, cher ami, que de sang, que de morts,
Quels crimes, qu'à regret on est forcé de croire,
Offre le genre humain dans sa tragique histoire!

Autrefois dispersés, féroces et muets,
Les hommes, nous dit-on, errans dans les forêts,
Quoiqu'ils n'eussent encor que leurs ongles pour armes,
Les remplissoient de cris, de meurtres et d'alarmes;
Et ce qu'étoient alors nos sauvages aïeux,
Une fille en nos jours l'a fait voir à nos yeux.
Ce n'étoient point des mots qu'articuloit sa bouche :
Il n'en sortoit qu'un son, cri perçant et farouche.
Des vivans animaux que déchiroit sa main
Les morceaux palpitans assouvissoient sa faim.
Dès l'enfance elle erra de montagne en montagne,
Et souilla ses déserts du sang de sa compagne.
Pourquoi l'immola-t-elle à ses propres fureurs?
Quel intérêt si grand vint séparer deux cœurs
Qu'unissoient leurs forêts, leur âge et leurs misères?
Reconnoissons les mœurs de nos antiques pères.

Oui, quand même un Orphée eût pu dans les cités
Par sa lyre entraîner ces animaux domptés,
Qui croira que long-temps des sons les captivèrent?
Les menaçans arrêts qui sur l'airain brillèrent,
Les chaînes, les prisons, les gibets, les tourmens,
De la société furent les fondemens.
Les rois, les magistrats dans un état paisible

Marchèrent précédés de leur pompe terrible,
De soldats, de licteurs, de glaives, de faisceaux :
Car que nous serviroient les lois sans les bourreaux?

Allons-nous donc enfin dans le sein de nos villes,
Loin des affreux combats couler des jours tranquilles?
Quand nos princes entre eux auront réglé leurs droits,
Qu'une éternelle paix soit le fruit de leurs lois.
Non, non, cherchons plutôt tant de sujets de guerre,
Que toujours notre sang puisse engraisser la terre.
Hâtons-nous d'inventer par un sublime effort
L'art de multiplier les foudres de la mort.
Du cruel javelot, de la flèche homicide
Le vol à notre gré n'est point assez rapide :
Sous nos béliers les murs tombent trop lentement,
Et notre catapulte écrase foiblement.
Servez-nous mieux, pierriers, carcasses, coulevrines,
Mortiers, bombes, canons, infernales machines,
Renversez ces remparts, rompez ces bataillons,
Et soumettez ces mers à nos fiers pavillons.
Abordons au milieu de vos sombres nuages;
Embrasons, arrachons mâts, voiles et cordages;
Que par vous, et le fer, le vent, le feu, les eaux,
La mort de tous côtés entre dans ces vaisseaux.
Quelles raisons d'état causent tant de ravages?
Hélas! quelles raisons arment tous ces sauvages?
Errans, nus, quels états ont-ils à limiter?
Des bornes d'un désert veulent-ils disputer?
Une éternelle haine est leur seul manifeste.
Au malheureux captif cette haine est funeste,

Lorsque le jour marqué pour les tourmens vengeurs,
Jour de gloire et de joie, assemble ses vainqueurs,
Quand, jaloux de paroître insensible victime,
Avec un ris forcé lui-même il les anime.
Il voit son corps par eux lentement déchiré,
Par eux chaque lambeau promptement dévoré;
Tandis que, de ce sang arrosant sa mamelle,
La mère à ses enfans, qu'elle rend dignes d'elle,
Offre un lait qu'elle change en un suc de fureur.
Quel courroux, ou plutôt quel prodige d'horreur!
Quand nul frein ne l'arrête, il en est donc capable
L'homme, l'être pensant, l'animal raisonnable!
Et vous Domitien, Caligula, Néron,
Vous qui fîtes frémir la terre à votre nom,
De tant de doux plaisirs quand l'empire du monde
Vous offre à tout moment une source féconde,
Bourreaux de vos sujets, pourquoi dans vos transports
N'aspirer qu'au plaisir de régner sur des morts?

De ces monstres affreux que veux-je ici conclure?
Le penchant où conduit la coupable nature.
Qui veut lâcher la bride à son emportement,
S'il peut tout ce qu'il veut, devient monstre aisément.
Le plus doux des mortels aime à voir du rivage
Ceux qui, près de périr, luttent contre un orage.
Sur l'objet dont l'horreur me devroit écarter
Par un charme secret je me sens arrêter.
L'infortune d'autrui semble nous satisfaire,
Et souvent dans le meurtre on se plaît sans colère.
A notre honte, ainsi qu'à celle de nos lois,

Quels spectacles, quels jeux régnèrent autrefois!
Rome, qui prodiguoit, par un mépris bizarre,
A tout peuple étranger le titre de barbare,
Ne repaissoit ses yeux que des pleurs des mortels,
Et de sang inondoit ses théâtres cruels.
Là, sous les dents des ours, l'esclave méprisable
Ne sait que faire entendre une voix lamentable :
Mais le gladiateur, mieux instruit à mourir,
Semble, percé de coups, expirer sans souffrir.
Si la nature en lui, plus long-temps vigoureuse,
En retardant sa mort, la rend plus douloureuse;
De son corps engraissé par un doux aliment
Si le sang plus épais coule plus lentement,
Hâtez-vous d'applaudir dans une joie égale,
Vous, graves sénateurs, et toi, jeune vestale.

Pour calmer cette horrible et longue passion,
Qu'il a fallu de temps à la religion!
Et vous, de notre foi premiers dépositaires,
Vous que nous révérons sous le nom de nos pères,
Que de larmes, hélas! il vous en a coûté
Pour rappeler enfin l'homme à l'humanité!
Ne vit-on pas encor chez nos pieux ancêtres,
Dans nos moindres procès, dans ceux même des prêtres,
Nos braves en champ clos, d'un et d'autre côté,
Courir le fer en main, cherchant la vérité?
« Forçons Dieu, disoient-ils, à rompre le silence :
« Il doit dans les combats soutenir l'innocence.
« Éprouvons qui de nous il voudra protéger :
« C'est en nous égorgeant qu'il faut l'interroger. »

En vain plus d'une loi nous défend la vengeance :
Le fer nous suit toujours ; et pour nous dès l'enfance
L'instrument du courroux devient un ornement
Que le foible vieillard traîne encor follement.
Que fait-il entre amis cet ornement funeste ?
Il attend l'imprudence ou d'un mot ou d'un geste.
Si je n'avois, hélas ! à craindre que ce fer !
Mais ces coups médités dans la nuit de l'enfer,
Que ne soupçonne point un cœur noble et sincère,
Et qu'enfonce la main que l'on croit la plus chère ;
Ces éloges flatteurs, ces doux embrassemens,
Ces services promis avec tant de sermens,
De si tendres discours dont la douceur m'entraîne,
Ce voile d'amitié que couvre tant de haine....
Ah ! daigne par pitié m'attaquer sans détour !
Cruel, romps ton nuage et m'écrase au grand jour.
Crois-tu que je me plaise, en mon humeur chagrine,
A ne voir que malheur, que désordre et ruine ?
Mes yeux sont plus contens, cher Ramsay, quand je vois
Des objets consolans, des hommes tels que toi.
Du torrent débordé quel que soit le ravage,
Le ciel a ses amis qu'il sauve du naufrage.
Nous les reconnoissons à cette douce paix
Que celle de leur ame étale sur leurs traits ;
A ce front qui d'abord annonce la présence
Et la sérénité de l'heureuse innocence.
Ils sont l'honneur de l'homme : on peut à leurs discours,
Sans craindre un repentir, se confier toujours.
L'aimable vérité, sur leurs lèvres assise,
En bannit l'art qui trompe, et même qui déguise.

Il n'est point dans leurs cœurs de replis tortueux.
Hélas! nous naissons tous pour être vertueux.
Le chemin aplani sans cesse nous appelle.
Eh! pourquoi s'égarer quand la route est si belle?
De notre vrai bonheur un ennemi jaloux
A sans doute établi son règne parmi nous.
C'est celui dont Milton, qu'admire ta patrie,
Peint sous des traits si forts l'implacable furie.

Avant qu'il eût fondé son trône en ces bas lieux,
Prince impur, autrefois l'un des princes des cieux,
Il osa de Dieu même envier la puissance;
Et, voulant égaler, las de l'obéissance,
Celui qu'impunément on ne brave jamais,
Il alluma la guerre au séjour de la paix.
Déja le ciel trembloit; et les anges fidèles
Voyoient marcher contre eux les légions rebelles.
L'Eternel se leva : Satan du haut des airs,
Comme l'éclair qui fuit, tomba jusqu'aux enfers.
Accablé du tonnerre, interdit, immobile,
Pour la première fois sa rage fut tranquille.
Mais bientôt dans l'horreur de ces gouffres brûlans,
Tournant de tous côtés ses yeux étincelans,
Il relève à la fin sa tête infortunée,
Que par des coups profonds la foudre a sillonnée.
O surprise! ô douleur! il voit autour de lui
Ses soldats (désormais quel sera son appui?)
Compagnons de sa chute ainsi que de son crime,
Sans mouvement, sans voix, étendus sur l'abîme.
Que lui peut-il rester, qu'un désespoir affreux?

Il le sait : cependant sur son front ténébreux
Il ose rappeler l'audace et l'insolence,
Et rompre par ces mots ce lugubre silence :

« Chérubins (car toujours ce grand nom vous est dû),
« Archanges consternés, qu'avez-vous donc perdu ?
« Un combat : au hasard on en doit l'avantage.
« L'irréparable perte est celle du courage :
« Le mien est invincible : et dans ce cœur altier,
« Amis, rassurez-vous, je le sens tout entier.
« Qu'avez-vous donc perdu ? Quelques trônes peut-être.
« Mais, assis dans le ciel, n'aviez-vous pas un maître ?
« Nos trônes sont ici. Les enfers sous nos lois
« Seront des cieux pour nous, quand nous y serons rois.
« D'innombrables sujets quelle moisson s'apprête ?
« Ma valeur vous promet une prompte conquête.
« Aux enfans de la terre, anges, vous le savez,
« Dieu destine les biens dont il nous a privés.
« De cet arbre naissant corrompons la racine,
« Et de toute la race infectons l'origine.
« Ces nouveaux favoris, l'objet de tant d'amour,
« Qui doivent dans le ciel nous remplacer un jour,
« Peupleront avec nous ces gouffres redoutables.
« Malheureux et méchans, à nous-mêmes semblables,
« De folles vanités j'enivrerai leurs cœurs,
« Et je leur fermerai les yeux sur leurs malheurs.
« Que celui dont la haine aujourd'hui nous outrage,
« Méconnoissant bientôt son infidèle ouvrage,
« Soit contraint d'avouer que je suis son rival.
« S'il est le dieu du bien, je suis le dieu du mal.

« Je veux que, par un coup qui couronne mon crime,
« La terre soit mon temple, et l'homme ma victime.
« Je sèmerai les maux dont je suis tourmenté,
« La haine, la fureur, l'orgueil, la cruauté.
« Voilà mon paradis. Je mets ma gloire à nuire ;
« Je ne puis désormais me plaire qu'à détruire. »

Il annonçoit ainsi ses funestes projets :
Nous n'en avons que trop affermi le succès.
Il frémit cependant, au milieu du ravage,
Retenu par la main que sait mettre à sa rage
Celui qui doit enfin l'enchaîner pour jamais ;
Celui qui doit confondre, en ramenant la paix,
Les soupçons qu'aujourd'hui forme notre ignorance.
En attendant ce jour, courons, pleins d'assurance,
Dans le sein de ce Dieu qui protége les siens,
Et des maux les plus grands tire les plus grands biens.

FIN DES ÉPITRES SUR L'HOMME.

NOTES

DES ÉPITRES SUR L'HOMME.

EPITRE I.

Page 517.

Sur les enfans d'Adam la colère est visible !

Jugum grave super filios Adam. Eccl. XL, 1.

Même page.

Rarement il y pense, et souvent il l'ignore.
Peut-il l'être à ce point ! Il l'est bien plus encore.

Miserum te, si sentis ; miseriorem, si non sentis. Cic. Phil. 2. C'est ce qu'on peut dire à bien des personnes ; mais que dire à celles qui avancent les principes que je vais attaquer ?

Même page.

« Jamais de plus d'honneur nous ne fûmes capables.

Il est inutile de citer les ouvrages d'où je tire ces principes devenus si communs : ces ouvrages sont assez connus.

Page 518.

Brille à ses tristes yeux l'appareil redoutable, etc.

Saint Augustin, lett. 127, fait la même réflexion sur ces

terribles opérations : *Quibus cruciantur doloribus, qui curantur à medicis et secantur! Numquid ut non moriantur, sed ut aliquantò seriùs moriantur? Multi cruciatus suscipiuntur certi, ut pauci dies adjiciantur incerti*, etc.

Page 519.

Un tourment n'est-il pas toujours un châtiment ?

La moindre incommodité afflige la nature. La seule pituite, suivant Horace, humilie le stoïcien. Toute peine que souffre l'homme est la peine de l'image d'un Dieu. Souffre-t-elle ce qu'elle n'a point mérité ? dit S. Aug. Op. imp. ? *Omnis pœna hominis est pœna imaginis Dei. Quis dubitet quòd injustè inferatur pœna imaginis Dei, nisi hoc culpâ meruerit?* S. Augustin se fait faire l'objection tirée des douleurs que les animaux paroissent souffrir ; et, après avoir répondu qu'on ne peut fonder un argument sur une question si obscure, il ajoute, toujours ferme sur son principe, ou que les animaux ne souffrent point, ou qu'ils ont mérité de souffrir : *Quid mihi est, in hâc re, scrutari obscura naturæ, cùm indè nostra causa non pendeat? Si muta animantia nihil doloris patiuntur, argumentum tuum nullum est.... si patiuntur, pœna, nisi culpa præcederet, justa esse non posset.*

Même page.

Et n'ose seulement lever les yeux sur toi.

Le soleil et la mort ne peuvent se regarder fixement, dit M. de La Rochefoucauld, qui prouve fort au long que nous ne la méprisons jamais sincèrement. « Contentons-nous, dit-il, de « faire bonne mine. » Socrate tâcha de faire bonne mine ; mais comment pouvoit-il ne pas craindre intérieurement, lui qui n'étoit pas certain de l'immortalité de l'ame ? « Sans le chris-

« tianisme, dit encore M. de La Rochefoucauld, le mépris « d'une mort assurée est plutôt extravagance que grandeur « d'ame. »

Même page.

Nul de nous de sang-froid, avouons-le sans honte. . . .

On a vu des mourans dire des bons mots, et des malheureux, avant leur supplice, danser sur l'échafaud. Ils ne cherchoient qu'à ne point envisager la mort. Les guerriers ne l'envisagent pas quand ils vont aux plus grands périls. Les hommes risquent aisément leur vie, qui est leur bien le plus cher ; mais ils ne comptent que risquer ce bien, et espèrent toujours ne le point perdre.

Même page.

César veut la plus prompte.

Celerem subitamque, disoit cet homme dont l'ambition avoit avancé la mort de tant de milliers d'hommes. Montaigne dit de même : « Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests « de tel équipage ! » Quand on n'attend point une autre vie, César et Montaigne ont raison ; et Sénèque a tort de dire, *totâ vitâ discendum est mori.* Cela n'est vrai que pour les chrétiens.

Page 520.

Quand on va cesser d'être et qu'on n'en doute point....

M. du Guay-Trouin parlant dans ses mémoires d'une occasion où le conseil de guerre décida qu'il ne falloit point donner sur l'ennemi, ajoute cette réflexion remarquable dans un

homme comme lui : « Je mourrai persuadé que, dans les occa-
« sions où le péril est grand, c'est au commandant à décider,
« sans assembler de conseil. Autrement, la nature, qui abhorre
« sa destruction, suggère imperceptiblement à la plupart des
« conseillers tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à
« craindre, que le résultat est toujours de ne point combattre,
« parce que la pluralité des voix l'emporte. »

Page 520.

Mécénas pense mieux que Sénèque et Montagne.

Dans les douleurs les plus cruelles, il se console pourvu qu'il vive, *vita dùm superest, benè est.* Ce mot, qui paroît à Sénèque *turpissimum votum*, est conforme au désir de la nature, et les grands raisonnemens de Sénèque et de Montaigne sont contraires au bon sens. « La mort, dit Montaigne, ne vous « concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous êtes; mort, « parce que vous n'êtes plus. » Beau raisonnement! Il dit encore : « Tant de milliers d'hommes enterrés avant nous nous « encouragent d'aller trouver une si bonne compagnie. » Belle consolation !

Même page.

Et l'homme n'est jamais rassasié de vivre.

Phérès, dans l'Alceste d'Euripide, fait bien connoître que les vieillards sont encore plus attachés à la vie que les jeunes gens. L'arbre qui a jeté de profondes racines est plus difficile à arracher.

Même page.

Fatal tribut du crime, et non de la nature.

Voilà par quelle raison nous craignons tous la mort : elle

est contraire à la nature : *mors malum contra naturam*. S. Aug. Le péché l'a fait entrer dans le monde. Puisqu'elle est contraire à la nature, elle est pour elle un supplice. *Si anima à corpore separari naturaliter non vult, ipsa mors pœna est*. S. Aug. On a dit il y a long-temps que le corps et l'ame étoient deux amis qui ne pouvoient vivre ensemble, et deux ennemis qui ne pouvoient se quitter.

Page 521.

L'être immortel soumis à l'être périssable !

L'ordre est dérangé, dit saint Augustin, quand ce qui est plus parfait est soumis à ce qui l'est moins : *Non ordo appellandus est ubi deterioribus meliora subjiciuntur*. Le crime est la cause de ce dérangement. L'homme n'a pas obéi à son maître ; il ne mérite plus que son corps soit soumis à son ame. *Injustum erat ut obtemperaretur à servo suo, qui non obtemperârat Domino suo*. Lucrèce a trouvé cette désobéissance un désordre incompréhensible dans l'union de l'ame et du corps.

Quid diversiùs esse putandum est
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quàm mortale quod est immortali atque perenni
Junctum in concilio sævas tolerare procellas ?

Lucrèce a raison de désapprouver cette étonnante société : mais elle ne prouve pas que l'ame soit mortelle ; elle prouve que l'ame est maintenant dans un état de punition.

Même page.

Un bonheur méprisé n'est jamais un bonheur.

Beata vita, si non amatur, non habetur. S. Aug. L'homme, malgré les attraits des plaisirs des sens, les trouve méprisables, et y renonce souvent pour des plaisirs qui flattent son orgueil,

comme pour acquérir de la gloire par les armes, ou par les sciences, et même pour une gloire moins éclatante. Le jeune homme qui veut, dit Horace, remporter le prix de la course, *abstinuit venere et vino.*

Page 521.

Lorsque dans ces transports, malgré leur violence, etc.

L'Hippolyte d'Euripide dit, en parlant de Vénus : *Je hais une déesse qui a besoin des ténèbres.* Diogène prétendit qu'on ne devoit point chercher ces ténèbres; et comme il savoit donner à ses principes extravagans une couleur de raison, *insanire cum ratione*, il fondoit son impudence sur des raisonnemens spécieux; mais il n'a persuadé personne, parce que la pudeur n'est une suite ni des préjugés, ni de l'éducation, ni des raisonnemens. Les Sauvages même en observent quelques lois; et l'on n'a jamais vu des peuples imiter des animaux chez lesquels la concupiscence, comme dit saint Augustin, ne répugne pas à la raison, parce qu'ils n'en ont point. *Libido in belluis non repugnat rationi, quâ carent.* Les païens prétendoient que les chrétiens commettoient dans l'ivresse les crimes les plus honteux; cependant, malgré leur ivresse, au rapport des païens mêmes, ces crimes étoient ensevelis dans les ténèbres. *Everso et extincto conscio lumine, impudentibus tenebris*, etc. Minut.

Page 522.

Sage Homère, tu veux cacher à tous les yeux, etc.

« Eh quoi! à la face du ciel et de la terre, dit Junon à Ju-
« piter! Iliad. 14. Que deviendrai-je si l'on nous aperçoit? Je
« n'aurois jamais le front de retourner dans notre palais. » Ju-

piter lui répond qu'il va faire naître un nuage d'or que le soleil ne pourra pénétrer.

Même page.

Mais, quand à nos plaisirs préside la sagesse,
Sur notre front encor pouquoi te répands-tu?

Pourquoi rougir de ce qui est permis, et même ordonné? Parce que, comme dit saint Augustin, depuis le désordre causé par le péché, l'ame a honte de tout transport qui l'opprime, *opprimens cogitationem turbulento impetu voluptatis.* Le plaisir même de boire et de manger devient honteux quand il va jusqu'à l'excès, parce qu'alors, comme dit Horace, il humilie la partie divine qui est en nous. *Affigit humo divinæ particulam auræ.* Cicéron, dans ses Offices, prouve admirablement contre les stoïciens que les lois de la pudeur sont dans la nature; mais il ne savoit pas qu'elles n'y étoient pas avant le péché. Adam et Ève *non erubescebant.* Gen. 3.

Même page.

Et ton illustre ami n'en a jamais douté.

M. Pope, dont j'ai parlé dans mon avertissement sur ces deux épîtres, vivoit encore lorsque je composois cet ouvrage. Sa mort a suivi de près celle de M. de Ramsay.

Page 523.

Met un ordre nouveau dans le désordre même.

La maxime fondamentale du système de Pope est celle-ci, *tout est bien.* Puisqu'il fait cependant la description d'un état d'innocence, selon lui-même, *tout a été mieux;* ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse dire encore *tout est bien*, parce que

Dieu se sert des maux, ou pour punir les pécheurs, ou pour purifier les justes.

Voilà, selon moi, la meilleure manière d'entendre Pope, qu'on doit expliquer favorablement, lorsqu'on est certain que ses intentions ont été pures. Un homme qui, sans aucun intérêt particulier, m'a écrit la lettre que j'ai publiée; un homme qui a toujours professé, quoiqu'en Angleterre, la religion catholique, dans laquelle on sait qu'il est mort, peut-il être soupçonné d'avoir voulu répandre par ses vers les maximes de l'impiété? Je rends l'hommage que je dois à sa mémoire, sans approuver son ouvrage, qui, n'étant qu'un amas de principes abstraits, souvent obscurs, quelquefois inintelligibles, à en juger par la traduction en prose qui doit être littérale, écrit d'ailleurs dans un style dénué d'images et de descriptions agréables, ne me paroît, du côté de la poésie, ni du côté de la doctrine, devoir s'attirer de zélés partisans parmi nous.

EPITRE II.

Page 524.

L'orgueil (étoit-ce ainsi que Dieu nous avoit faits !)

« L'homme, dit M. Pascal, fut créé avec deux amours : l'un « pour Dieu, l'autre pour soi-même. Par le péché, il perdit le « premier amour; et le second s'est étendu et débordé dans le « vide que l'amour de Dieu avoit quitté. » Voilà l'origine de cet amour déréglé de notre excellence. Nous nous élevons un temple dans notre cœur, et nous nous plaçons sur l'autel, prêts à sacrifier à l'idole quiconque veut lui refuser l'encens. De là tous nos crimes.

Page 525.

Quels crimes, qu'à regret on est forcé de croire,
Offre le genre humain dans sa tragique histoire !

M. Rollin, dans son avant-propos de l'histoire des successeurs d'Alexandre, se plaint de « n'avoir plus à montrer la nature « humaine que par des endroits qui la déshonorent, et de ne « pouvoir semer des agrémens dans une narration qui n'offre « qu'une uniformité de vices et de forfaits. » Cette réflexion si belle seroit également bien placée à la tête de toute l'histoire. Les beaux siècles de la Grèce offrent comme les autres une suite de crimes. Alexandre, dans le peu de temps qu'il a vécu, a parcouru la terre pour la remplir de meurtres.

Page 525.

Autrefois dispersés, féroces et muets, etc.

Mutum et turpe pecus unguibus, etc. Horace et Lucrèce font cette même peinture des premiers hommes. Comment peut-on l'accorder avec celle de l'âge d'or? J'ai dit, dans le troisième chant du poème de la Religion, que la tradition des premiers événemens du monde fut l'origine des fables. Le Paradis terrestre donna lieu à la fiction de l'âge d'or. Les crimes de Caïn, qui fut long-temps errant, suivant Joseph, à la tête d'une troupe de brigands, firent dire que les premiers hommes avoient été errans et meurtriers. Enfin, dans la Grèce, les premiers habitans furent véritablement sauvages. Platon parle d'une comédie de son temps intitulée *les Sauvages.* Orphée adoucit, dit-on, les mœurs de ces premiers hommes. Les anciens habitans de la Germanie, nos ancêtres, dont Tacite décrit les mœurs, étoient presque sauvages. Il est dit dans les écrits d'un disciple de Confucius que le roi Yao rassembla les hommes épars dans les forêts. Ainsi il y a eu des sauvages à la Chine comme en Grèce; ce qui arriva quand les hommes, au temps de Phaleg, se dispersèrent sur la terre.

Même page.

Une fille en nos jours l'a fait voir à nos yeux.

Cette étonnante fille, triste exemple de ce que nous serions sans l'éducation et la société, fut trouvée par hasard, il y a environ quinze ans, près de Châlons en Champagne, et est maintenant dans un couvent de cette province. Après toutes les peines que l'on a prises pour adoucir sa férocité, elle en conserve quelques restes dans les regards et les manières : elle n'aime ni notre nourriture, ni la société, où elle ne reste que

par obéissance à Dieu. La religion, dont elle est instruite, l'empêche, dit-elle, de retourner dans les bois. Comme elle y avoit été abandonnée dès la plus tendre enfance, elle ignore où elle est née, et se souvient seulement d'avoir tué une compagne de sa solitude. C'est tout ce qu'elle a pu raconter de son histoire.

Même page.

Les menaçans arrêts qui sur l'airain brillèrent, etc.

Non verba minantia fixo
AEre legebantur,

dit Ovide de l'âge d'or, Métam. l. 1.

Page 526.

Qu'une éternelle paix soit le fruit de leurs lois.

Depuis l'établissement des empires, le monde n'a jamais été sans guerres. Tacite dit des anciens Germains qu'ils aiment mieux répandre leur sang que de labourer la terre. *Arare terram non tam facilè persuaseris quàm vulnera mereri.* Nous connoissons des peuples dont la profession est de s'engager aux autres puissances afin de combattre pour elles. La guerre est leur métier.

Même page.

Du cruel javelot, de la flèche homicide, etc.

Flèches, javelots, dards, frondes, catapultes, balistes, tours roulantes, chariots armés de faux, scorpions, feux grégeois, etc., que de machines meurtrières ont précédé notre artillerie! Quoiqu'il n'ait rien manqué aux anciens pour ravager les villes et détruire les hommes, on doit cependant regarder comme

un malheur l'invention d'un art qui contribue à les détruire plus promptement. Milton feint que notre artillerie fut inventée par Satan dans le combat qu'il excita dans le ciel. L'Arioste suppose que Roland, ayant trouvé une arquebuse dont se servoit un scélérat, la jeta dans la mer en disant : « Je « te rends à l'enfer dont tu es sortie. » Plusieurs siècles après, cette arme fut retrouvée. » Arme détestable, s'écrie l'Arioste, « par toi toute gloire est anéantie, la valeur devient inutile, et « le plus lâche est souvent le vainqueur du plus brave. »

Page 526.

Une éternelle haine est leur seul manifeste.

Deux nations de sauvages sont entre elles en guerre par la seule raison qu'elles ont toujours été en guerre.

Page 527.

Avec un ris forcé lui-même il les anime.

Ces cruautés inconcevables sont attestées par tous les voyageurs. Il y a eu de tout temps des anthropophages ; il y en avoit encore du temps d'Aristote en Grèce : il en parle, Polit. 8. Ces peuples ont donné lieu aux fictions d'Homère sur les Lestrigons et les Cyclopes. A tant d'horreurs ajoutons les sacrifices de victimes humaines, communs chez toutes les anciennes nations.

Même page.

Et vous, Domitien, Caligula, Néron, etc.

A ces monstres de Rome ajoutons les Denys de Syracuse, les Phalaris d'Agrigente, les Alexandre de Phères, les Hérode en

Judée, tant de souverains dans la Turquie et dans la Perse, un Christiern en Danemarck, un Pierre-le-Cruel, etc.

Même page.

Le plus doux des mortels aime à voir du rivage, etc.

C'est la réflexion de Lucrèce :

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
È terrâ magnum alterius spectare laborem, etc.

Ce n'est pas que les gens raisonnables aiment à voir souffrir les autres; mais, comme dit le même Lucrèce, *quibus ipse malis careas, quia cernere suave est,* on aime à voir les malheurs dont on est exempt. Un criminel qu'on fait mourir sur un échafaud ne manque jamais de spectateurs. « Dans l'adversité « même de nos amis, dit M. de La Rochefoucauld, nous trouvons « toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. » Ce plaisir, dans lequel celui de la tragédie prend sa source, fait faire à Montaigne cette réflexion : Notre estre est cimenté de qualités « maladives, l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, « voire et la cruauté, vice si dénaturé. Car au milieu de la com- « passion nous sentons au-dedans quelque aigre-douce pointe « de volupté maligne à voir souffrir autrui, et les enfans la « sentent. » Les enfans en effet aiment à détruire et à faire souffrir les animaux plus foibles qu'eux.

Page 528.

Mais le gladiateur, mieux instruit à mourir, etc.

Les maîtres de ces malheureuses victimes leur apprenoient non-seulement à combattre, mais à expirer avec grace. On les instruisoit de la manière dont ils devoient tomber, lors-

qu'ils étoient blessés mortellement. On les nourrissoit avec des pâtes et des alimens propres à les tenir en embonpoint, afin que leur sang coulât plus lentement, et que leur agonie fût plus longue. Le plaisir des vestales à ces affreux spectacles est décrit ainsi :

At quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi, etc.

Page 528.

Qu'il a fallu de temps à la religion !

Malgré les défenses de Constantin et d'Honorius, et malgré celles de l'Église, ces spectacles durèrent en Italie jusqu'à Théodoric.

Même page.

Dans nos moindres procès, dans ceux même des prêtres, etc.

On a quelquefois obligé les prêtres et les moines, intéressés dans quelque accusation, à fournir des champions pour se battre à leur place. Ces combats étoient autorisés par nos rois et nos magistrats ; et avant que d'entrer dans le champ de bataille, on disoit des oraisons destinées à de pareilles occasions.

Page 529.

Le fer nous suit toujours ; et pour nous dès l'enfance
L'instrument du courroux devient un ornement.

On sait que cette coutume n'étoit pas en usage chez les Romains : les César et les Pompée alloient dans Rome sans armes.

Page 530.

Eh ! pourquoi s'égarer quand la route est si belle ?

La nature, dit Quintilien, l. 12, nous porte à être vertueux : *Natura nos ad mentem optimam genuit.* Pourquoi donc le nombre des méchans est-il si grand ?

Page 531.

S'il est le dieu du bien, je suis le dieu du mal.

Les païens ont eu quelque idée de cette vérité. Les mages de Perse admettoient deux dieux, l'un bon et éternel, nommé *Orosmades;* l'autre mauvais et créé, nommé *Arimane.* Une opposition continuelle devoit régner entre eux jusqu'à la fin du monde. Alors, après un jugement universel, chacun de ces dieux devoit avoir pour toujours son empire et ses sujets séparés.

FIN DES NOTES DES ÉPITRES SUR L'HOMME.

ÉPITRES

SUR

L'AME DES BÊTES.

AVERTISSEMENT

SUR LES DEUX ÉPITRES SUIVANTES.

Je puis bien, à la tête de ces deux épîtres, m'appliquer, à cause de l'obscurité de la matière que j'y traite, ces paroles de Cicéron sur une autre matière : « Je l'expliquerai comme je pourrai, non en prononçant des « oracles certains, comme un autre Apollon, mais en « suivant, comme un foible mortel, la conjecture la plus « probable. » *Ut potero explicabo, non tamen ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa quæ dixero, sed ut homunculus, probabiliorem conjecturam sequens.* Tuscul. I.

Tout est obscur pour nous ; et la question dont je vais parler, une des plus obscures de la philosophie, doit du moins servir, comme beaucoup d'autres, à humilier notre esprit curieux. C'est la réflexion que fait Bayle * : « Les actions des bêtes, dit-il, sont peut-être un des « plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse « exercer ; et je suis surpris que si peu de gens s'en « aperçoivent. »

Le petit nombre de ceux qui s'en aperçoivent prouve le grand nombre de ceux que le préjugé entraîne. Loin de connoître la difficulté de cette matière, on ne soup-

* Dictionn. art. *Barbe.*

çonne pas même qu'elle puisse faire naître une difficulté. Nous voyons dans les bêtes et dans les hommes plusieurs actions semblables.

Nous ne doutons pas que, comme ces actions sont en nous une suite de nos pensées, elles ne soient aussi dans les bêtes, que nous croyons sensibles au plaisir et à la douleur, une suite de leurs pensées. Quelques-unes des bêtes paroissent nous aimer, et sont certainement aimées de nous : pourrions-nous prodiguer notre amour à une matière insensible? Les bêtes ont donc une ame, suivant le préjugé des sens; et suivant un autre préjugé, leur ame, moins noble que la nôtre, est d'une autre nature. Montaigne n'y mettoit point de différence; mais heureusement, du moins, peu de gens ont pour la condition humaine ce mépris qu'avoit Montaigne. Peu jaloux de l'empire que, selon lui, l'homme s'arroge sur la terre et sur les animaux, *il étoit*, disoit-il, *tout prest à s'en démettre.* Nous avons ordinairement plus de fierté, et nous voulons conserver le rang de supériorité que la raison nous donne sur les animaux. Ainsi nous leur donnons une ame; mais cette ame n'est point raisonnable comme la nôtre.

Voilà ce que nous pensons quand nous n'écoutons que nos préjugés; et voilà aussi ce que presque tous les philosophes de l'antiquité ont pensé. Il en faut excepter la secte pythagoricienne, qui croyoit que les mêmes ames communes aux bêtes et aux hommes passoient par une circulation continuelle du corps d'une bête dans celui d'un homme, et du corps d'un homme dans celui d'une bête. Ce système de la métempsycose, que Pytha-

gore avoit pris des anciens brachmanes, quelque absurde qu'il soit, prouve que ces philosophes étoient persuadés que l'ame, par sa nature, est un être immortel. Les autres philosophes n'ayant pas une idée claire de la distinction des deux substances, raisonnoient comme le peuple, croyoient les ames des bêtes fort inférieures aux nôtres, mais ne doutoient pas que les bêtes n'eussent une ame. Elles avoient, suivant les stoïciens, l'impétuosité des passions, mais non pas les passions, parce que toutes les passions, même celles qui dérangent la raison, supposent la raison. *Quamvis rationi inimica sit ira*, dit Sénèque, *numquàm tamen nascitur, nisi ubi rationi locus est.* Plutarque, dans le traité qu'il a composé sur cette matière, n'en examine pas le fond. Il examine seulement si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les animaux aquatiques. Il introduit deux avocats qui plaident l'un contre l'autre. Chaque plaidoyer est appuyé sur des faits, ou très-faux, ou très-incertains; et le juge décide que ces deux avocats, en se réunissant, sont très-propres à combattre ceux qui soutiennent que les animaux n'ont point d'intelligence.

On dispute sur le sentiment de saint Augustin, parce que, comme il n'a pas traité en philosophe cette question, qu'il appelle une des obscurités de la nature, *obscura naturæ*, il ne s'est pas expliqué clairement. Quand il dit cependant, *vita brutorum est spiritus vitalis, constans de aëre et sanguine, animalis, sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëra evanescens*, il ne dit rien qui ne puisse convenir à la matière. Les animaux, ayant comme nous un cerveau,

du sang, des esprits, etc., ont une espèce de mémoire par les traces formées dans leur cerveau, que réveillent les sons, ou les objets qui les ont formées; et quand saint Augustin parle d'une vie composée de chair et de sang qui s'évapore dans les airs, on doit être certain qu'un aussi grand métaphysicien n'entendoit pas un être spirituel. Enfin, de son grand principe, sur lequel j'appuie ma seconde épître, on doit tirer comme une conséquence certaine que les bêtes n'ont rien que de matériel.

Quoique la bonne philosophie nous le persuade, cependant l'écrivain espagnol qui osa le premier n'en faire que des automates n'eut point de sectateurs, et son système, qu'il ne sut pas bien défendre, ne fit aucun bruit. Mais ce même système, soutenu depuis par les principes de Descartes, fit en peu de temps d'étonnans progrès, et tous les plus fameux philosophes l'embrassèrent. Il faut avouer que ces progrès se sont ralentis dans la suite: il semble même aujourd'hui que l'ancien préjugé veuille reprendre le dessus; nos sens nous y ramènent toujours; et lorsque nous voyons dans les bêtes une si parfaite imitation de nos sentimens, nous ne pouvons nous résoudre à croire que cette imitation ne soit qu'un mécanisme; nous allons jusqu'à nous imaginer que nous risquerions pour nous-mêmes en admettant la possibilité d'un mécanisme semblable à la pensée; mais nous nous trompons beaucoup. « Quel intérêt avons-nous, dit « M. Arnaud, lettre 468, que les bêtes ne soient pas des « machines? L'art de Dieu en paroît plus merveilleux, « si tout se fait en elles par ressorts; mais on pourra « croire qu'il en est de même des hommes. Ceux qui le

« croiront, pourront-ils le croire sans penser? Dès qu'ils « pensent, ils ne sont donc plus des machines. »

Quoique ce parti soit le meilleur à suivre, je ne le prétends pas exempt de grandes difficultés : de quelque côté qu'on se tourne, on trouve un abîme; mais l'abîme est bien plus grand pour ceux qui font les bêtes pensantes que pour ceux qui en font des automates. Les derniers n'ont que leurs sens à combattre, et sont tout au plus dans l'impuissance d'expliquer un mécanisme dont les ressorts nous sont inconnus. Les premiers, que la raison combat à tout moment, sont dans l'impuissance d'expliquer la nature de l'ame. Par quel principe feront-ils agir les bêtes?

Recourir à *l'instinct*, c'est réveiller le péripatétisme, et se contenter d'un mot vide de sens. Dire avec l'auteur *du Voyage du monde de Descartes* * que l'ame des bêtes n'est ni matière, ni esprit, mais un être mitoyen, c'est dire qu'entre être et n'être pas il peut y avoir un milieu. L'ame plastique que leur donne Hartsoëker est aussi peu intelligible. Leur donner un être immatériel, mais mortel, un être qui pense, mais qui ne raisonne pas, comme l'auteur d'un livre sur ce sujet, imprimé en 1728, c'est leur donner une ame qui n'est point une ame, de même que ceux qui leur donnent une ame sensitive, terme qu'ils ne peuvent expliquer. Dire avec Locke « qu'on ne sait pas s'il n'y a point quelque être purement « matériel qui pense, parce qu'il n'est peut-être pas plus « difficile à Dieu d'ajouter à la matière une faculté de

* Le père Daniel.

« penser que d'y ajouter une substance pensante, » c'est admettre un *peut-être* plus inconcevable que la question même. S'imaginer que les animaux sont autant de diables incorporés, et que, par une étrange métempsycose, qui durera jusqu'au jour du jugement, ils commencent dans ce corps leur supplice éternel, on sent assez que cette opinion, quoique très-commode pour répondre à plusieurs difficultés, est exposée à tant d'autres, qu'elle ne peut être soutenue sérieusement ni par un philosophe, ni par un théologien : aussi l'écrivain qui l'a avancée ne l'a-t-il proposée que sous le titre d'*Amusemens philosophiques*.

M. Bossuet, dans son introduction à la philosophie, s'étend beaucoup sur cette matière; mais il paroît n'avoir voulu que défendre la supériorité de la nature humaine. Il prouve combien il est impossible que le même principe qui agit en nous fasse agir les bêtes; et quand il s'agit d'expliquer le principe qui agit en elles, il expose les différens sentimens, et ne décide pas. Honfroy Ditton, Anglais, à la fin de son traité sur la religion chrétienne, examine la même question, et n'hésite pas à donner aux bêtes une ame semblable à la nôtre. Mais que devient-elle après la destruction du corps? Il ne répond à cette difficulté qu'en avouant qu'il n'y peut répondre. « J'avoue ingénument mon ignorance, nous dit-il : comme « je ne puis savoir quelle fin Dieu s'est proposée en créant « les bêtes, et les usages qu'il en fait, je ne sais non « plus de quelle manière il dispose de leurs ames après « la séparation du corps. Tout cela est couvert pour

« moi d'épaisses ténèbres. Encore un coup, j'avoue mon « ignorance. »

J'avoue aussi la mienne quand il s'agit d'expliquer le mécanisme des animaux; mais cette ignorance ne m'empêche pas de croire qu'ils n'agissent que mécaniquement. Je puis, à l'exemple de Ditton, agiter la même question à la suite de mon poème sur la religion : elle y est d'autant mieux placée que le sentiment que je soutiens est fondé sur les principes que j'ai établis dans le deuxième chant sur la nature de l'ame et sur la cause de nos malheurs. Il est vrai que dans ces épîtres je ne parle plus si sérieusement, parce que le sujet ne l'exige pas, et que le système cartésien, quoique le plus conforme à la raison, ne doit point être soutenu comme une vérité incontestable. Lorsque je fis ces épîtres, il y a plusieurs années, je n'avois pas intention de faire un ouvrage sérieux, ni même de le rendre public. Il fut imprimé sans ma participation; et les auteurs du Journal de Paris, dans l'extrait qu'ils en donnèrent au mois de juin 1730, ayant paru soupçonner en moi des sentimens que je n'ai point, je me suis vu dans l'obligation ou de corriger, ou de m'expliquer : ce qui m'a fait faire des changemens si considérables, que l'ouvrage n'est presque plus le même.

Après avoir travaillé sur cette matière, j'eus envie de savoir quel sentiment avoit suivi M. le cardinal de Polignac dans son anti-Lucrèce. Il m'honora de la réponse suivante, dont la lecture fera plus de plaisir que n'en peut faire celle de mes vers.

A Anchin, 5 février 1719.

« Je vous suis bien obligé, monsieur, de la pièce que « vous m'avez envoyée. Si madame la duchesse de N...., « plus capable qu'un autre d'en bien juger, ne se rend « pas à vos raisons, n'en accusez que la force des pré- « ventions, qui feront toujours regarder le sentiment « cartésien comme un paradoxe, malgré la plus solide « métaphysique.

« Puisque vous voulez savoir la route que j'ai prise « dans mon ouvrage sur cette matière, je vous dirai « qu'après le cinquième livre, où je prouve la spiritualité « de notre ame, j'en ai fait un tout entier pour répondre « à l'objection des bêtes, seul refuge des libertins. Il m'a « paru qu'on ne pouvait pas démontrer qu'elles n'ont « aucune pensée, parce qu'il ne seroit pas impossible que « Dieu les eût créées pensantes, mais seulement que « leurs opérations peuvent se faire sans connoissance, « et qu'il est même plus vraisemblable qu'elles n'en ont « point; qu'ainsi cette question de fait, si les bêtes pen- « sent ou non, étant pour le moins douteuse, tandis qu'il « est certain que l'homme pense, c'est une absurdité « visible dans le raisonnement d'objecter contre un fait « certain un fait qui ne l'est pas; d'où je conclus qu'ayant « démontré que tout être pensant est incorporel, la com- « paraison de la bête à l'homme ne peut produire que ce « dilemme : Ou elle pense, ou elle ne pense point : si

« elle pense, son ame est spirituelle; si elle ne pense « point, elle ne peut être comparée à l'homme, qui pense « très-certainement; au lieu que les libertins sont obligés « de faire ce syllogisme vicieux et ridicule: La bête « pense aussi-bien que l'homme; cependant l'ame de la « bête est matérielle, est mortelle; donc celle de l'homme « l'est aussi.

« Ils triomphent ordinairement de cette conséquence, « et ne s'aperçoivent pas qu'elle est tirée de deux propo- « sitions entièrement incertaines, pour ne pas dire fausses. « Or est-il permis en bonne dialectique de prouver ce « qui est en question par quelque chose de plus obscur « encore que ce qui est en question? La philosophie ap- « prend qu'une ame qui pense est spirituelle et immor- « telle; mais la philosophie n'apprend pas que les bêtes « pensent, puisqu'il y a plus de raison contre que pour. « Elle n'apprend pas non plus que leur ame soit mor- « telle; car par la raison naturelle nous n'en savons rien, « ni par conséquent qu'elle soit matérielle; mais la phi- « losophie démontre, comme j'ai dit, que, si la bête « n'est que matière, elle ne pense point, et que, sa ma- « chine étant détruite, tout est détruit en elle, hors « les corpuscules, qui peu à peu se joignent à d'autres « corps, et se divisent suivant les lois du mouvement.

« Voilà, monsieur, le plan que je me suis fait, après « y avoir bien rêvé. Je délivre par là mes démonstrations « de l'immortalité de l'ame, qui me paroissent évidentes,

« de la nécessité où se mettent les cartésiens de com-
« battre des préjugés qu'il est difficile de déraciner, et
« contre lesquels on n'a point d'autre certitude ni d'autre
« évidence que celle du principe général et bien établi,
« que tout ce qui pense est immatériel et immortel de sa
« nature. Personne n'est à vous, monsieur, plus parfai-
« tement que

le cardinal DE POLIGNAC.

Note sur cette lettre.

Lorsqu'en 1747, l'anti-Lucrèce parut, j'y retrouvai les argumens que m'avoit annoncés M. le cardinal de Polignac en 1719, et j'eus la satisfaction de voir que je m'étois rencontré avec lui en plusieurs endroits. Il traite cette question avec beaucoup plus d'étendue, puisque mes deux épîtres ne contiennent pas cinq cents vers, et que son sixième livre en contient quinze cent soixante. Quelque long qu'il soit, il n'ennuie pas, et même est un des plus agréables de l'ouvrage par la variété des peintures, dont quelques-unes sont d'une grande beauté. On ne peut se lasser de lire celle de la perdrix, qui, élevée au sortir de l'œuf dans une cage, et n'ayant jamais vu son semblable, voit tout à coup un mâle élevé de la même façon. Sa surprise à cette vue, sa prévoyance quelque temps après à préparer son nid, la timide attention avec laquelle, quand elle veut couver, elle se pose sur ses œufs, etc., vers 1100: toutes ces petites choses, décrites en si beaux vers, cessent d'être petites, parce que la poésie les ennoblit.

M. le cardinal de Polignac, en admirant ces actions des animaux, loin d'en conclure qu'ils ont une ame, fait remarquer qu'ils agissent sans jamais avoir été instruits; qu'ils font tous, en tout temps, les mêmes choses, et que cette uniformité dans leurs actions prouve qu'elles ne sont pas la suite de leurs pensées: ainsi, quoiqu'il ne décide pas la question, il paroît toujours favorable au système cartésien.

Quelques mois après que mes deux épîtres eurent paru, en 1747, M. le cardinal Quirini, bibliothécaire du Vatican et évêque de Bresse, m'honora d'une lettre datée de Bresse le 21 août de la même année. Par cette lettre,

qu'il a fait imprimer dans un de ses ouvrages adressés à M. le marquis Rinuccini, il fait entendre qu'après avoir été sur cette matière cartésien dans sa jeunesse, il a changé de sentiment, par cette raison, que les animaux paroissent sensibles aux plaisirs, *puisqu'ils se livrent,* dit cette éminence, *à la gourmandise comme les hommes, jusqu'à des excès nuisibles à leur conservation.* Je crois qu'un cartésien bien affermi dans ses principes pourroit répondre à cette difficulté.

ÉPITRE I

SUR L'AME DES BÊTES.

A MADAME LA DUCHESSE DE N....

A QUEL honteux affront m'allez-vous exposer!
Et quelle loi, duchesse, osez-vous m'imposer!
Pourrez-vous sans colère écouter un système
Dont cent fois la rigueur m'a révolté moi-même?
Laissez-moi bien plutôt renfermer en secret
Les dures vérités que je crois à regret.
Mais déjà mon refus commence à vous déplaire.
Je vais donc révéler, philosophe sincère,
Mes sentimens affreux, barbares, inouïs:
Souvenez-vous du moins que je vous obéis.

Lorsque, des préjugés brisant la longue chaîne,
Ma raison, libre enfin, me parle en souveraine,
Ce chien qui suit mes pas (duchesse, plaignez-moi:
Je le répète encore à regret, je le croi),
Ce chien ne m'offre plus qu'une trompeuse image
De la fidélité qui paroît son partage.
Insensible automate, il me suit sans me voir;
Il fait mes volontés sans jamais les savoir.

Sans colère il s'irrite, il gémit sans se plaindre ;
Sans m'aimer il me flatte, et me fuit sans me craindre.
Le sang fait tout en lui, seul maître de son corps,
Sans qu'une ame préside au jeu de ses ressorts.
Si dans quelques momens, touché de ses caresses,
D'un cœur prêt à l'aimer j'écoute les foiblesses ;
Si, dans les châtimens qu'il me paroît souffrir,
Par ses cris douloureux je me laisse attendrir,
Descartes, ou plutôt la raison me rappelle,
Et, dictant contre lui sa sentence cruelle,
Le déclare *machine*.... A ce mot quel courroux
En des yeux menaçans change ces yeux si doux!
Vous vous troublez. « Qui? moi? Perdez cette espérance:
« On ne s'irrite point contre l'extravagance;
« Et mon juste mépris vous met au rang des fous.
« Philosophe et rimeur, quels titres contre vous! »

Poursuivez : amoureux d'honorables injures,
J'offre à la vérité ces délices si pures;
Et d'un ingrat mépris dussiez-vous m'accabler,
Pour défendre nos droits, j'ose encor vous parler.
Oui, c'est de l'homme ici que je plaide la cause ;
Et pour lui-même enfin contre lui je m'oppose.
Pouvez-vous consentir qu'à nos fers destinés,
D'indignes animaux à la terre bornés
Partagent avec nous cette clarté divine
Qui nous rappelle à tous notre illustre origine?
Consultez la raison : son oracle éternel
Vous dira, comme à moi, que notre être immortel,
L'ame, rayon de Dieu, son souffle, son image,

Est un don qu'il n'a fait qu'à son plus bel ouvrage.
De ce Dieu, dites-vous, les dons sont différens :
Quand pour nous sa bonté prodigue les plus grands,
Aux plus vils animaux, en biens inépuisable,
Il accorde au lieu d'ame un *instinct* admirable.
Qui peut.... Je vous arrête, et, ferme sur ce point,
Je proscris un vain nom, un être qui n'est point.
Oui, quand de la raison j'approche la lumière,
Je n'en puis voir que deux, l'*esprit* et la *matière*.
De ces êtres divers l'homme, assemblage heureux,
Par des liens secrets les réunit entre eux :
La matière, être épais, étendu, divisible;
L'esprit, être pensant, simple, pur, invisible.
Par ce guide immortel, dont l'homme est honoré,
Un stupide animal peut-il être éclairé?
Vous n'osez soutenir une erreur si grossière;
Mais s'il n'est point ce guide, il n'est donc que matière.

Je triomphe; et déjà mon premier argument
Dans votre esprit troublé porte l'étonnement.
« Sans chercher, dites-vous, la gloire d'y répondre,
« J'argumente à mon tour, et je vais vous confondre:

« Parcourez d'un coup-d'œil tous ces appartemens,
« De la cire et du miel édifices charmans :
« Comptez les magasins de cette mouche habile,
« Digne de nos regards et des vers de Virgile.
« Tous ces bruyans sujets, si soumis à leur roi,
« A vos subtilités répondent mieux que moi.
« Contemplez des fourmis la prévoyance active;

« Admirez des oiseaux la prudence attentive.
« Pourquoi dans les rochers, les arbres, les buissons,
« Vont-ils si loin de nous cacher leurs nourrissons?
« Nous les avons contraints à devenir si sages,
« Et notre cruauté les a rendus sauvages.
« Puisqu'ils savent nous craindre et prévoir leur malheur,
« Cette crainte est leur gloire et notre déshonneur.
« Le fol amour, suivi de ses transports terribles,
« Entre aussi quelquefois dans ces ames paisibles :
« La colombe elle-même apprend à s'irriter.
« J'entends d'un peuple entier la discorde éclater,
« Une Hélène a soufflé cette ardeur meurtrière;
« Plus d'un héros pour elle a mordu la poussière;
« Et l'oiseau dont le chant, noble cri du réveil,
« Doux salut de l'aurore, appelle le soleil,
« Souvent à haute voix célèbre sa victoire,
« Tandis qu'abandonnant ses amours et sa gloire,
« Le vaincu prend la fuite, en détournant les yeux
« Vers les antiques toits, palais de ses aïeux.
« Insectes, moucherons, respirent tous la guerre;
« Et de leurs grands débats veulent remplir la terre.
« Ils ont, pour attaquer, leurs glaives et leurs dards;
« Ils ont, pour se cacher, leurs camps et leurs remparts.
« Vengeur de la patrie, un courageux Pompée
« Veut ravir à César sa puissance usurpée,
« Guerre plus que civile, où du combat fatal
« Mars, l'homicide Mars vient donner le signal.
« Le sang coule, et bientôt le destin fait entendre
« *Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.*
« Mais ce n'est point toujours par des exploits si grands

« Qu'ils terminent entre eux leurs nobles différends:
« Loin du bruit de Bellone, en d'obscures retraites,
« Ils savent méditer des trahisons secrètes.
« Un fil industrieux, perfidement tissu,
« Arrête dans les airs un ennemi déçu;
« Et ta toile, Arachné, quoi que l'on nous raconte,
« Même après ton supplice, à Minerve fait honte.
« Ne sera-t-elle aussi qu'automate à vos yeux?
« Proscrivez seulement par ce titre odieux
« La bête (qui voudroit en prendre la défense?)
« Dont le nom méprisable annonce l'ignorance;
« Celle qui tout un jour rumine dans un pré,
« Ou l'immonde animal par le juif abhorré.
« Mais de nos actions l'imitateur habile,
« En tours ingénieux le singe si fertile;
« Le renard qui s'échappe aux chiens qu'il a trompés,
« Tous deux dans votre arrêt sont-ils enveloppés?
« Quoi! n'épargnez-vous point la triste Philomèle?
« Ah! cruels, entendez gémir la tourterelle,
« Et du cerf aux abois considérez les pleurs!
« Mais vous êtes, hélas! plus durs que les chasseurs:
« Pourquoi chercher si loin des objets de tendresse?
« Contemplez seulement ce chien qui me caresse.
« Avouez, si pourtant vous connoissez l'amour,
« Qu'il a bien de mon cœur mérité le retour.
« A mes commandemens quelle oreille attentive!
« Fut-il obéissance et plus prompte et plus vive?
« Je l'appelle, il accourt; je me lève, il me suit;
« Je m'arrête, il attend; je le chasse, il s'enfuit;
« Ses soupirs, son œil triste, et sa tête baissée,

« Expriment sa douleur et prouvent sa pensée.
« Un rival indiscret ose-t-il me flatter,
« Sa jalouse fureur brûle de l'écarter.
« Je m'éloigne : quel trouble, et quelle impatience !
« Que de gémissemens pour un moment d'absence !
« Je reviens : quels transports! que de soins empressés !
« Transports toujours nouveaux, soins désintéressés.
« Ardent, soumis, fidèle, il m'aime, sans prétendre
« *Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.*»

Duchesse, à m'émouvoir vous travaillez en vain.
Songez qu'un philosophe armé d'un cœur d'airain,
Sans que jamais respect ni prière le touche,
Suit d'un pas obstiné sa vérité farouche.
Tous ces faits merveilleux, je les sais, je les crois;
Ils m'étonnent : c'est tout ce qu'ils peuvent sur moi.
Surpris d'une machine à mes yeux si parfaite,
J'en rapporte la gloire à la main qui l'a faite.
J'en cherche les ressorts, et moins je les puis voir,
Plus j'en dois admirer l'auteur et son pouvoir.
Quand d'une montre encor j'ignorerois l'ouvrage,
Quoiqu'elle offre à mes yeux une aiguille si sage,
Dont chaque pas égal, juste règle du temps,
M'avertit d'en saisir les rapides instans;
Et quoique le marteau qu'elle renferme en elle,
Dans tous les coups qu'il frappe, à l'aiguille fidèle,
Vingt fois me les répète et réponde à mes doigts,
Dont l'importunité l'interroge vingt fois,
Croirai-je qu'en son sein c'est une ame qui veille
Pour satisfaire ainsi mes yeux et mon oreille ?

Non, non, lorsque je suis servi par un acier
Qu'a façonné la main d'un artisan grossier,
Et quand sous des doigts morts une bouche sans vie
Fait soupirer la flûte avec tant d'harmonie,
Que de cuivre et de bois l'automate formé
Par l'amant de Syrinx me paroît animé,
Je vois dans l'animal avec moins de surprise
Tous les effets d'un sang que son feu subtilise.
Tantôt ce sang rapide, à l'ame obéissant,
Allume dans nos yeux un regard menaçant;
Et tantôt sur nos fronts fait rayonner la joie,
Également docile à l'ame qui l'envoie.
Eh! que dis-je! Souvent, trop prompt à nous trahir,
Ce sang à l'ame même ose désobéir.
En vain l'homme outragé veut étouffer sa rage :
Un torrent qui bouillonne enflamme son visage ;
Et s'il veut, quand il craint, affecter la valeur,
Son sang qui s'en retire y laisse la pâleur.
Des secrets sentimens qu'excite la nature
Sur nous, et malgré nous, éclate la peinture.
Dans les dangers pressans, le corps sait précéder
Notre ame, qui n'a pas le temps de commander.
Pour défendre mon œil qu'attaque la poussière,
Un muscle sans mon ordre en baisse la paupière.
L'enfant prêt à tomber étend ses foibles bras :
Ce geste involontaire a suivi son faux pas;
Et la main qui s'expose au coup inévitable
Prépare pour le front un secours favorable.
D'ignorans portefaix, pour soutenir leur poids,
D'un savant équilibre accomplissent les lois.

Quand je vois tant d'humains que l'ame à peine éclaire,
Je suis prêt à douter qu'elle soit nécessaire.
Que sert-elle au sauvage enfoncé dans un bois?
Que fait l'être pensant dans un brute Iroquois?
En exemples pareils nos climats sont fertiles :
Dans nos sots villageois que d'ames inutiles!
Ils labourent leurs champs, ils parlent à leurs bœufs,
Et le soin de penser ne fut point fait pour eux.
Non moins que ses chevaux leur conducteur stupide
Mériteroit souvent et le mors et la bride.
Un manœuvre se lève, et, chargeant sur son bras
La règle, le marteau, l'équerre, le compas,
Va tailler lentement la pierre qu'on lui donne :
Courbé sur elle, il frappe, il polit, il façonne;
La nuit vient, il s'endort; et le soleil nouveau
Le rappelle à sa pierre, il reprend son marteau.
Son travail, ou plutôt l'espoir du gain l'enflamme;
Il passe ainsi ses jours : bel emploi pour son ame!
S'il alloit me répondre : « Et que fais-tu de mieux?
« De rimes occupé, distrait, sombre, ennuyeux,
« Tu cours après des sons : bel emploi pour la tienne!
« Aucun trouble du moins n'inquiète la mienne.
« De ma tranquillité laisse-moi le bonheur,
« De tes raisonnemens je te laisse l'honneur. »

Mais c'est trop m'écarter, mon sujet me rappelle;
J'y reviens, et conclus que la flamme immortelle,
Qu'enferment des humains les corps les plus épais,
Dans ceux des animaux ne s'allume jamais.

Et d'où vient qu'en effet la longue expérience
N'augmente point en eux l'adresse et la science?
Ce vieux chat, vieux rêveur, sans être plus instruit,
De ses réflexions ne nous montre aucun fruit.
Du premier coup d'essai, par le même artifice,
Un oiseau de son nid élève l'édifice;
Tandis que les travaux, les leçons et les ans
Ont formé par degrés nos esprits ignorans.
Quand je vois ce castor qui ne fait que de naître,
Si savant dans un art dont il n'eut point de maître,
Je ne puis rapporter cet étonnant savoir
Qu'à de secrets ressorts que le sang fait mouvoir.
Oui, je le crois, duchesse, et la foi me l'ordonne.
Tout prêt à soutenir ce mot qui vous étonne,
De Descartes demain le hardi sectateur
Osera vous montrer, s'érigeant en docteur
(Dût ce titre nouveau mieux prouver sa folie),
Sur la religion sa doctrine établie.

FIN DE L'ÉPITRE I.

ÉPITRE II

SUR L'AME DES BÊTES.

A MADAME LA DUCHESSE DE N....

Je viens renouveler un combat peu commun,
Que ne tenteroit pas mon courage importun,
Si vous étiez semblable à ces femmes frivoles,
Stériles en raisons, fertiles en paroles,
Arbitres d'une robe, et juges d'un ruban,
Qui, sans les doux attraits de quelque heureux roman,
Jamais de leurs regards n'honoreroient un livre.
Duchesse, à d'autres soins votre bon goût vous livre :
Dès long-temps attentive à nourrir votre esprit
D'un entretien solide, ou d'un utile écrit,
Vous réparez l'honneur d'un sexe à qui l'usage
Sembloit avoir donné l'ignorance en partage.

C'est la cause du ciel que je plaide aujourd'hui,
Et le grand Augustin va me servir d'appui.

Sous l'empire d'un Dieu tout-puissant, équitable,
L'innocence est heureuse, et qui souffre est coupable.

Au bien de ses enfans un père intéressé
Punit même à regret, quand il est offensé.
A s'armer de rigueur nous l'avons su contraindre :
Fils ingrats, fils pécheurs, est-ce à nous de nous plaindre?
Mais à nos châtimens les animaux unis
Seroient donc à la fois innocens et punis!
En eux je vois la peine, et ne vois point le crime;
Et leur plainte seroit peut-être légitime,
Si, connoissant leurs maux, ils élevoient ces cris :
« Victimes du courroux, vils jouets du mépris,
« Quelle est donc ta clémence, ou plutôt ta justice?
« Pourquoi, soumis à l'homme, objets de son caprice,
« Sous son règne cruel vivons-nous gémissans,
« D'un maître criminel esclaves innocens?
« Grand Dieu, prends-tu plaisir à voir des misérables?
« Par grace, romps le fil de nos jours déplorables.
« Tu nous les as donnés, retire ton présent :
« Ou rends-nous plus heureux, ou rends-nous au néant. »

Ne me répondez pas qu'ils ont commis peut-être
Quelque antique forfait qu'ils ne peuvent connoître.
Verrions-nous donc entre eux ce divers traitement,
Ce partage inégal d'un commun châtiment?
Tout semble rire à l'un, tout conspire à sa joie,
Et l'autre du supplice est l'éternelle proie.
Tandis que ces chevaux à courir destinés,
Et pour vingt sous par heure au public condamnés,
Attachés nuit et jour à leurs tristes voitures,
Chargés injustement de brutales injures,
Maigres, secs, efflanqués, de coups de fouet meurtris,

D'un harnois déchiré traînant les vieux débris,
N'ont, pour mettre à profit l'instant qui les répare,
Que le foin que leur jette une main trop avare,
Le coursier d'un prélat, s'engraissant à loisir,
Voit abonder l'avoine au gré de son désir;
Couché nonchalamment sur une ample litière,
Seulement quelquefois levant sa tête altière,
Écumant, frappant l'air d'un fier hennissement,
Sous un poids qui l'honore il marche lentement.
Ce dogue, utile esclave, et garde incorruptible,
Si fidèle à son maître, aux voleurs si terrible,
D'une chaîne accablé, gémit dans sa prison;
On lui plaint un pain noir, pétri d'orge et de son.
Qu'un astre différent éclaira la naissance
De ce chien, tendre objet de votre complaisance!
Rassasié, content, il dort sur vos genoux;
Et pour tout dire enfin, il est aimé de vous.
Le ciel auroit-il pu, juste dans sa vengeance,
Entre des criminels mettre tant de distance?
Parmi nous, il est vrai, quoique tous condamnés,
Il est des favoris qui semblent épargnés,
Des mortels qu'en tout temps la fortune caresse,
Que sur des lits de fleurs, pleins d'une douce ivresse,
Dans leurs brillans palais endort la volupté:
Du tonneau d'amertume ont-ils jamais goûté?
Le pauvre, né pour eux, leur vend ses bras serviles.
L'un, brûlé du soleil, rend leurs terres fertiles;
L'autre de leurs repas médite les apprêts,
Et par des goûts nouveaux en réveille les mets.
Ce désordre m'apprend que d'un juge équitable

Cette terre n'est point l'empire véritable.
Roi suprême, qui vois tes sujets dans les pleurs,
Tu dois venir un jour terminer leurs douleurs.
Ils attendent ton règne; et, dans cette espérance,
Ils ne murmurent pas d'un moment de souffrance.
Mais si le sentiment conduit les animaux,
S'ils souffrent, quel espoir peut adoucir leurs maux?

Croirons-nous qu'un séjour de douceurs éternelles
Doive récompenser leurs ames immortelles?
A ce hardi soupçon la foi vient s'opposer.
Je veux bien toutefois encor le supposer.
Mais contre l'homme injuste et son règne barbare,
Pour la bête opprimée alors je me déclare.
Rougissons, rois cruels, de tant d'arrêts de mort,
Qui n'ont pour fondement que la loi du plus fort.
Et quel droit avons-nous sur des jours respectables?
Misérables, du moins épargnons nos semblables.
Si l'immortel rayon luit dans les animaux,
Dieu, qui les fit pour lui, les rendit nos égaux;
Et, partageant entre eux nos caresses sincères,
Nous devons les aimer et les traiter en frères.
Autrefois, nous dit-on, l'ardente charité
De ce saint si fameux par son humilité,
De ce père fécond, dont la nombreuse race
A répandu partout le froc et la besace,
Aux bêtes, par amour, prodiguoit ce doux nom :
« Paissez, s'écrioit-il, mon frère le mouton;
« Mon frère, dans ces bois paissez en assurance.
« A l'auteur de mes jours vous devez la naissance.

« Bénissons-le tous deux; vous, cigale, ma sœur,
« Par vos sons éclatans célébrez sa douceur. »

Ainsi parloit d'un saint la pieuse foiblesse.
Mais que nous sommes loin de cette humble tendresse,
Nous ingrats, nous souillés du sang de la brebis,
Qui nous a tant de fois couverts de ses habits!
Les bœufs qui tous les ans, au laboureur dociles,
Dans nos champs ont tracé tant de sillons utiles,
Sous l'indigne marteau par notre ordre expirans,
Apprennent ce qu'on gagne à servir des tyrans.
Que de meurtres commis par nos goûts détestables!
Et que d'êtres pensans immolés à nos tables!
De ces arbres épais cet habitant si doux
N'est point dans sa retraite à l'abri de nos coups.
Malheureux l'animal dont la chair délicate
Offre à la volupté quelque attrait qui la flatte!
Que dis-je! L'oiseau même inutile au repas
Tombe frappé d'un plomb qu'il ne méritoit pas.
Par son vol inégal la rapide hirondelle
Irrite des chasseurs l'adresse criminelle.
Rome voit son palais semé de corps sanglans,
Un empereur poursuit des insectes volans.
Peut-être qu'adorant la main qui les immole,
D'un si noble trépas la gloire les console.
Mais aux lentes douleurs ce dogue dévoué,
Qui, sur un échafaud indignement cloué,
Aux cruels écoliers, victime anatomique,
Va de son corps ouvert montrer la mécanique,
Qui le consolera lorsque tant de bourreaux

Contemplent avec joie, en suivant leurs ciseaux,
Les mouvemens d'un cœur dont la rage s'exhale;
Des intestins fumans le tortueux dédale,
Et ces canaux qu'un lait si prompt à s'écouler
Aux yeux d'Asellius sut enfin déceler?
Ah! réparons du moins notre gloire offensée,
Et loin des animaux écartons la pensée!
Pour calmer nos remords et sauver notre honneur,
Croyons que nos sujets ignorent leur malheur.

Eh quoi! s'ils en avoient la triste connoissance,
Ne les verrions-nous pas courir à la vengeance?
Un seul cartésien déchiré par leurs dents
Rendroit dans leurs discours les autres plus prudens;
Et l'auteur d'une secte odieuse et terrible
N'eût jamais dans son lit fait une mort paisible.
Nous les eussions vus tous, de rage transportés,
Sur l'ennemi commun fondre de tous côtés.
Son sang eût effacé ses barbares maximes;
Et tout le mien sans doute effaceroit mes rimes.
Mais à tant de fureurs dussé-je m'exposer,
Trop heureux si mes vers peuvent vous amuser.

FIN DE L'ÉPITRE II.

NOTES DES EPITRES

SUR L'AME DES BÊTES.

ÉPITRE I.

Page 564.

Sans m'aimer il me flatte, et me fuit sans me craindre.

« La crainte des périls, dit le cardinal de Polignac, est la « crainte de la mort : or, les animaux qui ne savent point ce que « c'est que la mort, ne peuvent la craindre. »

Nam timor est odium mortis quæ creditur instans;
Nullo viva modo nôrunt animalia mortem :
Ignoti nullus timor est, ut nulla cupido.
Ideircò fugiunt, quoniam fugere illa necesse est.

Anti-Lucr. liv. VI, v. 731.

Même page.

Le sang fait tout en lui, seul maître de son corps, etc.

Les objets extérieurs, qui agissent sur les bêtes comme sur nous, peuvent les faire agir de même sans qu'une ame y ait part. Pour le concevoir, faisons réflexion à trois choses qui se passent en nous consécutivement : 1° l'impression de l'objet extérieur sur l'un de nos organes; 2° la sensation qui suit cette impression ; 3° le raisonnement qui suit la sensation. L'air agité frappe notre oreille : la sensation du son en est la suite; et notre raison juge de la qualité du son. Mais si le son annonce

un grand péril très-prochain, notre corps a pris la situation convenable à la défense ou à la fuite avant que notre raison en ait jugé. Supposons encore qu'un homme affamé découvre une pierre et un pain : chaque objet fait sur ses yeux en même temps une même impression, que ne suit pas une même sensation; mais, avant tout raisonnement, l'homme a couru au pain par une propension secrète entre l'objet extérieur et sa faim. Ce n'est pas sa raison qui l'a fait courir; ce n'est pas non plus elle qu'il faut admirer, mais la sagesse de celui qui a fait la machine : il peut avoir fait des machines que les objets extérieurs fassent agir comme nous, sans que la raison ait part à leurs actions. Ces réflexions sont de M. Bossuet, dans son Introduction à la philosophie.

Page 564.

Oui, c'est de l'homme ici que je plaide la cause;

Notre préjugé est si fort, que celui qui devant nous plaide la cause des bêtes contre nous a plus beau jeu que celui qui plaide la nôtre. Un cartésien nous ennuie, et Montaigne nous amuse quand il se dépeint jouant avec sa chatte, sans savoir si c'est lui qui se joue d'elle, ou si c'est elle qui se joue de lui. Il s'oublie jusqu'à prétendre que, si nous sommes les seuls qui possédions l'avantage de penser, cet avantage, qui nous est vendu bien cher, est la cause de tous nos maux. Madame Deshoulières a dit de même aux animaux :

Cependant nous avons la raison en partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est point si grand avantage, etc.

Peut-on, comme Montaigne et madame Deshoulières, employer son esprit à avilir sa raison?

Même page.

D'indignes animaux à la terre bornés, etc.

Ils ne sont occupés que de la vie présente, ce qui fait dire si agréablement au cardinal de Polignac :

Nec plus quàm satis est ad vitam, nec minùs optant,
O physici! ô verè sapientes, atque beati!
O epicureâ dignissima turba palæstrâ!
Ibid. liv. VI, v. 1211.

Page 565.

Est un don qu'il n'a fait qu'à son plus bel ouvrage.

La création des animaux est rapportée dans la Genèse bien différemment de celle des hommes. Dieu dit aux eaux de produire les poissons et les oiseaux, et à la terre de produire les animaux qui habitent sur elle. A l'égard de l'homme, il le forme lui-même, et lui inspire un souffle de vie, *spiraculum vitæ :* c'est ce souffle qu'il n'a point inspiré aux animaux.

Même page.

Je n'en puis voir que deux, l'*esprit* et la *matière*.

Nous ne concevons que deux substances : cependant le Journal de Paris, juin 1730, m'objecte sur cet endroit « que Dieu « a pu former une infinité de substances différentes, et ne s'est « pas engagé de rien créer sans en donner à l'homme la con- « noissance. » J'ignore, je l'avoue, tous les êtres que Dieu a créés; mais quelque substance qu'il ait tirée du néant, il faut ou qu'elle soit pensante, ou qu'elle ne le soit pas : par conséquent mon raisonnement subsiste toujours. Dieu a créé ou des esprits non unis à des corps, comme les anges, ou des corps non unis à des esprits, comme tous les objets matériels que

nous voyons, ou des esprits unis à des corps, comme les hommes.

Page 565.

« Tous ces bruyans sujets, si soumis à leur roi.

La mouche à miel que Virgile appelle *roi* doit maintenant être appelée *reine*. On a reconnu qu'elle étoit femelle; et l'on croit même que chaque essaim n'a que cette femelle; mais je fais parler une dame suivant l'opinion commune.

Page 566.

« Pourquoi dans les rochers, les arbres, les buissons....

Les animaux, dit-on, agissent conséquemment à leurs besoins. On en peut dire autant des plantes. De combien d'enveloppes couvrent-elles leurs graines! Tout paroît intelligent dans la nature, parce que tout est conduit et fait par une intelligence suprême. L'intelligence est toujours dans l'ouvrier, et n'est pas toujours dans l'ouvrage.

Même page.

« Cette crainte est leur gloire et notre déshonneur.

« Les oiseaux, dit Montaigne, peuvent-ils plancher leurs « palais de mousse et de duvet sans prévoir que les membres « tendres de leurs petits y seront mollement? Notre art est « foible à les imiter. » En prouvant trop pour eux, on prouve contre eux. Leur art est admirable, mais toujours le même. A tout âge un oiseau, dans tout pays, fait la même chose. Une hirondelle jeune ou vieille, en France ou à la Chine, construit son nid de la même façon. Son art ne vient donc pas de son expérience, ni de l'étude, ni de la raison. C'est ce que le cardinal de Polignac a dit :

Arguit in fabro, non in se machina mentem.

Ibid. liv. VI, v. 1269.

Même page.

« Le fol amour, suivi de ses transports terribles,
« Entre aussi quelquefois dans ces ames paisibles.

Sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu, etc.
VIRG. *Georg.* liv. IV, v. 67.

Dans ces vers pompeux de Virgile on croit voir nos guerres, quoiqu'il ne parle que de celles des abeilles. C'est ce que fait si bien observer Montaigne, toujours content quand il peut humilier l'homme. « Dans ces vers, dit-il, je crois voir l'ineptie « et la vanité humaine. Un dépit, une jalousie domestique, « causes qui ne devroient pas émouvoir deux harangères à s'é- « gratigner, est l'ame de ces grands troubles. Ce furieux, mons- « tre à tant de bras et tant de testes, c'est toujours l'homme, « foible, calamiteux et misérable. Ce n'est qu'une fourmilière « émue et échauffée : *It nigrum campis agmen.* Qu'on leur jette « un peu de poussière comme aux mouches, voilà toutes nos « enseignes, nos légions et le grand Pompée lui-même rompu « et fracassé. »

Même page.

Vengeur de la patrie, un courageux Pompée, etc.

Le cardinal de Polignac compare les combats du lion à ceux de César.

Prosilit ad prædam rapidus leo, Cæsar ad orbis
Imperium : finis, fateor, diversus utrique :
At non dissimiles pugnæ, labor unus et idem,
Quo cœnam fera, quo regnum sibi comparat heros.
Anti-Lucr. liv. VI, v. 72.

Il rapporte ces combats qu'il a vus dans l'Ukraine entre ces animaux qui sont une espèce de renards :

Vidi belligeras acies et castra ferarum, etc.
Ibid. v. 185.

Page 566.

« *Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.*

Vers de Corneille dans la mort de Pompée.

Page 567.

« Et ta toile, Arachné, quoi que l'on nous raconte....

La toile de l'araignée est un ouvrage admirable. On la peut connoître par la dissertation savante qu'a faite M. le premier président Bon, *spretæ novus ultor arachnes.*

Même page.

« La bête (qui voudroit en prendre la défense ?)

Nous aurions honte de donner une ame à des reptiles, à des moucherons, etc.; il faut cependant faire ce présent à tous les animaux, ou le refuser à tous, comme le dit le cardinal de Polignac :

Omnibus aut nullis mens est. Si mentis honores
Concedas aquilis, et habebunt ostrea mentem.
Ibid. v. 549.

Donnerons-nous une ame à ces insectes qui vivent encore long-temps quoiqu'on leur ait coupé la tête, et dont chaque partie coupée paroît vivante? Et combien d'ames faudra-t-il donner aux polypes qui se multiplient à mesure qu'on les coupe, de façon que chaque partie coupée devient un autre animal entier et vivant! Ce fait, si inconcevable et si certain depuis que les observations de M. du Trembley et de M. de Réaumur le confirment, déroute, sur le système de l'ame des bêtes, tous les philosophes, excepté les cartésiens.

Même page.

« Le renard qui s'échappe aux chiens qu'il a trompés.

Montaigne parle, après Plutarque, de renards qui, en s'a-

vançant sur une rivière glacée, prêtent l'oreille à chaque pas pour écouter si l'eau ne coule point; ce qui leur fait juger si la glace est assez forte pour les porter, suivant ce raisonnement : « ce qui fait du bruit remue, ce qui remue n'est pas gelé, ce « qui n'est pas gelé est liquide, ce qui est liquide ne porte pas. » Avant de faire raisonner ainsi le renard, il faut être assuré du fait; et malgré l'autorité de Plutarque, il est fort douteux.

Même page.

« Contemplez seulement ce chien qui me caresse.

Il faut avouer que les chiens étonnent souvent un philosophe. Montaigne admire avec raison ceux qui conduisent les aveugles. Ils savent s'arrêter aux portes où leurs maîtres doivent demander l'aumône; ils savent leur faire éviter les embarras des rues; et quoiqu'un espace soit assez large pour eux, ils n'y passent point, s'il n'est assez large pour leurs maîtres. Les choses surprenantes que font ces animaux sont les fruits des leçons qu'on leur a données : mais comment les leur a-t-on données? Avec un bâton. On instruit les hommes avec la parole : on s'adresse à la raison. On instruit les animaux avec le bâton, parce qu'on s'adresse à la machine, dans laquelle on ne veut que faire des impressions assez fortes pour y rester toujours.

Page 568.

« *Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.*

Vers de J. Racine dans Bérénice.

Même page.

Ils m'étonnent : c'est tout ce qu'ils peuvent sur moi.

C'est tout ce que dit aussi le cardinal de Polignac :

Ista vides, miraris; et ipse admiror; at ultrà
Prosequor, et miranda magis mihi causa videtur.
Ibid. v. 1227.

Page 568.

Surpris d'une machine à mes yeux si parfaite.

Tout l'artifice, comme dit le cardinal de Polignac, est dans les ressorts :

Omne est arcanum in fabricâ.

Même page.

Vingt fois me les répète et réponde à mes doigts, etc.

Le cardinal de Polignac, dont je n'avois pas vu l'ouvrage quand je fis ces vers, avoit dit la même chose en meilleurs vers, en prenant la montre pour comparaison,

Mentem inventoris certè laudabit et artem,
Consiliumque fabri, thecâ non quæret in ipsâ.
Quanquam opus eximium, quanquam ingeniosa reperta
Miratur, digitoque premens interrogat horam.
Ibid. v. 1283.

Page 569.

Et quand sous des doigts morts une bouche sans vie, etc.

Le flûteur automate, ouvrage de M. Vaucanson, qui a fait voir jusqu'où l'homme pouvoit porter le mécanisme. Ne soyons donc pas surpris que des machines dont Dieu a disposé les ressorts soient si admirables.

Même page.

Tantôt ce sang rapide, à l'ame obéissant.

Nous éprouvons, dans les passions violentes, que toutes les parties de notre corps s'entr'aident mutuellement et concourent à la conservation du tout.

Même page.

Notre ame, qui n'a pas le temps de commander.

Et souvent même malgré elle. Qu'un ami approche sa main

de notre visage comme pour le frapper, quoique nous sachions que ce n'est qu'une feinte, nous fermons les yeux, et nous détournons la tête involontairement.

Ignari quid agant et cur, aut quid sit agendum.
Porrectis tamen hi firmant se vectibus, artem
Mechanicam gestu, non cognitione professi.
Ibid. v. 792.

Même page.

Pour défendre mon œil qu'attaque la poussière, etc.

In teneros etiam improvisum si quid ocellos
Involet, en refugit caput, it manus antè, periclum
Avertens, animus quàm sensit, opemve ferendam.
Ibid. v. 795.

Même page.

Prépare pour le front un secours favorable.

Il ne sait pas que la tête est la partie la plus importante, et qu'il faut la secourir aux dépens des mains; mais la nature n'attend ni les réflexions ni l'âge des réflexions.

Même page.

D'ignorans portefaix, pour soutenir leur poids, etc.

S'ils portent un fardeau du bras droit, ils étendent le bras gauche, afin d'avoir toujours un même centre de gravité: les parties du corps s'arrangent suivant la manière dont le corps est chargé, et c'est ce que peint le cardinal de Polignac dans les vers suivans:

Rusticus, urbanus pariter, juvenisque senexque,
Corpora cùm subitò librant, crus, brachia tendunt.
Ibid. v. 788.

Page 570.

Je suis prêt à douter qu'elle soit nécessaire.

Quand je parle ainsi, on ne doit pas me soupçonner de croire

que l'ame soit inutile dans quelques hommes. Ce qui est dit pour égayer la matière ne doit point être pris sérieusement. Boileau parloit-il sérieusement quand il faisoit dire à l'âne :

Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête!

La réflexion du Journal des savans sur cet endroit m'a obligé de faire cette note.

Page 571.

Et d'où vient qu'en effet la longue expérience, etc.

L'invention des arts fait honneur à l'esprit humain. Les animaux, depuis le commencement du monde, n'ont rien inventé ni perfectionné. Les muets du grand-seigneur ont un art infini pour se parler par signes : les animaux n'ont point entre eux ce langage. On objecte qu'on contient les animaux féroces par des exemples de sévérité faits sur leurs pareils. Quelque peuple a fait ces exemples, et s'est imaginé qu'ils étoient utiles; mais cette utilité est-elle bien certaine?

Même page.

Du premier coup d'essai, par le même artifice, etc.

Tout animal d'une même espèce, dit le cardinal de Polignac, a les mêmes occupations; et le rossignol chante toujours, dans tous les pays, le même air :

Omnis aves vultur, capit omnis aranea muscas. . . .
Sic Philomela parem terris canit omnibus hymnum,
Hymnum delicias veris.

Ibid. v. 864.

Et pourquoi, dit-il, le perroquet ne parle-t-il jamais qu'au hasard?

Sed temerè ac frustrà rogat, et respondet, inani
Garrulitate loquax.

Ibid. v. 925.

Même page.

Quand je vois ce castor qui ne fait que de naître, etc.

Pline le naturaliste donne à l'éléphant toutes nos vertus, même celle de la religion : *Proximum est elephas humanis sensibus, quippè intellectus sermonis patrii, amoris et gloriæ voluptas, immò verò, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque siderum, etc.* Puisqu'il lui donne nos vertus les plus rares, il le fait plus parfait que nous. Tout ce qu'il en dit est faux.

Même page.

Je ne puis rapporter cet étonnant savoir, etc.

M. Arnaud, M. Pascal, et le père Desmares, furent un jour témoins à Liancourt d'une grenouille qui contrefaisoit la morte lorsqu'un brochet l'approchoit, et s'enfuyoit sitôt qu'il la quittoit : elle fit plusieurs fois la même chose; ce qui fit dire à M. Pascal, *puisqu'elle agit toujours de même, elle agit machinalement.*

Même page.

Oui, je le crois, duchesse, et la foi me l'ordonne.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que ce mot n'est pas dit sérieusement : il est vrai néanmoins que la preuve que je vais faire valoir dans l'épître suivante est très-forte en faveur du système cartésien.

EPITRE II.

Page 572.

Sous l'empire d'un Dieu tout-puissant, équitable, etc.

C'EST ce grand principe que saint Augustin employa si souvent pour prouver le péché originel : *sub Deo justo nemo miser, nisi mereatur;* principe conforme à ce que dit la Sagesse, c. XII : *Ipsum qui non debet puniri, condemnare, exterum æstimas à tuâ virtute ;* principe conforme à ce que la raison a dit à ces païens qui croyoient que les hommes naissoient pour expier quelque crime commis dans une autre vie; principe que j'ai fait valoir dans le 2e chant du poème de la Religion, et dans mes deux épîtres sur l'âme des bêtes.

Page 573.

Verrions-nous donc entre eux ce divers traitement,
Ce partage inégal d'un commun châtiment ?

L'inégalité de nos conditions, et surtout la prospérité des méchans, faisoient souvent murmurer contre la Providence ceux même des païens qui croyoient à l'immortalité de l'ame. Il paroît, par Homère et Virgile, qu'ils avoiênt une bien foible idée du bonheur de l'ame après la mort : l'honneur de commander aux ombres ennuyoit beaucoup Achille. La religion chrétienne, qui fournit une prompte réponse à cette difficulté, nous fait demander tous les jours l'arrivée du règne où l'ordre sera rétabli. Mais si les bêtes pensent, et n'ont rien à espérer

après la mort, comment accorder leurs malheurs et l'inégalité des conditions entre elles avec la bonté de Dieu?

Page 574.

Du tonneau d'amertume ont-ils jamais goûté?

Homère place auprès de Jupiter deux tonneaux : celui des biens, et celui des maux. Jupiter ne puise que dans le premier pour les dieux : et il ne puise que dans le second pour ces mortels que le malheur semble poursuivre à tout moment; pour tout le reste des hommes il puise en même temps dans les deux tonneaux, ne leur donnant jamais de biens que le mélange des maux n'empoisonne son présent. La fiction d'Homère prouve une chose communément vraie : il faut pourtant excepter quelques hommes qui, jusqu'à la mort, n'ont presque pas goûté du tonneau d'amertume.

Page 575.

Mais contre l'homme injuste et son règne barbare, etc.

L'auteur du Spectacle de la nature prétend que justifier notre empire sur les animaux par ce principe qu'ils sont des machines, c'est autoriser un droit très-certain par une raison très-incertaine. « Vouloir, dit-il, expliquer l'ame des bêtes, c'est « de la philosophie perdue. Nous voyons que Dieu les a faites « pour nos besoins; cela doit nous suffire. C'est pour notre « avantage qu'elles savent faire certaines choses, et qu'il leur « est défendu de rien savoir de plus. » Il est bien vrai que, si elles avoient une raison pareille à la nôtre, nous n'en serions plus les maîtres; mais notre empire sur elles, juste ou non, n'est pas moins cruel pour elles, si elles pensent : ainsi ce n'est pas répondre à la difficulté. Il est encore vrai que vouloir expliquer en détail le mécanisme qui les fait agir, c'est de la phi-

losophie perdue; mais soutenir que le seul mécanisme les fait agir, c'est parler en bon philosophe.

Page 575.

Et quel droit avons-nous sur des jours respectables ?

C'est ce que dit aussi le cardinal de Polignac, ant. - Lucr. liv. VI, v. 1188 :

Quo jure imbellem populum et nil tale merentem
Per mare, per terras, nunc vi, nunc fraude malignâ
Insequeris captans, indefensumque trucidas
Atque voras ? Inter lusus et gaudia ruris
Annumeras belli genus hoc immite, nefandum,
Ignavumque ? Lupo quare crudelior ipso,
Cui te rivalem præstas, et quem invidus horres,
Non osor feritatis, at æmulus, omne per ævum
Innocuas occidere oves, mactare juvencos
Non dubitas, fluit undè tibi tot copia rerum,
Et quibus est post longam operam nex unica merces ?

Même page.

De ce saint si fameux par son humilité, etc.

Bayle, à l'article de saint François, raille à ce sujet ce saint si respectable. Il n'est pas étonnant qu'une pieuse simplicité, dont une profonde humilité étoit la cause, soit exposée aux railleries d'un homme du caractère de Bayle.

Page 576.

Nous ingrats, nous souillés du sang de la brebis.

Ovide met cette plainte dans la bouche de Pythagore.

Quid meruistis, oves, placidum pecus ?....
Quid meruêre boves, animal sine fraude dolisque,
Innocuum, simplex, natum tolerare labores ?

Métam. liv. XV.

Même page.

Les bœufs qui tous les ans, au laboureur dociles.

Plutarque, dans la vie de Caton le censeur, témoigne qu'il ne pourroit se résoudre à abandonner un bœuf qui auroit vieilli en labourant ses terres, « parce que, dit-il, nous ne devons « pas nous servir des choses qui ont une ame comme nous nous « servons des souliers quand ils sont usés, ne fût-ce que pour « nous apprendre à aimer les hommes, et dans ces petites « choses faire l'apprentissage de l'humanité. » La dernière raison est très-sage, et la première est vraie dans le système d'un homme qui croit que les bêtes pensent.

M. l'abbé Desfontaines, lettre 128, examinant cette question, appelle l'opinion cartésienne *la plus insigne extravagance de l'esprit humain.* Le système que, selon lui, la nature enseigne à tous les hommes, est celui d'un être pensant, mais mortel, d'une ame bornée dans ses opérations, déterminée invinciblement par les objets, incapable de délibération et de liberté. « A l'égard du malheur des bêtes, il n'intéresse pas, dit-il, la « justice de Dieu. Si quelquefois elles sont malheureuses, ne « sont-elles pas dédommagées par les plaisirs des sens, qu'elles « goûtent peut-être mieux que nous? L'un va pour l'autre. » Certainement l'un ne va pas pour l'autre pour ces malheureux chevaux dont j'ai fait la peinture, ni pour ces bœufs qui vont finir à la boucherie des jours qu'ils ont passés à labourer la terre. Mais supposons toutes les bêtes heureuses : se peut-il qu'une ame soit mortelle, incapable de délibération et de liberté, soumise à la matière, et que les plaisirs du corps soient son unique félicité? Un pareil système, avancé sérieusement, *seroit la plus insigne extravagance des préjugés des sens.* Je veux croire que M. l'abbé Desfontaines ne l'a pas sérieusement avancé, et je ne fais cette remarque que pour montrer dans

quels abîmes on peut se jeter lorsqu'on abandonne le système cartésien; au lieu que par ce système on sauve la gloire de notre ame, et on justifie la Providence. C'est pourquoi j'ai dit au commencement de la première épître :

Oui, c'est de l'homme ici que je plaide la cause;

et au commencement de celle-ci :

C'est la cause du ciel que je plaide aujourd'hui.

Page 576.

Que de meurtres commis pour nos goûts détestables!

Pythagore regardoit comme un crime la coutume de se nourrir de la chair des animaux. Ovide lui fait dire,

Heu! quantum scelus est in viscera viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho!

Même page.

Un empereur poursuit des insectes volans.

L'histoire rapporte que l'empereur Domitien s'occupoit dans son palais à tuer des mouches.

Page 577.

Aux yeux d'Asellius.

Savant médecin qui, dans le dix-septième siècle, découvrit les veines lactées.

Même page.

Eh quoi! s'ils en avoient la triste connoissance, etc.

Pour parler plus sérieusement, il est certain que, si les bêtes

paroissent quelquefois donner des marques de pensée, elles donnent ordinairement de grandes preuves de stupidité. Le même animal se laisse prendre plusieurs fois au même piége. Un troupeau de bœufs se laisse conduire à la boucherie par un enfant.

Même page.

Mais à tant de fureurs dussé-je m'exposer, etc.

Malgré l'esprit philosophique dont se vante notre siècle, le préjugé des sens engage presque tout le monde aujourd'hui à croire que les animaux pensent. Que ceux que les preuves métaphysiques et celles de morale ne peuvent convaincre que les bêtes ne sont que des machines connoissent du moins que cette question est très-difficile à résoudre, et qu'ils en concluent que l'homme n'est qu'ignorance : voilà l'utilité la plus certaine qu'on en puisse tirer, en admirant l'Être suprême qui a créé les animaux, soit qu'on croie qu'ils ont une ame, soit qu'on croie qu'ils n'en ont pas. C'est par cette réflexion que le cardinal de Polignac termine son livre sur cette question :

Quæ sive carentia sensu,
Sive instructa putes, mirare et numen adora.
Anti-Lucr. liv. VI, v. 1559.

FIN DES NOTES SUR L'AME DES BÊTES.

ÉPITRE

SUR L'ABUS QUE LES POÈTES FONT DE LA POÉSIE.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉPITRE SUIVANTE.

Après les premières lectures que je fis du poème de la Grace, plusieurs de ceux qui l'avoient entendu m'exhortèrent à m'appliquer à la tragédie, qui me fourniroit, disoient-ils, des sujets plus agréables au goût des hommes et plus convenables à la poésie. Peut-être me serois-je laissé séduire, et aurois-je eu la témérité de vouloir approcher du théâtre, dont tant de raisons me doivent éloigner, si des amis plus sincères, en me représentant les grandes difficultés du poème dramatique, ne m'eussent exhorté en même temps à ne point profaner une muse qui avoit consacré à la religion les prémices de son travail. Ces sages avis firent impression sur moi, et je m'engageai à les suivre par cette épître, dans laquelle, pour faire voir que les sujets de piété sont les plus dignes des vers, je remonte à la naissance de la poésie, qui, chez tous les peuples, a tiré son origine de la religion. J'ai placé l'époque de sa naissance au passage de la mer Rouge, parce que nous n'avons point de cantique plus ancien que celui qui fut composé par Moïse après ce grand événement; et voici comme M. Bossuet parle de ces sortes de cantiques dans son admirable Discours sur

l'histoire universelle : « Les pères les apprenoient à leurs « enfans ; ils se chantoient dans les fêtes, et perpétuoient « la mémoire des actions les plus éclatantes : de là est née « la poésie. C'étoit Dieu et ses œuvres merveilleuses qui « faisoient le sujet de ces odes. Dieu les inspiroit lui-« même, et il n'y a proprement que le peuple de Dieu « où la poésie soit venue par enthousiasme. »

Cette origine de la poésie prouve combien elle s'est avilie depuis qu'elle a voulu faire de l'amour son objet favori. On ne peut parler ainsi sans passer pour un censeur outré. Les hommes prétendent avoir l'heureux privilége de pouvoir sans danger voir les spectacles les plus tendres, et lire les vers les plus passionnés : cependant Ovide, qui connoissoit assez bien toutes les foiblesses du cœur humain, pensoit différemment. Il ne passera point pour un censeur trop sévère; et je puis citer son autorité, parce qu'elle est grande sur cette matière : ce qui est condamné par Ovide est bien condamné. C'est lui qui regarde le théâtre comme un lieu fatal à l'innocence :

> Ille locus casti damna pudoris habet.
>
> *De Arte am.* I.

C'est lui-même qui défend la lecture des poètes aussi tendres que lui. C'est Ovide qui avant moi a fait le procès à Sapho, à Catulle, à Tibulle, et qui se l'est fait à lui-même :

> Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas :
> Submoveo dotes impius ipse meas.

Callimachum fugito, non est inimicus amori,
Et cum Callimacho tu quoque, Coe, noces.
Me certè Sapho meliorem fecit, amice,
Nec rigidos mores teia musa dedit.
Carmina quis potuit tutò legisse Tibulli,
Vel tua cujus opus Cynthia sola fuit?
Quis potuit lecto durus discedere Gallo?
Et mea nescio quid carmina dulce sonant.

De Remed. am. v. 757.

ÉPITRE

SUR L'ABUS QUE LES POÈTES FONT DE LA POÉSIE.

A M. DE VALINCOUR.

Aux combats de la scène en vain, cher Valincour,
Des amis trop flatteurs m'excitent chaque jour,
Et m'y font espérer ces éclatans suffrages
Que le public content donne aux jeunes courages;
Quoique de ce discours le charme dangereux
Tente aisément un cœur de la gloire amoureux,
C'est à tes seuls avis que je prête l'oreille.
Loin de porter envie aux rivaux de Corneille,
A tes sages leçons je veux m'assujétir,
Et choisir des travaux exempts du repentir.

Auroit-il dû jamais alarmer l'innocence
L'art sublime des vers, si pur en sa naissance :
Art divin, qui reçut de tes nobles transports,
Sainte religion, sa pompe et ses accords ?

Oui, c'est toi qui, de l'homme élevant le génie,
Autrefois enfantas l'admirable harmonie :

Pour honorer le ciel et publier ses dons,
La lyre, sous ta loi, forma ses premiers sons.
Quand les Juifs d'un barbare évitoient la poursuite,
La mer les vit paroître, et la mer prit la fuite.
Pour sauver Israël par des chemins nouveaux,
Le souffle du Seigneur ouvre le sein des eaux;
L'onde reste immobile, et, soudain ranimée,
De la superbe Égypte ensevelit l'armée.
Après ce grand spectacle et ce prodige heureux,
Une divine ardeur s'empare des Hébreux.
Moïse, plein du feu dont son ame est saisie,
Entonne un saint cantique, auguste poésie,
Qui célèbre le Dieu dont le bras étendu
Des flots sur le seul Juif tint l'amas suspendu :
Tout le peuple y répond, et sa reconnoissance
Des poétiques chants consacra la naissance.

Des célestes bienfaits le tendre sentiment
Imprime à tous les cœurs ce même mouvement :
Et l'ardeur d'exprimer noblement son hommage
Des vers au païen même inspira le langage.
Lorsque après son travail le laboureur joyeux,
Dans les jours solennels rendant graces aux dieux,
A l'aspect des moissons sous ses toits amassées,
Perdoit le souvenir de ses peines passées,
Docile aux lois d'un art qu'il ne connoissoit pas,
Sur des tons mesurés il conduisit ses pas;
Son oreille attentive à de justes cadences,
Le régla dans ses chants, le guida dans ses danses.
Ainsi la poésie, en toute nation,

Doit sa naissance illustre à la religion.

Mais aux traits de la mère où l'innocence brille
Qui pourroit aujourd'hui reconnoître la fille?
Hélas! presqu'en naissant, loin des yeux maternels,
Elle alla se jeter en des bras criminels;
Non loin de son berceau, déjà défigurée,
Ivre des faux plaisirs, au mensonge livrée,
Et de nos passions trop funeste instrument,
Elle osa nous prêcher le vice effrontément;
Elle mit en tous lieux sa gloire à nous séduire,
Et corrompit des cœurs qu'elle devoit instruire.
Homère le premier, fertile en fictions,
Transporta dans le ciel toutes nos passions.
C'est lui qui nous fit voir ces maîtres du tonnerre,
Ces dieux dont un clin d'œil peut ébranler la terre,
Injustes, vains, craintifs, l'un de l'autre jaloux,
Au sommet de l'Olympe aussi foibles que nous;
Et c'est lui-même encor dont la main dangereuse
A tissu de Vénus la ceinture amoureuse.
Les feux qui de Sapho consumèrent le cœur,
Dans ses écrits encore exhalent leur chaleur.
Pour chanter les exploits des héros qu'il admire,
Le foible Anacréon en vain monte sa lyre,
Les cordes sous ses doigts ne résonnent qu'amour.

Athènes, il est vrai, tu le sais, Valincour,
Par ces lâches discours qu'inspire la mollesse
N'a jamais du cothurne avili la noblesse.
On ne vit point alors des héros languissans,

Sous le poids de leurs fers sans cesse gémissans,
Et l'on n'entendit point sur la tragique scène
D'un amoureux tourment soupirer Melpomène.
Là, de nos passions, pour en purger nos cœurs,
Sophocle dépeignit le trouble et les malheurs;
Là, pour donner du vice une horreur salutaire,
OEdipe vint gémir d'un crime involontaire;
Le chœur y consoloit l'innocent abattu,
Effrayoit le coupable, et chantoit la vertu.

Mais quels chants pouvoit-on attendre de Thalie,
Lorsque, d'Aristophane épousant la folie,
Et par son impudence assurant ses succès,
Elle s'abandonnoit aux plus honteux excès,
Et quand Socrate même essuyoit ses outrages?
Dans un panier risible, au milieu des nuages,
Quel spectacle de voir enlever ce héros,
Qu'une muse effrontée immole à ses bons mots!
Faut-il s'en étonner, lorsque sa raillerie
Jouoit impunément les dieux de la patrie;
Quand tout un peuple en foule au théâtre accouroit
Pour rire de ces dieux qu'au temple il adoroit?
Rome à peine eut dompté la Grèce par ses armes,
Que la Grèce à son tour la dompta par ses charmes;
La captive, enchaînant ses farouches vainqueurs,
A leurs muses apprit à corrompre les cœurs.
La molle volupté respire dans Tibulle;
Et la pudeur s'alarme au seul nom de Catulle.
Ovide nous apprend le grand art d'allumer
Des feux déjà sans lui trop prompts à s'enflammer.

Horace, en nous offrant des images impures,
Déshonore souvent ses plus belles peintures.
En vain par Juvénal le vice est combattu,
Sa trop libre satire irrite la vertu.
Un Pétrone feroit rougir même à Cythère.
A son Domitien Martial cherche à plaire.
Les écrivains de Rome en ressentent les mœurs :
On reconnoît chez eux la cour des empereurs.
Dans ces temps malheureux Vénus avoit des temples.
Le crime, autorisé par d'augustes exemples,
Ne paroissoit plus crime aux yeux de ces mortels
Qui d'un Mars adultère encensoient les autels.
Sur une terre impie, et sous un ciel coupable,
Le chantre des plaisirs pouvoit être excusable.
Cependant aujourd'hui les enfans de la foi
D'un plus sage transport ont-ils suivi la loi ?
Hélas ! dressant partout un piége à l'innocence,
Des Romains et des Grecs ils passent la licence !
Je pleure avec raison tant de rares esprits
Qui, pouvant nous charmer par d'utiles écrits,
De ces précieux dons oubliant l'avantage,
Ont souillé des talens dignes d'un autre usage.

Des discours trop grossiers le théâtre épuré
Est toujours à l'amour parmi nous consacré.
Là de nos passions l'image la plus vive
Frappe, enlève les sens, tient une ame captive.
Le jeu des passions saisit le spectateur ;
Il aime, il hait, il craint, et lui-même est acteur.
D'un héros soupirant là chacun prend la place,

Et c'est dans tous les cœurs que la scène se passe.
Le poison de l'amour a bientôt pénétré,
D'autant plus dangereux qu'il est mieux préparé.
Ce feu toujours couvert d'une trompeuse cendre,
S'allume au moindre souffle et cherche à se répandre.
Gardons-nous d'irriter ce perfide ennemi,
Dans le cœur le plus froid il ne dort qu'à demi;
Et périsse notre art, que nos lyres se taisent,
Si les sons de l'amour sont les seuls qui nous plaisent.

Rendons aux vers plutôt toute leur majesté :
De la religion chantons la vérité.
Rarement, je le sais, par des douceurs pareilles
Une muse pieuse a charmé les oreilles.
Nos poètes chrétiens, presque tous ennuyeux,
Ont à peine formé des sons harmonieux;
Mais des poètes seuls accusons la foiblesse :
Aux profanes travaux livrés dans leur jeunesse,
Pour réparer enfin leurs vers pernicieux,
Ils ont offert à Dieu, digne offrande à ses yeux,
Les restes languissans d'une veine épuisée,
Et les froids mouvemens d'une chaleur usée!

Celui qui, montrant Phèdre en proie à ses fureurs,
Pour elle nous força de répandre des pleurs,
Sut depuis, il est vrai, devenu plus grand maître,
Avec le seul secours d'un enfant et d'un prêtre,
Sur un ouvrage saint attacher tous les yeux,
Et sortir de sa course encor plus glorieux.
Aussi nous peignit-il ce Joad intrépide,

Cet aimable Joas, cette reine homicide,
Sans attendre que l'âge, amenant la langueur,
Eût de l'auteur de Phèdre affoibli la vigueur.
Jeune et plein de courage, abandonnant la scène
D'où tant de vieux soldats ne s'arrachent qu'à peine,
De ses nobles exploits il suspendit le cours;
Et, fuyant les honneurs qui le suivoient toujours,
De bonne heure il chercha cette heureuse lumière
Qu'on n'aperçoit souvent qu'au bout de sa carrière.

L'âge peut quelquefois changer un libertin,
Et même réformer la plume d'Arétin.
L'homme est long-temps trompé par de fausses images;
Mais la mort qui s'approche écarte les nuages.
Captive jusqu'alors, enfin la vérité
Sort du fond de nos cœurs et parle en liberté.
On écoute sa voix, on change de langage;
De l'esprit et du temps on regrette l'usage:
Regrets tardifs d'un bien qui n'est jamais rendu!
L'esprit est presque éteint, et le temps est perdu.
Ne perdons point le nôtre. Heureux dans sa jeunesse
Qui prévoit les remords de la sage vieillesse!
Mais plus heureux encor qui sait les prévenir,
Et commence ses jours comme il veut les finir!
Ainsi, quoiqu'à mes yeux le théâtre ait des charmes,
Je fuis, et ne veux point me préparer des larmes:
Dussé-je y disputer aux plus fameux guerriers,
Il me faudroit enfin pleurer sur mes lauriers.
Si l'auteur de mes jours, cher et parfait modèle,
M'a du feu de son sang laissé quelque étincelle,

Je veux, digne de lui, par des travaux chrétiens
(Mes sentimens du moins sont conformes aux siens),
Je veux, à toi fidèle, ô Vérité divine,
Rappeler l'art des vers à sa sainte origine.
Puisse mon coup d'essai, par un succès heureux,
Affermir dans mon cœur ce projet généreux!
Par mes premiers accens la grace célébrée
Rend ma timide voix déjà plus assurée.
A ses commandemens ses bienfaits m'ont soumis.
C'est elle à qui je dois tant d'illustres amis
Qui, pour mieux me prouver leur sincère tendresse,
Par d'utiles conseils soutiennent ma jeunesse;
C'est elle, Valincour, qui, m'entraînant chez toi,
T'inspira l'amitié que tu ressens pour moi;
C'est elle, de mes vers récompense honorable,
Qui conduisit mes pas dans ce lieu respectable,
Où son souffle fécond faisoit toujours fleurir
Ces fruits de la vertu que rien ne peut flétrir :
Le solide bonheur, la joie inaltérable,
La tranquille constance, et la paix délectable!
O Frêne, lieu charmant, cher à mon souvenir,
Des biens que tu m'as faits prompt à m'entretenir,
Mon cœur reconnoissant me rappelle à toute heure
Ces jours délicieux coulés dans ta demeure,
Ces exemples si saints dont j'y fus le témoin;
Et sans cesse il m'anime à les suivre de loin!

FIN DE L'ÉPITRE A M. DE VALINCOUR.

NOTES

SUR L'ÉPITRE A M. DE VALINCOUR.

Page 604.

Moïse, plein du feu dont son ame est saisie, etc.

Moïse, le plus ancien des poètes, consacra la poésie à la vérité éternelle, plusieurs siècles avant qu'Homère eût entrepris de la consacrer au mensonge.

Même page.

Docile aux lois d'un art qu'il ne connoissoit pas,
Sur des tons mesurés il conduisit ses pas;

C'est ce que dit Tibulle, l. 2, éleg. 1.

Agricola assiduo primùm satiatus aratro
Cantavit certo rustica verba pede....
Agricola, et minio suffusus, Bacche, rubenti,
Primus inexpertâ duxit ab arte choros.

Page 606.

Lorsque, d'Aristophane épousant la folie, etc.

Plutarque, dans sa comparaison de Ménandre et d'Aristophane, parle de ce dernier avec un souverain mépris, et appelle sa muse *une courtisane effrontée.*

Même page.

Dans un panier risible, au milieu des nuages,
Quel spectacle de voir enlever ce héros!

Dans la comédie des *Nuées,* Socrate est représenté se promenant au milieu des nuages dans un panier, et s'y nourris-

sant de fumée. Cette comédie inspira au peuple beaucoup de mépris pour la philosophie de Socrate.

Page 608.

Nos poètes chrétiens, presque tous ennuyeux,
Ont à peine formé des sons harmonieux.

Corneille, qui a traduit l'Imitation, l'office de la Vierge, plusieurs psaumes, et un poème latin composé en rimes sur la Vierge, dit dans son avertissement sur cette dernière traduction : « Ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens « un esprit si fécond pour les choses du monde, et si stérile pour « celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il voulu pour m'humilier de- « vant lui, et rabattre de cette fierté naturelle à ceux qui se « mêlent d'écrire, quand ils ont eu des succès avantageux. »

Même page.

Ils ont offert à Dieu, digne offrande à ses yeux,
Les restes languissans d'une veine épuisée.

Brebeuf, Desmarets, Desportes, etc. voulurent, à la fin de leurs jours, réparer les vers de leur jeunesse par des poésies chrétiennes. Mais quelles poésies!

Même page.

Sut depuis, il est vrai, devenu plus grand maître, etc.

Il renonça aux tragédies profanes à trente-huit ans, et composa Athalie à cinquante-deux.

Page 609.

Et même réformer la plume d'Arétin.

Quoique M. de La Monnoye, dans ses notes sur Baillet, sou-

tienne que la conversion d'Arétin est une chimère, et qu'il mourut comme il avoit vécu, on regarde communément sa paraphrase des psaumes de la pénitence, et plusieurs autres ouvrages de piété qu'il a faits, comme les fruits de sa conversion.

Même page.

De l'esprit et du temps on regrette l'usage.

Quinaut, frappé de la prompte mort de Lulli, témoigna de grands regrets de l'usage qu'il avoit fait de son esprit, et se disposa à mourir chrétiennement.

Page 610.

O Frêne, lieu charmant, cher à mon souvenir, etc.

Maison de campagne du chancelier d'Aguesseau.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Éloge de Louis Racine, par Palissot	v
La Religion, poème	1
Avertissement	3
Chant I	13
Chant II	31
Chant III	49
Chant IV	66
Chant V	83
Chant VI	100
Notes du poème de la Religion	115
La Grace, poème	257
Préface	259
Chant I	273
Chant II	285
Chant III	299
Chant IV	311
Notes du poème de la Grace	323
Odes sacrées	361
Notes des odes sacrées	433
Odes sur différens sujets	439
Lettre de l'auteur aux libraires	441
Notes des odes sur différens sujets	477
Épitre a M. Rousseau	483
Avertissement	485
Notes sur l'épître à M. Rousseau	501

Pages.
Épitres sur l'homme 509
Avertissement sur les deux épîtres 511
Épître I. 517
Épître II. 524
Notes des Épîtres sur l'homme 533
Épitres sur l'ame des bêtes 551
Avertissement sur les deux épîtres 553
Épître I. 563
Épître II. 572
Notes des épîtres sur l'ame des bêtes 579
Épitre sur l'abus que les poètes font de la poésie 597
Avertissement 599
Notes de l'épître sur l'abus que les poètes font de la poésie. 611

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.